

# Fondation

de la  
**France Libre**

[www.france-libre.net](http://www.france-libre.net)

[www.birhakeim.fr](http://www.birhakeim.fr)



70<sup>ème</sup> ANNIVERSAIRE DE LA BATAILLE DE

# BIR HAKEIM

Numéro

# 44

Revue de la Fondation de la France Libre Juin 2012 - Numéro spécial

## Témoigner de Bir Hakeim

La bataille de Bir Hakeim est assez riche en témoignages dès qu'on la compare à d'autres combats des armées françaises durant la Seconde Guerre mondiale. Ils sont rarement isolés du reste de l'expérience hors du commun que fut la participation à la guerre dans les rangs de la France Libre de 1940 à 1945, sauf quand ils sont publiés en extraits. Accumulés au fil du temps, ils représentent un ensemble documentaire non négligeable, et il en existe encore d'inédits, complètement ou partiellement. Avec le reste des écrits de Français Libres, ils partagent un destin éditorial très curieux : l'édition à compte d'auteur, ou chez de petits éditeurs, le plus souvent, quand ils sont publiés. La majorité émane d'officiers, officiers de Légion, d'artillerie au premier rang, les autres armes et les sous-officiers viennent ensuite. L'ensemble doit inclure logiquement le texte du général Kœnig<sup>1</sup>, le témoignage de Susan Travers<sup>2</sup> et les interviews publiées<sup>3</sup> où la parole est, sinon plus libre, au moins peu contrainte par les règles de composition des mémoires. Il existe cependant des manques en ce qui concerne les unités : le génie est fort peu représenté, la 22<sup>e</sup> compagnie nord-africaine, encore moins. La grande lacune, pour des raisons culturelles évidentes, est la quasi absence des simples soldats et surtout des militaires africains et nord-africains de l'Empire colonial<sup>4</sup>.

Ces textes sont de formes et de genres très divers, ce qui est le lot commun de tous les témoignages concernant les guerres contemporaines. On trouvera donc des carnets, des journaux de marche, des souvenirs, des mémoires, plus rarement des rapports, mais très peu de lettres du temps de guerre, ce qui s'explique aisément. Une particularité de cet ensemble est la manière dont des témoignages se sont

rajoutés progressivement, suscités au gré des anniversaires, à la suite de demandes émanant des camarades. Il est aussi frappant de faire le constat de republications pour la même raison<sup>5</sup>.

Il existe bien entendu de grandes différences entre des carnets rédigés plus ou moins au jour le jour, et tout ce qui se rapproche du genre « *mémoires* » : les mémoires sont plus susceptibles de réécriture. Et il n'est pas toujours possible de donner avec précision la date de rédaction, qui peut avoir son importance. Au demeurant, le corpus de témoignages montre que des témoins ont très vite utilisé, et jusqu'à une date récente encore, d'autres textes. Le premier à fournir une trame narrative et chronologique est celui du journaliste J.-P. Bénard publié anonymement au Caire dès 1942<sup>6</sup>. En 1943, la reconnaissance par l'ennemi de la résistance de la brigade a été connue par la découverte fortuite d'un article du correspondant de guerre allemand L. Koch, traduit et largement diffusé dans les unités. Il est donc naturel d'en retrouver des traces, voire des extraits, car c'est une façon de rendre compte de l'événement<sup>7</sup>. En outre, certains textes de témoins proposent un véritable récit de bataille, parfois une analyse, tenant compte de leur expérience et de leurs lectures<sup>8</sup>. Ce procédé n'est pas nouveau, il est caractéristique du témoignage militaire dès la publication des mémoires des vétérans de l'armée de Napoléon I<sup>er</sup> après 1815.

Les témoins de Bir Hakeim proposent généralement un récit revendiqué comme véridique, en style télégraphique parfois, le plus souvent la première personne<sup>9</sup>. Cette expérience est majoritairement décrite sobrement, sans effet de style le plus souvent. Ce qui a été vu, senti, ou pensé dans les moments difficiles et les périodes calmes, n'est, dans les carnets,

journaux de marche visiblement pas contaminé par la littérature « *héroïque* » héritée de la Grande Guerre, même si ici ou là et dès le temps de guerre on sent poindre la tentation de reconstruire le témoignage et de l'élaborer. Ceci provient d'abord de l'ambition de rendre l'expérience intelligible. La tentation de recourir à des procédés ou des récits plus « *héroïques* » ou maniant l'humour n'est venue que plus tard, ainsi que l'ambition de restituer des dialogues, qui, il faut l'avouer, laissent parfois l'historien sceptique.

Ces témoins de la campagne du désert écrivaient d'abord pour leurs familles, leurs proches, leur épouse, un ou une ami(e). Ils ont plus rarement écrit pour eux-mêmes<sup>10</sup>. Ce n'est qu'à la fin de la guerre et après 1945 qu'ils ont eu à informer un plus large public, peu au fait de ce qu'avait été la France Libre dans ses premiers combats de 1940-1942. Ils n'ont donc pas cherché dans leurs écrits du temps de guerre, sauf exception, à faire connaître des faits d'armes héroïques, mais d'abord à dire ce qu'avait été, à ce moment-là comme en d'autres occasions, ce qu'ils savaient de la situation en cours, leur état d'esprit, ce qu'ils avaient vu ou fait. C'était vouloir précisément situer leur participation au combat et à la guerre et chercher à transmettre leur expérience de soldats.

Elle fut avant tout celle de l'apprentissage du désert, dans une guerre de type particulier, où il est de coutume de dire que « *l'arrière* » n'existe pas. Et apprendre à vivre dans le désert fut à Bir Hakeim, une épreuve en soi. Comme pour les autres unités du *Western Desert*, l'eau fut une préoccupation constante. La nourriture aussi, quoique à un degré moindre. On nous dit souvent que les Français firent de gros efforts pour améliorer l'ordinaire et

<sup>1</sup> Général Kœnig, Bir Hakeim, Paris, Robert Laffont, 1971, malgré les problèmes posés par ce texte que le maréchal Kœnig n'a pu revoir avant sa disparition.

<sup>2</sup> S. Travers, Tant que dure le jour, Paris, Plon, 2001.

<sup>3</sup> D. Rondeau, R. Stéphane, Des Hommes Libres, Paris, Grasset, 1997, chapitre 16, p. 243-273.

<sup>4</sup> Une exception à la règle dans les ouvrages de souvenirs publiés : Raphaël Onana, Un homme blindé à Bir-Hakeim, récit d'un sous-officier camerounais qui a fait la guerre de 39-45, Paris, L'Harmattan, 1996.

<sup>5</sup> Un bon exemple de republication et d'apports nouveaux dans « Bir Hakeim », 2<sup>e</sup> partie, Icare, n° 101, 1982.

<sup>6</sup> Bénard a publié le texte sous son nom dès 1943 dans Les Œuvres Nouvelles, volume 3, sous le titre « L'épopée de Bir Hakim, récit vécu », Éditions de la Maison Française, New-York, 1943, p. 79-139.

<sup>7</sup> On retrouve aussi ces deux textes dans nombre de récits de la bataille elle-même, voire dans des carnets, repris à l'occasion.

<sup>8</sup> On verra ici comment J. Roumeguère, dans ce qui est une véritable analyse de la bataille, utilise en 2005 l'étude du lieutenant-colonel Gravier, La vérité sur Bir Hakeim, publiée en 1990.

<sup>9</sup> Exception, la fin du texte rédigé par H. Amiel.

<sup>10</sup> Le capitaine Guénon, assez remarquablement, confie à son carnet des réflexions sur l'évolution de sa personnalité dans la guerre.

adapter les rations peu attrayantes livrées par l'armée britannique. H. Amiel produit là dessus des pages suggestives<sup>11</sup>. Mais une fois les combats commencés, la situation fut bien différente.

Les témoins disent le dépaysement et la dureté des conditions de vie dans le désert. Ils l'expriment à leur manière, sur le mode de l'agacement ou parfois sur le mode humoristique.

Mais ils expliquent tous que ce fut un séjour difficile, dont on se plaignait souvent. P. Guénon a résumé ce sentiment avec une invention de son cru : la « *birachemiade* ». On commente la chaleur du jour, particulièrement à partir du printemps (40-60°C), le froid des nuits et le brouillard ou la brume de certains petits matins, les mouches omniprésentes, le vent de sable, la poussière. Les témoins sont en général discrets sur certains aspects de leur vie au désert dans ces conditions difficiles. Par exemple, on aimerait parfois en savoir davantage sur l'adaptation de l'habillement, sur les conditions d'hygiène réelles<sup>12</sup>, car se laver est un luxe réservé aux troupes qui sont loin du front. De même les conditions sanitaires en dehors de la période de combat restent mal documentées dans les témoignages. Les médecins parlent peu des pathologies constatées dans la troupe, qu'elles aient pour origine la nourriture ou les conditions du séjour dans le désert<sup>13</sup>. Et si le général Kœnig inaugura une rotation des unités en direction de l'arrière, au bord de mer, pour d'évidentes raisons sanitaires et de moral, toutes les unités de la brigade n'ont pas participé à cette *noria*, qui n'apparaît pas souvent dans les témoignages<sup>14</sup>.

La brigade était, finalement, en garnison. Les Français Libres, comme on sait, furent occupés à des travaux importants pour aménager la position<sup>15</sup>. Les témoins s'accordent pour dire qu'en fait ils n'ont vraiment pris au sérieux leur installation qu'après quelques semaines, environ un

mois de séjour, dans ce qui avait d'abord été considéré comme une étape parmi d'autres dans le désert libyen. Les détails là-dessus ne manquent pas, les auteurs insistant sur l'effort demandé par les généraux de Larminat et Kœnig, l'esprit de débrouillardise, les arrangements pittoresques ou astucieux, la nécessité d'enterrer les vivres, l'eau, les munitions, de protéger les véhicules. Ils s'étendent peu en revanche sur les problèmes rencontrés pour l'entretien de l'armement, parce que sans doute pour des militaires, la chose va de soi<sup>16</sup>.

En dehors des recherches faites pour le ravitaillement en eau, des liaisons à assurer avec les transports de la brigade (l'échelon B), de missions diverses, les *Free French* purent s'aguerrir lors des *Jock Columns*. Unanimes sur ce point, et même si ce ne furent pas des parties de plaisir, les participants aux *Jocks* étaient contents d'échapper à la routine du camp retranché et à ses servitudes. On tient l'occasion de mettre à l'épreuve la capacité nouvellement acquise à s'orienter dans le désert et celle de combattre, enfin ou à nouveau. Cette guerre de corsaires et de chasseurs, « *moitié grand-gardes, moitié rezzous* »<sup>17</sup> lancés dans de grands déplacements, est faite de surprises et de coups de main, de déceptions aussi. C'est une façon d'apprendre et de parfaire les méthodes de la guerre de mouvement dans le désert, de donner de la cohésion aux unités en déplacement. Autrement dit, ces opérations limitées sont vécues comme exceptionnelles et renforcent l'idée généralement admise que le désert est un domaine particulier de la guerre moderne. On y combat entre soldats et durement. Mais les civils en sont absents : de fait un seul témoin dit avoir rencontré des bédouins<sup>18</sup>. Ce type d'opérations de guerre de mouvement, de guerre « *propre* » car sans civils, reste l'image dominante dans les témoignages pour les mois qui précèdent l'offensive de l'Axe en mai. C'est l'opération qu'on voudrait ne pas

manquer, même avec les moyens motorisés limités de la brigade. On craint même parfois que les Britanniques n'oublient les Français dans Bir Hakeim, remettant à plus tard leur participation aux opérations de grand style. Alors que les Français Libres appréciaient à leur juste valeur l'aide considérable, le pragmatisme et l'organisation des Britanniques qui leur permettaient de reprendre le combat. Ils eurent l'occasion de constater la camaraderie de combat des Britanniques et des Sud-Africains en plusieurs occasions. Un aspect intéressant des témoignages sur ce plan réside dans la façon dont on tient compte de « *l'excentricité* », du « *flegme* », ou du côté trop rigide dans le service des militaires britanniques : en d'autres termes, certains auteurs sont amenés à donner un contenu nouveau à des stéréotypes anciens sur « *les Britanniques* ».

À partir du 27 mai, le siège commence. Les textes montrent la lente montée aux extrêmes, donc l'encerclement progressif de la position et le resserrement du dispositif ennemi qui place les positions d'artillerie et de DCA sous des tirs à vue<sup>19</sup>, ou des soldats sous la menace de tireurs d'élite. Les témoins suivent les péripéties des combats, souvent jour après jour, essentiellement dans leur secteur, car, et c'est un point important, chacun a son expérience de la bataille, plus ou moins isolée aussi. L'intensité en est variable, selon les jours et les unités, l'infanterie sollicitée sur la face ouest, BM2 et légionnaires, n'a pas vécu la même bataille que les artilleurs soumis aux tirs de contre-batterie ou aux tirs directs dans les derniers jours. Le génie a, lui, eu sa part des épreuves, un peu oubliée : soumis comme les autres aux bombardements le jour, il était requis de nuit pour aller replacer des mines, travail obscur, dangereux, épuisant<sup>20</sup>, qui n'a pas laissé beaucoup de traces dans les mémoires<sup>21</sup>. Des « *nouvelles* » circulent cependant : bruits, rumeurs, aussi informations venues d'autres parties du champ de bataille, la mention des ultimatums

<sup>11</sup> H. Amiel, *Mémorial d'un bataillon de marche de la France Libre*, Paris, Cedocar, 1981, p.140-142.

<sup>12</sup> Sur ce plan-là, les témoins britanniques de la VIII<sup>e</sup> armée donnent davantage d'éléments. Il en existe toutefois quelques exemples français, par exemple, P. Morlon, *Souvenirs d'un officier d'artillerie coloniale*, Bookpole, 2001, « Digression sur la propreté », p. 92.

<sup>13</sup> Et pourtant, le pourcentage de malades semble bien inférieur à celui qui a été constaté dans les unités britanniques, il reste à savoir pourquoi.

<sup>14</sup> Les sapeurs et les artilleurs n'en ont pas ou très peu bénéficié, par exemple.

<sup>15</sup> D'ampleur inégale selon les endroits et la consistance du terrain, la comparaison des souvenirs, mémoires et carnets est sur ce point éclairante.

<sup>16</sup> Un exemple de problème de poussière dans les glissières des tubes des canons de 75 mm constaté à l'entrée dans le désert, donc avant Bir Hakeim dans P. Morlon, *Souvenirs d'un officier d'artillerie coloniale*, Bookpole, 2001, p. 75.

<sup>17</sup> L. Rouillon, *Les compagnons du premier jour*, Paris, Édition du XX<sup>e</sup> siècle, 1947, p. 202.

<sup>18</sup> B. Favreau, *Compagnon de la Libération*, La Crèche, Geste éditions, 2011, p. 284-287.

<sup>19</sup> *Regard lucide de professionnel sur l'investissement le 9 juin 1942* : « la révélation du jour est l'efficacité des armes de moyen calibre que l'ennemi approche lentement mais sûrement ». *Lieutenant-colonel de Sairigné, Carnets*, Paris, Nouvelles Éditions Latines, 1990, p. 119.

<sup>20</sup> Dans la VIII<sup>e</sup> armée, les psychiatres ont noté que les soldats du génie britannique (Royal Engineers) présentaient plus de cas psychiques que les autres au début de l'été 1942.

<sup>21</sup> Encore une fois, à l'exception de ce qui est dit par le lieutenant-colonel Gravier, op.cit.

successifs de Rommel, les bulletins de radio dont la teneur est répercutée dès que la BBC a commencé à évoquer Bir Hakeim.

Le surnom de « *Verdun du désert* », qui ne vient pas des combattants, notons-le, n'est pas usurpé, même si le système défensif ne ressemble pas du tout à une position continue type 1918. Il est mérité dans le sens où les troupes de la brigade ont bel et bien combattu dans des conditions de bombardement d'artillerie analogues à celles de la guerre de tranchées, en subissant, de plus, des interventions massives de l'aviation d'assaut et de bombardement. On peut en faire une double lecture, d'histoire militaire, d'histoire du comportement des hommes au combat. C'est ici que l'hétérogénéité des témoignages se révèle utile. L'ensemble des témoignages rentre de plein droit dans l'analyse proprement militaire de la bataille, puisqu'on y trouve la preuve du haut niveau d'entraînement, du courage, de la détermination, du moral des unités, mais aussi la mention des difficultés à la fin de la bataille. Le professionnalisme des officiers, la manière dont ils conduisent le combat à tous les niveaux, dont ils s'exposent ou reprennent en main leurs hommes est caractéristique des unités coloniales et de Légion. Les documents insistent à juste titre sur la bonne organisation défensive de la position, le rôle du couple mines/artillerie et sur l'importance particulière de la défense active, matérialisée par les contre-attaques.

Mais cet ensemble est aussi intéressant pour saisir ce que sont les réactions des soldats sous le feu (ou non) et pour les comparer à d'autres : à celles des soldats britanniques placés dans des conditions similaires, à l'expérience bien connue aujourd'hui des « *poilus* » de la Grande Guerre. Le lecteur est donc invité à prêter une grande attention à ce que les combattants de Bir Hakeim nous disent de leurs réactions lors des combats de première

ligne et face aux bombardements<sup>22</sup>. De même, à la manière dont ils comprennent leur vulnérabilité corporelle, leur solitude aux postes de combat : elles sont caractéristiques de la guerre moderne. Il faut donc lire attentivement ce qui se rapporte aux odeurs, à ce qui est entendu et perçu (ex. bruit des explosions, sifflements particuliers des obus selon les calibres, cris). Le bombardement aérien revient inévitablement dans les témoignages en raison de son ampleur. Les défenseurs, à la différence de l'historien M. Bloch, ne rationalisent pas à propos de cette expérience<sup>23</sup>. Mais ils nous disent clairement combien il traduit l'ambition de détruire et au moins autant celle de terroriser l'adversaire.

Dans un ordre d'explication similaire, le comportement souvent exemplaire des défenseurs peut être rapporté à la cohésion des « *groupes primaires* », garantie de la survie, matérialisée par la solidarité, pas seulement au « *moral* » envisagé de façon générale.

Quelques textes donnent des indications sur l'épuisement physique à la fin de la bataille, dû au manque d'eau et de sommeil, sur l'inquiétude devant la prolongation de l'encerclement. Peu signalent un effondrement psychique de combattants<sup>24</sup>, même les médecins qui insistent plutôt sur les conditions devenues extrêmement précaires dans lesquelles ils doivent opérer ou soigner. On doit donc en conclure que de tels cas furent rares durant les combats.

La sortie « *de vive force* » est susceptible de la même double lecture. Les documents disent bien ce que furent le chaos et la désorganisation d'une entreprise conduite en fait par les capitaines, puis menée à bien par de petits groupes dans une entreprise désordonnée qui a sans doute contribué à son succès. Jugeant à partir du point de vue de l'histoire militaire, le général Masson disait : « *cette affaire qui n'est pas très brillante sur le plan tactique,*

*j'en conviens, a quand même été une surprise de plus infligée à Rommel, c'est-à-dire un succès supplémentaire* »<sup>25</sup>. La réalité vécue par les témoins de cette nuit « *incroyable* » et extrêmement violente, est, par contre, à lire dans la collection des aventures individuelles et de celles de petits groupes qui réussirent à passer dans ce qui était dans le *Western Desert* une rareté : le combat nocturne. On saisit dans leurs récits qu'ils ne sont pas complètement certains d'avoir surpris l'ennemi. *A posteriori*, la violence subie lors de la percée a été exprimée d'une manière poignante par l'un des officiers chargés de la récupération des corps des soldats de la brigade en novembre 1942. Ce témoignage est complètement isolé, mais dit beaucoup sur les réalités de ce moment de la guerre du désert et celle de la sortie : « *les morts de la position (sont) pratiquement momifiés... (à l'extérieur), les cadavres de nos morts sont à même le sol. Les Allemands ont essayé d'en brûler avec de l'essence par souci de sécurité sanitaire... Une ambulance a cramé. Sur des brancards autour plusieurs squelettes avec d'énormes pansements tout blancs... Le spectacle est très dur* »<sup>26</sup>.

Les commentaires sur le résultat de la sortie ne sont pas marqués par le triomphalisme. On pense plutôt aux « *copains* » restés en arrière, on se remet de journées épuisantes. La fierté légitime<sup>27</sup> d'avoir combattu victorieusement l'*Afrikakorps* dans une bataille défensive et d'avoir retardé les opérations de Rommel n'est réellement venue qu'après. Les combattants de la brigade ne seront alors pas exactement sur la même ligne que leurs camarades de la VIII<sup>e</sup> armée à la sortie de la bataille de Gazala, avec la capitulation de Tobrouk : « *le plus triste était de savoir que la bataille avait été si près d'être gagnée* »<sup>28</sup>.

Les combattants de Bir Hakeim ont à juste titre le sentiment d'avoir combattu un ennemi très déterminé et n'ayant pas lésiné sur les moyens à employer. Ils font

<sup>22</sup> Voir par exemple ce qu'en dit un volontaire de la France Libre de la première heure : « 3/6/42, je viens d'avoir la plus grande émotion de ma vie. 24 bombardiers ont largué 200 bombes. Nous étions collés au sol. J'ai fait une prière à Dieu, j'avais peur », J. Bardet, Français Libre à en mourir, Paris, Italiques, 2010, p. 113.

<sup>23</sup> M. Bloch, L'étrange défaite, Paris, Éditions Franc-Tireur, 1946, comparant les bombardements d'artillerie des deux guerres mondiales au bombardement aérien concluait : « Mais il possède, ce bombardement descendu des cieux, une capacité d'épouvante, qui n'appartient véritablement qu'à lui... Les projectiles tombent de très haut et semblent, à tort, en tomber tout droit. Le jeu combiné du poids et de l'altitude leur imprime un élan visiblement formidable, auquel les obstacles les plus solides paraissent incapables de résister. Il y a, dans une pareille direction d'attaque, doublée d'une pareille force, quelque chose d'inhumain » (p. 65-66).

<sup>24</sup> Nous en avons probablement un exemple dans le texte de J. Bourdis avec le légionnaire Mustapha dont l'attitude curieuse n'est peut-être pas seulement due à la soif.

<sup>25</sup> D. Rondeau, R. Stéphane, op.cit., p. 272.

<sup>26</sup> P. Morlon, op.cit., p. 118.

<sup>27</sup> On lira ici le commentaire émouvant de M. Borden sur l'accueil fait à Kœnig par les blessés de la brigade.

<sup>28</sup> Major R.H.W.S. Hastings, The Rifle Brigade in the Second World War, Aldershot, Gale and Polden, 1950, p. 133, notre traduction.

une nette différence entre les unités italiennes et les troupes allemandes, considérées comme des « spécialistes » de la guerre du désert, ce qu'en réalité elles n'étaient pas<sup>29</sup>. On peut noter une certaine condescendance, mais pas universelle, pour les Italiens : le caporal Bardet signale lors de l'attaque de l'*Ariete* le 27 mai que « les types des chars avaient un bon tir. »<sup>30</sup>. La reconnaissance de la puissance et du savoir-faire de l'*Afrikakorps* et de son chef domine cependant dans les témoignages. La mention de Rommel dans beaucoup de récits doit ici retenir l'attention. C'est à la fois un produit du temps de guerre, car, dans la VIII<sup>e</sup> armée, il y avait bien – et les Français n'y ont pas échappé – une sorte de fascination pour Rommel. L'état-major britannique, conscient de n'avoir pas à opposer au général puis maréchal Rommel un chef à la virtuosité équivalente, s'en était inquiété dans une longue analyse dès janvier 1942. La référence est aussi une conséquence du « mythe Rommel » d'après-guerre et de la publication de « *La Guerre sans haine* », ouvrage qui contient une évocation de Bir Hakeim, plutôt élogieuse pour les Français<sup>31</sup>. On est fier

d'avoir tenu tête au général allemand le plus célèbre de 1940, au « *Renard du désert* », à un général qui paraît moins nazi que d'autres à la sortie de la guerre<sup>32</sup>. En outre, on voit de moins en moins de « *Nazis* », de « *Boches* »<sup>33</sup>, et de plus en plus « *d'Allemands* » au fil du temps dans les textes. Mais la thématique de la guerre sans haine n'est pas totalement convaincante. Pour qui sait lire attentivement, la référence à la dureté des combats est significative. Et pour ce qui est de l'absence de « *haine* », on restera dans l'expectative : le fait que nombre de combattants français sur le départ aient laissé des pièges à Bir Hakeim est significatif. Ils n'avaient pas inauguré la chose, courante sur les champs de bataille de Russie, plus tard de Tunisie, d'Italie et de France : les sources britanniques mentionnent des cadavres et des positions piégées par les Italiens et les Allemands dans le désert dès la fin de 1941.

Pour conclure, remarquons que les témoins n'éprouvent pas le besoin de rappeler constamment leur engagement pour la Liberté, pour la France, pour la

France Libre. Ce choix a été matérialisé par l'engagement même. Ils n'ont pas les états d'âme d'une partie des combattants britanniques qui dans le désert et au même moment s'interrogent parfois sur le sens du combat<sup>34</sup>. Pour ceux qui décrivent l'ensemble de leur guerre, Bir Hakeim est une expérience singulière mais une expérience parmi d'autres car les combattants savent identifier la teneur spécifique de chacune d'entre elles. Toutefois, la gloire acquise à grand prix à Bir Hakeim donne une tonalité particulière et impérissable au regard des témoins sur cette partie de leur passé guerrier. Légitimement. Car dans cette première rencontre avec l'armée d'Hitler depuis 1940, les Français Libres ont démontré leur volonté et leur capacité à se battre. Et il s'agit bien d'une victoire, par le temps gagné au profit de la VIII<sup>e</sup> armée et parce que « *les Français qui sortent passent sur le corps des Allemands* »<sup>35</sup>.

Jean-Marc Largeaud  
Université François Rabelais, Tours

<sup>29</sup> La croyance était répandue dans les rangs alliés, or l'*Afrikakorps* n'a pas été constitué de volontaires, mais d'unités « standard » de la Wehrmacht, sans entraînement spécifique pour la guerre du désert.

<sup>30</sup> J. Bardet, op.cit., p. 104. P. Iehle salue le « cran des Italiens » qui poussent de petits canons devant eux, dans D. Rondeau, R. Stéphane, op.cit., p. 253.

<sup>31</sup> Maréchal Erwin Rommel, *La guerre sans haine*, Paris, Nouveau Monde Éditions, 2010, réédition du texte paru en 1960, p. 221-225.

<sup>32</sup> Ce qui est une illusion, voir B. Lemay, Erwin Rommel, Paris, Perrin, 2009.

<sup>33</sup> Exemples dans J. Bauche, À force de vaincre, Paris, Armand Fleury, 1947, mention de Nazis et de Boches p. 189, 197.

<sup>34</sup> « Nous savons contre qui nous combattons mais savons nous pourquoi nous combattons ? » écrivait dans une lettre un soldat britannique, cité par B. Shephard, *A war of nerves*, London, Jonathan Cape, p. 229. Même si la remarque ne vaut pas pour l'ensemble de la VIII<sup>e</sup> armée, le général Montgomery s'est appliqué à redresser le moral de ses unités avant El Alamein.

<sup>35</sup> Selon P. Messmer, *fantassin par vocation, qui retrouve ici le vocabulaire des officiers... de la cavalerie napoléonienne*, dans *Après tant de batailles*, Paris, Albin Michel, 1992, p. 112.

## LA FONDATION A BESOIN DE VOUS ...

**SANS VOTRE ENGAGEMENT RIEN NE SERAIT POSSIBLE.**

**Depuis longtemps ou plus récemment,  
vous avez rejoint notre Fondation et nous vous en remercions.**

L'année 2012 sera l'occasion de commémorer le « 70<sup>e</sup> anniversaire de la bataille de Bir Hakeim ». Notre Fondation s'y prépare, intellectuellement et matériellement. L'appui du ministère de la Défense est assuré. Il est nécessaire mais non suffisant. Il nous faut donc trouver d'autres ressources afin de donner à l'événement une vraie portée nationale et internationale. C'est pourquoi, nous nous rapprochons de vous pour solliciter votre concours, votre aide et vos dons, dans la mesure de vos possibilités. D'avance merci.

Je joins ma participation à vos actions, et vous prie de trouver un chèque de .....€ à titre de don à l'ordre de :

**FONDATION DE LA FRANCE LIBRE**  
**59 rue Vergniaud - 75013 PARIS**

Je recevrai, en retour, un reçu fiscal déductible de mes impôts sur le revenu 2012.

Nom : ..... Prénom : .....

Adresse : .....

Code Postal : ..... Ville : .....

Courriel : .....

## Note sur les prisonniers de Bir Hakeim

Sans qu'on puisse écrire qu'il s'agit d'une énigme, remarquons que le problème des prisonniers de Bir Hakeim n'est pas très bien connu. On ne prétendra pas ici en faire une véritable étude, mais apporter quelques éléments de réflexion sur ces oubliés de l'histoire de la France Libre.

Combien étaient-ils ? Un état récapitulatif de 1944 pose autant de problèmes qu'il en résout. Il donne les renseignements suivants, pour un total de 683 prisonniers<sup>1</sup> (en comptant les officiers)<sup>2</sup> :

2 <sup>e</sup> bataillon de Légion : .....	107
3 <sup>e</sup> bataillon de Légion : .....	50
GSD : .....	13
Atelier lourd n°1 : .....	5
GED n°1 : .....	3
BM2 : .....	174
(dont 2 ne figurent pas dans les listes remises par la brigade)	
1 <sup>re</sup> compagnie du génie : .....	56
Parc d'artillerie divisionnaire : .....	11
Fusiliers marins : .....	15
1 <sup>er</sup> BIM : .....	41
BP1 : .....	45
22 <sup>e</sup> CNA : .....	42
101 <sup>e</sup> compagnie auto : .....	11
1 <sup>er</sup> RA : .....	60
1 <sup>re</sup> compagnie des transmissions : ..	48

Les Français Libres disparus sur le *Nino Bixio* (118), les rapatriés (11, dont 1 décédé après rapatriement), des évadés (5), les décédés en captivité (9) et les Autrichiens et Allemands envoyés en Allemagne (3) sont compris dans le total. Mais les documents précisent que dans une liste additionnelle figurent 19 prisonniers indiqués comme « pris à Bir Hacheim » par l'armée italienne. Or ils sont considérés comme « non identifiés » et 3 d'entre eux ont « disparu en mer », donc lors du naufrage du *Nino Bixio* en août 1942.

Les identités des prisonniers, donc leur nombre, ont mis du temps à parvenir aux Français Libres qui comptabilisaient initialement 829 disparus. Les premiers noms ont été transmis par l'intermédiaire du nonce apostolique du Saint Siège en poste au Congo belge. Ensuite, une liste de 142 prisonniers a été envoyée par le Comité International de la Croix-Rouge en juillet 1942, sans donner l'adresse des camps où les prisonniers étaient internés. Les réticences italiennes ont au moins une explication. À la suite des menaces italo-allemandes pesant sur les hommes de la brigade – le traitement réservé aux « francs-tireurs » selon la Convention d'armistice – le général Catroux avait demandé aux Britanniques que les prisonniers italiens et allemands de Bir Hakeim évacués de la position soient restitués aux FFL<sup>3</sup>. Ce qui fut fait, mais a pris du temps<sup>4</sup>. Et comme la liste de soldats italiens et allemands n'a pu être fournie rapidement, l'envoi des renseignements plus précis sur les prisonniers de la brigade a été retardé d'autant.

Des conditions dans lesquelles ces prisonniers ont été regroupés après la sortie, celles de leur transfert en Italie, nous savons peu de choses. Les témoignages des Français ne sont pas nombreux<sup>5</sup>, les documents d'archives les concernant, non plus. Le ramassage des blessés par les Allemands et les Italiens n'a pas été rapide. Certains blessés furent secourus dès le matin du 11 juin, d'autres plus tard dans la journée, voire le lendemain<sup>6</sup>. Ils furent emmenés dans des hôpitaux de campagne, puis dans divers hôpitaux italiens. Les prisonniers valides n'ont pas été bien traités à Bir Hakeim même. L'adjudant-chef Goubin de la 101<sup>e</sup> compagnie auto dit qu'ils ont été laissés sans eau pendant quatre jours, et qu'à cette occasion 4 hommes sont morts, un est devenu aveugle. Il précise aussi que 18 Africains ont bu de l'essence, et sont eux aussi décédés.

Emmenés à pied, à Benghazi, où ils sont restés deux mois, les prisonniers ont été scindés en deux groupes. Les Africains ont été requis pour travailler sur le port, les autres ont été embarqués sur le *Nino Bixio*, torpillé le 17 août 1942. Les rescapés du naufrage et les Africains ont été finalement regroupés au camp n° 62, à Bergame, les officiers étant internés au camp n° 78 à Sulmona (l'Aquila). Le témoignage d'E. Goubin est accablant pour les autorités fascistes du camp n° 62<sup>7</sup>, inquisiteurs, tatillonnes et qui donnèrent peu de nourriture aux FFL. Mais il précise que les colis de la Croix-Rouge britannique ont contribué à améliorer le sort des prisonniers à partir de la fin décembre 1942. Au sujet des conditions de vie dans le camp, les télégrammes et lettres envoyés par les prisonniers parlent d'eux-mêmes. En voici deux exemples (orthographe respectée) :

– d'un caporal camerounais (31 octobre 1942) : « moi j'avait fait prisonniers le 11 juin 42 juskamentenant j'ai suisprisonniere. Moi je nesuipamal j'ai suitrebient parsantés il faut dire à Mon père et Mamère que je suitre bient j'ai veque vousmanvoyé des jarachide et le vete-ment et la viande debuffle et un chapaut et deux pantalons et troi chemige et troi culottes et deux paire des soulyé ».

– d'un caporal du BP1 (1<sup>er</sup> février 1943) : « veuillez m'envoyer s'il vous plaît un petit colis de vivres de la croix-rouge, par exemple : des biscuits, chocolats, de la confiture avec quelques bîtes de conserve, enfin tout ce que vous pouviez m'envoyer, j'en recevrai avec grand joie et j'espère les avoir le plus vite possible ».

Il subsiste peu de rapports de visites de la Croix-Rouge sur le camp n° 62. Nous n'en avons trouvé que pour le printemps et l'été 1943, pas pour 1942. Et il n'y est pas question des *Di Gaullisti*, uniquement des Britanniques. Les conclusions des envoyés du CICR et de la Légation de

<sup>1</sup> Au 31 décembre 1942, l'administration italienne comptait 681 prisonniers français « Di Gaullisti », 71 227 Britanniques, 446 Américains internés en Italie, selon David Rodogno, *Il nuovo ordine mediterraneo*, Torino, éd. Bollati Boringhieri, 2003, p. 452.

<sup>2</sup> Remarquons au passage le nombre important de prisonniers des unités d'infanterie.

<sup>3</sup> Au cas où il aurait fallu exercer des représailles.

<sup>4</sup> Ces prisonniers ont été envoyés en AEF.

<sup>5</sup> Il a été impossible de retrouver toutes les sources utilisées par le général Kœnig pour évoquer le sort des prisonniers dans Bir Hakeim, Paris, Robert Laffont, 1971 p. 414-424.

<sup>6</sup> Ainsi Léon Tartivot, du BIM.

<sup>7</sup> Voir dans ce recueil les réflexions sur la captivité en Italie d'A. Stuyvesant dans les AFS letters.

Suisse à Rome décrivent dans l'ensemble des conditions de captivité correctes. On apprend que beaucoup de prisonniers travaillaient dans des fermes, et dans une aciérie.

Les derniers rapports, de novembre 1943, sont bien différents. Car le 8 septembre 1943, la déposition de Mussolini a ici, comme dans d'autres camps de prisonniers en Italie, d'importantes conséquences. Les autorités du camp libèrent les prisonniers, les seuls à rester sont les malades. Aidés par la population locale et les résistants italiens, mais traqués par les miliciens fascistes de la République de Salò et par l'armée allemande, une grande partie de ces prisonniers sera reprise. Pour le camp n° 62, les autorités helvétiques évaluaient à « *une centaine* » le nombre de ceux qui avaient réussi à passer en Suisse, mais nous ne connaissons pas le nombre de Français. E. Goubin est du nombre et reprendra la guerre avec une unité FTP

dans les Alpes. Du côté des officiers, W. Tardrew, R. Saunal et R. Ceccaldi ont réussi une remarquable évasion du camp n° 78. Avec l'aide des paysans des Abruzzes, ils ont pu retrouver une unité de la VIII<sup>e</sup> armée britannique au bout de trois mois<sup>8</sup>.

Le sort de ceux qui se retrouvent à nouveau prisonniers est plus difficile à suivre. Les malades du camp n° 62 sont restés à Bergame jusqu'au début de novembre 1943. Puis ils ont été emmenés, comme les autres, en Allemagne. Comme les archives manquent, ou sont difficiles d'accès, nous ne savons rien de leur captivité jusqu'en mai 1945, ni de leur retour en France. D'indications fragmentaires, il ressort que certains Africains sont passés d'Allemagne en France, à côté de Chartres, puis ont été renvoyés en Allemagne au moment du débarquement de Normandie. Nous savons aussi que les autorités de la France Libre recherchaient

activement deux légionnaires (un Autrichien, un Allemand) « *rapatriés* » en Allemagne. Mais en décembre 1944, le CICR disait qu'il valait mieux surseoir aux demandes concernant ces légionnaires, compte tenu du danger qu'ils couraient... De sorte que nous ignorons, comme l'administration française de l'époque, ce qu'ils sont devenus.

L'histoire des prisonniers de Bir Hakeim est donc difficile à retracer. Les raisons en sont diverses, mais les relations distendues entre la France Libre, la Croix-Rouge suisse et les Italiens dans les mois qui ont suivi la bataille, les conditions de la guerre après septembre 1943 ont joué leur rôle. Pour aller plus avant, il faudrait pouvoir maintenant accéder aux dossiers personnels.

*Jean-Marc Largeaud,  
Université François Rabelais, Tours*

<sup>8</sup> R. Saunal, *Parcours d'un Français Libre*, Paris, 2005, p. 107-114.

## Appel à contributions

Héritière de la *Revue de la France libre*, organe de l'Association des Français libres de 1946 à 2000, *Fondation de la France libre* publie des articles consacrés à l'histoire de la France libre, de son chef, le général de Gaulle, de ses membres et des ses combats, jusqu'à la victoire de 1945.

Longtemps organe de la mémoire française libre, la revue se veut aujourd'hui un relais entre cette mémoire, la recherche scientifique et la vulgarisation de la connaissance historique.

Les auteurs désireux d'y contribuer doivent adresser leurs propositions d'articles :

**à l'adresse électronique suivante :**

[sylvain.cornil@france-libre.net](mailto:sylvain.cornil@france-libre.net)

**ou par courrier postal à :**

Fondation de la France Libre 59 rue Vergniaud 75013 Paris.

## Extraits des carnets de route d'un combattant du bataillon du Pacifique

par Roger Ludeau, caporal au bataillon du Pacifique

Ces extraits sont issus des carnets de route de Roger Ludeau, édités à compte d'auteur à 300 exemplaires à Nouméa en juillet 2010.



Roger Ludeau (coll. particulière).

### 10 février 1942 : désert de Libye

Depuis quelques jours, ça grêle les obus et bombes de divers calibres... les gros de préférence; c'est aussi aujourd'hui notre tour de partir en patrouille, le « *trouillomètre* » oscillant aux alentours du zéro absolu. On réussit tout de même à quitter la position avec un semblant de dignité destinée à la galerie qui nous regarde

passer avec des airs de circonstance; ceux des croque-morts se disposant à accompagner sur les lieux de leur dernier sommeil une voiturée de macchabées. On jurerait entendre d'ici notre oraison funèbre; faux frères va! D'émotion, on en serre encore un peu plus fort les dents... et le reste.

Ouf! La patrouille est terminée, à part quelques grosses émotions ça ne s'est pas trop mal passé puisque nous sommes tous revenus le squelette au complet et aussi la peau par dessus. Nous arrivons juste pour voir notre DCA<sup>1</sup> abattre une libellule à croix noire, ce qui a déchaîné sur toute la position un tonnerre de hurras et, par contrecoup l'artillerie d'en face parce que eux ne sont pas contents. Ils ne sont pas Écossais nos voisins; quand ils nous servent, c'est toujours un peu plus que plein la louche et, c'est sous un feu d'enfer qu'on regagne précipitamment nos trous.

### 16 février 1942 : désert de Libye

Aujourd'hui, les marsouins ne sont pas du tout, mais alors pas du tout contents; c'est à en devenir enragé et il y a de quoi: après avoir amoureusement aménagé de solides positions nous sommes aimablement mais très fermement invités à exercer nos petits talents de terrassiers ailleurs; c'est à croire que nous sommes « *spécialisés* » dans la construction d'emplacements de combat pour les petits copains qui n'ont plus eux qu'à se vautrer dans des positions toutes aménagées. Après avoir craché nos tous derniers gros mots (on ne peut plus en dire, on a le gosier enrôlé) c'est le cœur un peu soulagé qu'on saute dans les camions pour aller nous échouer on ne sait trop où et d'ailleurs on s'en f... Tiens, on n'a pas été très loin; il fait encore grand jour. Seulement, pas affriolant l'endroit, une petite élévation rocailleuse de cinq kilomètres sur sept environ, sur laquelle il pousse autant de violettes que sur un œuf. Du sable, toujours du sable; de tous côtés et à perte de vue ce n'est que l'immensité sableuse; la grande paix du désert quoi!

Tout ce qu'il faut pour calmer les nerfs. Ce coin rêvé a même un nom, on ne l'aurait jamais cru: ça s'appelle Bir Hacheim. Du coup, j'en ai l'eau à la bouche, je vois de l'eau partout, de grands robinets d'eau, des ruisseaux d'eau, des fleuves d'eau, où je plonge avec délice. Ouais, redescends vite sur terre mon ami car si Bir Hacheim veut dire en arabe: point d'eau ou quelque chose d'approchant, il y a bien longtemps que ce n'est plus qu'un souvenir et de l'eau... il n'y en a point en effet. Par contre, nous avons hérité d'un « *fort* » qui consiste en un vague tas de pierres sèches posées les unes sur les autres et prêts à s'écrouler sur la fiole du téméraire assez fou pour mettre les pattes dedans. Voilà en gros le secteur que nous avons pour mission de rendre aussi « *hargneux* » que possible. Nos inséparables pelles et pioches sont sorties avec tout le cérémonial dû à des instruments de première nécessité et, distribuées à la ronde avec tant de générosité par ce vieux renard de Payatua qui s'est chargé de ce... travail qu'il a « *oublié* » de s'en réserver une; et quand on lui en fait aimablement la remarque, il fait semblant d'en être navré, le salopard. Après quoi, chaque exécutant confortablement calé sur le manche de son outil regarde son voisin avec le vague espoir de le voir faire le boulot; ça dure un bon moment, mais comme personne n'a l'air très chaud, c'est avec des soupirs à faire fondre le Pôle Nord qu'on finit par s'y mettre tous ensemble. Un « *bing* » caractéristique finit de nous décourager également, tous ensemble; pas moyen de se tromper, nous sommes tombés sur de la roche, le seul endroit rocheux sur des kilomètres et des kilomètres à la ronde et il a fallu qu'on tombe dessus pauvres de nous. Pendant un bon quart d'heure, l'endroit n'est pas à fréquenter, tout au moins par une jeune fille bien élevée qui ne soit atteinte de myopie et aussi de surdité; de surdité très aigüe.

### 2 mars 42 : Bir Hacheim

En dehors de leur usage initial de faire partir des obus, les gargousses nous rendent quantités d'autres services; surtout celles en forme de macaroni; on s'en sert comme pétard après leur avoir fait subir une légère transformation ou comme paille pour déguster nos deux litres de flotte journaliers mais on les utilise surtout pour rallumer nos réchauds parce qu'on est un peu à court d'allumettes. Pour ça, on prend une baguette et on la flanque sur le bec encore rouge du réchaud; ça fait pouf et ça se remet automatiquement en marche. Il y a d'autres fois où, par inadvertance, c'est tout le paquet qui se casse la g... sur le *primus*<sup>2</sup>; là alors, ça fait un peu plus fort que pouf et tout le monde est éjecté dehors, la toiture d'abord, que le cuisinier a défoncé... en passant. La marmite suit immédiatement derrière précédant de

<sup>1</sup> Défense contre avions (NDLR).

<sup>2</sup> Le premier, en latin (NDLR).

peu le fourneau qu'on peut remettre presque aussitôt en marche quand par hasard il n'a pas explosé. Il arrive quelquefois où c'est le marmiton qui est « *hors d'usage* » pour un certain temps et je parle en connaissance de cause puisque j'ai passé une journée entière à me tortiller le bras brûlé.

## 2 mars 42 : désert de Libye

Nous partions en patrouille aux « *alentours* » de Bir Hacheim. Alentours, ça veut dire dans un rayon de quatre à six cents kilomètres vers Mekili, El Bacher, Timmi et El Telim en em... le plus possible les colonnes ennemies et en faisant sauter le maximum de leurs véhicules; chars de préférence. Cette petite reconnaissance doit en principe durer un mois.

## 12 mars 42 : en patrouille, désert de Libye

Deux *Messerschmitt 109* viennent d'abattre un *Hurricane* pas très loin de nous. Ils étaient tellement près, qu'ils nous ont mitraillés ensuite. Cassin plonge le nez dans ce qu'il appelle son « *talisman* », nous, on appelle ça une culotte de femme. Très jolie d'ailleurs : rose avec de la dentelle autour.

## 14 mars 42 : en patrouille

L'aérodrome et les concentrations ennemies de Mekili sont ce soir à l'ordre du « *jour* ». Nos bombardiers sont en train de les pilonner quelque chose de fameux. Nous en sommes à une soixantaine de kilomètres environ, pourtant la terre tremble jusqu'ici et quoiqu'il soit 23 heures, on y voit clair comme en plein jour tellement il y a de fusées éclairantes larguées, elles aussi, par les avions. Il y a aussi une quantité phénoménale de balles et obus traçants mais qui, eux, sont expédiés par la DCA (ou *flak*) d'en face et qui, pour cette fois, ne sont pas destinés. Ça, c'est un avantage qu'on apprécie énormément.

## 16 mars 42 : en patrouille

Qu'est-ce que c'est que ces oiseaux là? Les « *oiseaux* » nous déclinent leur identité à grands coups de canon, quand les obus de 50, 77 et 88 s'abattent joyeusement un peu partout. On finit tout de même par réaliser que c'est une colonne de faux frères et on leur répond aussitôt, ça devient alors une bagarre générale. Trois colonnes d'une centaine de véhicules chacune composées de chars, automitrailleuses, half-tracks et canons d'accompagnement viennent de tomber sur nos patrouilles, c'est à l'une d'entre elles que nous avons affaire. Rafales après rafales les obus s'écrasent autour de nous avec de sinistres miaulements, les éclats sifflent de partout et il n'est pas besoin de s'appeler minet pour faire le gros dos. Nos 75, mortiers, DCA et mitrailleuses leur crachent un terrible barrage qui les tient de 7 heures à 11 heures mais à bout de munitions et presque encerclés par les deux autres colonnes, nous nous replions sur El Telim en leur expédiant nos avant-derniers obus.

## 4 avril 42 : désert de Libye

Le mois d'avril nous est néfaste, ça c'est indéniable tout au moins question aviation. On vient de faire « *absorber* » du 75 à une concentration de véhicules ennemis, malheureusement, ça a réveillé le gros nid de guêpes de Mekili. Trente-quatre avions nous tombent dessus, comme nous n'avons toujours pas de DCA, c'est avec une joie féroce qu'ils nous massacrent pendant une heure et demie, passant si près de nous qu'ils touchent les antennes de nos voitures radio. On voit même les pilotes cherchant à repérer leur prochaine victime (j'allais dire coq de bruyère) et cette fois, il y en a. Pas moyen de se camoufler, c'est

plat comme la mer par temps calme; on riposte comme on peut avec nos fusils mitrailleurs et armes individuelles mais, ils ont l'air de s'en f... éperdument et les bombes pleuvent de plus belle frappant nos camions de plein fouet, ce qui n'arrange rien car ils sont bourrés d'explosifs et d'essence qui se mettent à sauter projetant leurs éclats meurtriers dans tous les azimuts. À la tombée de la nuit, quand, à bout de munitions, les oiseaux de mort s'en vont, on se relève complètement hébétés et à bout de nerf. Ce n'est pourtant pas le moment de flancher, l'ennemi commence à remuer là-bas et il faut déguerpir en vitesse avant d'être encerclé. Ce n'est pas une petite affaire : sur dix-sept véhicules il nous en reste sept plus ou moins amochés et en plus on a un tué, Cararo, et huit blessés dont deux ne tarderont pas à mourir. Ce soir la speakerine de Radio Rome annonce triomphalement : « *Désert de Libye. Nos forces viennent d'anéantir complètement une patrouille française libre* ». La dite patrouille, bien amochée mais pas complètement anéantie, se fend la g... jusque-là et quoique la situation ne soit pas fameuse ça nous ravigote suffisamment pour regagner notre base clopin-cloplant.

## 4-5 avril 42 : désert de Libye

Après avoir marché tout le reste de la nuit pour échapper aux patrouilles ennemies, nous sommes, au lever du jour, survolés par des formations aériennes adverses qui doivent avoir d'autres chats à fouetter que de nous mitrailler, et c'est heureux pour nous, qui sommes exténués. On tient encore debout, on se demande comment.

Un peu plus tard, un de nos postes avancés nous recueille. Après un bon thé au lait et un petit somme, faute d'autre moyen de locomotion, on décide de faire, sur nos deux pattes, les quelques 18 ou 20 kilomètres qui nous séparent de notre base. Sous ce soleil de plomb, c'est risqué; quelques heures plus tard, la peau fait mal tellement elle est déshydratée, par la terrible chaleur (60° centigrades en moyenne) la langue est sèche comme de l'amadou, les lèvres se fendent. On essaie de tenir jusqu'à la nuit sans toucher à notre maigre réserve d'eau qui reste notre unique chance de survivre deux ou trois jours de plus si on manque la patrouille. À mi-chemin, par je ne sais quel miracle, on trouve deux flaques d'une eau boueuse. Vite! Un chiffon sur la bouche pour « *filtrer* » la mixture et on se sent tout à fait mieux après en avoir lampé quelques tasses. À la nuit, on arrive sur la base; plus personne, c'est désert dans le désert, des cratères de bombes, des traces de mitraillages et deux véhicules en feu nous fixent tout de suite : la patrouille a été attaquée par l'aviation et, pour une raison quelconque, s'est repliée. Ça va mal, très mal pour nous; si on ne réussit pas à se faire ramasser, nous sommes foutus, nos bases d'opérations sont à des centaines de kilomètres, l'avant poste d'où on vient devait se replier également, plus moyen d'y retourner. En fouinant un peu partout, on trouve un peu d'eau dans un fût et beaucoup d'essence, ça nous redonne un peu d'espoir et, comme la nuit porte conseil, on se met en boule tous en tas pour se réchauffer un peu; la nuit, il fait très froid si le jour on étouffe dans ce paradis à chameaux.

Nous sommes réveillés en pleine nuit par un sourd grondement. Pas de doute, ce sont des colonnes motorisées en marche, mais qui? Les fusées multicolores qui montent vers les cieux ne nous le disent pas, et, comme il fait trop noir pour reconnaître au profil si ce sont nos véhicules, on se tient coi.

Un peu avant le jour, et à la majorité des voix, on opte pour faire un grand feu, un très grand feu qui doit se voir de la lune. Amis ou non, si on ne nous ramasse pas, nos squelettes ne vont pas tarder à décorer le coin du globe. Très inquiets, et tendus à l'extrême, on attend les résultats de notre illumination; ça ne tarde pas; à l'horizon, grossit à vue d'œil un nuage de poussière

dans lequel on finit par y reconnaître une de ces voitures jaune sale qu'on ne trouve que chez nous ; elle arrive à fond de train ; inutile d'insister, on ne peut pas décrire notre soulagement. Le lieutenant qui la monte nous fait signe d'embarquer en vitesse et repart encore plus vite. Il nous explique alors que l'ennemi passe à l'offensive ; le grondement de cette nuit, c'était leurs formations blindées et motorisées qui avançaient, toutes nos patrouilles se replient sur les positions de combat. Brrr... on l'a échappé belle. Pour finir de nous assommer, il conclut narquois : vous avez eu de la chance, un peu plus on vous bombardait aussi, nos 75 étaient prêts à vomir un feu d'enfer sur cette illumination qui nous paraissait pourtant bizarre de la part de l'ennemi, c'est pourquoi on a voulu voir « ça » d'un peu plus près avant de déclencher le tir. Sans avoir fait de mauvaises rencontres, on rejoint la patrouille de notre sauveur. Décidément il était grand temps de nous ramasser, car celle-ci qui est une des dernières en « circulation » n'attend plus que la nuit pour se replier sur nos positions de Bir Hacheim.

Après avoir roulé toute la nuit, nous venons d'arriver à Bir Hacheim où nous retrouvons le gros de notre patrouille et le reste du bataillon. Il ne nous reste plus rien : tout a sauté dans le mitraillage aérien que nous avons essuyé le 4 avril. On nous remet à neuf aussi sec et on attend les événements.

L'ennemi s'est arrêté sur nos anciennes bases de patrouille. El Bacher, Mekili, etc. Aussi on leur réexpédie quelques patrouilles histoire de les « tâter ». Eux nous tâtent à grands coups de 155 du plus loin qu'ils nous aperçoivent.

## Bir Hacheim : 5-6 mai 42

Ce fameux « temps effroyable » du désert de Libye, nous le subissons depuis déjà cinq mois consécutifs. Après les terribles vagues de chaleur de la journée de 62° centigrade, le thermomètre descend la nuit à quelques degrés seulement au-dessus de 0, et pour couronner le tout, des tempêtes de sable à n'en plus finir, parfois si denses que pendant plusieurs jours de suite on n'y voit pas à plus de deux mètres ; en ce moment celle-ci fait rage : les rafales de sable nous cinglent comme des communiqués laconiques : Libye. Opérations gênées par une tempête de sable. Ce n'est pas loin, mais nous, nous savons ce que cela veut dire et on se dit (oh tout à fait entre nous) que s'il y en a qui trouvent que « ça ne va pas assez vite » rien... en principe ne les empêche de venir nous aider à terminer ces opérations.

## Bir Hacheim : 18-19 mai 42

Nous sommes en pleine tempête de sable ; il fait presque nuit en plein midi : les vagues de chaleur sont passées de 62° à 72° à l'ombre (toujours en degré centigrade) presque tous nos animaux mascotte en crèvent et les hommes, eux, n'en sont pas loin non plus. Si encore on avait de l'eau ; mais avec deux litres et demi par jour en tout et pour tout, on ne va pas bien loin et on la garde juste pour boire. Pour le reste, il y a l'essence, on se débrouille à l'essence, on lave notre linge à l'essence, on se baigne à l'essence, c'est encore heureux qu'on ne soit pas réduits à faire la tambouille à l'essence.

## Bir Hacheim : 20 mai 42

Ça commence à devenir de plus en plus sérieux, les accrochages sont fréquents et les armes de plus en plus lourdes commencent

à entrer en action. L'aviation, elle, est inabordable. Nous sommes continuellement mitraillés ou bombardés soit en patrouille, soit à Bir Hacheim même. L'ennemi occupe maintenant les positions d'El Telim, dernière « escale » avant de tomber sur Bir Hacheim mais là, on les y attend d'une mitrailleuse ferme et canons béatement pointés, culasses grandes ouvertes.

## Bir Hacheim : 26 mai 42<sup>3</sup>

Cette nuit, beaucoup ne dorment pas ; la tension est extrême car cette fois le sort en est jeté : l'ennemi qui nous bouscule depuis Benghazi va tomber sur nos positions d'arrêt. Plus question de reculer, notre division (1<sup>re</sup> division française libre)<sup>4</sup> doit tenir Bir Hacheim à tout prix, c'est très clair n'est-ce pas ? Les chicanes ont été fermées et minées après la rentrée des dernières patrouilles. Maintenant, il ne nous reste plus qu'à attendre. Attendre la grande offensive que nous devons contenir ou nous faire massacrer sur place. Cela, nous le savons et l'avons tous volontairement accepté pour les six lettres du [mot] FRANCE.

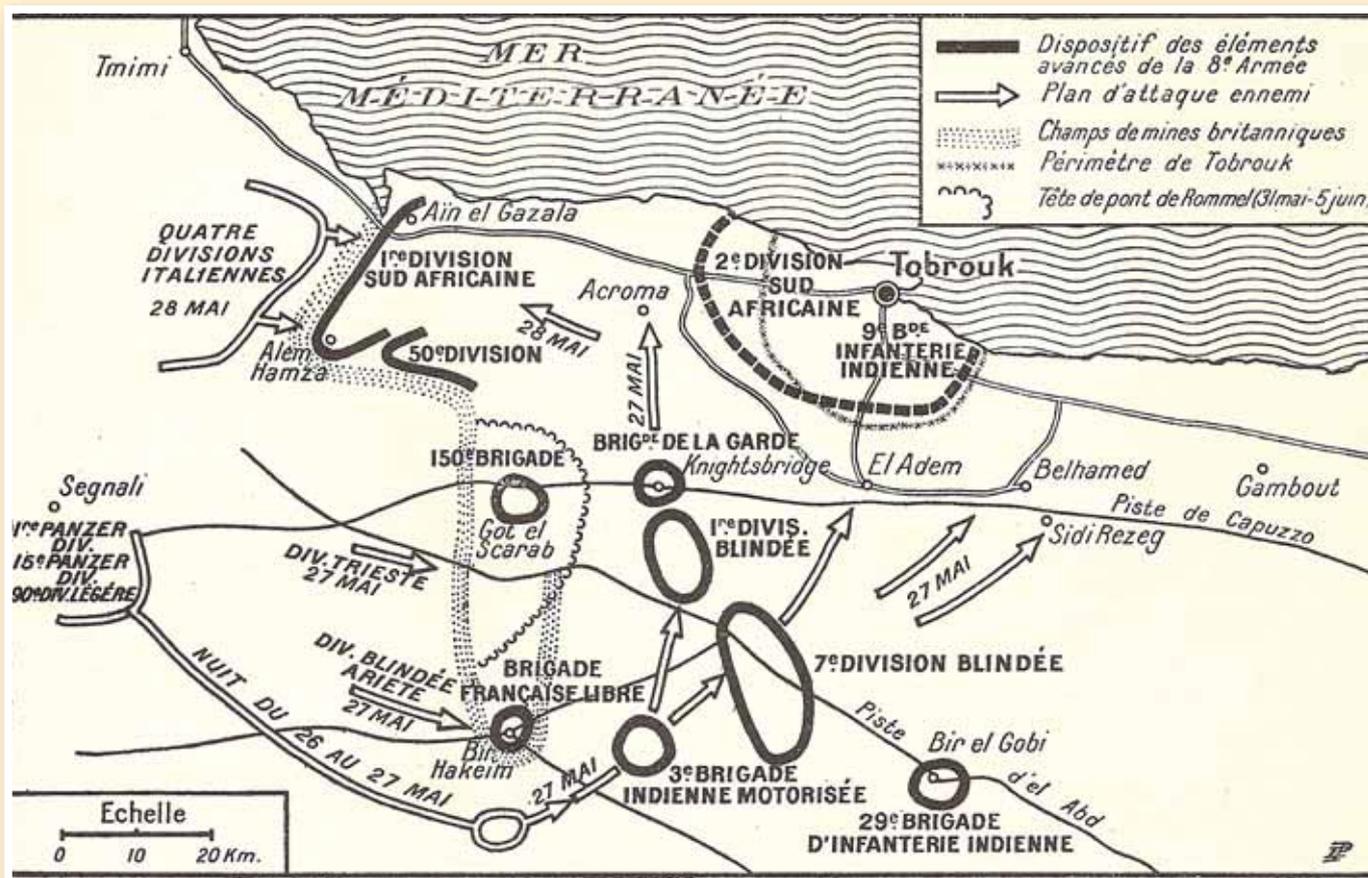
Bientôt, par cette splendide nuit étoilée, dans l'immensité désertique où le moindre bruit porte à des kilomètres, on entendra de sourds grondements : celui des colonnes blindées en marche : ce doit être les *Panzers* qui se rendent sur leurs positions d'assaut : ces formations de mécaniques qui nous anéantiront peut-être dans quelques heures si on ne parvient pas à les arrêter à temps.

Au jour, on voit se profiler sur l'horizon des centaines de véhicules qu'à l'œil nu on ne peut l'identifier. Les départs rageurs des 75 de notre artillerie divisionnaire lèvent tout de suite le doute (s'il nous en restait). C'est l'ennemi qui d'ailleurs n'attend pas plus pour passer à l'attaque. Plus de cent cinquante blindés déferlent sur la position en crachant de toutes leurs pièces, pendant que leurs automitrailleuses nous arrosent de gerbes de balles : leurs canons de 50 antichars à tir rapide entrent aussi en action ainsi que les 77, 88 et 105 d'accompagnement. C'est alors l'enfer sur terre ; un enfer de feu, de fonte et d'acier où les explosions se succèdent à une cadence folle. Les torpilles de mortiers, elles, nous sont expédiées sans aucun esprit d'économie. Seulement, là nous ne sommes plus en patrouille et la peau des « free french » se vend très cher du centimètre carré, ce dont ils se rendent compte immédiatement. Le ravage de nos 75 est terrifiant et, au bout de quatre heures de combat d'une égale intensité (7 heures à 11 heures) ils finissent par se retirer avec 27 chars démolis dont quelques-uns ont été arrêtés d'extrême justesse par nos antichars et volatilisés à dix mètres seulement de ceux-ci.

À 14 heures se déclenche la seconde attaque avec autant de violence que la précédente ; l'infanterie malgré nos tirs de barrage a pu s'approcher et c'est sous une avalanche de mortiers et de mitrailleuses de 20 que nous devons cette fois tenir tête aux attaques de chars ; leurs canons de 50 extrêmement précis tirent sur tout ce qui bouge ou ne leur revient pas. Il n'y a pas de jaloux, tout le monde est servi ; pour une rafale ou pour un obus qu'on tire, s'écrasent aussitôt quatre par quatre tout autour de nous des volées de 77 ou de 88 ; on a dans la bouche le goût âcre du fulminate ; l'horizon est gris de la fumée des dépôts qui sautent et des véhicules en feu. La terre tremble à des kilomètres. Il fait une chaleur torride mais on n'a même plus le temps de crever de soif. À 18 heures la seconde attaque est enfin stoppée avec dix chars démolis en plus, ce qui fait trente-sept pour la journée, l'ennemi doit faire une sale g... et nous, on n'en fait pas une plus jolie pour ça ; maintenant, on sait ce qu'est la guerre, la « vraie ».

<sup>3</sup> Si Rommel lance son offensive le 26 mai, c'est le 27 que la division italienne Ariete attaque Bir Hacheim (NDLR).

<sup>4</sup> Il s'agit de la 1<sup>re</sup> brigade française libre. Constituée en Syrie en septembre 1941, elle avait pris le nom de 1<sup>re</sup> division légère française libre – une division à deux brigades – avant d'être remaniée en 1<sup>re</sup> brigade française libre indépendante, plus conforme à ses effectifs réels (NDLR).



Plan d'attaque de Rommel pour les 27 et 28 mai 1942 (Fondation de la France Libre).

On profite d'une accalmie pour réparer les dégâts, nettoyer les armes et déguster une boîte avec un paquet de biscuits et peu d'eau... quand il en reste.

## 28 mai 42 : Bir Hacheim

Maintenant complètement encerclés, nous résistons aux formations d'assaut de l'infanterie ennemie qui a pris la relève des chars. La bataille fait rage. Vague après vague les attaques se succèdent presque sans interruption. Malgré leur courage, ils n'ont pas plus de chance que leurs blindés et c'est pas dizaines qu'ils tombent fauchés à 100 mètres par nos mitrailleuses ; nos 75 crachent sur tout ce qu'ils voient malgré l'effroyable pilonnage d'artillerie auquel nous sommes soumis ; des véhicules ennemis sont encore détruits et nous faisons quelques prisonniers.

## 29 mai 42 : Bir Hacheim

Un jour s'est encore écoulé. Si on peut tenir encore demain, les FFL auront tenu la promesse faites aux alliés : garder « à tout prix » Bir Hacheim au moins quatre jours. L'armée française renaissante n'a pas le droit de flancher. Cette promesse nous y tenons plus qu'à nos vies. L'ennemi ne s'y trompe pas en voulant nous anéantir.

Il y a au nord-est de Bir Hacheim, vers El Adem, Gazala, une formidable bataille de chars, la terre en tremble jusqu'ici ; pourtant nous en sommes peut-être à vingt kilomètres ; tout l'horizon est noir de fumée, la nuit venue le ciel est rougeoyant des immenses flammes des dépôts en feu et des éclatements d'explosifs à grande puissance. C'est un vacarme effroyable, près de mille blindés sont aux prises (nous apprendrons plus tard que le corps

de bataille anglais, avec 400 de ses meilleurs chars a été anéanti à Acroma).

## 31 mai 42 : Bir Hacheim

Nous sommes toujours encerclés ; l'aviation alliée qui a déjà fort à faire nous parachute des munitions et médicaments autant qu'elle le peut. L'artillerie lourde ennemie, hors de portée de nos 75, nous écrase de ses gros obus, deux vagues de vingt bombardiers en piqué nous ont largué tout leur stock de bombes et continuent par d'interminables mitraillages.

## 2 juin 42 : en patrouille aux alentours de Bir Hacheim

L'ennemi a l'air d'avoir desserré son étreinte sur Bir Hacheim ; des bruits courent même avec persistance qu'à notre tour, nous allons passer à l'offensive sur tout le front de Libye. Ça doit être assez sérieux puisque le bataillon du Pacifique est désigné pour se porter en avant-garde à El Telim. Nous franchissons les chicanes du champ de mines et, en formation d'assaut, on fonce sur notre objectif. Cinquante-deux avions ennemis nous survolent et piquent sur Bir Hacheim d'où, bientôt, dans le fracas des bombes, jaillissent les lourds champignons de fumée noire des dépôts en flammes. On croit l'avoir échappé belle, on croit seulement parce qu'on est vite détrompé par vingt-quatre bombardiers et chasseurs ennemis qui, pendant une heure et demie, feront tout leur possible pour nous démolir. Ça pleut des bombes de partout, et il grêle des balles en interminables rafales mais cette fois, on a de la DCA et deux chasseurs ne tardent pas à s'abattre en flammes. Un gros bombardier, à son tour, est touché ; il accroche en passant son « collègue » qui volait au-dessous et

tous deux s'abattent en une explosion d'apocalypse avec tout ce qu'il leur restait de bombes et d'essence. Quatre avions abattus, le reste sans doute calmé se retire dans ses appartements. Nos pertes sont dures aussi : Marcel Kollen agonisera pendant des heures sous nos regards atterrés et impuissants, un autre a été tué. Beaucoup sont blessés, deux camions sont en feu, d'autres, moins endommagés, pourront encore servir. Pour les équipages des avions, rien à faire non plus : ils ont été tués sur le coup ou carbonisés dans leurs appareils qu'on ne pourra approcher que plusieurs heures après tellement la chaleur est intense.

## 3 juin 42 : Bir Hacheim

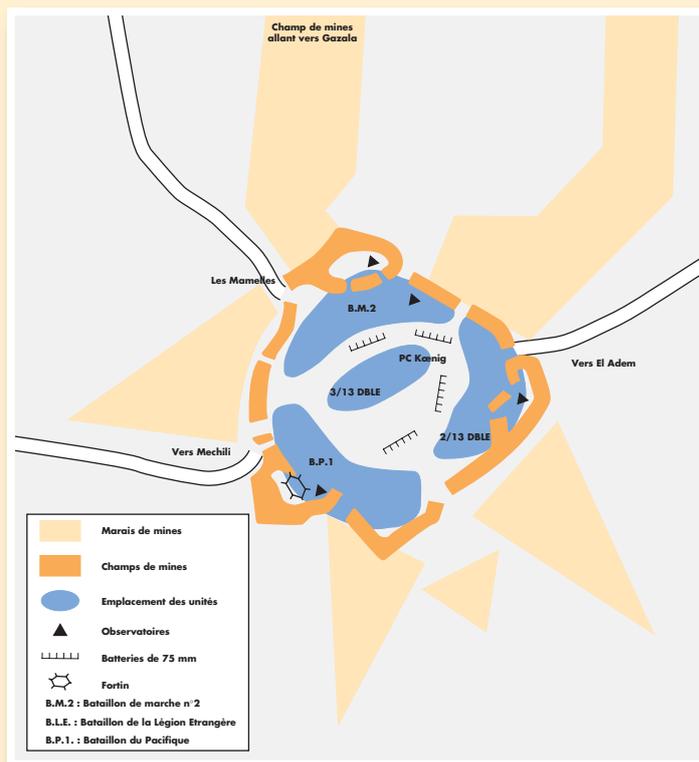
Nous rentrons au bercail avec sur la conscience (pour le cas où il nous en resterait une) un char de plus que nous avons détruit comme ça... en passant; monsieur voulait nous barrer la route : juste avant de rentrer sur la position on tombe, comme par hasard, sur tout un assortiment de véhicules que dans le vent de sable (il est toujours là celui-là), on prend pour anglais; on leur fait de grands gestes auxquels ils répondent aussi sec, mais où ça change, et très vite, c'est quand on s'engage dans les chicanes du champ de mines. Les « *Anglais* » qui étaient sans doute des Allemands, et prenant eux-mêmes les Français pour des Italiens probablement, n'en croient pas leurs yeux de voir les « *Italiens* » attaquer Bir Hacheim à eux tout seuls; seulement l'effet d'optique ne dure pas et c'est à grands coups de 88 qu'ils nous « *aident* » à franchir plus vite notre champ de mines. Là, ils sont vraiment en colère. Leurs obus n'arrêtent plus de siffler et c'est sous un feu d'enfer qu'on se réinstalle sur nos emplacements. Deux formations de 20 bombardiers en piqué chacune viennent aussi donner à la fête un petit air de famille; l'un d'eux est abattu par notre DCA, il explose en l'air avec son chargement de bombes déchiquetant le pilote qui arrive en bas en petites fractions.

## 3 juin 42 : Bir Hacheim (soir)

À 14 heures, nous sommes attaqués sur notre secteur avec une violence inouïe. La position disparaît dans un océan de flammes et de fumée. L'infanterie allemande appuyée par ses blindés avance pied à pied, leurs chars cherchant à déminer en tirant de longues rafales en direction de notre champ de mines. On riposte rageusement de toutes nos armes, mais nos 75 sont écrasés les uns après les autres par les fantastiques bombardements aériens et leurs terrifiants pilonnages de l'artillerie lourde dont les 210 explosent avec un bruit de tonnerre, nous projetant d'un bord à l'autre de nos trous par leurs formidables déflagrations; il ne se passe pas trois secondes sans explosions (canons ou bombes seulement, les balles, on les laisse pour compte). La chasse alliée nous donne une aide inappréciable en mitraillant en rase-motte les vagues d'assaut, qui, toujours sans souci des pertes, foncent en avant malgré le tir intense de toutes nos armes.

## 5-6 juin 42 : Bir Hacheim

Bir Hacheim commence à ressembler à un paysage lunaire, cratères de bombes, trous d'obus, carcasses calcinées donnent de l'ensemble une pénible impression de désolation; le sable lui-même, d'un beau jaune d'or à notre arrivée, est devenu maintenant d'une teinte noirâtre d'un sinistre effet; on se croirait à l'entrée des enfers, ce qui d'ailleurs est presque vrai. Chasseurs et bombardiers ennemis viennent huit fois par jour et par formation de soixante à quatre-vingt noyer la position sous un déluge de bombes; tout y passe, de la torpille à grenades aux lourdes bombes de deux tonnes sans omettre les interminables mitraillages; notre DCA, presque anéantie, trouve encore le moyen de leur expédier le peu d'obus qui lui reste; de ce qui demeure encore de nos 75 les chapelets entiers de bombes qui s'abattent à jet



Croquis de la position de Bir Hacheim (Fondation de la France Libre).

presque continu essayent de faire de la ferraille. Cette fois, je crois que nous sommes cuits; il ne nous restera plus qu'à nous faire massacrer sur place, d'ailleurs nos défenses ont été conçues pour tirer dans tous les azimuts et de quelque côté que se présente l'ennemi, chaque trou, chaque circulaire de canon doit se défendre sans s'occuper du voisin; si l'ennemi perce nos défenses il lui faudra prendre une par une toutes nos positions de tir. Nous avons récupéré six cents Hindous de la brigade indienne qui s'est fait anéantir en une demi-heure par l'attaque des *Panzers* du 27 mai. À la nuit, on met le feu aux chars et véhicules ennemis endommagés dans la journée.

En un quart d'heure, la chasse alliée abat huit gros bombardiers; on voit les grands oiseaux piquer vers le sol à une vitesse folle où ils percutent avec d'immenses flammes qui, quelques minutes plus tard, feront place à d'énormes champignons d'une lourde et épaisse fumée noire (dix-sept avions, on le saura plus tard, auront été abattu ce jour-là).

## 7 juin 42 : Bir Hacheim

Comme par hasard, le brouillard se lève ce jour-là avec une heure d'avance sur l'horaire nous dévoilant un canon qui vient prendre position juste devant nous. Ils n'ont pas le temps de le mettre en batterie que déjà nous tirons. Au troisième obus, tracteur, canon et caisson volent en éclats; on continue sur trois mitrailleuses lourdes qui, elles aussi, avaient profité de « *l'occasion* » pour s'installer et qui, à leur tour, sont pulvérisées. La riposte de l'artillerie d'en face est foudroyante; par quatre, les 88 s'écrasent autour de notre pièce la criblant d'éclats: la circulaire est effondrée, couverte de gravats, plus ou moins brûlés par la poudre. Plaqués d'un bord à l'autre de notre trou, on se remémore notre catéchisme surtout où il est question des fins dernières de l'homme; la « *correction* » n'est pas encore suffisante sans doute car une bombe explose à cinq mètres de notre trou projetant dans la stratosphère tout ce qui n'est pas suffisamment aérodynamique pour résister au souffle. Cette fois on en a notre claque; pas de

morts (on n'en revient pas) mais, tous complètement sonnés, abrutis, on se relève péniblement l'air ahuri et les yeux ronds. À trente mètres de là notre camion flambe avec des crépitements joyeux et une fumée pas encore aussi noire que nos pensées. Si ça continue, il n'en restera pas lourd pour raconter ça à leurs petits-enfants ; on sera démoli bien avant.

## 8 juin 42 : Bir Hacheim

Douze jours aujourd'hui que nous résistons à ce déchaînement dantesque de bombes et d'obus. Cette fois l'ennemi attaque par le nord de toute la puissance dont il dispose et appuyé de 80 *Stukas*, qui, depuis le 5 juin, nous bombardent et nous mitraillent jusqu'à huit fois pas jour. Le grondement de la bataille doit s'entendre à des kilomètres.

Lueurs fulgurantes de dépôts qui sautent, ou l'éclatement d'explosifs à grande puissance, véhicules en feu, vacarme assourdissant des bombes et obus qui toujours s'abattent en sifflant, crépitements des armes automatiques, claquement sec des torpilles de mortier ou des grenades et, visibles à des dizaines de kilomètres, les lourds et âcres panaches de fumée noire qui font de la position une immense marmite de diable. Voilà le « *chant du crépuscule* » de Bir Hacheim ce 8 juin 1942 au soir.

L'infanterie allemande, cette fois, a percé notre champ de mines et n'a été bloquée que de justesse. Nous n'avons presque plus de DCA et ce qui en reste est à bout de munitions ; l'artillerie, c'est pareil, nous venons de passer nos derniers obus explosifs de 75 à l'artillerie divisionnaire ; il ne reste aux antichars que quelques perforants. Quant à l'eau, n'en parlons plus. Avec un demi-litre par jour en tout et pour tout depuis le 2 juin, on se demande si cette précieuse boisson n'a jamais existé en fleuve que dans notre imagination un peu brutalisée par les événements de ces derniers jours.

## 9 juin 42 : Bir Hacheim

Soif. Soif. Malgré les fantastiques bombardements aériens et le pilonnage systématique des gros obus qui ne cessent de pulvériser tous les jours un peu plus nos positions, ce qui nous abat le plus, c'est la soif. On se demande si l'eau ça existe vraiment autrement qu'en litres ; les boîtes de conserves sont percées, on va en patrouille dans les lignes ennemies pour tenter de trouver un peu d'eau ; notre sacro-saint demi-litre d'eau journalier, on essaye de le garder jusqu'au soir... si on a l'espoir de vivre jusque-là. Par cette terrible chaleur où la moindre pièce métallique exposée au soleil devient vite brûlante, on dessèche littéralement sur pied. L'eau ? Attendez voir un peu, est-ce que ça existe ? Est-ce que ça a vraiment existé ce truc là ? Il faut croire que oui puisqu'on en trouve encore un peu ; très peu sur la position. On se rappelle, même vaguement, que dans le temps, il y a de cela fort longtemps on se baignait dans de l'eau. Là alors on ne fait plus confiance à notre pauvre cervelle qui doit dérailler et pas rien qu'un peu. L'eau, on ne doit trouver ça qu'en petits flacons dans les pharmacies et avec une ordonnance ; c'est alors qu'on apprend la terrible nouvelle, le colonel Broche et son adjoint, le capitaine de Bricourt viennent d'être tués, avec notre colonel, c'est le père du bataillon du Pacifique qui n'est plus.

## 10 juin 42 : Bir Hacheim

En plus du formidable bombardement d'artillerie qui se déchaîne, des formations de cent à cent quatre-vingts avions appuient depuis ce matin les attaques de chars et d'infanterie ennemies ; à 15 h 00 Bir Hacheim disparaît dans d'énormes colonnes de fumée qui s'élèvent à des centaines de mètres de hauteur. On est complètement abrutis par les puissantes explosions

qui ébranlent toute la position et doivent se sentir à des kilomètres à la ronde. L'attaque n'est contenue que de justesse et ne sera stoppée qu'à la tombée de la nuit sur nos emplacements de combat. Nous sommes complètement épuisés, la résistance humaine a des limites. Presque plus rien à manger, encore moins à boire. Notre DCA pulvérisée. Notre artillerie presque complètement détruite, notre hôpital volatilisé (avec 20 ou 22 blessés). Voilà où nous en sommes en ce moment. Tiens, voilà des nouvelles fraîches qui s'avancent sur deux pattes, c'est le lieutenant Pannetier ; les nouvelles ? Elles sont claires, nettes et précises : à 23 h 00, par tous les moyens, évacuer Bir Hacheim autrement qu'en tant que prisonniers ; voilà, reste plus qu'à exécuter !

22 h 00 ! Tout ce qui ne peut pas être emporté a été détruit, culasses des canons enlevées, démontées et enterrées, tubes déclavés, bidons d'essence percés à coups de pioche. Voitures endommagées complètement détruites, tout, absolument tout ce qui ne peut être emporté est détruit. Maintenant, on attend l'heure H, l'heure où nous, les assiégés, allons passer à l'attaque pour nous frayer un chemin à travers les quelques kilomètres de lignes ennemies qui nous séparent de la liberté. Ce sera très dur, on le sait, mais on préfère cela que de recevoir toute la journée bombes et obus sur la g... sans pouvoir riposter.

## 10-11 juin 42 : sortie de Bir Hacheim

23 h 00. C'est alors que commence la terrible nuit ; à peine les premiers éléments sont-ils sortis du champ de mines, que déjà nous sommes sous le tir des mitrailleuses et que par dizaines montent vers le ciel les fusées éclairantes. L'adversaire, qui par trois fois nous a sommés de nous rendre, ne doit pas en revenir de se faire bousculer par cette poignée de morts-vivants. Mortiers, canons de 50, mitrailleuses lourdes et légères se déchaînent bientôt sur nos colonnes qui, à grands coups de grenades, se fraient un chemin à travers leurs lignes. La nuit est zébrée de fulgurantes lueurs des voitures qui sautent et qui flambent ; de tous côtés se croisent en gerbe de feu les nappes de balles traçantes (nous apprendrons bien plus tard que quatre de leurs mitrailleuses dernier modèle et ultra secrètes *MG 42* à la cadence de tir phénoménale de 1 200 coups minute étaient en batterie ce soir là) ; toute la nuit retentira le sinistre miaulement des obus, le fracas des explosions mêlé au cris d'agonie de ceux qui tombent ; toute cette horrible nuit on entendra le claquement sec de nos grenades, mêlés aux crépitements de nos mitrailleuses.

Et quand pointe le jour, un jour sale, brumeux, nous aurons percé et réussi à sauver 75 % du matériel non anéanti sur la position durant le siège.

## 11 juin 42 : sortie de Bir Hacheim

Il est 9 h 00. Exténués, morts de fatigue, complètement hébétés, on embarque dans des camions alliés qui nous attendaient le plus près possible des lignes ennemies. Du thé au lait, on nous donne du thé au lait, pas possible, on doit être tout à fait mort et on est au ciel, une aussi bonne chose ne doit pas exister sur terre et c'est presque convaincu qu'on a une auréole et de petites ailes dans le dos qu'on sombre dans un sommeil réparateur.

## 12 juin 42 : désert de Libye

Nous attendons, depuis hier, les retardataires qui ont dû faire un grand détour et quand on est sûr que tout ce qui a pu passer des FFL a été récupéré, on continue sur Sidi Barrani et l'Égypte par « *petites étapes* » de centaines de kilomètres. L'*Afrikakorps* aux troupes et dans les cieux le doux ronronnement d'innombrables volatiles frappés en bout d'ailes de la croix de Saint André, mais la noire.

## Extraits du journal de Paul Guénon

### Médecin capitaine au bataillon de marche n° 2 (BM2), compagnon de la Libération



#### 23 mars

Je suis parti en *Jock column*<sup>1</sup>, c'est une espère de grosse patrouille ; peu de gens et beaucoup d'armes. On va de l'avant à travers le désert. On ne sait pas ce qu'on fera.

Peut-être rien, peut-être quelques coups de main fructueux, peut-être une vraie bataille.

*Paul Guénon.*

Après une soixantaine de miles dans la nature, nous nous arrêtons derrière un léger repli de terrain qui est une véritable aubaine dans ce désert, plus plat que jamais. Ma sanitaire est bien camouflée et j'y ai déployé mes armes médicales : pansements, seringues, drogues... malades et blessés peuvent venir.

Mon trou pour cette nuit est fait : 50 sur 40 à 180 cm de profondeur dans une argile sableuse blanche comme de la craie. Dans le fond, quelques couvertures. Par-dessus, une toile de tente. On entre en rampant. Cela a une odeur de tombe fraîche. Il suffirait de rabattre la terre, quelques cailloux, de planter une croix dessus pour que cela fasse une sépulture convenable. Ce n'est pas que je redoute spécialement cela mais je le dis parce que l'idée m'en vient. J'en profite pour noter encore que j'ai, très sincèrement, un mépris total de la mort. Je pense à elle assez souvent (elle-même se charge bien de se rappeler à notre souvenir) mais elle me semble si naturelle... À vrai dire, il doit y avoir là beaucoup d'égoïsme : la mort, n'est-ce pas, c'est une chose qui arrive aux autres...

#### 24 mars

Très bonne nuit dans mon trou. J'avais chaud. La terre m'enveloppait. Elle était autour de moi comme une présence maternelle. Au-dehors, un vent violent soufflait et je me pelotonnais dans les couvertures, enrobé de bien-être.

Réveil à six heures. État d'alerte. Il faut tout préparer comme pour partir. Joseph réussit néanmoins un jus acceptable.

Huit heures : fin d'alerte. On déballe... il fait un vent à écorner les cocus, un « *vent à démâter le second* » comme diraient les marins.

Dix heures. Véhicules ennemis à l'horizon. Ennemis, *a priori*. Branle-bas de combat... Et fausse alerte. Je demande : « *Qu'est-ce que c'était ?* » Et on me répond « *Trois cons d'Anglais !* »

20 h 30. La journée se termine sans incident notable en dehors de quelques attaques sans résultats des avions de chasse ennemis. Le vent est devenu faible et tiède. La soirée est infiniment douce. Bien installé dans mon ambulance, je fais tourner mon phono en sourdine (il ne me quitte pas!) avant d'aller dormir. Dernier whisky, dernière pipe. Illusions de confort : en somme, on commence à savoir voyager. Sixième nocturne de Fauré<sup>2</sup>... Si toute la nuit pouvait voir se continuer les rêves merveilleux que fait naître en soi cette musique!

#### 25 mars

Bonne nuit bien que l'état d'alerte ait été proclamé vers 23 heures. Quand on m'a dit ça j'ai grogné « *Bon, bon, merci* ».

Et je me suis rendormi.

Mon Joseph m'a réveillé brutalement à l'aube en me mettant un fusil-mitrailleur sous le nez qu'il avait fauché à un copain endormi : histoire de le faire poisser. Quelle vache ce Joseph ! Pas de rêves hormis ceux que j'ai bâtis tout éveillé avant de m'endormir. Très vite ils aboutissaient à la Femme (Cela devient une manie : de la gynomanie... et c'est peut-être aussi grave que de la morphinomanie ou de la cocaïnomanie...). La Femme !!! ... Hier soir encore je me livrais à elle dans un ersatz d'étreinte et je m'endormais tout plein d'illusions.

#### 27 mars

Journées calmes. Hier soir, j'ai fait un bridge au PC de Faure. Tandis que l'horizon s'illuminait de fusées et que nous étions à chaque instant dérangés par les sentinelles « *pour voir ce que c'est* »... (comme si on savait : invariablement, Faure répond « *Tu nous emmerdes, c'est des Anglais !* »), nous bridgions accroupis sous une toile de tente accrochée à un char. Il faut vraiment aimer le bridge ! Malgré le manque de confort, malgré l'éclairage minable, ces cartes sur un simili-tapis jetaient une note très hors-guerre de civilisation et de paix ; comme tout est donc relatif... ! Ce matin, nous changeons de position. Un bond de plus vers l'ouest. J'allais dire : vers l'avant, mais sait-on jamais où est l'avant dans ce pays où le jeu consiste à arriver par derrière pour encercler l'ennemi ? Pas d'autre incident que celui d'un *Messerschmitt 110* qui crut devoir nous accompagner un peu. Il amorça même un piqué dans la direction de mes sanitaires, puis, comme je commençais à être inquiet, il vira très élégamment sur l'aile et s'en fut ailleurs. Sans doute dédaignait-il une proie si minime : ça ne m'a pas vexé.

#### 1<sup>er</sup> avril

Retour à Bir Hacheim. On dit que nous allons être relevés pour aller sur la côte. Tant mieux : je ne regretterai pas ce coin-là.

#### 3 avril

La relève est annulée sinon retardée. Il semble que des événements se préparent. Je repars en *Jock column*.

#### 5 avril

Dimanche de Pâques du côté de Tengeder. (Ce nom a un petit air espagnol qui me plaît). Chaleur, sécheresse, mouches, soif, avions qui bombardent et qui mitraillent. Camions qui brûlent... Morts, blessés, Pâques 1942...

Pâques 1941 me vit dans l'océan Indien... Pâques 1938 m'avait vu dans l'Atlantique du côté de Madère... Pâques 1940 et 41 au Congo<sup>3</sup>... Où me verra Pâques 43 ? En France ? Pourquoi pas ?

<sup>1</sup> En français, « colonne Jock », du nom du général britannique « Jock » Campbell.

<sup>2</sup> Gabriel Fauré (1845-1924) a composé treize nocturnes. Le « sixième nocturne en ré bémol opus 63 » date de 1894 (NDLR).

J'ai tout de même réussi à donner à ce jour de Pâques un petit air si particulier qui était presque un jour de fête. J'ai passé l'après-midi, qui fut chaude et calme, buste et jambes nus au soleil, fumant pipes sur pipes et m'imaginant que je rôtais sur une plage de France... avec cette chance d'avoir assez de whisky pour orienter mes facultés imaginatives sur des azimuts optimistes. Les avions nous laissèrent en paix jusqu'au soir. Le temps ne fut ni long ni court. Il fut le temps normal d'une honnête après-midi de farniente. Le whisky aidant, je fis sur ma plage, la connaissance d'une belle fille brune qui s'appela Lucienne puis Edmée, qui avait une poitrine remarquable et des bras extraordinairement frais. Très vite elle m'adora, je l'adorai, et nous eûmes de saines amours dans un appartement confortable. J'aimais beaucoup mon complet gris, sa robe blanche, et notre *roadster V8* qui était grenat... En somme, excellente après-midi.

Après notre repas du soir qui se termina tard dans la nuit tiède, je revins à mon ambulance pour y faire de la musique en compagnie de Mayolle et d'un officier anglais, Morrison-Bell, d'une compagnie d'automitrailleuses qui travaille avec nous. Morrison-Bell est mince, blond, timide et rose. Un vrai giton. D'une voix douce et avec des gestes câlins de fille, il parle un français très correct appris à Montparnasse dans un « *sleeping dictionary* ». Il a fréquenté la salle Pleyel et se montre devant le phono, auditeur compétent et agréable, Bell est le type de l'officier anglais « *bien* » : très *gentleman* et pas militaire pour deux sous, il me rappelle l'héritier Murdovi du « *Fantôme à vendre* » et je le verrais bien en gentilhomme médiéval perdant son béret à plumes sur un coup d'obusier.

Vingt sur vingt à la Cour... zéro dans ce *Royal Dragon* en service au désert. Il a d'ailleurs la guerre en très sainte horreur et parle avec dégoût de « *ce monde d'assassinat* ». Comme nous parlons médecine et maladie, la chambre tiède, la nurse ravissante, les tisanes, les parents anxieusement penchés sur le lit blanc... « *...Et puis non, être blessé... le sang, c'est une chose tellement horrible!* »

Mes meilleurs disques tournent. Nous parlons de Chopin. Comme je mets sur le plateau certain nocturne que me jouait souvent Catou, je dis :

« *Le morceau que savaient jouer les filles que nous aimions...*

- Oh, fait Bell, *autrefois peut-être...*

- *Il y en a encore...*

- *En vérité, j'en connais quatre : mes trois sœurs et ma mère.*

- *Autre! Mais c'est formidable!... Après la guerre, j'irai chez vous, pour... chopiniser.*

- *Oh, avec grand plaisir. »*

Morrison-Bell est ému jusqu'aux larmes. Est-ce la musique, la guerre, Pâques... ou le whisky?

Passé minuit, nous nous séparons. Il me dit encore :

« *Merci... merci mille fois : vous m'avez remis en contact avec la civilisation... Hors de ce monde d'assassinat (il y tient)... J'avais oublié que cela existe encore... Merci. »*

Pauvre type... En voilà un pour qui la guerre est pénible!

Je vais me coucher dans un trou naturel à la belle étoile. Avant de m'endormir, je fixe longuement l'immense voûte constellée. La

lune va bientôt se lever et déjà le ciel s'emplit de la rumeur indécise des avions lointains. Des fusées parachutes se balancent mollement puis disparaissent derrière une crête. Une bombe éclairante vient jeter une lueur indiscreète : je tire ma couverture sur mes yeux et je m'endors.

## 6 avril

Journée d'alerte et d'émotions. Plus de deux cents chars ennemis tentent de nous encercler. Comme nous ne sommes pas de force, le repli sur Bir Hacheim est décidé pour cette nuit... si rien n'arrive auparavant.

## 7 avril

Retour à Bir Hacheim la nuit dernière. Plus de quatorze heures de volant ou de marche-pied dont six ou sept absolument noires, sans la moindre lumière, sur un terrain dangereusement varié. Fatigues...

## 13 avril

Reçu une lettre de Le Roux. Ce pauvre « *Petit Loup* » est tubar<sup>3</sup> : il est dans un sana de Johannesburg. La lettre m'apporte quelques nouvelles de l'Oubangui [...].

## 17 avril

Toujours Bir Hacheim et les mêmes « *birachémiades* ». Longues journées vides. Quand se décidera-t-on à se battre dans ce coin-là? Je partage mes soirées entre les cartes et la musique. Nous avons cette chance que nous manquons rarement de whisky ou de gin. Avec Tramon et Mabilie, si nous avons le phono et une bouteille, nous passons des soirées admirables qui durent jusqu'aux petites heures.

Vents de sable chaud... c'est bien désagréable.



*Vent de sable sur la position française (ECPAD).*

Cette campagne me laissera l'impression d'un temps de prison.

Temps de prison avec ce raffinement de cruauté qu'on n'a pas dit au prisonnier pour combien de mois ou d'années il en avait à tirer.

Vents de sable chaud... On rêve de fraîcheur, de jardins verdoyants, de sources claires, de douches, de boissons glacées... ô la buée sur un grand verre! ô une paille!...

<sup>3</sup> Affecté en 1937 au 9<sup>e</sup> régiment de tirailleurs sénégalais à Tarbes, Paul Guénon embarque pour l'Afrique équatoriale française en avril 1938. Passé au bataillon de marche n° 2 après le ralliement de ce territoire à la France Libre, il embarque avec son unité de Pointe-Noire et de Brazzaville et atteint la Palestine en avril 1941 (NDLR).

<sup>4</sup> Tuberculeux (NDLR).

Le physique baisse progressivement mais le moral est inébranlable. On fait son boulot quoi... et, plus tard, l'ayant fait et bien fait, on n'en goûtera que mieux le retour au calme, au confort, au bonheur. La calme et confortable vie bourgeoise, le pot-au-feu, les pantoufles, l'épouse ou l'amie qui en tient lieu, cela aussi pourtant est uniforme et nous pousse à regarder en dedans de nous-mêmes, et nous apprend à nous connaître. Une vie sans cesse agitée, des changements perpétuels de climats, de lieux, de coutumes, de maîtresses, nous forcent à ne voir que le monde extérieur qui nous accapare par sa diversité de sensations renouvelées. Tout au contraire, quelques semaines dans les mêmes murs, dans l'amour d'une seule femme, dans un décor unique et bien connu, sont capables de nous apporter sur nous-mêmes des révélations surprenantes. Écrivant cela, je pense encore une fois à Alep, où en quelques mois, j'en ai appris davantage sur mon propre compte qu'en des années de voyage et de guerre.

## 15 mai

Fatigué, je suis resté seul de mon petit groupe à Bir Hacheim tandis que les autres sont en colonnes. J'en profite pour regrouper toutes les notes que j'ai écrites depuis plus d'un an : la valeur d'un roman, et mon dieu, assez étoffé... La fin d'un séjour colonial, des voyages, des aventures, la Palestine, la guerre... Le Cochon Bleu, cet alter ego farouchement épris de sincérité... enfin la *Robe Bleue*, dernier chapitre... En attendant le suivant.

J'avais promis de rejoindre la colonne cette semaine mais je suis encore trop las. Je traîne une dysenterie qui, au régime de singe et des biscuits, ne peut en finir. Par ailleurs, je sais qu'il n'y a pas grand-chose à faire à la colonne, (il règne sur le front un calme étonnant). Et puis... je suis totalement bien ici, seul avec mes souvenirs, échappant provisoirement à cette vie en commun que j'exècre...

J'écris à Tramon pour m'excuser de cette impression de calme bien-être que, dans mon isolement et ma fatigue physique, j'ai réussi à créer autour de moi. Mon bon maître m'en fournit, avec sa *Jument verte*, le début et l'esprit :

*« Le Cochon Bleu a été pris de coliques au début de la semaine. C'est un animal aux tripes généralement saines et robustes et sur lesquelles les plus âpres Boutonnades étaient jusqu'alors demeurées sans prise. Peu habitué à la maladie, il n'en est que plus atteint dans son moral et sa dignité. Grognon et las il ne quitte guère son trou que pour un autre (et tu sais bien lequel).*

*Cela a commencé par une graphorrhée<sup>5</sup> profuse qui le débarrassa de pas mal de bile mais épuisé, à la réflexion sa réserve de bonne humeur. Je me demande si cet état pathologique ne lui vient pas d'avoir consommé du curé ou du colonel avec exagération. Ce sont là certes, de bonnes choses, mais tu sais comme moi qu'il convient de n'en point abuser. Heureusement, abus non tollit usum<sup>6</sup>.*

*Ceci t'explique que je ne vienne pas te voir aujourd'hui. Je t'assure que j'en suis désolé.*

*Je poursuis à Bir Hacheim une cure de solitude qui me fait le plus grand bien. Ces longues journées vides et calmes seraient parfaites si elles pouvaient aboutir à quelques-unes de ces bonnes soirées au cours desquelles, entre Mabilie et toi, je puis me laisser aller à la sincérité vraie. J'évolue depuis mardi dans un milieu qui est un tableau d'où l'on aurait enlevé tout ce qui choquait. Il ne reste plus qu'un fond de décor très flou et très reposant ».*

<sup>5</sup> Ce mot est synonyme de « graphomanie » (NDLR).

<sup>6</sup> Proverbe latin signifiant : « L'abus n'empêche pas l'usage » (NDLR).

## 24 mai

J'ai rejoint la colonne hier. À part quelques échanges d'artillerie, le secteur est calme. Nous avons passé la nuit en « leager », c'est-à-dire en carré étroit dans le désert, assez loin de nos positions de jour que l'ennemi connaît, et où, à la faveur de l'obscurité, il pourrait nous surprendre.

Notre carré de camions, voitures diverses, canons, ne manque pas d'allure sous le clair de lune... mais je pense que les *leagers* des vieux *Boers*, avec leurs chariots, les bœufs, les vivres, les femmes, les gosses, autour d'un feu central, devaient avoir une autre gueule.

Aujourd'hui est le dimanche de Pentecôte. Quelles fêtes, quelles joyeuses réunions ne me fait-il pas évoquer! Pentecôte, c'est l'ouverture officielle de l'été, les premières robes blanches, le panama de l'oncle Ulysse, les gueletons de la campagne, les grosses joues des filles nues dans leur sueur... la cousine, plus fraîche, plus fine, qui vient de la ville... les robes claires dans le champ de luzerne, les milliers de petites fleurs mauves que l'on nomme « *pentecôtes* »...et aujourd'hui : le désert, le canon, la guerre...

## 27 mai

L'attaque ennemie – tant désirée – est enfin déclenchée. Notre colonne s'est repliée dans la nuit en combattant pour retarder l'avance italo-boche. On tirait, à l'aube, aux « *portes* » de Bir Hacheim.



Des chars allemands en mouvement.

9 heures – Cependant que le gros de la colonne ennemie nous contourne par le sud où le canon tonne sans arrêt, 70 à 80 chars nous attaquent. Nos canons pètent de tous les bords. Le vacarme est intense. L'horizon se couvre de camions, de chars... Et des colonnes de fumée montent du tas ennemi pour marquer l'arrivée de nos 75. J'enregistre avec satisfaction de magnifiques coups au but.

Notre encerclement est chose prévue, paraît-il. Cela fait partie du plan d'ensemble. Nous devons résister coûte que coûte (on a demandé dix jours) pendant que les blindés boches seront attirés plus au nord et à l'est pour y subir la grande bataille. On nous parle d'un nouvel antichar britannique qui doit faire merveille.

9 h 30 – Sans arrêt nos bataillons tirent de toutes leurs pièces. Le mien n'est pas directement engagé et je n'ai rien d'autre à faire que d'attendre les clients. Je m'efforce de rester très calme.

C'est que... cette fois, c'est le grand baroud ! Ne prêtons pas trop l'oreille à ce bruit terriblement énervant du canon... Pour l'étouffer, je fais tourner mon phono. Je convie Mayolle à cette « *matinée musicale* » parce que je trouve qu'il s'agite trop : il est le jeune chien de chasse tout fou qui sent le gibier pour la première fois. Mais c'est une bête de race... La musique n'arrive pas à neutraliser le grondement brutal des machines de guerre. Elle ne peut être qu'une surimpression délicate sur le fond colossal de l'artillerie.

12 h 30 - Les Italiens qui nous attaquaient (une division blindée dit-on) foutent le camp en déroute.

13 h 25 - Des véhicules ennemis s'approchent un peu trop près de la compagnie de C... Ils sont reçus au 75. Un camion reste sur le carreau. On voit des points noirs qui en sortent, courent, s'aplatissent. Les autres fuient.

13 h 50 - Nouvelles diverses : Toupie, ma chienne, vient de se faire couvrir par le sloughi du général. Elle a l'air bien contente.

15 heures - Calme. Toupie dort.

On nous communique le résultat des courses. Ce matin, nous avons démoli :

35 chars  
7 automitrailleuses  
39 véhicules divers

Nous avons pris vingt-neuf autres véhicules et fait deux cent neuf prisonniers. Qu'en pensent les Macaronis ?

Un lieutenant italien prisonnier et blessé vient se faire soigner chez moi. Pas brillant. Son bout de doigt l'inquiète beaucoup et il ne cesse de répéter sur un ton lamentable : « *amputazione?... amputazione?...<sup>7</sup>* » Je crois qu'un Français ferait moins d'histoire pour le bras entier. Le Macaroni (sans gratin) prend les devants avec un rictus qu'il veut engageant :

« *Francese?... Francese? Ah, gentile Francese!<sup>8</sup>* »

- *Ça va hé! Je veux bien te faire un pansement, mais ferme ta gueule.* »

Par contre, trois jeunes Boches (si jeunes... de beaux enfants!) ont une tenue très digne. L'un d'eux interrogé en allemand refuse de répondre et comme on lui demande :

« *Tu n'as donc rien appris?* »

- *Si, répond-t-il, on m'a appris qu'il ne fallait pas trahir.* »

## 28 mai

Nuit et journée assez calmes. Quelques avions nous bombent. Notre DCA est très active.

22 heures - Grosse bataille au nord de Bir Hacheim. Combat de chars à en juger le roulement ininterrompu du canon. Je prends le quart jusqu'à minuit. Pleine lune. Incendies au loin, Bourdonnements d'avions. Éclairs de canons. Les « *halte-là* » des sentinelles et les reflets de la lune sur la baïonnette. Une mitrailleuse se réveille et se tait aussitôt. Un chien aboie. J'ai sommeil.

## 29 mai

L'ennemi recule. Plusieurs éléments sortent de Bir Hacheim pour l'attaquer. La compagnie de Tramon est assez sérieusement ajustée par des 105 boches. Peu de dégâts.

## 30 mai

Journée à peu près calme. Nous recueillons un bataillon d'Hindous que les Italiens avaient fait prisonniers puis abandonnés. Ils crèvent de soif. Bien qu'on leur ait donné pas mal d'eau, ils se jettent encore sur nos réserves et vont jusqu'à boire l'eau des radiateurs. « *En douce* » dit Mayolle, « *ça fait six cents bouches de plus à nourrir* ».

## 31 mai

Nous avons été bombardés trois fois. Dans la nuit, un convoi a apporté du ravitaillement et du courrier ; j'ai un télégramme de Renée. Quelle bonne surprise ! Je le serre sur mon cœur comme un message d'encouragement me parvenant à un moment difficile.

## 1<sup>er</sup> juin

Sale journée. Cela a commencé à 10 heures par une arrivée massive de *Stukas*. Je n'en avais jamais tant vu à la fois. J'étais chez Tramon et nous avons juste eu le temps de nous enfourner dans son trou. Une « *500 kilos* » nous a manqués de sept pas (je les ai comptés). Sitôt l'alerte passée, je me précipite au poste de secours : je le trouve démoli. Une grosse bombe est tombée à trois mètres de l'abri. Une de mes ambulances a été volatilisée. Le curé est enseveli et appelle au secours... « *Bon signe, s'il gueule* », fais-je remarquer, « *ça prouve qu'il n'est pas mort* ». On le dégage et on le retire indemne. Plusieurs camions flambent et des munitions sautent qui nous arrosent pendant un bon moment. Il y a eu au bataillon un mort et une dizaine de blessés, c'est encore peu...

Le reste de la journée est à l'avenant mais mon coin n'est plus aussi directement atteint.

## 2 juin

Monsieur Rommel ne doute de rien. Il nous a envoyé deux messagers italiens pour nous demander de nous rendre « *sous peine d'extermination* ». Rien que ça.

Hautefeuille qui a assisté à la réception de ces messieurs me raconte :

« *Je verrai toujours le grand Kœnig, un peu penché en avant, grimaçant plus que jamais, appuyé sur sa canne, se dandinant, leur répondre : Eh bien non... non. Vous remercieriez beaucoup votre général, mais... je ne me rends pas... Alors un des Italiens a conclu : vous êtes de grands soldats* ».

Vent de sable chaud toute la journée. Ce soir, duel d'artillerie. *En somme*, comme me dit Faure, *pour des exterminés, nous ne nous portons pas trop mal!* Est-ce un coup de bluff des Boches ? Je ne crois pas. Ce ne sont pas des gens à jeter des paroles vaines. Je ne pense pas qu'ils aient cru un instant que nous puissions nous rendre (... ou alors ils sont bien lourdauds!). Ils ont tout de même essayé le truc, on ne sait jamais ! Ce qu'il y a c'est que nous les gênons beaucoup. Et puis, ils voudraient bien les avoir vivants ces gaullistes : mais ça, il ne faut pas qu'ils y comptent pour leur propagande !

*Non, non, non, Monsieur Rommel, Des milliers de héros ont mis en Bir Hacheim Des noms comme Bordeaux, Paris, Château-Yquem Des noms comme Rouen, Lille, Dijon, Nancy Des noms français, Messieurs, la France c'est ici!*

<sup>7</sup> « *Amputation?... Amputation?...* » (NDLR).

<sup>8</sup> « *Français?... Français? Ah, cher Français!* » (NDLR).

*Des milliers de héros, des milliers de Français,  
Des gens pour qui mourir ne serait pas assez  
Mais qui veulent, avant, montrer à l'ennemi  
La force qu'en leurs bras leurs pères avaient mis  
Et pour qu'en Bir Hacheim leur honneur ne se perde  
Rommel crie « Rendez-vous ! »*

*... et Koenig répond « Merde ! ».*

Six visites de *Stukas* aujourd'hui. Il n'y a pas à dire, c'est beau... mais ça reste du type terrifiant. Nouvel ultimatum de Rommel (il exagère!). Artillerie et aviation se sont acharnées sur nous. Bombes, obus, explosions, poussières. La terre tremble, le ciel bourdonne, l'horizon fume. Nous avons aujourd'hui subi l'assaut de trois ou quatre cents bombardiers en piqué : sur une surface grossièrement circulaire d'environ quatre kilomètres de diamètre. À peu près celle de Blaye, ma petite ville natale. Je me demande ce qu'elle serait devenue là-dessous. Guerre totale. L'air est porteur de centaines de tonnes d'acier qui sifflent, mugissent, vrombissent. Les 75 miaulent, les 47 pètent comme du bois vert, les 88 font ploc! En fusant, les 210 imitent une locomotive poussive. Les *Stukas* font naître en nous une admiration involontaire. On les voit qui s'avancent, calmes, parmi les obus traceurs de la DCA<sup>9</sup> « *Ils piquent sur nous !* » crie-t-on à mes côtés. Surpris avec Faure hors de son abri, je m'aplatis au sol. Nous ne pouvons nous empêcher de regarder en l'air. « *En plein sur nous, les vaches* », marmonne



*Une pièce de DCA avec ses servants du bataillon de fusiliers marins en Libye en 1942. De gauche à droite, au premier rang : Pierre Novella, Pierre Diquelou, Denis-Émile Donnard, Marcel Davailand. Au second rang : Paul Pietri, Jules Fischer et Pierre Petit (coll. particulière).*

Faure d'une voix rauque. Soudain l'un d'eux, peut-être celui qui nous destinait ses crottes, est touché en plein avant d'avoir pu rien lâcher. Explosion formidable à 400 mètres au-dessus de nos têtes. Ça fait une boule de fumée noire d'où surgit un serpent de feu. Des petits morceaux d'avion tombent doucement en se balançant comme des feuilles mortes. Le cadavre carbonisé du pilote vient choir non loin de nous... celui-là ne fera plus de mal à personne.

Ce sont des journées dures, évidemment, très dures... Mais ce n'est encore pas comme ça qu'ils nous auront ni qu'ils entameront notre moral. Seulement la fatigue physique augmente chaque jour. On mange peu et mal, on ne dort presque pas. Mais les nerfs sont solides. Mayolle (il n'a que 21 ans) est parfois déprimé, nerveux, mais il lutte courageusement : il s'y fera.

Ce matin, ce bon sergent Naud me disait, la face hilare :

*« Hein, mon capitaine : beau baroud ! Ils en veulent, les vaches !... mais l'plus fort, c'est qu'on les aura ! »*

– *Tiens*, que je lui réponds, *bien sûr qu'on les aura !*

Et hier soir lorsque nous enterrions ce brave adjudant Dupin tué à son poste par un obus boche, les quelques-uns que nous étions ont durci les mâchoires, et les paroles du commandant, jetées sur l'humble croix de bois, étaient des paroles qui sortaient de nos cœurs :

*« Adieu Dupin. Ta mort glorieuse ne sera pas vaine. Tu restes avec nous, tu seras vengé. »*

Le vieux Canonne, héros de Verdun, un dur de la meilleure trempe, chasseur d'éléphants, volontaire de cinquante ans, pleurerait.

## 5 juin

Même musique qu'hier. Encore un ultimatum de Rommel. Cela devient du bavardage. On dit que la 8<sup>e</sup> armée doit attaquer sur toute la ligne. On dit ça...on dit tant de choses! Mayolle me demande : « *Vous y croyez encore, vous, aux Anglais...* ». Mon Dieu, moi, je ne demande qu'à y croire!

## 6 juin

Rien de bien nouveau. Ça continue. Dans l'ensemble la situation est assez bonne. Nous avons reçu un message anglais : « *Très bon travail. Félicitations sincères. Tenez bon. Tout ira bien* ».

En attendant que tout aille bien, l'artillerie nous pilonne sans arrêt. Nous sommes totalement encerclés et le cercle se resserre. L'ennemi, après avoir tâté notre position de tous les côtés semble vouloir insister particulièrement sur mon bataillon, surtout sur la compagnie de Tramon, un « *sale coin* » où le terrain le favorise.

Les *Stukas* sont venus six ou sept fois... Je ne sais plus. Ils s'y mettent à cinquante ou soixante à chaque fois... et boum, badaboum, boum!

Qu'est-ce qu'ils font les Anglais ?

## 7 juin

Pas trop mauvaise journée. Il a pourtant plu des bombes et des obus comme hier... mais je dois m'y habituer.

## 8 juin

Réveil dès 4 heures du matin par l'artillerie. À 7 h 30 soixante bombardiers piquent sur nous en même temps que l'artillerie lourde nous pilonne et que les chars nous attaquent sur la compagnie de Tramon tout prêt de mon poste de secours qui s'avère

<sup>9</sup> Défense contre avions (NDLR).

très exposé. Vers 9h 30 la RAF calme un peu les chars boches mais pas l'artillerie. Cependant nos 75 ripostent avec un entrain admirable.

Hier soir, autre message anglais : « *Nous les avons...* » Hum !... pas tous, à ce que j'entends siffler à mes oreilles. Ce *gentleman* serait-il un humoriste ?

15 heures – pas moyen d'avoir une minute tranquille depuis ce matin. Encore et toujours des *Stukas*. Mon poste est terriblement « *encadré* » par des 210. Comment peut-il tomber autant d'obus à côté et pas un seul dedans?... Ça finira bien par arriver : ça semble absolument inévitable.

Chez Tramon, ça cogne dur. Il doit y avoir des blessés mais nous n'avons plus de liaison avec lui et je n'ai pas le droit d'y aller avant la nuit. Pauvre Oui-Oui...

18 heures – Tramon, blessé, réussit à venir jusque chez moi. Il m'apprend que Dargent et Frionnet ont été tués. Plus de cent à la fois, maintenant ! Joseph ne manque pas de les compter quand ils arrivent, et comme leur nombre s'élève sans cesse, il commence à connaître de sérieuses difficultés arithmétiques.

Il y a un an, nous entrions en Syrie... C'était tout de même moins dur que de sortir d'ici !

## 9 juin

Bombardés hier soir jusqu'à la nuit, coupés en plusieurs endroits (les lignes téléphoniques sont hachées et les agents de liaison ne reviennent jamais...), nous avons travaillé jusqu'à trois heures du matin à ramasser et soigner les blessés. Deux heures de sommeil croquevillés et l'aube nous ramène à la réalité avec les premiers obus. De quoi aujourd'hui sera-t-il fait ?



Un poste de secours à Bir Hacheim (Imperial War Museum).

8 h 30 – La journée s'annonce comme une excursion aux enfers. Balles, obus, bombes... C'est inimaginable. Il y a des moments où l'on envie les morts qui se reposent. Entre deux blessés, je reste dans mon abri (je lui fais confiance depuis que deux 47 ont éclaté au-dessus sans le démolir... mais il y a aussi les 105, les 155 et les 210...). Là, je fume pipe sur pipe, je chasse les mouches, je lis, j'écris...

## 10 juin

Le mot enfer n'est pas trop fort. La situation est grave. On nous demande de tenir jusqu'au bout : où est ce bout ? Va-t-on subir cette extermination promise par Rommel ? Pour moi, personnellement, ça m'est un peu égal (je n'ai encore jamais été exterminé, ça me fera des sensations nouvelles !) ... mais ça serait dommage... comme dit Amiel : « *Ça m'ennuierait parce que j'ai de bien beaux*

*garçons dans mon bataillon !* »... et il y en a déjà pas mal qui ne jouent plus, de ces beaux garçons.

... Mais que foutent les Anglais ?

Hier notre groupe sanitaire a été bombardé. Vingt blessés couchés ont été tués d'un coup. La salle d'opérations et tout le matériel ont été détruits. Alors on me dit : « *Reprenez tous vos blessés et n'en envoyez plus. Opérez vous-même.* »

J'installe une « *salle d'opérations* » dans un abri où j'ai juste la place pour un brancard et moi-même. Quelle suée que représente une amputation faite dans ce trou sous une grêle d'obus, de bombes et de balles !... Quand je me relève, ma tête soulève la toile de tente (l'unique plafond) qu'une balle traverse de temps en temps.

J'ai vu ce matin mon jeune confrère Bernasse qui me dit : « *Alors mon capitaine, avez-vous encore de l'espoir ?* ». Je lui tape sur l'épaule, je lui offre un whisky, je trouve le moyen de plaisanter et je cite : « *L'espoir luit comme un brin de paille dans l'étable.* »

13 heures – Un des plus lourds *bombings* que nous ayons jamais subi, immédiatement suivi, bien entendu, par le pilonnage d'artillerie et toute la gamme des mitrailleuses aménagées des chars. Décidément, ils s'acharnent, ces gars-là ! Espoir n'est plus qu'un tout petit brin de paille dans le fumier piétiné, saccagé, meurtri.

## 13 juin vers Bardia

L'affaire de Bir Hacheim est terminée.

Je suis vivant, pas même blessé...

Étonnement...

Je ne réalise pas très bien comment je peux me trouver ici, étendu à plat sous une bonne couverture ; que ce bon Bechtel qui n'était pas avec nous, me verse du whisky entre les lèvres avec des précautions de mère ; qu'il n'y a dans l'air vif de la mer tout proche aucun grondement de canon, aucun sifflement de balle...

Joie de vivre, paresse soudaine, fatigue brusquement ressentie après la chute brusque de la tension nerveuse.

Égoïsme féroce qui ne laisse pas encore place au souvenir des copains disparus. Bechtel m'interroge...

« *Les copains?... oui, beaucoup de tués... Frionnet... Dargent... Calonne, Martin, Vellard... Dupin, de Bricourt, Broche... Et tant d'autres... Tramon?... oui : blessé, mais sauvé... Mayolle, le curé?... sais pas...* »

\*

La fin de cette après-midi du 10 juin fut terrible. Sous un bombardement plus violent que jamais, j'opérais, je pansais, j'amputais. Je ne perdis jamais mon calme mais peu à peu je me sentais envahir par un sentiment redoutable : nous allions perdre la partie. Jusque-là, les vagues terrifiantes des *Stukas* qui venaient de l'aube à la nuit, par centaines, déverser sur nous des centaines de bombes, n'avaient réussi à entamer notre moral.

Ni non plus, les ultimatums de Rommel pris à la rigolade, à la façon qu'avait Guignol de prendre les avertissements de Pandore.

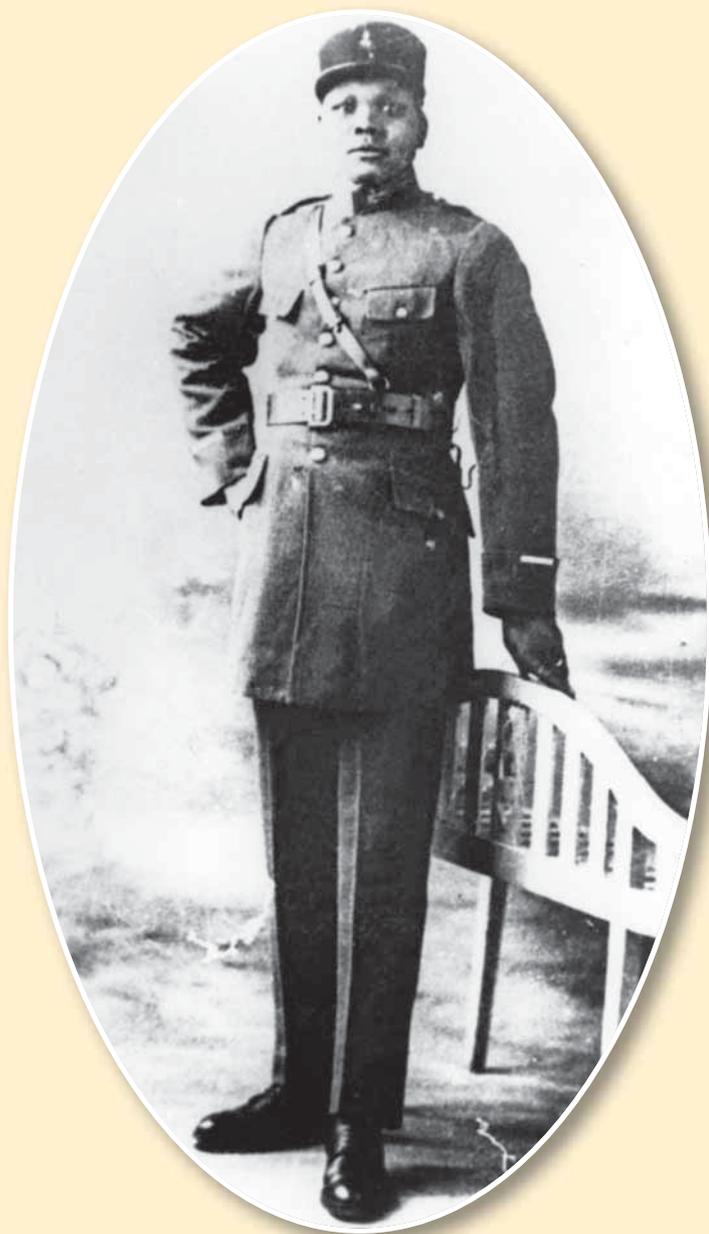
La fin. Alors même que du gros du reste du front, les événements de Bir Hacheim avaient perdu de leur grosse importance stratégique, cela devenait du baroud d'honneur – du moins était-ce l'impression de beaucoup d'entre nous – et c'est peut-être là qu'une armée puise, dans la haine de l'adversaire, le plus de force, le plus d'énergie, le plus de courage.

Et pourtant, on sentait bien que cela ne pouvait durer beaucoup plus longtemps...

Alors?... se faire massacrer?... inutile... se rendre, être prisonniers?... impossible, il restait une solution : la fuite, se frayer un chemin *manu militari*, à travers le cercle ennemi. Avant même de connaître les ordres, j'exposai ce point de vue au Père Michel. Il hocha la tête et dit :

*« Ben mon vieux, s'il faut en arriver là... on se comptera, à la sortie ».*

Et c'est bien d'une évasion qu'il s'agit... Nous sommes encerclés de près. Pas un point de l'horizon où ne veillent, menaçantes, les taches sombres et ramassées des chars boches. L'infanterie ennemie sous leur protection, commence à s'infiltrer dans nos champs de mines... et il faut s'en aller, à bout de munitions, de vivres et de matériel, nous avons tenu quinze jours alors qu'on nous en avait demandé dix. Le Boche s'est acharné sur nous... et il n'a pas eu raison.



*Georges Koudoukou (musée de l'ordre de la Libération).*

Ô notre pauvre petite artillerie sublime de courage, tirant ses ultimes 75 sous l'averse des 105, 155, des 210... Ô notre héroïque DCA, brûlant ses dernières onces de poudre sans rabaisser un instant la gueule de ses canons sous la charge impitoyable des *Stukas!*... Cent bombardiers piquent à mort, d'invisibles batteries pilonnent Bir Hacheim dans une rage aveugle... Les chars s'avancent, le fantassin rampe chez nous et nous n'avons plus rien pour nous défendre.

L'ordre de départ me parvient à 19 h 30 comme j'achève d'amputer la jambe de ce brave Koudoukou ; cette nuit, on part, armes en mains et sans bagages.

Je détruis mes affaires : ils ne trouveront rien à utiliser : médicaments, pansements, papiers, linge, tenues, phono, disques. Bientôt toutes ces choses amies sont éparpillées, brisées, lacérées, percées de balles. Je ne conserve ma sacoche qu'avec ces quelques notes intimes, deux ou trois lettres, des photos.

Tout à coup l'aumônier m'interpelle :

*« Ohé docteur !*

*- Quoi donc ?*

*- Dites-moi... il me reste du vin de messe... on ne va pas leur laisser...*

*- Foutre non ! Envoyez ça ! »*

Et à trois, Mayolle, le Père et moi, nous liquidons le litron de vin doux, le curé à qui revient le fond de la bouteille, la repose vide à terre et murmure avec une sorte d'émotion :

*« Nom d'une pipe, je ne l'avais jamais trouvé aussi bon ! »*

Et puis c'est la sortie en force à travers le champ de mines, sous le feu des mitrailleuses et des canons ennemis. Indescriptible nuit ! Nos « *gardiens* », surpris par tant d'audace ne comprennent pas tout de suite... puis leur réaction est terrible. Des centaines de balles éclairantes zèbrent la nuit opaque. Des milliers d'autres sifflent autour de moi, invisible et meurtrier réseau dont les mailles se resserrent de plus en plus. J'ai laissé ma sanitaire à l'entrée du champ de mines pour aller, à pied, reconnaître le passage. Je marche vite, ployé en avant. Des hommes courent. Les fusées éclairantes jaillissent, qui nous révèlent. On fonce, on fonce... On ne s'occupe plus des balles. Des hommes tombent comme des quilles autour de moi. Je cours... je tombe. Douleur à la cheville. Du sang ? Non, ce n'est qu'une foulure... Je me relève, je cours... Scènes affreuses : les blessés qu'on doit abandonner. Oh ! ces cris... s'occuper d'eux, c'est se suicider. Je n'ai pas le droit. Il faut que je rejoigne mon ambulance qui est à deux ou trois cents mètres. Deux ou trois cents mètres sous une pluie d'acier. Une pluie horizontale qui fauche, fauche autour de moi. Je cours. Des blessés m'implorant. L'un d'eux à qui je donne mon dernier paquet de pansements me dit :

*« Merci mon capitaine et adieu... Bonne chance... Tenez, prenez mon pétard... c'est un boche, il est au poil ! »...*

Pauvre type.

J'ai rejoint ma voiture, où mes deux blessés couchés dont j'ai la garde, gémissent. L'un deux, mon ami Bayrou, ne réalise pas très bien ce qui se passe et me demande :

*« Dis donc, qu'est-ce qu'on fout ? On dirait qu'on nous tire dessus ! »...*  
Tu parles... Je le rassure : *« T'en fais pas, c'est rien, on passera ».*

Je prends le volant et je fonce dans la nuit. Les balles sifflent plus que jamais. Beaucoup traversent la voiture. Des obus explosent près de nous. Il me semble voir un char à moins de cent mètres. Les fusées nous éclairent comme en plein jour. Un camion brûle et jette une nappe rougeoyante. Symphonie extraordinaire de

couleurs... Je fonce, je fonce... Je fais plus de cinquante mètres dans le champ de mines sans sauter : miracle. Un obus éclairant de 20 vient exploser sur le montant de mon pare-brise. J'accélère... Ma bagnole cahote terriblement (mes deux roues droites doivent être crevées). Je passe au-dessus d'un boyau dans lequel des hommes affolés s'enfuient... cahot terrible... et mes pauvres blessés gémissent, derrière...

Brusquement, un grand choc : un obus, une lueur éblouissante, un *Brenn-Carrier*<sup>10</sup> bloqué pile devant moi... Cette fois c'est foutu pour la sanitaire. Le moteur est arraché, ça sent le roussi... En vitesse je sors mes deux blessés et les charge sur le *Brenn* de Schlœnberger qui passe juste à point. Je monte également sur le *Brenn* et cinq cents mètres plus loin, il est immobilisé à son tour, crevé en dessous par un perforant (à cinq centimètres des fesses de Bayrou!)... Une voiture providentielle recueille Bayrou, je charge l'autre sur un camion... Ouf, mes deux blessés sont sauvés... enfin seul!

Je pars à pied. Je rencontre Hautefeuille, toujours flegmatique, boussole en mains. Je marche avec lui. Les balles deviennent plus rares. Les obus tombent plus loin. Ça va, on est sorti.

Comme l'aube terne se dessine à travers un brouillard favorable, je suis cramponné sur le marchepied d'un camion qui roule, hors de portée de l'ennemi...

## 17 juin

Et maintenant, je suis las, à plat. Ma dysenterie s'est aggravée. Je suis crevé.

Crevé, mais en vie.

On y tient, tout de même, à cette peau... et il est bien agréable d'avoir une dysenterie à Daba, le 17 juin!

Avant d'aller plus loin dans la lecture de mon Journal, je veux inclure ici des extraits d'un article paru dans un journal allemand, le *Berliner Illustrierte Zeitung* (n° 31, pages 441-442) sous la signature du correspondant de guerre Lutz Koch.

C'est Bir Hacheim vu par les Allemands.

## Route libre vers l'Égypte

### Avec Rommel pendant son avance victorieuse

*Bir Hacheim est devenu, depuis l'avance des Anglais en novembre 1941, le bastion sud de la ligne de résistance qui part de Tobruk*<sup>11</sup>. *Ce n'est plus comme dans le temps, un petit point fortifié que l'on pouvait prendre par coup de main par une nuit sombre, mais c'est maintenant une grande place fortifiée s'étendant sur une vaste circonférence de la hauteur dominante avec son vieux rempart et son puits qui ne donne plus une goutte d'eau et autour de laquelle s'étirent, sur des kilomètres à la ronde, des barbelés, des champs de mines, des tranchées et des petites positions fortifiées.*

*Bir Hacheim est devenu une des plus fortes positions que l'Afrique du Nord ait jamais vue : elle est comme un pieu enfoncé profondément dans la chair du front allemand. Il faut à tout prix la détruire.*

*Comme un éclair, Rommel se tourne vers le sud avec des éléments d'une division légère, des groupes de reconnaissance et la division italienne Trieste, et encercle complètement en peu de jours Bir Hacheim. Comme, de toute façon, des renforts nous arriveront par*

*la suite et qu'à ce moment-là les troupes encerclées devront se rendre, Rommel envoie aux gaullistes un parlementaire et leur propose de se rendre pour éviter de verser inutilement du sang. Le général gaulliste, qui croit en ses alliés anglais et confiant dans la valeur de ses hommes, refuse. Il veut combattre et espère briser le cercle allemand. Des messages radios le renforcent dans ce sentiment comme nous avons pu le voir plus tard dans les journaux de marche et dans les dires des prisonniers.*

### Devant la ceinture de mines de Bir Hacheim

*C'est ainsi que commence l'attaque dans le sud mais il apparaît bientôt que, malgré nos succès du début, les positions de défense sont établies en profondeur et occupées par un adversaire qui se défend farouchement. Sous les ordres du général Kleeman<sup>12</sup>, les pionniers réussissent, après un travail sans prix, à ouvrir une brèche dans la première ceinture de mines. La vigueur avec laquelle toutes les armes de la défense sont concentrées sur cette brèche est telle que notre attaque est repoussée. De nouveau on essaye un jour plus tard et de nouveau on approche assez près des lignes intérieures, mais là, la grêle des projectiles devient si forte que ce serait folie de continuer un seul pas en avant... un abri est, ces jours-là, une possession très précieuse, mais c'est bien plus terrible pour les défenseurs de Bir Hacheim qui, jusqu'au matin du 8 juin où commence le deuxième acte de la bataille, ont subi vingt-trois attaques de Stukas. Sans quartiers tombent sur leurs positions les plus lourdes bombes allemandes. Des Stukas italiens viennent eux aussi répandre la mort au-dessus de la forteresse du désert.*

*« Je n'aimerais pas être dans cet enfer », me dit un camarade tandis que nous voyons à la jumelle toujours de nouvelles colonnes de fumée qui forment une ceinture de flammes autour du point central de la position. Les petits abris, profonds d'un ou de deux mètres, des troupes occupantes sont, malgré tout cet ouragan de bombes à peine touchés. Ils sont éparpillés et seul un coup au but peut occasionner des dégâts. Mais les Stukas nettoient de plus en plus les batteries ennemies.*

*Pendant que, venant du sud, les pionniers et les fantassins de la division légère essaient de se faire un chemin à travers les mines et tiennent ainsi des positions prises malgré le feu meurtrier de l'ennemi, les chars anglais essaient une seule fois une diversion. Au bout d'une demi-heure, le fantôme a passé et seuls quelques obus perdus restent le souvenir d'un faible essai pour aider le tas d'aveugles et d'aventuriers qui se battent avec la dernière énergie à se libérer.*

*Le 8 juin, le général Rommel se résout à l'attaque par le nord. « Il me faut Bir Hacheim. Le sort de mon armée dépend de cette position! ». Ce sont là les paroles que Rommel crie avec un éternement toujours plus grand à ses commandants d'unités.*

*Ce 8 juin, premier jour de l'attaque sur Bir Hacheim par le nord, devient un jour d'honneur pour les pionniers. Sous le commandement du colonel Hacker, pendant que Rommel assiste dans les premières lignes au développement de l'attaque pour montrer le bon exemple, les pionniers ouvrent une route en plein jour dans les champs de mines... Le colonel Hacker amène ses batteries derrière lui et roule le long de la brèche sans se soucier de sa personne et criant « Vorwaerts! » pour les soldats allemands et « Avanti! » pour les Italiens, afin que cet assaut ne soit pas vain. Lentement, le mince voile de fantassins et de pionniers continue son avance héroïque vers les nids ennemis. Toutefois les combats sont si durs que vient l'heure où Rommel pense à changer son plan : laisser Bir Hacheim*

<sup>10</sup> L'orthographe exacte de ce véhicule britannique est « Bren Carrier » (NDLR).

<sup>11</sup> « Tobruk » est l'orthographe anglaise de Tobrouk (NDLR).

<sup>12</sup> Le Generalmajor Ulrich Kleeman (1892-1963), commandant la 90<sup>e</sup> division légère allemande (NDLR).

*sous la surveillance de forces minimales et se diriger vers le nord pour percer entre Gazala et Tobruck. Le colonel Hacker lui rend compte de sa position et ajoute qu'il croit qu'avec un bataillon d'infanterie de plus il arriverait à percer.*

*Après un moment de réflexion, Rommel donne l'ordre et lorsque se lève le 10 juin, apparaît le commandant d'un régiment de fusiliers avec ce bataillon composé d'hommes énergiques pour lesquels l'impossible est possible.*

*Pendant les journées des 9 et 10 juin, la Luftwaffe, elle aussi, a fait des miracles. Toujours et toujours de nouvelles attaques de Stukas se concentrent sur Bir Hacheim et, le 10 juin, alors que les fantassins occupaient déjà les premiers nids, plus d'une centaine de bombardiers en piqué italiens et allemands laissèrent tomber leur charge sur Bir Hacheim. La terre en trembla à des kilomètres à la ronde.*

*Bir Hacheim est devenu mûr pour l'assaut final. Lorsqu'apparaît le matin du 11 juin et que les premières lignes d'assaut se lèvent chez nous on n'entend plus aucun coup de fusil de l'autre côté.*

*L'ennemi a abandonné le jeu. Ce qui n'a pas été tué ou capturé pendant une tentative de décrochage de minuit vers le sud se rend maintenant sans combattre davantage. Bir Hacheim est maintenant à nous...*

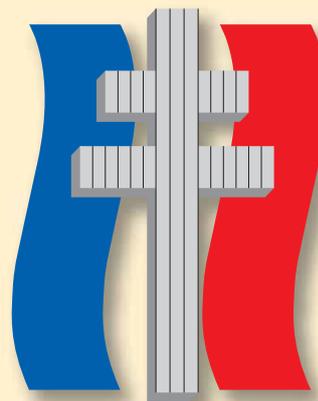
Petite exagération, Monsieur Lutz Koch : « ... ce qui n'a pas été tué ou capturé... » Et Moi? Et les copains?... Et les deux mille huit cents Français qui s'en sont tirés dans ce que vous voulez minimiser sous le nom de « tentative de décrochage »?... Soixante-dix pour cent de notre effectif vous a échappé, cette nuit-là, voilà où est votre gros échec!

Et je suppose que, ce matin, du 11 juin, cet excellent Monsieur Rommel, plus nerveux que jamais, a dû passer un sacré savon au colonel Hacker!

Et pour en terminer avec cette aventure, voici le point de vue anglais :

Un *captain*, apprenant d'où je viens me dit :

« Ach, vous étiez dans Bir Hakim!!!... Félicitations. Très beau travail! Magnifique travail!... Yes : I know : I was tous les jours, tous les jours, quatre, cinq fois par jour, on voyait passer les Stukas. Et Bir Hakim, c'était un tout petit rond comme ça, et tout tombait toujours dans le rond! C'était formidable! Oh, félicitations, good fellow!... Have a drink?... yes, toujours dans le petit rond... formidable!!! »



## Les archives de la France Libre

La mémoire de la France Libre passe par la conservation et la mise en valeur de ses archives. Or, pour une grande part, celles-ci demeurent méconnues et inexploitées, isolées dans des collections privées, sans classement.

Afin de soutenir le recueil des archives de la France Libre, la Fondation de la France Libre se dote d'un centre de documentation et de recherches, destiné à les accueillir, les trier, les inventorier et les mettre à disposition des chercheurs.

À terme, ces archives feront l'objet d'un dépôt au Service historique de la Défense.

Les anciens Français Libres et leurs familles qui s'interrogent sur le devenir de leurs archives et souhaitent assurer leur préservation peuvent prendre contact avec la Fondation :

à l'adresse électronique suivante :  
[sylvain.cornil@france-libre.net](mailto:sylvain.cornil@france-libre.net)

par courrier postal à :  
Fondation de la France Libre 59 rue Vergniaud 75013 Paris

Pour la correspondance concernant la revue :  
[sylvain.cornil@france-libre.net](mailto:sylvain.cornil@france-libre.net)

## *Extrait du carnet de route d'un sapeur de Bir Hakeim*

*suivi des Notes de combat du capitaine Gravier*

par **André Gravier, commandant de la 1<sup>re</sup> compagnie de sapeurs mineurs du génie**

*Ce passage du carnet de route d'André Gravier est la dernière partie d'un article publié dans le journal Combat d'Alger ; il est paru dans le n° 56 du 1<sup>er</sup> mai 1943. Les « notes de combat » qui l'accompagnent, rédigées par le capitaine après la bataille, sont issues des Archives Gravier.*

### **15 mai 1942**

Nous sommes toujours à Bir Hakeim. Les jours se sont écoulés monotones et pourtant remplis par la tâche quotidienne. Il fait plus chaud et notre ration d'eau a été augmentée de moitié. Nous sommes prêts à la bataille et le commandement anglais nous l'a fait prévoir pour bientôt, Rommel va attaquer.

### **27 mai 1942**

Rommel a attaqué. Nos colonnes volantes sont rentrées. L'ennemi contourne par le sud l'immense champ de mines reliant Bir Hakeim à la mer. Toute la nuit, les fusées parachutes feront de Bir Hakeim un phare ennemi.

Le génie a pris un secteur en deuxième ligne et il assiste comme au cinéma à l'attaque des chars italiens.

Dans la poussière, et le soleil dans le dos, ils sont si nombreux que l'on ne peut les compter. On dirait de petits appareils électriques qui rampent au loin en crachant des étincelles et en se fauillant entre des gerbes d'écume grise ou noire. Ils avancent,

et la bataille atteint son maximum. Des bruits plus sourds couvrent tous les bruits du combat. Nous reconnaissons les mines qui sautent et font du bon travail. Maintenant, de nombreux chars ont stoppé ; ils tirent encore et les 75 s'acharnent sur eux ; d'autres, touchés à mort, laissent échapper une fumée noire. Des hommes-fourmis s'affairent autour de ces cadavres, c'est la récolte des prisonniers.

Tandis qu'au loin, la deuxième vague a fait demi-tour et se défile vers le sud, hors de portée. Le gros de l'action a duré trois quarts d'heure. Un régiment de chars de la division italienne *Ariete* a été malmené, avec son colonel prisonnier et ses 32 chars détruits : 16 par mines, 16 au canon. Les sapeurs et les artilleurs ont fait match nul et tout le monde est heureux de se congratuler, d'autant plus que nous n'avons qu'un seul blessé.

Il fait d'ailleurs un temps délicieux de printemps. Rommel doit avoir d'excellents météorologistes.

Maintenant, on achève les chars par le feu. L'un d'eux se venge en tirant sur nous le dernier obus laissé dans la culasse. Le coup est parti tout seul. Personne n'est touché.

### **29 mai 1942**

Depuis deux jours nous sommes encerclés, les véhicules ennemis ferment l'horizon à distance prudente, sauf au nord où nos patrouilles circulent entre deux immenses champs de mines. Mes sapeurs sont de chaque sortie, ouvrant, fermant et gardant les passages.

### **31 mai 1942**

Hier, l'ennemi s'est retiré vers le nord, nous rendant nos communications avec l'arrière. Nous en profitons pour mettre à l'abri nos prisonniers et les nombreux rescapés britanniques qui se sont réfugiés chez nous. Tout ce monde nous consommait eau et vivres.

Le général de Larminat, commandant les deux brigades françaises du désert, vient féliciter le général Koenig, l'actuel défenseur de Bir Hakeim. Chacun reçoit bière, whisky et cigarettes.

Nous sommes très fiers d'entendre les radios alliées vanter le courage français, mais l'ennemi, de rage, nous envoie pour la première fois ses *Stukas*. Mon camion bureau a servi de cible.



*Croquis des champs de mines et des marais de mines de Bir Hakeim par André Gravier (coll. particulière).*



Le général Kœnig, le général de Larminat et le colonel Amilakvari à Bir Hakeim (coll. particulière).

Toute la carrosserie est détruite par deux grosses bombes qui, à quelques mètres, creusent des entonnoirs dans le sol pierreux. Tous les bagages détruits, mais, heureusement, pas de blessés et mon brave camion pourra encore transporter des mines.

## 2-10 juin 1942

Nous devons poursuivre l'ennemi vers l'ouest, c'est lui qui, aujourd'hui, revient vers nous. Le premier geste de Rommel est un ultimatum inutile ; le deuxième : l'encerclement.

Il y aura maintenant des bombardements par l'aviation trois ou quatre fois par jour. Ils sont subits et violents, mais ne durent que quelques minutes. Le piqué des *Stukas* marque le point attaqué et, somme toute, ils font peu de mal. Je préfère ces quelques secondes d'angoisse où sifflent les bombes aux longues heures de canonnade.

Chaque jour, le calibre augmente : 75, 105, 155, 210, et chaque jour le sol tremble plus fort. Nos positions de batteries sont attaquées sans arrêt maintenant, les artilleurs, d'un courage magnifique, tireront jusqu'au bout. Les sapeurs des transmissions s'affairent de jour sous les obus et de nuit à réparer les circuits téléphoniques continuellement dérangés. À signaler les fusiliers marins de la DCA<sup>1</sup> qui abattront plusieurs avions ennemis à Bir Hakeim ou en colonne. Nos fantassins, marsouins, légionnaires, Tahitiens, Arabes et Sénégalais (en quelque sorte l'image de l'Empire) résistent à toutes les tentatives de l'ennemi qui cherche le point faible. Il n'y en a pas. Dès qu'un point est menacé, je pars de nuit dans le « *no man's land* » poser des mines dont j'avais fait une provision presque clandestine. J'ai toujours plus de volontaires qu'il n'en faut et toutes les nuits mon chauffeur, un grand diable de Libanais, me suit comme un chien fidèle... avec sa mitrailleuse.

Tous les jours, la bataille devient plus intense et, avec nos amis, nous convenons que nous aurons de bons souvenirs pour nos petits-enfants plus tard.

## 10 juin 1942

La sortie.

Les combats ont été aujourd'hui plus violents, nous devons tenir dix jours et nous nous battons depuis quinze jours. C'est pourquoi nos munitions, notre eau, nos vivres arrivent à leur fin. L'artilleur économise ses derniers obus et ne répond que par intermittence

au canon ennemi. Le Boche se fâche et envoie ses bombardiers deux fois par vague d'une centaine. Toute la position est couverte de fumée et de nombreux véhicules sautent ou flambent. En fin d'après-midi on a reçu l'ordre de départ pour la nuit. Il faudra combattre. On sent que ce sera dur. Les nerfs et la résistance des hommes sont à bout. Tout ce qui ne peut être emporté dans les voitures encore en état est détruit : archives, vêtements, popote, tentes. Les moteurs des véhicules abandonnés sont cassés à coups de masse, les pneus crevés, les stocks d'essence vidés dans le désert.

J'ai reçu les ordres du général Kœnig pour le déminage de la sortie. Je communique mes ordres à chacun, je serai moi-même à la sortie dès la tombée de la nuit.

En une demi-heure un passage de 60 mètres est ouvert et je rentre à l'intérieur où je me perds dans la nuit si noire, ne reconnaissant aucun des endroits familiers. Je tourne pendant plus d'une heure, puis je reviens vers la sortie en compagnie d'autres camarades.

Vers minuit, l'ennemi, mis en éveil, commence à tirer avec ses balles traceuses qui convergent sur nous. Des fusées projettent une lueur blafarde sur le désert. Je suis revenu en tête de la colonne. Il faut partir car l'heure presse et je marche à pied en tête pour guider la colonne dans le passage qui s'évase ensuite jusqu'à trois cents mètres. À 500 mètres de la sortie, le commandant du BIM<sup>2</sup> se replie. Son bataillon a eu des pertes sévères dans l'attaque. Il faudra donc foncer avec nos véhicules sur les lignes allemandes. Je pars chercher les chenillettes restées un peu en arrière et je monte à côté du lieutenant commandant la première section rencontrée pour lui indiquer le chemin à travers les champs de mines. Je suis la piste qui fait une traînée blanche dans la nuit, puis nous nous lançons contre l'ennemi qui tire. Le fracas des chenilles couvre tous les bruits. Les armes à notre passage s'arrêtent de cracher, pas nous. Un canon est attaqué et détruit à trente mètres. Puis, une ou deux mitrailleuses.

Nous avons traversé les trois lignes successives. Nous sommes sauvés, mais il faut retourner, continuer à combattre et prévenir la colonne principale. Les premières voitures flambent en arrière et un canon s'acharne sur elles. Nous allons l'attaquer. Lui se tait. Tout à coup, je le devine dans le noir. Nous tirons ensemble ; j'ai saisi la mitrailleuse et le lieutenant des grenades. Mais nous sommes touchés tous les deux. Lui s'affale et ne se relève pas. Ceux d'en face ne bougent plus. Ils ont sûrement été tués. L'équipage est indemne et tente en vain de faire fonctionner la chenillette. Je suis blessé à la tête et je m'éloigne un peu pour m'éponger avec mon mouchoir. J'ai chaud, mais je ne souffre pas. Je vais tenter de rejoindre les lignes anglaises.

Il me faut pour cela ramper sous les rafales de mitrailleuses, contourner les postes ennemis qui tirent, éviter la lumière des camions qui flambent et sur lesquels les Allemands jettent de l'essence. J'entends qu'on rassemble des prisonniers en mauvais français. À tout prix, je ne serai pas prisonnier. Je rampe dans la nuit. Au lever du jour, le brouillard va faciliter la tâche. Je rencontre plusieurs blessés qui se traînent en gémissant vers le sud. J'aide de mon mieux un sergent qui s'appuie sur un prisonnier allemand. Au grand jour, l'ennemi bombarde encore Bir Hakeim avec ses *Stukas*. Je me rends compte que je ne peux plus me diriger sans la boussole. Il me faut continuer à marcher vers les lignes anglaises au sud, compas en main, et éviter une patrouille allemande. Je suis seul dans le désert, je commence à me traîner moi aussi sous le soleil et j'ai soif. Enfin, vers dix heures, une automitrailleuse anglaise passe, j'appelle et je suis sauvé.

<sup>1</sup> Défense contre avions (NDLR).

<sup>2</sup> Le bataillon d'infanterie de marine (NDLR).

# Notes de combat du capitaine Gravier

## Bir Hacheim : journées des 10 et 11 juin 1942

### 10.6.42 - vers 15 heures

Je suis appelé au PC du général Kœnig avec les plans des champs de mine. J'y reçois les ordres préliminaires en vue du départ de la nuit.

Deux missions principales pour le génie :

1° ouvrir un passage dans le champ de mines (piste F, ouest du fort),

2° détruire les stocks de carburant (100 dépôts de 200 mines).

En quittant le Général, je vais directement chez le capitaine Desmaisons pour lui faire connaître ces ordres. Je décide de m'occuper personnellement de la première mission avec une section ; lui laissant le soin de détruire les stocks avec les effectifs disponibles, puis de rassembler ceux-ci en vue de leur sortie, et de garder les prisonniers allemands et de les emmener avec eux.

La section mise à ma disposition doit être prête à 20 h 30 au PC du BP1<sup>3</sup>.

Puis je rentre à mon PC préparer le départ du groupe de commandement et du petit parc (destruction des archives, des bagages et de deux camions hors d'état de faire la route.

### Vers 16 heures

Réception de l'ordre d'opération pour la nuit. Je le porte moi-même au capitaine Desmaisons et nous l'étudions ensemble. Confirmation des ordres déjà donnés. Le sous-lieutenant Léonetti est désigné avec sa section pour venir avec moi. Rassembler le plus possible de tines d'essence pour jalonner le passage ; faire un autre passage secondaire pour l'infanterie au sud du fort.

Au retour du PC de la compagnie du génie, je rends compte au Général que le nombre de véhicules du génie pouvant partir est notablement inférieur à celui porté sur les tableaux annexés à l'ordre d'opérations. Pouvaient finalement partir : sept camions, trois *Morris* compresseurs (dont deux en remorques).

### Vers 19 heures

Léger vent de sable. Je donne ordre au capitaine Desmaisons de commencer à détruire les stocks de carburant. Le capitaine Cance me demandant alors de commencer à détruire les stocks, je confirme cet ordre au capitaine Desmaisons.

### Vers 19 h 30

Je retourne à la compagnie du génie chercher les 2 détecteurs de mines car je viens de recevoir l'ordre de faire suivre la marche du 2<sup>e</sup> bataillon de Légion étrangère par quelques sapeurs avec un détecteur.

Le nombre de tines est insuffisant. J'en réclame au moins 200.

### 20 h 20

J'envoie les hommes rassemblés à mon PC (état-major et parc) vers la sortie de la piste F où ils m'attendent. Je me rends au PC du commandant Savey, la section n'étant pas arrivée je vais à la compagnie à sa rencontre. Elle venait seulement d'arriver du point d'appui n° 5 et commençait à se préparer à partir. Je fais activer et pars en emmenant avec moi le camion chargé de tines.

Le sous-lieutenant Léonetti et la section se rejoindront à la sortie de la piste F.

### 21 heures

Commencement du travail de déminage de la piste F je prends moi-même le détecteur de mines ; le travail avance normalement.

### 21 h 30

Le sous-lieutenant Léonetti arrive. J'envoie immédiatement un groupe pour préparer la sortie du BP1 avec le sous-officier adjoint au chef de section.

Le travail de déminage sur 60 mètres de long est d'ailleurs à peu près terminé ; mais trois rangées de réseau Brun doublent le champ de mines et il faut absolument les enlever. C'est le travail confié à la section qui arrive. Puis je reconnais que le champ de mines est traversé par les réseaux et s'éloigne de ceux-ci. Le déminage au-delà du réseau ne présenterait qu'un faible rendement, car l'enlèvement du réseau est long et difficile dans l'obscurité. Je pense que les 60 mètres mesurés par moi sont suffisants. Je commence à jalonner la large piste qui servira de passage.

### 22 h 15

À ce moment le passage de 60 mètres est absolument libre de mines et de fil de fer. Le jalonnement de la piste est commencé ; ayant l'intention d'aller voir le Général pour lui rendre compte, j'explique au sous-lieutenant Léonetti ce qu'il faut faire pour le terminer, élargir l'ancienne piste F de 100 à 150 mètres vers l'ouest, à l'intérieur du marais de mines D jusqu'à l'avenue est-ouest de 300 mètres séparant le marais D du dernier champ de mines, posé par lui-même au sud du fort.

La section présente était celle qui avait posé le marais de mines D, donc, le génie présent connaissait la position des marais et je pouvais aller rendre compte au Général que le passage prévu n'aurait que 60 mètres.

Je suis parti vers 22 h 30, ai aperçu des colonnes en formation, les ai remontées puis à l'extrémité j'ai erré pendant environ ½ heure, cherchant la QG<sup>4</sup>.

J'ai rencontré une première fois les fusiliers-marins puis, une seconde fois, où j'ai décidé de continuer avec eux ; nous cherchons la sortie rencontrant au passage le commandant Laurent-Champrosay qui cherchait aussi la sortie.

Enfin j'arrive vers 24 heures sur la première colonne engagée dans la sortie. « *Le Général vous demande* » me dit-on. Je cours en

<sup>3</sup> Le bataillon du Pacifique (NDLR).

<sup>4</sup> La compagnie du quartier général (NDLR).

tête, la tête de la colonne était à la porte et attendait. Le Général venait de partir. Le tir ennemi était commencé depuis dix minutes environ.

Après avoir parlé au sous-lieutenant Léonetti qui semblait avoir perdu tous ses moyens, j'ai décidé de guider la colonne vers la sortie en suivant la piste F qui était un peu visible dans l'obscurité.

Je suis donc parti en tête à pied.

À environ 400-500 mètres de la sortie le commandant Savey vient vers nous avec son bataillon. Il me dit qu'il a eu de grosses pertes en forçant le passage au sud du fort et ne sait trop que faire. Arrêt de la deuxième colonne. Je lui propose d'aller chercher une section de *Brenne*<sup>5</sup> pour ouvrir de force le passage dans le barrage d'infanterie que l'on sent assez proche. Je retourne jusqu'à la hauteur de la sortie où était le lieutenant Devey<sup>6</sup> avec sa section. Je lui demande de venir en tête pour ouvrir la marche de la colonne, et je monte à ses côtés pour le guider. Nous remontons la colonne et celle-ci nous suit après notre passage.

Je revois encore l'endroit où la piste F tournait à droite presque plein ouest, après avoir dépassé le marais de mines D et 300 mètres environ avant le nouveau champ de mines du fort.

Marche alors plein ouest ; le premier barrage s'est arrêté de tirer. Nous le passons sans le voir. L'équipage du *Brenne* a détruit



*Le lieutenant Jean Devé, dit Dewey (musée de l'ordre de la Libération).*

d'abord un camion à 30 mètres environ, l'a achevé à la grenade, puis une ou deux mitrailleuses.

Puis s'étant trop éloigné et ayant perdu le contact des autres *Brenne-Carriers* de la section, je décide le lieutenant Devey à revenir en arrière pour continuer le travail et prévenir la tête de la colonne.

Dans l'obscurité, j'ai entrevu tout à coup un canon à quelques mètres. Devey qui l'avait vu aussi se retourne pour prendre des grenades et je tire avec sa mitrailleuse. L'ennemi tire en même temps. Le lieutenant Devey est tué sur le coup, moi-même blessé à la tête. Le reste de l'équipage me semble indemne mais ne peut faire fonctionner le *Brenne*. Je descends, et m'éloigne un peu ; puis le *Brenne* s'en va sans que je me rende compte tout à fait de son départ.

<sup>5</sup> L'orthographe exacte de ce véhicule britannique est « Bren Carrier » (NDLR).

<sup>6</sup> Le lieutenant Jean Devé, dit Dewey, commandant la section de chenillettes Bren Carrier de la 9<sup>e</sup> compagnie du 3<sup>e</sup> bataillon de Légion étrangère (NDLR).

<sup>7</sup> Le 4th South African Armoured Car Regiment (NDLR).

Il peut être alors 1 heure du matin.

Entre moi et la tête de la colonne il y a un violent tir de barrage. Je ne souffre pas trop mais je suis aveuglé.

Derrière moi au sud et à l'ouest il y a d'autres barrages moins violents. Je me suis décidé alors de rejoindre les Anglais ne pensant pas pouvoir atteindre sain et sauf la tête de la colonne pour l'encombrer d'un blessé.

Après une longue marche, j'étais recueilli vers 10 heures par une automitrailleuse du 4<sup>e</sup> SAAC<sup>7</sup>.

\*



*Des éléments du génie après la sortie (coll. particulière).*

La section et mon groupe de commandement que j'avais laissés à la sortie a été sauvé presque en entier. Sauf le lieutenant Léonetti, son conducteur et la *Morris* compresseur mise hors de combat par un obus explosif qui aurait éclaté entre le lieutenant et le chauffeur. Cette section aurait quitté la sortie avec les dernières voitures (vers 4 heures du matin).

Avant de rencontrer le premier barrage dont j'ai parlé ci-dessus, la section a rencontré un grand nombre de véhicules (voir plan annexé) et les deux camions *Chevrolet* de la section ont pu assez facilement traverser le barrage, car celui-ci était ajusté rasant le sol. Il y avait aussi beaucoup de véhicules dans le champ de mines sud du fort. Véhicules qui se sont trop éloignés de la colonne.

\*

Enfin, les deux sections confiées au capitaine Desmaisons ont été sauvés : les deux officiers, quelques sous-officiers, quelques hommes.

\*

Pour conclure, il ne semble pas qu'il y ait eu de pertes au passage même du champ de mines (sortie de la piste F).

Les pertes importantes ont été causées par les barrages anti-personnel et de *Breda* surtout au moment de déboucher entre les marais de mines D et le dernier champ de mines sud du fort.

C'est ce qui expliquerait que tant de véhicules, en essayant de s'éloigner de cette zone dangereuse ont sauté sur les mines ou sont tombés dans les trous.

## Extrait du journal de marche de Bernard Saint Hillier

### Capitaine à la 13<sup>e</sup> demi-brigade de Légion étrangère, compagnon de la Libération



Bernard Saint Hillier  
(coll. particulière).

#### 23 mai

Les hommes sont prévenus qu'on s'attend à une attaque ennemie imminente, l'emploi des gaz est possible. Une progression rapide de l'entraînement au port du masque est suivie.

Un détachement de deux sections de *Brenn*<sup>1</sup> et de trois 75 AT<sup>2</sup> sous les ordres de Lamaze est constitué pour surveiller [le] lit de mines au nord de la position.

Distribution des prix de tir.

On touche du vin. Vent [de] sable [dans l']après-midi.

#### 24 mai

Pentecôte. RAS. Touché eau de réserve.

#### 25 mai

Le général de Larminat inspecte la position.

#### 26 mai

Le 2<sup>e</sup> bataillon prépare un *Jock column*<sup>3</sup> pour le 27. Une forte poussée ennemie dans l'après-midi est signalée. Le dispositif d'automitrailleuses et les *Jock column* se replient.

17 h 00 – l'ennemi s'avance vers l'est venant de Rotonda Signali en deux colonnes.

L'ordre de départ du 2<sup>e</sup> bataillon en *Jock column* est annulé. Il doit cependant tenir prêt deux sections d'infanterie et deux canons de 75 AT (20 h 00). Le *Jock column* du BM2<sup>4</sup> est en partie rentré sur ses emplacements après avoir détruit un char<sup>5</sup>.

Une équipe anglaise de foreurs de puits travaillant à l'ouest de Bir Hacheim est prise.

21 h 00 – des avions survolent le camp en lançant des fusées éclairantes à parachute<sup>6</sup>.

#### 27 mai

(Messe et communion chez l'aumônier des fusiliers marins).

À 7 h 12 premiers coups de canon au sud de nous. C'est la 3<sup>e</sup> brigade hindoue arrivée hier soir qui est engagée<sup>8</sup>. Sur le moment nous avons cru que c'était la 7<sup>e</sup> *Motor Brigade* qui tirait sur des éléments ennemis. Nos 75, pendant ce temps, tirent fusant sur un convoi arrêté au sud-ouest.

Après avoir décrit un grand cercle<sup>9</sup>, l'ennemi se masse à notre est puis fonce sur le 2/13<sup>10</sup>. À 9 h 30 attaque de chars, 70 *M13* italiens. Ils abordent la position en face du poste avancé de la 5<sup>e</sup> compagnie Morel. Six chars pénètrent dans la position (dont celui du colonel qui a changé trois fois de véhicules pendant l'attaque, arrêté à 15 mètres du PC Morel). L'attaque n'a été appuyée ni par artillerie<sup>11</sup>, aviation, ni par infanterie<sup>12</sup>.

10 h 00 – Sur les 70 chars, 33 restent sur le terrain.

10 h 15 – 32 chars se regroupent, fuient vers le sud-ouest, un contourne la position par le nord et sera détruit par le BM2<sup>13</sup>. Nous faisons 76 prisonniers, dont le colonel, tous des équipages de chars. Un blessé léger au 2/13 : Hoyo<sup>14</sup>. Nous avons eu un 75 détruit au 2<sup>e</sup> bataillon, celui d'Eckstein : à 7 h 45<sup>15</sup>. Le détachement dont la composition est indiquée page 2<sup>16</sup> a reçu l'ordre de sortir. Aussitôt sorti, il rencontre l'ennemi en grosse force et se replie. Un des canons n'a pu être déchargé.

De nombreux convois ennemis escortés de chars viennent de l'ouest, contournent la position à 5 km et remontent ensuite vers le nord.

<sup>1</sup> L'orthographe exacte de ce véhicule britannique est « Bren Carrier » (NDLR).

<sup>2</sup> Artillerie de tranchée (NDLR).

<sup>3</sup> En français, « colonne Jock », du nom du général britannique « Jock » Campbell.

<sup>4</sup> Le bataillon de marche n° 2 (NDLR).

<sup>5</sup> « À 20 h 00 l'ennemi qui a fait son plein d'eau et d'essence s'est arrêté au méridien 98. La pointe sud à 20 km au sud de Bir Hacheim » (note de Morel).

<sup>6</sup> « Les fusiliers marins doivent passer un examen sur le fonctionnement des Bofors le 27 ».

<sup>7</sup> « Toute la nuit bruit de moteurs. Fermé les portes du champ de mines » (note de Morel).

<sup>8</sup> « L'officier de liaison d'une brigade indienne se réfugie à Bir Hacheim, confirme que l'ennemi a pris l'offensive » (note de Morel).

<sup>9</sup> « À 8 heures on signale de fortes concentrations de chars, ami ou ennemi ?? » (note de Morel).

<sup>10</sup> Le 2<sup>e</sup> bataillon de la 13<sup>e</sup> demi-brigade de Légion étrangère (NDLR).

<sup>11</sup> « Faux ? ».

<sup>12</sup> « 18 sautent sur des mines, achevés au canon. Le PC nord traversé par un obus de 47 » (note de Morel).

<sup>13</sup> Le bataillon de marche n° 2 (NDLR).

<sup>14</sup> Victorian Hoyo (NDLR).

<sup>15</sup> « Ce canon était sur camion rentrant de Jock chez le commandement ».

<sup>16</sup> Ce passage fait référence à la page 2 du carnet de Saint Hillier, où il est indiqué : « deux sections d'infanterie et deux canons de 75 AT » (NDLR).



Attaque des chars italiens M13 de la division Ariete.

Dans l'après-midi<sup>17</sup>, quelques véhicules sont arrêtés par nos patrouilles (9 à la porte est par [le] 2<sup>e</sup> bataillon). Nous arrivons à 100 prisonniers dont quelques Allemands.

Le feu est mis aux chars pour empêcher toute récupération. Notre artillerie tire sur tout ce qui passe à portée.

Le détachement Lamaze<sup>18</sup> empêche le déminage du V de mines au nord, capture un PU<sup>19</sup>, détruit un char et un *Messerschmitt*. 24 rescapés de la 3<sup>e</sup> brigade hindoue arrivent.

## 28 mai

Les convois ennemis continuent à circuler. Toute la nuit mouvement vers l'est. Canonnade au nord.

Quelques voitures isolées s'approchent de Bir Hacheim, un camion est détruit au canon par [le] 2<sup>e</sup> bataillon. Vent de sable l'après-midi.

19 h 00 – Des *Bostons* nous bombardent (deux morts au BP1<sup>20</sup>), la chasse anglaise nous mitraille.

De Lamaze touche sept véhicules ennemis dont six automitrailleuses *Fiat Ansaldo*; il est obligé de se replier sous le bombardement (105 mm), perdant deux *Brenn-carriers*, un seul blessé léger. Deux chars détruits (un par [le] sergent Grall, un par [le] lieutenant Sartin : folle imprudence<sup>21</sup>).

Dans la soirée il semble que l'ennemi commence à se replier vers l'ouest au travers du champ de mines à 15 km au nord de la position.

Le capitaine de Lamaze reçoit l'ordre de partir le 29 au matin pour renseigner et gêner le passage ennemi dans les ruines.

## 29 mai

Nous voyons toujours les convois ennemis aller vers l'est. Le BP1 et le BM2 envoient quelques patrouilles en avant de leurs lignes pour attaquer [les] voitures isolées. Ils raflent quelques véhicules et une citerne de 1 000 litres d'eau.

Quelques véhicules sont encore pris à la porte est, plus de cinquante prisonniers.

Le colonel Amilakvari part avec le détachement de Lamaze (deux sections de *Brenn* du 3<sup>e</sup> bataillon, deux 75 AT de la CL3<sup>22</sup> et une batterie [d']artillerie)<sup>23</sup>. Il se porte 5 km au nord. Mission : prendre à partie les éléments ennemis franchissant les mines (le groupement ennemi sept chars, cinq en fuite).



Jacques Beaudenom de Lamaze, ici en 1940 (musée de l'ordre de la Libération).

10 h 00 – violemment bombardé par [l']artillerie lourde et attaqué par [des] chars, il se replie.

On entend de violents combats dans le nord<sup>24</sup>.

## 30 mai

La bataille se continue favorablement sur nos arrières. Les Italiens qui, au sud, occupaient les anciens emplacements de la 3<sup>e</sup> brigade hindoue se replient relâchant 620 prisonniers hindous et officiers indigènes. Ces Hindous, non ravitaillés depuis leur capture, prennent toute l'eau qu'ils peuvent trouver à leur portée<sup>25</sup>.

<sup>17</sup> « 9 h 45 – Genatzy brûle mon [...] fanion, mon journal de marche et mes papiers secrets » (note de Morel).

<sup>18</sup> « Il est passé par une porte faite cette nuit au nord. Colonel Prestisimone prisonnier. A changé trois fois de char. A dit qu'hier le BM2 a cassé trois chars de la division Ariete. »

<sup>19</sup> Un pick-up (NDLR).

<sup>20</sup> Le bataillon du Pacifique (NDLR).

<sup>21</sup> « Sartin réussit un décrochage acrobatique ».

<sup>22</sup> Compagnie lourde n° 3 (NDLR).

<sup>23</sup> « Touché cinq jours d'eau à raison de 2 litres par homme et par jour ».

<sup>24</sup> « Dans la nuit Messmer, avec un détachement, fait des tirs de harcèlement. Toutes les deux heures avec la batterie Quirot, il tire sur les passages et les champs de mines pour gêner le passage ».

<sup>25</sup> « Le 30 Sartin (détachement Messmer) attaque une colonne de camions à 1 000 mètres. Il brûle un camion. Get away sous le tir de 105. Gambier fait sauter une automitrailleuse, un char, deux camions. Sartin a également touché du personnel » (note de Simon).

Une patrouille légère comprenant deux canons de 75 portés et six voitures sous le commandement du capitaine de Sairigné effectue une sortie de 15 h 00 à 19 h 50. Engagement sans résultat avec deux chars, deux autres chars en panne sont incendiés, deux voitures allemandes détruites, neuf Allemands prisonniers.

Quelques escarmouches du détachement Lamaze avec des chars venant du nord. Un gros camion-citerne est détruit à coups de 75 (Sartin)<sup>26</sup>.

Nuit très calme au cours de laquelle deux camions sont pris à la porte est<sup>27</sup>.

## 31 mai

Un convoi de ravitaillement arrive vers 6 h 00, apportant des munitions de 75 et quelques vivres. Il est escorté par deux escadrons d'automitrailleuses.



Chenillette Bren Carrier de la Légion étrangère en Jock column (Imperial War Museum).

Une colonne mobile aux ordres du colonel Amilakvari et comprenant des éléments du 2<sup>e</sup> BLE<sup>28</sup> et du BP1 sort à 8 heures dans la zone est (Bir el Igela) à la poursuite d'un atelier et de 20 chars en réparation. La colonne ennemie est attaquée vers 10 h 00 dans de mauvaises conditions (mirage et vent de sable). Une action britannique étant montée vers l'ouest, la colonne rentre à 18 heures après avoir incendié quatre chars en panne et fait quatre prisonniers.

Notre artillerie tire sur une trentaine de véhicules et quatre blindés qui passent au sud de nous, se dirigeant vers l'est. Aucun résultat.

Le général de Larminat arrive dans la soirée. Quelques Anglais arrivent du nord<sup>29</sup>.

La brigade doit se tenir prête à partir vers l'ouest, nous attendons les échelons B.

Messmer a remplacé Lamaze, il tire sur quelques véhicules au nord-ouest, l'un d'eux brûle ; trois très gros chars puis deux autres venant en renfort le forcent à retraiter le soir. Trois blessés : Zhubœuf, Rambaut, Merano<sup>30</sup>.

Le convoi part dans la nuit, emmenant les Hindous, les prisonniers (260) et les blessés (54 ennemis).

Bombardement d'aviation le soir.

## 1<sup>er</sup> juin

Le détachement Messmer avec quatre 75 a pour mission de protéger le déminage de deux passages pour laisser passer à 10 h 00 une brigade blindée anglaise.

15 h 00 – Contr'ordre, la brigade ne passe pas, on remine.

20 h 30 – Messmer est relevé par le BM2 pour permettre un mouvement en avant du 3/13<sup>31</sup> ; le BP1 est déjà parti pour Rotonda Signali. Le 2<sup>e</sup> BLE doit également être prêt à partir dans la nuit.

La 50<sup>e</sup> division au nord de nous est effacée de la carte, le déplacement de la brigade est décommandé.

Au cours de la journée, des formations de douze à quinze *Stukas* exécutent à quatre reprises un bombardement de la position (bombes de 250 kg et bombes à retardement). Trois blessés légers au 3<sup>e</sup> BLE, un blessé au 2/13 : sergent Zemtsoff<sup>32</sup> (bras arraché, flanc ouvert) et quelques commotionnés<sup>33</sup>.

Neuf ambulances partent au BP1, qui a été durement sonné sur l'escarpement de Mteihin.

Nous faisons une quarantaine de prisonniers.

## 2 juin

Enterrement de Zemtsoff mort après opération. Les mouvements ennemis au nord-est sont importants. Des détachements descendant du nord en longeant la branche est du champ de mines et s'installant au sud et sud-est de nous. 10 h 00 – l'ennemi occupe la cote 180. Un convoi anglais est capturé sous nos yeux par une dizaine d'automitrailleuses allemandes à 11 h 15<sup>34</sup>. Un gros paquet de voitures s'installent à l'est sur la crête.

12 h 00 – Une voiture arborant le drapeau blanc se présente à la porte est. Les voitures signalées à l'est se dirigent rapidement vers le camp. Le feu est ouvert immédiatement, l'ennemi s'arrête et débarque à 3 500 mètres environ. Les parlementaires (deux lieutenants italiens) sont conduits au général Koenig auquel ils proposent la reddition sans conditions au nom du général « *grand vainqueur de Libye* » et nous menacent d'être exterminés<sup>35</sup>. Après notre refus, le bombardement commence [à] 12 h 45. C'est du 105 mm.

<sup>26</sup> « Nuit du 29 au 30 – le capitaine Messmer, avec deux canons de la 1<sup>re</sup> batterie, un bataillon d'infanterie et deux derviches, sort toutes les deux heures pour tirer sur la brèche faite dans le champ de mines pour harceler l'ennemi ».

<sup>27</sup> « Cologne a été bombardé le 30 par 1 000 avions ».

<sup>28</sup> *Le 2<sup>e</sup> bataillon de Légion étrangère (NDLR)*.

<sup>29</sup> « Quelques officiers anglais viennent reconnaître les lieux. Ils doivent nous relever, la brigade doit aller à Rotonda Signali, à 80 km. »

<sup>30</sup> *Albert Thubbeuf, Omer Rambaut (NDLR)*.

<sup>31</sup> *Le 3<sup>e</sup> bataillon de la 13<sup>e</sup> demi-brigade de Légion étrangère (NDLR)*.

<sup>32</sup> *Jean Zemtsoff (NDLR)*.

<sup>33</sup> « Les sakos [fusiliers marins] d'une pièce de *Bofor* sont tués par une bombe, ils tiraient debout, la bombe est tombée sur véhicule plein de munitions. »

<sup>34</sup> « Sauf six camions qui se réfugient à Bir Hacheim ».

<sup>35</sup> « Vous êtes de grands soldats ».



Un légionnaire surveillant l'ennemi (musée de l'ordre de la Libération).

Bombardement par avions. Pas de pertes au 3/13. Un *Bofor* est pulvérisé avec huit marins.

Fort vent de sable et Khamsin qui arrêtent momentanément l'activité et les mouvements de part et d'autre de 14 h 15 à 19 h 00. Le bombardement reprend alors plus sérieux. Des groupes de fantassins approchent jusqu'à 1 000 mètres de la porte est.

Trois colonnes britanniques doivent revenir de l'ouest (7<sup>e</sup> *Motor Brigade* revenant de Tengeder, *July column*<sup>36</sup>) pour nous dégager. Le BP doit rentrer<sup>37</sup>.

De nuit le groupe franc du 3/13 protège une nouvelle implantation de mines devant la porte est et la 5<sup>e</sup> compagnie. Dewey<sup>38</sup> et ses *Brenn* patrouille au sud<sup>39</sup>. Nuit très calme.

Nos fusiliers marins tirent très bien. Les artilleurs tirent toute la journée, ils ont touché quelque chose qui brûle.

### 3 juin

La situation est toujours la même. Nos 75 ouvrent le feu à 7 h 00. Nous recevons du 105 et 77 principalement et quelques gros calibres (210).

Le BP rentre à Bir Hacheim, moins une section égarée, les fusiliers marins qui étaient avec lui ont abattu quatre *Stukas*.

À 9 h 30 deux conducteurs anglais, dont celui de Tomkin, l'officier de liaison fait prisonnier au retour d'une liaison avec la division, apportent une lettre du général Rommel au général Koenig. Ils nous posent de nouvelles offres de reddition « pour éviter effusion de sang », nous menaçant du sort des brigades anglaises au nord de nous.

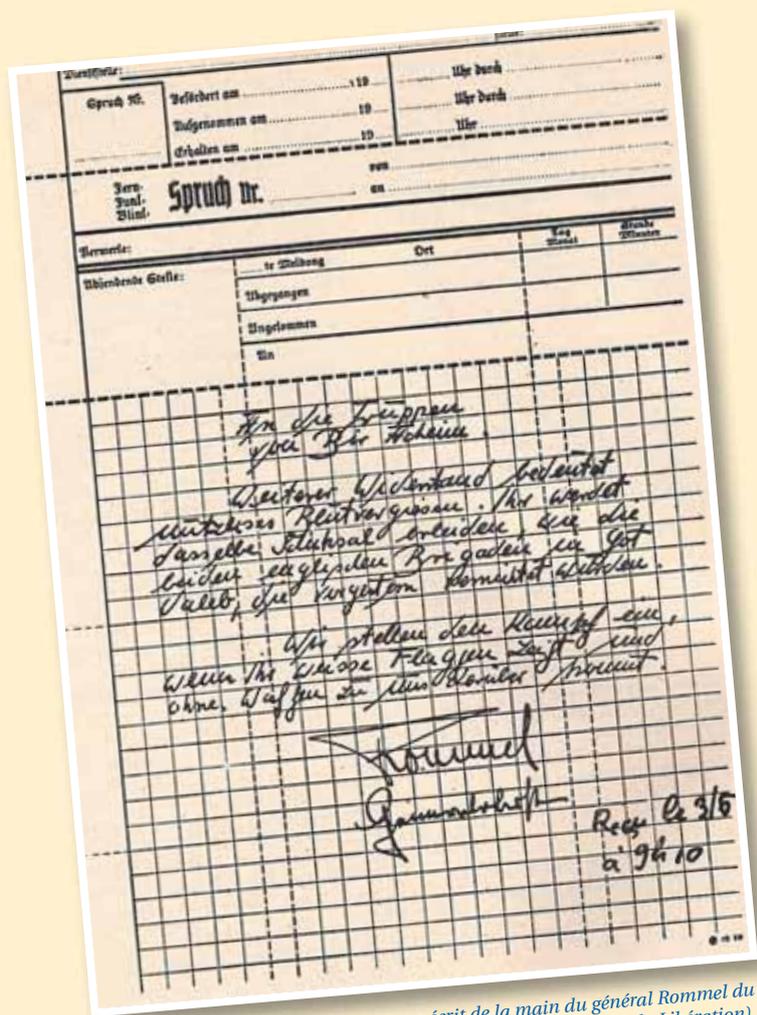
Les bombardements ont fait cinq ou six tués (Kampla<sup>40</sup>, CP10<sup>41</sup>, et Chtulzatz<sup>42</sup>, 6<sup>e</sup> compagnie). Nous sommes bombardés à cinq reprises par les *Stukas* (quatorze à 8 h 30, dix-huit à 11 h 45, douze à 13 h 30, la chasse anglaise, alertée par la fumée des

explosions, les attaque au moment où ils se reformaient et en abat quatre<sup>43</sup>, un Anglais se pose (pilote sud-africain recueilli par [le] BM2), vingt et un à 19 h 00, les bombes tombent sur [le] GSD<sup>44</sup> et [le] dépôt de munitions, et vingt-neuf *JU 88* à 20 heures dans le secteur du 2/13).

La 7<sup>e</sup> *Motor Brigade* s'installe à 10 km au sud de la redoute, légèrement remontée [de] lui vers le nord.

Quelques passages de la RAF qui bombarde et mitraille. Les bombardements aériens sont en grande partie tombés sur les CP9 et 10, cinq commotionnés dont l'adjudant Guillot.

Le matin, deux groupements de réserve sont constitués sous les ordres du colonel Amilakvari pour contr'attaquer – groupement Puchois : 3/13, et groupement Savey : 2<sup>e</sup> compagnie nord-africaine plus compagnie Laborde.



Ultimatum écrit de la main du général Rommel du 3 juin 1942 (musée de l'ordre de la Libération).

<sup>36</sup> En français, « colonne July », nom d'un groupe opérationnel de l'armée britannique (NDLR).

<sup>37</sup> « L'artillerie allemande nous tire dessus avec du 105 ».

<sup>38</sup> Le lieutenant Jean Devé, dit Dewey, commandant la section de chenillettes Bren Carrier de la 9<sup>e</sup> compagnie du 3<sup>e</sup> bataillon de Légion étrangère (NDLR).

<sup>39</sup> « Bombardement de 30 *Stukas* ».

<sup>40</sup> Le 1<sup>er</sup> classe Ernest Kampler (NDLR).

<sup>41</sup> Compagnie portée (NDLR).

<sup>42</sup> Le 2<sup>e</sup> classe Camille Stuhlitz (NDLR).

<sup>43</sup> « Les aviateurs anglais repassent au-dessus de nous en battant des ailes ».

<sup>44</sup> Le Groupe sanitaire divisionnaire (NDLR).

## 4 juin

Au réveil nous sommes tout surpris de n'avoir pas été attaqués. Au sud l'ennemi s'est installé. À 9 heures nous en étions à notre troisième bombardement par séries de vingt *Stukas*. Nos *Bofors* tirent, un *Stuka* explose, le parachute descend à vide. Pas un seul coup de canon de toute la matinée. On annonce que l'ennemi descend vers le sud-est. À partir de 10 h 00 gros mouvements dans le sud qui font croire à un repli. L'après-midi est marquée par des bombardements d'aviation italienne (14 h 15 – un chasseur *Fiat* abattu –, 15 h 15, 18 h 00), un combat aérien sans résultat à 14 h 45, ce sont les mêmes *Stukas* qui nous ont livré leur marchandise à 15 h 15 après le départ de la chasse anglaise, de 13 h 00 à 14 h 00 sérieuse activité de l'artillerie ennemie.

Un convoi de munitions de DCA<sup>45</sup> arrive du sud accompagné par un bombardement de petit calibre, qui nous tombe dessus. Le légionnaire Kasparian<sup>46</sup> de la CP10 est tué, toutes les lignes téléphoniques coupées. Les Anglais doivent nous dégager vers l'est, en attendant les forces blindées ennemies occupent l'ancienne position de la 50<sup>e</sup> division dans les mines. Nous sommes entourés par un rideau ennemi bien fourni en artillerie et DCA de 5 à 10 km de nous. Le sud semble moins tenu. La RAF dit avoir abattu ce matin six *JU 88* et un *Stuka*, mitraillé plusieurs fois les groupements ennemis voisins. Un convoi de ravitaillement ennemi aurait été dispersé vers l'ouest.

Demain, contr'offensive anglaise. Nous attendons de l'eau cette nuit.

## 5 juin

De 2 h 30 à 4 h 00, cette nuit, une bagarre a lieu au nord. Nous n'entendons qu'un grondement, l'horizon est tout illuminé. De 6 h 45 à 7 h 45 nos voisins nous arrosent [de] tous calibres fusants et percutants, bombardement très violent, un blessé grave chez Messmer (Palirian<sup>47</sup>).

Un nouvel émissaire est venu cette nuit (trois officiers allemands à 4 h 15 devant la 5<sup>e</sup> compagnie). Le général refuse de les recevoir. C'est la cause de la canonnade de ce matin.

Un convoi de ravitaillement arrive ; encore quelques canonnades dont une au 210. L'ennemi nous tire à un moment de l'ouest. Les Anglais qui se trouvaient au sud de nous pas très loin disparaissent.

L'ennemi se remue beaucoup au sud de nous, on voit une colonne tourner en rond.

De toute la journée aucun avion ennemi. Un officier anglais qui s'est échappé de chez les Allemands dit qu'en face de nous, il y a de l'artillerie allemande et de l'infanterie italienne sans grand moral.

La ligne de fusées qui jalonne la position ennemie est intacte ce soir ! Il y en a encore partout.

Les parlementaires de ce matin ont sauté sur une mine en s'en allant. Trouvé quelques documents anglais dans la voiture. Le convoi de cet après-midi n'a pu repartir.

<sup>45</sup> Défense contre avions (NDLR).

<sup>46</sup> Le 2<sup>e</sup> classe Michel Kasparian (NDLR).

<sup>47</sup> Le 2<sup>e</sup> classe Kirkow Palirian (NDLR).

<sup>48</sup> Constant Roudaut, compagnon de la Libération (NDLR).

<sup>49</sup> Le bataillon d'infanterie de marine (NDLR).

<sup>50</sup> « Confession, communion ».

<sup>51</sup> « 4 500 mètres ».



Le lieutenant Roudaut explique le fonctionnement d'un mortier à des hommes de sa compagnie (coll. particulière).

## 6 juin

Recevons quelques tirs le matin, le premier à 6 h 30. On entend [une] canonnade lointaine au nord.

Vers 11 h 00 le tir s'accélère, préparation sur tout le camp. 11 h 30 le tir augmente encore. 11 h 45 l'attaque débouche devant [la] gauche du BP1 et [de la] 7<sup>e</sup> compagnie, deux bataillons d'infanterie venant du sud. 12 h 35 quelques ondées. 12 h 40 l'infanterie est stoppée à une distance de 2 km du champ de mines devant [le] BP1 (compagnie Roudot<sup>48</sup> du BIM<sup>49</sup> d'ailleurs). 16 h 00 tout est arrêté. Une sanitaire avec drapeau blanc ramasse les éclopés devant [le] BP1 puis l'attaque reprend (17 h 40). L'artillerie nous arrose sans arrêt, ainsi que les canons AT, puis se tait tout à coup. L'ennemi est encore à 2 000 mètres. Nous recevons encore de temps à autre des coups de cinquante AT qui ricochent dans le camp (poissons volants).

Nous devons tenter d'évacuer Bir Hacheim durant la nuit, le contr'ordre arrive. Les nouvelles sont bonnes ; un régiment de chars allemands détruit dans le nord.

## 7 juin<sup>50</sup>

Nuit calme. Un convoi d'eau et de munitions que nous attendions n'est pas venu cette nuit. L'ennemi se retranche autour de nous, il installe beaucoup d'AT et de mitrailleuses de 20 ainsi que des mortiers. Bombardement faible au 105 et 88. Quelques bombes d'avion près du fort (quatre bombardiers). Petite fusillade devant [le] BP1, à 1 400 m.

Quelques automitrailleuses allemandes défilent devant nous en mitraillant, pour faire dévoiler nos armes AT mais personne ne tire. Vingt chars font une fausse attaque<sup>51</sup> devant [le] BM2 et s'en vont après avoir reçu quelques coups d'artillerie.

La 4<sup>e</sup> brigade serait tout près de nous au nord-est.

L'ennemi se replierait légèrement. Ce soir le ravitaillement doit monter avec *July column*. Il nous reste un jour d'eau et de vivres. Le convoi arrive accompagné de quelques coups de canon.

La journée a été calme, une simple petite excitation d'artillerie vers le soir.

## 8 juin<sup>52</sup>

Brouillard le matin jusqu'à 7 h 40.

7 h 30 – soixante avions nous bombardent après nous avoir longuement cherchés dans la brume.

Tirs d'artillerie de harcèlement sans but bien précis (105 et 88 mm).

Quelques véhicules se sont rapprochés au nord-est.

Vers 10 h 00 la préparation est générale. 10 h 45 – cinq gros chars et deux compagnies attaquent au nord sur [le] BM2 (6<sup>e</sup> compagnie en PA<sup>53</sup> fermé).

11 h 50 – mitraillage de la RAF. Tout le monde en a sa part, ennemi ou ami.

12 h 00 – l'attaque au nord cesse ou est repoussée (?).

13 h 00 – de nouveau soixante avions, nos *Bofors* tirent très peu, ils sont coiffés par des fusants de 77. Les attaques s'intensifient devant le BP1 et ne réussissent pas à déboucher. Heureusement, mitraillage par la RAF.

Vers 16 heures le BM2 signale que sa 6<sup>e</sup> compagnie est submergée et demande que le 3/13 contr'attaque. Deux sections de Lequesne (22<sup>e</sup> compagnie nord-africaine) montent renforcer le poste avancé et se font étriller (pendant une quinzaine d'heures). Les Noirs sont terrés neutralisés au fond de leurs trous, ils ont eu de faibles pertes, deux tués et cinq blessés. Deux chars (*Mark IV*) restés dans le champ de mines sont détruits par la CL3 à 2 500 mètres, car les canons AT du PA ne tirent pas. Le bombardement continue ainsi que des poussées d'infanterie.

18 h 00 – bombardement par cinquante avions. Un tué, Cerevencovic, à la CL3, et sept ou huit blessés au 3<sup>e</sup> bataillon.

18 h 30 – l'attaque reprend devant [le] BM2 et la gauche de la 6<sup>e</sup> compagnie du 2/13 avec cinq gros chars ou canons d'assaut. La progression en arrive jusqu'aux lignes du BM2 qui refluent laissant l'observatoire isolé avec Chavanac dedans. Il y aurait 25 prisonniers laissés par l'ennemi (non vérifié).

Un tué à la CL2 par éclat d'obus, Marmienko.

La nuit un avion survole le camp lâchant deux bombes.

## 9 juin<sup>54</sup>

La CP9 a relevé la 6<sup>e</sup> compagnie du BM2 de nuit, remaniement du dispositif AT du nord. Un légionnaire est mis à chaque pièce du BM2. Brouillard jusqu'à 8 h 00 où la canonnade commence.

8 h 30 – bombardement par soixante *Stukas*. Sérieuse préparation d'artillerie et tir d'infanterie.

12 h 30 – la préparation recommence.

13 h 00 – bombardement par soixante avions, nos *Bofors* ne tirent plus.

13 h 20 – [la] préparation est générale, fusants partout, de 105 mm au sud du QG.

13 h 30 – attaque d'infanterie qui ne réussit pas à déboucher devant [le] 2/13, stoppée à 1 200 mètres devant [le] BP1. Au nord-ouest devant [la] compagnie Chevillotte<sup>55</sup> du BM2, dix chars arrêtés à 4 000 mètres, infanterie à 2 500 mètres. au nord tout est contenu, l'ennemi est à 200 mètres du champ de mines. Appel au secours du BM2 (un sous-officier de la compagnie de commandement du BM2 qui s'affiche et envoie de faux renseignements).

14 h 15 – huit avions anglais nous bombardent et mitraillent. Le BM2 déclare que sa compagnie de droite est submergée (section du centre). On y envoie à deux reprises les *Brenn* du 2/13 qui reviennent avec deux *Brenn* éclopés par [la] DCB<sup>56</sup> ennemie, personne n'est entré dans la position.

16 h 00 – accalmie. Silence absolu jusqu'à 17 h 20. Quelques groupes ennemis se replient au nord-est. À 17 h 20 le bombardement reprend par gros calibres. Adolf, l'ordonnance de Lamaze, est tué. Petites poussées d'infanterie contenues.

18 h 00 – combat aérien à notre ouest, rien ne tombe.

20 h 00 – bombardement par soixante avions, une bombe tombe sur le GSD tuant 17 blessés. Les blessés sont répartis dans les postes de secours des bataillons. Broche et Bricourt ont été tués par éclats d'obus.

## 10 juin

Hier soir tirs de *Breda* lumineux et d'AT.

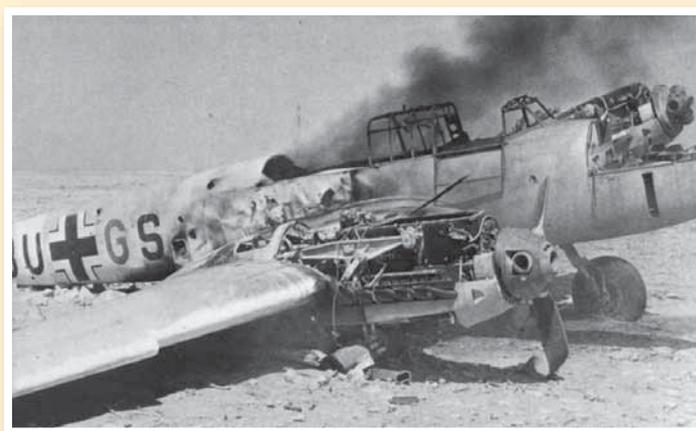
Nuit calme, ravitaillement par avions anglais. Échec total.

Nous avons encore des vivres pour deux jours. Brouillard jusqu'à 8 h 30, des avions nous survolent pendant une demi-heure sans nous voir.

Vers l'est nos patrouilles ont repéré des Italiens creusant tout près du champ de mines. Au nord on entend [une] canonnade.

9 h 00 – préparation, tirs d'infanterie. Un mitraillage de la RAF calme nos assaillants.

10 h 30 – légère accalmie, on entend très loin au nord la canonnade.



Un Messerschmitt 110 abattu au-dessus de Bir Hakeim (Imperial War Museum).

<sup>52</sup> « Communion ».

<sup>53</sup> Poste avancé (NDLR).

<sup>54</sup> « Communion ».

<sup>55</sup> Gilbert Chevillot, compagnon de la Libération (NDLR).

<sup>56</sup> Défense contre engins blindés (NDLR).

11 h 00 – tirs d'infanterie violents au nord devant [le] CP9, coups de gros calibres pour nous entretenir. Vu Simon, il a touché hier un *Messerschmitt*, démoli un 50 AT et un petit char devant le secteur du BM2, il a eu son 75 démoli par [un] 50 AT. Au sud devant [le] BP1, Ascouët a démoli également un 50 mais a été lui-même très grièvement blessé deux fois. Les pertes de la 9 pour hier sont deux tués et trois blessés dont l'adjudant Ungerman<sup>57</sup>.

Depuis le 27 les pertes du 3/13 sont :

Tués : 7	Blessés : 21
CP9 : 3	CP9 : 6
CP10 : 3	CP10 : 2
CL3 : 1	CL3 : 13
Un 75, un 25 détruits.	

3 motos, 3 camions, 1 *Morris*, 1 derviche<sup>58</sup> détruits.

13 h 10 – cent *Stukas* et toute l'artillerie ennemie s'acharnent sur le front nord. La CP9 supporte de nombreux essais d'attaque. La section nord-africaine qui est à gauche de son poste avancé se replie sans ordre et se débande. La section Morvan<sup>59</sup>, qui est en flèche, est coupée du reste par des chars, deux groupes sont pris ; le 3<sup>e</sup> groupe avec le chef de section combat jusqu'à 21 heures, moment où il est emporté par un assaut ennemi. La section de droite est au contact et lutte à la grenade de 3 à 9 heures du soir.



Deux Stukas.

19 h 10 – eu encore cent bombardiers.

La brigade a reçu l'ordre d'évacuer Bir Hacheim. Elle doit s'ouvrir de vive force un passage vers le sud-ouest. Les armes lourdes seront emmenées avec les véhicules disponibles. Tout ce qui ne peut être emporté est détruit, les paquetages lacérés, le carburant vidé sur le sable. Les bataillons partiront à pied.

*Le reste de la page, commençant par ces mots : « L'opération comportera... », est déchiré et remplacé, sur la page de gauche, réservée aux notes, par la présentation suivante :*

Le 2<sup>e</sup> bataillon doit déboucher en tête et se déployer sur l'axe de marche à 2 km en avant de la chicane, le 3<sup>e</sup> BLE doit se déployer à sa droite, le BP1 à sa gauche.

La colonne de voitures doit foncer vers le sud-ouest après le déploiement des bataillons à pied<sup>60</sup>. Les bataillons devront alors exécuter au pas accéléré une marche de 10 km vers le sud-ouest (213) pour arriver au point de regroupement<sup>61</sup>.

*Le texte reprend ensuite normalement, sur la page de droite suivante :*

La nuit est très noire.

Les véhicules sont devant la porte ouest sur trois ou quatre files. Les bataillons à pied sont en retard ; il est minuit trente.

Le passage déminé n'a pas été jalonné. Les 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> bataillons de la 13<sup>e</sup> demi sont passés, le BP1 s'engage dans la chicane quand l'ennemi lance une fusée et tire une première rafale de *Breda* lumineux. La confusion est immédiate. Toutes les unités refluent dans le champ de mines. Les unités se déploient isolément, sans liaison entre elles. Le général Kœnig en tête entraîne le convoi dans le passage, les hommes apeurés par les rafales traceuses se cachent à l'abri des véhicules qui avancent. Nous débouchons enfin dans le marais de mines, au-delà du champ de mines. Deux, trois véhicules sautent. L'ennemi lance des fusées, le tir à balles traçantes est trop haut mais affole les hommes. Une mine saute tout près de moi, je reste sourd aveugle et abruti sur place. Les véhicules autour de moi ont disparu.

Je rassemble quelques hommes, des coloniaux, nous partons en avant, une rafale : plus personne... Je trouve enfin quelques camions avec deux *Brenn* (Mantel et Oberauch) qui ne savent où aller. Je monte sur l'un des *Brenn*. Nous fonçons, traversons un PA en tirant, un deuxième PA qui nous arrose. Notre fusil mitrailleur refuse de tirer. Nous recevons quelques grenades. Les camions qui nous suivaient doublent sans s'arrêter et se perdent dans la nuit. Le *Brenn* est tout seul. Oberauch est à notre gauche et s'éloigne. Le pick-up du capitaine Wagner manque nous rentrer dedans, il a trois hommes à bord dont un blessé, nous sommes sept sur le *Brenn*. Nous essayons de revenir mais le *Brenn* marche mal – il a des fils de fer dans les barbotins et une guitoûne italienne. Nous devenons rapidement une cible. Alors nous partons au sud.

Le tir continue sur Bir Hacheim. Nous nous rapprochons encore une fois mais sommes pris très loin à partie, et le moteur en profite pour s'arrêter. Il est cinq heures. La brume est partout, nous ne savons plus où nous sommes. Nous voyons un camion, nous nous approchons. Ce sont des Allemands.

Nous repartons au sud, le blessé se plaint, grand détour sud, est puis nord. À 9 h 00 nous trouvons un convoi. Ce sont les nôtres.

Regroupement à Garr el Arid sur le Trigh Capuzzo, 10 km [au] sud-est de Gambut<sup>62</sup>.

## 12 juin

13 h 40 – départ sur Sidi Barrani<sup>63</sup> en raison d'une profonde poussée ennemie vers El Adem.

Nous couchons au sommet Halfaya Pass.

Un camion de la 7 s'est renversé (deux tués dont [le] sergent Marglat et quelques blessés).

<sup>57</sup> L'adjudant Georges Ungermann (NDLR).

<sup>58</sup> Terme d'argot français libre emprunté, selon le général Kœnig, par le commandant Masson au général Vallier (qui avait baptisé ainsi, en 1930, un canon sur pivot fixe au poste d'Hedjane, en Syrie) et employé, par allusion au derviche tourneur, pour désigner les canons de 25 livres tous azimuts (NDLR).

<sup>59</sup> L'aspirant André Morvan (NDLR).

<sup>60</sup> « Mallet tué par [un] *Brenn*, Bellec qui a sauté sur une mine ».

<sup>61</sup> « Kœnig me dit de conduire les gens vers la sortie. Lamaze ne sait pas où aller, le lui donne [l']azimuth ».

<sup>62</sup> « Vu quelques officiers du 1<sup>er</sup> bataillon ».

<sup>63</sup> « Départ 13 h 40 Trigh Capuzzo – Fort Capuzzo (remise en ordre des unités), le fort a été rasé ».



Le général Harold Alexander vient de décorer le capitaine Simon de la Military Cross, après la bataille de Bir Hakeim (musée de l'ordre de la Libération).

## 13 juin

Sidi Barrani. Regroupement. Quelques rescapés arrivent encore<sup>64</sup>. Remise en ordre du matériel. La CL3 a sauvé deux canons 75 AT et un 81. La CL2 a perdu tout son matériel lourd.

Dans la sortie Lamaze a été tué.

Dewey est mort en chargeant avec ses *Brenn*. C'est lui qui pratiquement a permis à la brigade de s'échapper. Son *Brenn* détruit trois armes automatiques et est tiré à bout portant par un canon antichar. Le lieutenant est tué. Son équipage lance des grenades sur les servants du canon et s'éloigne à pied abandonnant le *Brenn* qui refuse de repartir.

Les unités à pied franchissent le premier barrage, 2 000 mètres plus loin traversent le deuxième barrage, moins deux. Beaucoup d'hommes progressent en petits groupes ayant perdu leurs unités.

Au point de regroupement (borne 827) la 7<sup>e</sup> *Motor Brigade* patrouille. Les blessés sont évacués en ambulance.

Le regroupement se fait 10 km au sud-est de Gambut à Garr el Arid.

*Sur la page de gauche, en note, figure le texte suivant :*

La radio allemande parle du déluge de fer et de feu déversé sur Bir Hacheim. Elle dit que « *naturellement les Anglais ont mis des soi-disant Français au point le plus exposé* ».

Elle dit avoir fait 20 000 prisonniers.

Le général de Gaulle répond à la radio aux Allemands qui voulaient nous traiter en francs-tireurs qu'il avait suffisamment d'otages.

La radio allemande, s'apercevant qu'elle nous faisait de la réclame, fait marche arrière et nous traite d'aventuriers.

<sup>64</sup> « Rencontré l'abbé. Retrouvé Arnault ».



**ABONNEMENT - ABONNEMENT - ABONNEMENT - ABONNEMENT**

**ABONNEZ-VOUS A LA REVUE  
DE LA FONDATION DE LA FRANCE LIBRE**

M<sup>me</sup>, M<sup>lle</sup>, M. : .....

Adresse : .....

Code Postal : ..... Ville : .....

- Désire s'abonner à la revue de la Fondation de la France Libre pour 1 an (4 numéros)  
 Désire offrir l'abonnement à la revue de la Fondation de la France Libre pour 1 an (4 numéros)

Je joins à cet effet un chèque de 15 € (par abonnement) libellé à l'ordre de :

**FONDATION DE LA FRANCE LIBRE  
59 rue Vergniaud – 75013 PARIS**

*(il est impératif de souscrire un abonnement  
pour recevoir la revue de la Fondation de la France Libre)*

# Le Journal de guerre d'un caporal du bataillon des guitaristes (extraits)

*Bir Hakeim (23 mai – 15 juin 1942)*

par Gaston Rabot  
(introduction et notes de François Broche)

*Le caporal Gaston Rabot, volontaire calédonien du bataillon du Pacifique, quitte Nouméa le lundi 6 mai 1941, avec le bataillon embarqué à bord du paquebot Zealandia. Il commence à tenir son journal le 15 mai, dixième jour depuis son départ. Il le tiendra, jour après jour, jusqu'au samedi 8 janvier 1944. Il se trouve alors au camp de Campbell, à Melbourne.*

*Il s'apprête à gagner Sydney le lendemain, avec les rescapés du « bataillon des guitaristes » pour retrouver la Nouvelle-Calédonie, qu'il a quittée neuf cent soixante-dix huit jours plus tôt.*

*Ce journal de plus de 700 pages manuscrites est un précieux témoignage sur les combats d'un Français Libre « de la base » et sur l'état d'esprit de ces hommes qui ont rendu leur honneur à la France provisoirement défaite.*

*Nous en publions ci-dessous les passages ayant trait aux dernières journées à Bir Hakeim, avec l'autorisation de M<sup>me</sup> Marien Testet et de M. Richard Rabot, belle-fille et petit-fils de Gaston Rabot, né à Nouméa en 1911, décédé à Nouméa en 1964.*

*Nous remercions M. Vincent Kersuzan, de Cherbourg, de nous avoir transmis ce document et M<sup>lle</sup> Valérie Razzanti, sa filleule calédonienne, doctorante à l'EHESS, d'en avoir assuré la transcription.*

## Samedi 23 mai, 380<sup>e</sup> jour

Exercice de port du masque à gaz. Le colon<sup>1</sup> est passé faire sa ronde, beaucoup d'aspirants et de sergents ont eu 45 jours d'arrêts pour ne pas avoir leur masque. Il est passé à mon camion, il m'a félicité pour mon écusson, nous avons discuté tout en ayant le masque sur la figure, il m'a bien fait comprendre que je devais lui en faire un. Pour ces croix, je lui ai conseillé de les faire graver au Caire. J'ai bien essayé de lui en graver une, mais avec l'aluminium ça ne rend pas. Je n'ai absolument rien fait aujourd'hui, il a fait une chaleur terrible cet après-midi. Après manger, je me suis allongé sous mon camion en utilisant ma petite moustiquaire que je trimballe depuis mon séjour à Tripoli<sup>2</sup>. La chaleur ne suffit pas, il faut que les mouches se mettent de la partie. Tout l'après-midi, j'ai fait la chasse aux mouches avec un élastique, les copains ont fait comme moi dans le camion, tout en discutant. Ce soir, pour garnir le bouquet, le vent de sable s'est mis de la partie. On aura tout vu dans ce désert de Libye! Vraiment, après un petit séjour comme celui-là, nous aurons droit au Ciel.

## Dimanche 24 mai, 381<sup>e</sup> jour

Aujourd'hui, dimanche, rien d'extraordinaire. Je n'ai absolument rien fait, la journée a été longue, surtout chaude, sans oublier les mouches et le vent de sable. Avec ça, ce soir, exercice de masque à gaz prévu de 3 heures à 7 heures, mais, à 5 heures, nous avons reçu l'ordre de cesser. Il était temps, je commençais à en avoir assez, quoique, pendant ces deux heures, je me sois permis de tirer mon masque pour fumer une ou deux bonnes cigarettes (c'est la chose qui me prive le plus pendant l'exercice). Je vais arrêter pour regarder les copains faire une belote.



Félix Broche (coll. particulière).

## Lundi 25 mai, 382<sup>e</sup> jour

10 heures. Ce soir, je fais mon journal plus tard que d'habitude. Je viens de terminer une partie de belote. Kabar<sup>3</sup> et « Bouboule »

<sup>1</sup> Le lieutenant-colonel Félix Broche, commandant le bataillon du Pacifique.

<sup>2</sup> Tripoli du Liban.

<sup>3</sup> Georges Kabar ou Kabbar, engagé dans les Forces françaises libres à Nouméa en septembre 1940.

Réveillon<sup>4</sup> viennent de partir, Lemaître<sup>5</sup> et Gazengel<sup>6</sup>, mes deux pensionnaires, préparent leur lit. Aujourd'hui, j'ai démonté le moteur des accus, ma dynamo m'a lâché, certainement que je n'entendrai plus mon moteur pendant un bon moment. Je suis obligé d'envoyer ma dynamo à Tobrouk. Je n'ai pour ainsi dire travaillé que la matinée. Cet après-midi, nous avons discuté avec les copains, puis pris un bon coup de thé. J'ai fait une petite médaille pour ma Benz avec un restant de cuivre de mon écusson. Je ne vois plus grand-chose à raconter pour aujourd'hui. Je vais arrêter pour faire mon lit, puis me coucher aussitôt car, ce soir, il fait plus froid que d'habitude. Je ne vais certainement m'endormir aussitôt. Je vais faire comme la plupart du temps : penser à ma petite Yvette.

## Mardi 26 mai, 383<sup>e</sup> jour

9 heures du soir. Il fait encore jour dehors, nous n'avons pas encore attaqué la belote. Il y en a un de trop, nous ne tenons pas à ce qu'il joue car il est mauvais joueur. Les copains discutent sur le départ. Vers les 11 heures, je reprends mon Journal. Je viens de terminer la belote. Je disais que nous avons été avertis à 11 heures qu'il fallait que le LAD<sup>7</sup> se tienne prêt à partir deux heures après le prochain avertissement. Nous devons aller à 30 km d'ici, à Boumafesse<sup>8</sup> [sic], avec tous les véhicules. Les hommes resteront, dans l'attente de l'attaque des Allemands qui, paraît-il, avancent. Presque pas de travail aujourd'hui ; cet après-midi, préparatifs de départ. Ce soir, nous avons mangé à côté de notre cuisine, qui était démontée. Pendant la belote, les avions boches n'ont pas cessé de voler au-dessus de nous, tout en laissant tomber des fusées-parachutes, preuve que cela ne va pas tarder à barder, peut-être que, cette nuit, nous serons arrosés par l'artillerie. Le bataillon ne devra pas lâcher un pouce de terrain, il a pour mission de ne pas laisser passer l'ennemi : « *vaincre ou mourir* ». Je vais terminer. Les copains sont couchés. Kabar fait partie des nôtres ce soir. Espérons que nous ne serons pas ennuyés cette nuit. Bonsoir.

## Mercredi 27 mai, 384<sup>e</sup> jour

14 heures. Il y a bien longtemps que je n'ai pas fait mon journal à pareille heure. Il faut dire que c'est un jour pas comme les autres. La nuit a été calme mais, de 8 heures, ce matin, à 11 heures, nos 75 n'ont pas arrêté de tirer. Nous avons été attaqués par les chars. Quel bruit infernal ! À l'horizon, nous pouvions voir des quantités de véhicules, puis des chars se déplacer sur notre gauche. Nous avons été très peu inquiétés par leurs tirs. Je n'ai entendu que

deux petits obus siffler. Par contre, eux ont subi de lourdes pertes. À l'heure qu'il est, d'après les bruits, 15 à 20 chars ont été détruits soit par nos 75, soit dans les champs de mines bordant notre plateau. Cent premiers Italiens et Boches, dont un colonel<sup>9</sup>, un commandant, un capitaine, viennent de se rendre. Les pauvres types sont vraiment mal habillés ; la plupart ont le sourire, pour eux la guerre est terminée. Cela nous met du baume dans le cœur. De mon camion, j'aperçois au loin plusieurs véhicules, peut-être des Italiens qui voudraient se rendre. De midi à 1 heure, nos 75 se sont remis à gronder. Quelques véhicules se déplaçant ont été mis hors de combat. Beaucoup d'avions anglais passent au-dessus de nos lignes, certainement pour aller laisser tomber leurs prunes sur l'ennemi. D'ici, on peut entendre la DCA<sup>10</sup> cracher. À l'heure où j'écris ces lignes, j'entends au loin les canons qui ne cessent de tirer. La bataille doit faire rage. Jusqu'à présent, le LAD n'a pas reçu l'ordre de quitter le terrain. Je crois qu'il est trop tard. Dans le fond, je préfère être sur les lieux, je peux assister au spectacle, à cette bagarre, car, à vrai dire, avec nos fusils nous ne pouvons rien faire, c'est plutôt le travail des 75. Ce matin, nous avons déjeuné dans le camion, Lemaître, Kabar, Gazengel et moi (Réveillon est venu ensuite pour faire une belote, interrompue quelquefois par le tir répété de nos 75). Pour le moment, Gazengel fait un coup de thé. Je ne vois plus grand-chose à dire pour le moment. Lemaître est parti aux nouvelles. J'aurai beaucoup de choses à raconter ce soir.

19 heures 30. Je reprends la plume avant qu'il fasse nuit car, ce soir, je ne sais si je pourrai le faire, vu qu'à l'horizon, ce n'est qu'une ligne de véhicules ennemis. Vers les 4 heures, Dremon<sup>11</sup> est venu au camion et nous a donné des nouvelles à peu près officielles : 34 chars sur 44 ont été détruits, 108 prisonniers italiens et allemands, et, pour le moment, la bataille se déroule à notre avantage. Vers les 4 heures, j'ai pu voir trois avions anglais piquer sur les voitures ennemies, puis laisser tomber leurs bombes. Un, principalement, s'est distingué en piquant à travers les tirs de leur DCA. Mornaghini<sup>12</sup> a fait une sortie avec son Bren<sup>13</sup>, puis a pu faire prisonniers trois Allemands qui détenaient trois Anglais. Ces trois derniers ont été heureux d'être délivrés ; par contre, les Allemands ont fait une triste mine en voyant des Français. J'ai un mal de tête terrible avec ce maudit casque en fer, puis ce bruit de canon. Certainement que cette nuit, il va falloir nous coucher sous le camion, dans le trou, car l'artillerie va nous laisser tomber quelque chose. Je vais arrêter. Le « *boum-boum* » commence à reprendre. Bien souvent, pendant cette journée, j'ai pensé à ma petite Yvette et à toute la famille. Certainement que la radio va parler des FFL et que cela va leur donner le cafard. Allez, bonsoir, et deux gros baisers pour toi, Yvette. Je vais sortir du camion, les avions se font entendre.

<sup>4</sup> Ernest Réveillon, né le 10 janvier 1919, artisan, engagé dans les Forces françaises libres à Nouméa en septembre 1940, caporal au bataillon du Pacifique.

<sup>5</sup> Paul Lemaître, né le 29 août 1914, agriculteur, engagé dans les Forces françaises libres à Nouméa en septembre 1940, soldat au bataillon du Pacifique.

<sup>6</sup> Victor Gazengel, né le 1<sup>er</sup> février 1914, agriculteur, engagé dans les Forces françaises libres à Nouméa en septembre 1940, soldat au bataillon du Pacifique.

<sup>7</sup> LAD : Light Armoured Detachment (détachement blindé léger).

<sup>8</sup> Bir Bu Maafes, à une trentaine de kilomètres au nord-est de Bir Hakeim.

<sup>9</sup> Le colonel Prestisimone, de la division italienne Ariete, confiera à Koenig qu'il avait reçu pour mission d'« écraser » les Français en un quart d'heure !

<sup>10</sup> Défense contre avions (NDLR).

<sup>11</sup> Marcel Dremon, engagé dans les Forces françaises libres à Nouméa en mars 1941, sergent au bataillon du Pacifique.

<sup>12</sup> André Mornaghini, né le 7 juin 1914, engagé dans les Forces françaises libres à Nouméa en septembre 1940, adjudant au bataillon du Pacifique.

<sup>13</sup> Le Bren Carrier était un camion Chevrolet, doté d'un moteur de 30 CV, pesant 1,5 tonne pourvu d'un blindage léger, destiné au transport d'armes, de munitions, et d'un petit nombre de combattants. En terrain plat, il pouvait atteindre une vitesse maximale de 50 km/heure. C'était un engin réglementairement adapté au transport des mortiers et des munitions et, éventuellement, au déplacement sous le feu d'une équipe de fusiliers ou de voltigeurs. Il était considéré comme un bon grimpeur et sa rapidité permettait de l'utiliser pour les usages les plus variés, notamment comme engin de reconnaissance.

## Jeudi 28 mai, 385<sup>e</sup> jour

5 heures du soir. Je commence mon journal avant la soupe. Je suis seul avec Gazengel. Je profite d'un moment de tranquillité pendant que les copains sont partis voir les 8 prisonniers italiens qui viennent de se faire coiffer. Je n'ai pas eu de travail aujourd'hui ; pour passer le temps, j'ai rempli des sacs de sable avec les copains pour mettre tout autour du trou qui sert à nous abriter contre les avions. Beaucoup d'avions ennemis nous ont survolés, mais aucune bombe n'a été lancée – certainement que ces avions avaient pour mission de soulager le gros de la bagarre qui se déroule derrière nous. Toute la journée, nous avons entendu le canon gronder. À l'heure où j'écris ces lignes, ça a l'air de barder ; le camion ne cesse de trembler. Notre DCA a très mal travaillé : beaucoup de gaspillages de munitions sans même descendre un appareil. Par contre, nos petits *Brens* ont fait du bon travail : beaucoup de prisonniers italiens et boches. Ce matin, pour la première fois, j'ai vu des prisonniers boches. Cela fait pitié à voir. J'arrête, on m'appelle à la soupe.

8 heures du soir. Je reprends mon journal. Je viens de passer un sale quart d'heure. Environ 25 avions ont laissé tomber des bombes, puis nous ont mitraillés. Heureusement que, ce matin, nous avions fortifié le trou. Nous étions six dans ce trou : Blanchet, Kabar, Lemaître, Gazengel, Réveillon et moi. Nous étions heureux de voir tous ces appareils, persuadés que c'étaient des Anglais, mais drôle de mine en entendant tomber les bombes. Nous sommes tous d'avis que ce sont des avions anglais. D'ailleurs notre DCA n'a tiré que lorsque les bombes sont tombées, puis certainement que tous ces avions n'ont pas laissé tomber toute leur charge. Malheureusement, à l'heure qu'il est, il y a deux morts : le sergent-chef Nicolas et un Tahitien. L'un des deux a eu la tête coupée par une bombe ; plusieurs blessés, dont le sergent Asmus<sup>14</sup>, bien touché. Pendant que j'écris ces lignes, plusieurs fusées sont tirées à l'horizon derrière nous. Le son du canon n'arrête pas une seconde. Je crois que cela doit barder dans ce secteur. Avant la soupe, je parlais des prisonniers quand j'ai vu ces hommes. Cela m'a fait mal. J'avais pitié pour ces types-là. Ces trois Allemands avaient l'air malheureux ; par contre, d'après les copains, les prisonniers italiens sont plutôt contents d'être prisonniers. Ils en ont marre de la guerre. J'arrête pour ce soir, je vais faire une belote au son du canon.

## Vendredi 29 mai, 386<sup>e</sup> jour

21 heures. Les copains font la belote ce soir. Kabar ne fait pas partie de la petite société. Il nous a quittés cet après-midi, il ne fait plus partie du LAD, il est rentré à la 1<sup>re</sup> compagnie (cs) avec le capitaine. Il est heureux de ce changement depuis si longtemps attendu, car ça ne gazait pas très bien avec les adjudants. Pendant que j'écris ces lignes, le canon ne cesse de gronder. Le bruit n'est pas à comparer à celui du tonnerre de chez nous pendant les jours d'orage, où on peut compter jusqu'à 5 sans entendre une série de bruits sourds. La bagarre se déroule à environ 7 à 8 kilomètres au nord-est de notre position. Le terrain doit être couvert de cadavres et de matériel détruit. Au sujet du bombardement d'hier, nous avons confirmation que c'étaient les avions anglais qui nous ont bombardés. Si nous avons eu des morts de notre côté, eux aussi ont eu deux avions qui ne sont pas rentrés à leur base. Sur notre position aujourd'hui il n'y a pas une grande animation, quelques coups de canon tirés sur des véhicules passant à l'horizon ; aucun prisonnier.

La journée n'a pas été aussi bonne qu'hier. J'ai eu un peu de travail avec le *Bren* de L. puis sur l'auto de M., ensuite sur ma dynamo, je n'ai jamais fait du si mauvais travail sur cette dynamo. J'en ai le cauchemar de savoir que ce n'est pas encore terminé ; que de fois il a fallu que je laisse mon travail pour sauter dans mon trou, rapport à ces avions, surtout depuis le coup d'hier ; anglais comme ennemi, je préfère les voir de mon trou. À 1 heure, une vingtaine d'avions anglais sont passés au-dessus de la position, trois forteresses volantes feraient partie du lot. Ils ont laissé tomber des bombes près de la position sur des chars déjà démolis, je croyais bien que c'était pour nous. Ce soir les nouvelles du Caire sont bonnes, les FFL sont citées à l'ordre du jour. D'ailleurs, ce matin nous avons reçu un radio du général anglais commandant les armées de Libye, nous félicitant pour avoir si bien résisté. Nous sommes complètement encerclés, il nous faudra attendre 8 jours. L'eau a été diminuée. Je crois que, d'ici quelques jours, nous serons ravitaillés par avion ; pour le moment nous ne manquons de rien, le moral est excellent. Nos deux morts ont été enterrés ce matin. Les copains viennent de terminer la belote, ils vont aux nouvelles au poste de Dremon. Je ne vois plus rien pour ce jour. Je termine puis je vais aller me coucher.

## Samedi 30 mai 1942, 387<sup>e</sup> jour

19 heures. Je suis seul dans mon camion, les copains ne sont pas arrivés, Gazengel prend le frais sur les escaliers, Lemaître n'est pas encore entré, il est parti en récupération dans les environs. La fraîcheur arrive, la bataille recommence dans les environs, le canon fait entendre sa petite chanson, certainement jusqu'à demain matin car nous avons la lune en ce moment et il faut en profiter, la journée il fait trop chaud, il est impossible de faire marcher les chars. Nous avons eu une journée très chaude. J'ai eu un peu de travail entre-temps, j'ai pu terminer ma dynamo. Demain, je pourrais faire tourner mon moteur. Ce matin au réveil, nous avons récupéré 500 à 600 Hindous, ces derniers se sont fait faire prisonniers par les Italiens, mais, dans la bagarre, ils ont pu s'échapper. Pauvres types, depuis trois jours ils n'avaient pas eu d'eau, les Italiens ne leur ont même pas donné un quart !

Je reprends la plume. J'avais laissé tomber le journal pour aller me percher sur mon camion pour voir nos 75 tirer sur les chars passant au loin. En ce moment, il y en a un qui brûle, un autre a stoppé, des *Bren* sont sortis pour aller voir. Aujourd'hui, la ration d'eau a été diminuée, nous ne touchons plus qu'un litre trois quarts d'eau par homme, pour la cuisine et besoins hygiéniques. C'est vraiment dur, beaucoup volent l'eau des radiateurs des autos pour boire. Avec ça, il fait une chaleur terrible. Lemaître vient d'arriver de récupération. Il a récupéré un poste de TSF dans un char, il est allé dans un endroit où a eu lieu la bagarre des Italiens avec les Hindous. Plus de cent chars et autant de voitures brûlés ou abandonnés ; beaucoup de morts, les Hindous morts à leurs pièces, les Italiens dans leurs chars, un vrai massacre. Je vais arrêter. Les copains sont là, ils réclament un quatrième pour faire la belote. Bonsoir.

## Dimanche 31 mai 1942, 388<sup>e</sup> jour

Huit heures du soir. Les copains ne sont pas encore arrivés pour la belote. Certainement, ils sont encore sous le coup du bombardement il y a un quart d'heure. Nous étions à la soupe quand, tout à coup, six bombardiers allemands sont descendus en piqué en lâchant des bombes. Quel bond de cabri dans les trous, les bombes ne sont pas tombées dans notre secteur, je ne sais pas s'il

<sup>14</sup> Robert Asmus, né en 1914, engagé dans les Forces françaises libres à Tahiti en 1940.

y a eu du dégât. Aujourd'hui j'ai eu du travail, j'ai pris une crise de nerfs sur une dynamo *Morris*, entre-temps j'ai travaillé sur le poste de TSF de Lemaître. Je n'ai pas encore réussi à le faire marcher, espérant que, demain, nous pourrions avoir des nouvelles. Aujourd'hui, la liaison avec l'arrière a été rétablie, nous avons pu avoir du ravitaillement. Nous avons eu des nouvelles de notre échelon, qui se trouvait à l'arrière pendant la bagarre, il y a eu des prisonniers chez nous. Kalouche, Dervo, Blac et Coton, et 8 Tahitiens, le pauvre bataillon du Pacifique ramasse le coup de barre. Les prisonniers italiens que nous avons faits sont partis ce matin sur Tobrouk. Le général anglais qui commande les armées en Libye nous a donné six paquets de cigarettes, une boîte de bière et un quart de whisky pour trois hommes. Ce soir, le bataillon du Pacifique se prépare à partir. À ce sujet, je ne suis pas très content car je ne pars pas avec [lui]. C'est l'adjudant Benebig<sup>15</sup> et trois autres du LAD qui partent avec [lui], le reste du LAD partira d'ici quelques jours avec le BM2<sup>16</sup> et la Légion. Nous faisons marche sur Benghazi<sup>17</sup>, les nouvelles sont bonnes, les Boches et les Italiens sont en déroute. La journée a été assez calme. Nos 75 ont tiré plusieurs coups sur des voitures. Je ne sais pas s'il y a eu des prisonniers, je sais qu'il y a eu une voiture des Anglais qui a brûlé. Il y a encore eu une erreur, voilà les inconvénients de la guerre. Je vais arrêter pour faire la partie de belote.

## Lundi 1<sup>er</sup> juin 1942, 389<sup>e</sup> jour

Huit heures du soir. Je suis seul dans mon camion, les copains font la causette dehors. C'est bien une triste journée qui se termine. Je suis à zéro ce soir. Cette fatigue n'est pas due au travail que j'ai fait, mais au bombardement que nous avons essuyé. J'ai peut-être fait 100 fois le trajet de mon camion à mon trou. Toute la journée, j'ai tendu l'oreille pour écouter le bruit des avions. J'ai passé plus de temps dans mon trou que dans mon camion. Toute la journée, nous avons été survolés par les avions ennemis. Nous avons essuyé quatre bombardements. Une journée record : ces vaches d'avions ont laissé tomber quelques bombes de 500 kilos, d'autres bombes à retardement. Le génie vient de faire sauter la dernière. Quel vacarme il peut y avoir pendant un bombardement ! Avec ça, la DCA ne cesse de tirer. Pendant ce temps, on est dans le trou, les nerfs crispés en attendant la mort.

Le dernier bombardement a eu lieu ce soir à la soupe. J'ai eu la force de regarder tout en étant dans mon trou, couché sur deux autres copains. Les avions ont lâché leurs bombes, j'ai pu admirer les types de la DCA tirer sur les bombardiers qui piquaient, tout en décrochant leurs bombes. Un avion a été touché, certainement il ne rentrera pas sa base. Résultat de ces bombardements : une bombe est tombée dans un trou de DCA des fusiliers marins, tuant 7 marins et détruisant un « *Boumboum* ». Un mort au BM2, puis 6 blessés, 5 camions de brûlés. Par bonheur, ce matin, le bataillon du Pacifique nous a quittés pour marcher de l'avant sur Benghazi. Peut-être que nous partirons demain. Notre échelon doit arriver dans la nuit. Je souhaite que demain nous décollions de Bir Hakeim. Je commence à en avoir assez de ce coin. Je ressens les coups que j'ai pu me faire en sautant dans le trou à toute vitesse, j'ai mal à un genou, puis à un coude. À un moment, j'ai sauté dans le trou par dessus les copains, nous étions les uns par-dessus les autres, personne ne dit un mot dans ces moments-là. J'ai bu un coup de whisky après ce dernier bombardement, le fameux whisky que le général anglais nous a payé, cela nous a remonté un peu le moral. À l'instant même, les copains ouvrent 3 boîtes de bière, on se remonte le moral les uns



Deux soldats du bataillon du Pacifique de retour de patrouille. Sur la porte du camion Morris a été peint l'insigne de l'unité (coll. particulière).

aux autres. Résultat : on est tous contents d'être passés à travers pour cette fois.

J'arrête pour ce soir je vais prendre part à la discussion, peut-être que cela se terminera par une belote. Bonsoir.

## Mercredi 3 juin 1942, 391<sup>e</sup> jour (et mardi 2 juin, 390<sup>e</sup> jour)

Il est environ trois heures de l'après-midi, je n'ai pas pu faire mon journal hier, la journée a été trop mauvaise. Hier matin, j'ai eu un peu de travail. Sur le coup de midi, le vent de sable s'est levé. Un temps épouvantable, on ne pouvait voir à 10 mètres. Sur le coup d'une heure de l'après-midi, trop de nouvelles. Une colonne allemande a fait une manœuvre pour encercler notre position. À Bir Hakeim, grand branle-bas. Nos 75 tirent sans arrêt ; en revanche, on reçoit des pruneaux de 155. Obligé de rester dans le trou. Avec ça, les mouches, chaleur terrible, en un mot l'enfer. Non vraiment, je ne peux pas raconter toutes les souffrances que l'on supporte. On est tout dépaycé, notre bataillon n'est pas avec nous.

J'étais dans le trou avec Lemaître, Gazengel, Réveillon et, à un moment, l'adjudant Magnier<sup>18</sup>. Ce dernier profite d'un moment

<sup>15</sup> L'adjudant Auguste Bénébig, mécanicien, né à Nouméa en 1915, engagé dans les FFL le 30 septembre 1940, sera fait compagnon de la Libération le 9 septembre 1942. Mort à Nouméa en 1993.

<sup>16</sup> Le bataillon de marche n° 2 (NDLR).

<sup>17</sup> En réalité, le détachement du bataillon du Pacifique était chargé d'occuper la position de Rotonda Signali, à l'ouest de Bir Hakeim.



*Combattants du bataillon du Pacifique à Bir Hakeim (coll. particulière).*

d'accalmie pour aller aux nouvelles. Il revient en nous disant que notre bataillon fait demi-tour pour nous rejoindre, puis qu'il y a eu des morts, plusieurs blessés et plusieurs camions brûlés, cela ne nous met pas de baume au cœur. Il nous recommande de rester dans le trou toute la nuit. Nous sortons du trou en vitesse pour aller dans le camion chercher nos couvertures. J'en profite pour sortir ma petite valise contenant mon journal. Nous nous installons dans le trou ; nous sommes trois, nous sommes obligés de recouvrir le trou avec des couvertures, retenues par des sacs de sable pour que le vent de sable ne rentre pas. Quelle chaleur ! Je peux à peine me retourner, mes épaules touchent les côtés du trou. Gazengel est obligé de mettre ses jambes sur les miennes.

Vers les 7 heures, les 75 se mettent en branle, les 105 arrivent au-dessus de nous. Je suis long à m'endormir. Je n'arrête pas de fumer, le sable arrive à pénétrer, j'ai mal à la tête et, de plus, avec toute cette bagarre, je n'ai pas mangé. Ce matin, réveil au jour. La nuit n'a pas été trop mauvaise, nous ramassons nos couvertures. Je fais un peu de nettoyage dans mon camion, ce n'est pas le sable qui manque ! Les copains reviennent du jus, Gazengel m'en apporte un quart. Trois avions de reconnaissance boches nous survolent, puis repartent. Nous remplissons des sacs de sable pour faire un plafond sur notre trou, renforcé avec une porte de benne de camion. À peine le deuxième sac rempli, nous entendons un obus de 155 siffler ; instantanément, nous nous couchons, puis aussitôt dans le trou. Le duel d'artillerie commence, puis les avions viennent nous bombarder. Nous sommes blottis dans ce trou comme des bêtes traquées. Les avions viennent par vagues de 15 à 20 appareils, laissant tomber des bombes contenant d'autres petites bombes éclatant en 5 à 6 minutes après.

Je reviens de mon trou j'ai dû arrêter pour m'y réfugier à cause des avions. Heureusement que, cette fois, ce sont les Anglais. Cela met un peu de baume au cœur : ils viennent de laisser tomber quelques pruneaux sur ces vaches de Boches. Vers les neuf heures, ce matin, notre bataillon est rentré, Dremon et Blanchet sont venus nous voir et nous raconter leurs malheurs. Ils ont été mitraillés et bombardés drôlement, le pauvre Marcel Kollen<sup>19</sup> a été tué ainsi qu'un Tahitien, il y a eu une dizaine de blessés. Ce carnage s'est passé dans le vent de sable hier. Vraiment, nous sommes touchés en ce moment. Depuis ce matin, nous avons été bombardés trois fois. À l'instant où j'écris ces lignes, nos petits 75 tirent sur les Boches. Je vais arrêter un moment. J'ai mal à la tête. Mes yeux se ferment tout seuls. Je suis à zéro.

10 heures du soir. Je reprends la plume. Lemaître, Dremon, Blanchet et Gazengel sont avec moi, Reveillon vient de nous

quitter, nous venons de terminer de casser la croûte et de boire un bon coup de thé, après une journée vraiment terrible. Depuis les quelques heures qui viennent de s'écouler, après avoir fait mon journal, nous avons reçu deux bombardements par avion, deux vagues de 25 avions à chaque fois, vraiment ce n'est plus tenable. Pendant ces bombardements, les minutes paraissent des heures. Combien de fois j'ai embrassé ma petite sainte Thérèse, que j'ai à ma plaque d'identité, peut-être vingt fois. Je tiens dans ma main mon petit porte-photos avec ma sainte Thérèse, puis la petite photo d'Yvette.

Nous étions six dans le trou à un moment, deux sacs de sable ont été projetés dans le trou par un éclat de bombes, quelle frayeur ! On a toujours l'impression que la bombe est tombée dans le trou. Quel bruit peut faire cette quantité de bombes que portent ces 25 avions... Il faut vivre ces minutes pour savoir [ce qui s'est passé]. Je ne sais pas s'il y a eu des blessés, mais je sais que l'auto de Dremon est complètement criblée, elle est considérée comme perdue.

## Jeudi 4 juin 1942, 392<sup>e</sup> jour

Huit heures du matin. Je viens d'aller chercher mon jus, puis revenu en vitesse. Je profite d'un petit moment d'accalmie pour continuer mon journal, et, bien que je n'aie pas continué à cause de quelques coups de canon ou de bombes à retardement, j'ai



*Un canon Bofor avec ses servants.*



*Un canon de 75 à Bir Hakeim (coll. particulière).*

<sup>18</sup> Georges Magnier, né en 1916, engagé dans les Forces françaises libres à Nouméa en janvier 1941, adjudant au bataillon du Pacifique.

<sup>19</sup> Marcel Kollen, né à La Foa en 1912, employé de banque et acteur du ralliement de la Nouvelle-Calédonie à la France Libre, 1<sup>re</sup> classe au bataillon du Pacifique, tué lors de l'opération sur Rotonda Signali (1<sup>er</sup> juin 1942).

aussitôt coupé ma lumière et, malgré cela, je suis resté dormir dans mon camion, les copains aussi. Dremon a couché dans le trou, près du camion. Hier, j'ai oublié de dire qu'au troisième bombardement, des chasseurs anglais sont arrivés, puis ont engagé une bataille avec les avions ennemis. Quatre avions ennemis ont été descendus. J'ai pu avoir quelques détails sur la mort de Kollen. C'est à la suite d'un éclat de bombe d'un avion ennemi touché par la DCA, en piquant au sol; ce bombardier est rentré dans un autre, puis ils se sont abattus tous les deux en explosant tous les deux. Le pauvre est mort quelques heures après, dans la nuit, il n'a pas pu être retourné sur Bir Hakeim, il a été enterré sur place dans le désert de Libye, à quelques kilomètres de Rotonda Signali. Je vais arrêter. Les copains sont avec moi, nos 75 crachent depuis ce matin au four, ces vaches de Boches ont l'air de faire la boule.

Je reprends la plume, il y a un moment de bon.

Je n'ai pas de courage à travailler, avec ces avions qui nous obligent à rentrer dans le trou. Ce matin, en l'espace d'une heure trente, nous avons reçu trois bombardements. La journée s'annonce mal. Nous avons eu chaud, une bombe est tombée à une trentaine de mètres du trou, on a l'impression qu'elle est presque dans le trou. Mon camion a bien été touché par les éclats, les fils de la dynamo des accus ont été sectionnés, ma réserve d'eau a été percée, la cabine a été déchirée à un endroit, l'arrière de ma caisse a eu plusieurs trous. Au deuxième bombardement, un avion a été touché par la DCA, il a explosé dans l'air; le pilote a été projeté avec son parachute, nous avons pu le voir descendre dans nos lignes. Vivement que la nuit arrive pour ne plus voir ces avions! Nous sommes comme des bêtes traquées, au moindre ronflement nous prenons la direction du trou.

19 heures. Notre artillerie tire. Je suis dans le camion, nous venons de casser la croûte avec une boîte et un oignon. Pendant que j'écris, les copains regardent dehors pour voir s'il n'y a rien à l'horizon, car il fait un vent terrible et avec ça, du sable. Depuis ce matin, nous en sommes à notre sixième bombardement, puis nous avons reçu pendant une heure des obus. À vrai dire, le temps se passe dans le trou.

J'ai parlé au colon qui est venu au camion pour me demander une pince. Il nous a remonté le moral, il nous a dit que, d'ici deux ou trois jours, cela se terminerait. Il m'a dit que nous étions à l'honneur dans la presse mondiale (Bir Hakeim : « *Verdun de Libye* »). Je viens de m'apercevoir que mon camion a eu de nouveaux éclats. Le tracteur de Lemaître, qui se trouve un peu plus loin que

le mien, est complètement percé, certainement inutilisable. Certainement que ce soir je vais passer la nuit dehors car l'artillerie va nous tirer dessus. Je fais mon journal avant que la nuit arrive, car je ne peux plus faire de lumière dans le camion à cause de tous ces trous. Je vais arrêter puis, dans un petit moment, je vais prendre la direction du trou.

## Vendredi 5 juin 1942, 393<sup>e</sup> jour

Je sors de mon trou. J'en profite pour faire mon journal en vitesse. Les nuits paraissent longues quand elles sont blanches; les journées paraissent encore beaucoup plus longues quand il faut rester toute une journée dans un trou. Ce matin, au réveil, nous avons dû rentrer dans ce boyau, sans prendre un peu de thé. C'est sur le coup de 9 heures que je suis sorti ainsi que les copains pour faire un peu de thé dans mon camion, avant de retourner en vitesse [dans le trou]. Toute la journée, nous avons eu des coups de canon au-dessus de la tête. Par contre, aucun bombardement par avion. Je ne vais pas trop bavarder, car les 75 tirent. Certainement qu'il y aura la réponse. À la nuit, je vais sortir du boyau pour coucher sous mon camion. Je crois que la nuit sera mauvaise, le vent de sable se lève.

## Dimanche 7 juin 1942, 395<sup>e</sup> jour et samedi 6, 394<sup>e</sup> jour

Sept heures du matin. Je suis dans le trou près du camion avec Blanchet et Lemaître. Gazengel est dans le boyau-abri près de nous. Quelques balles sifflent au-dessus de nous, ainsi que nos petits 75. Je n'ai pu faire mon journal d'hier : la journée a été trop mauvaise. Depuis le réveil jusqu'au soir à 8 heures, le duel d'artillerie a duré sans une minute d'arrêt. Nous avons passé douze heures dans le boyau sans pouvoir mettre le nez dehors. Nous n'avions qu'un quart de café dans le ventre. Jamais jusqu'à présent, nous ne sommes restés aussi longtemps dans le trou. Des tonnes et des tonnes de fer nous sont passées au-dessus de la tête. Quand j'aurai plus de tranquillité, je m'étendrai davantage sur tous ces mauvais moments.

## Lundi 8 juin 1942, 396<sup>e</sup> jour

Je sors du trou, il fait noir, je ne vois pas ce que j'écris. Je n'ai pas terminé mon journal hier. Je suis sorti de mon trou à la nuit. Hier, nous avons essayé de l'artillerie toute la journée avec deux bombardements d'avions et une journée qui a été dure à passer. Je ne peux continuer, il fait trop noir. Demain, je prendrai mon journal dans mon trou.

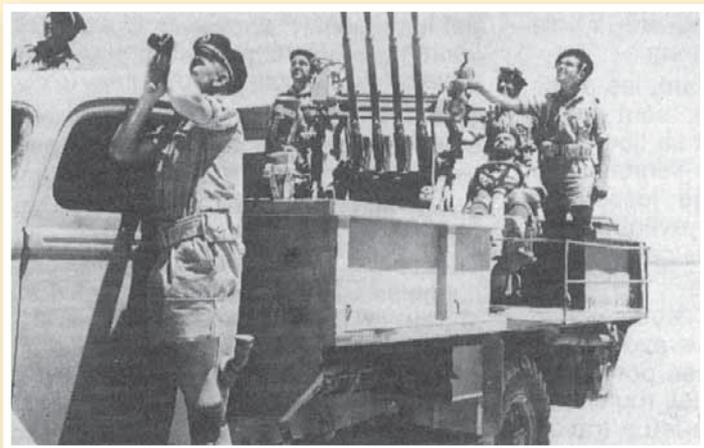
## Mardi 9 juin 1942, 397<sup>e</sup> jour

Sept heures du matin. Je suis dans le boyau toujours avec les copains. Gazengel, Lemaître, Blanchet et Dremon; ce dernier vient avec nous un jour sur deux à cause de son service. Hier, la journée fut terrible. Nous avons passé quinze heures dans le boyau, l'artillerie n'a pas arrêté une seule minute. Avec ça, nous avons reçu trois bombardements par avions, venus en deux fois par vagues de 50 à 60 appareils. Quand les bombes tombent, c'est un vrai tremblement de terre, il y a de quoi devenir fou. Il y a eu cinq morts chez nous par ces bombardements, le sergent Olin et quatre Tahitiens; il y a certainement eu beaucoup de blessés. Au LAD, le camion de l'adjudant Magnier a pris feu, c'est une bombe qui est tombée dessus. D'autres bombes sont tombées aux alentours, les hommes qui se trouvaient dans les trous à proximité du camion étaient recouverts de sable et de terre. Pas de blessés de ce côté-là; beaucoup d'autres voitures ont brûlé ou sont bien touchées. Quand les jours meilleurs reviendront, je donnerai



« Frenchmen Hurl Nazis Back at Desert "Verdun" », une de The Courier Mail, journal de Brisbane (Australie), le 11 juin 1942 (National Library of Australia).

beaucoup plus de détails sur ma vie de lapin sauvage dans mon trou. Pour l'instant, le bombardement recommence, je vais arrêter.



*Les fusiliers marins avec leur unique pièce quadruple de mitrailleuse de 13,2 mm Hotchkiss, montée sur un camion Chevrolet (Imperial War Museum).*

## Mercredi 10 juin 1942, 398<sup>e</sup> jour

Je suis toujours dans mon trou boyau, les copains sont avec moi. Dehors, il y a un brouillard à couper au couteau. Il peut être 7 heures. Quelques coups de fusil ou de mitrailleuses sont tirés par les Allemands qui sont en bas, dans la plaine. Jusqu'à présent, l'artillerie n'a pas ouvert le feu, certainement à cause du brouillard. La journée d'hier fut pour nous terrible. Nous sommes restés quinze heures dans ce trou sans pouvoir mettre le nez dehors. L'artillerie a tiré presque toute la journée et, avec ça, leurs automitrailleuses nous faisaient siffler les balles au-dessus de la tête. Nous avons essuyé trois bombardements par avion ; à un des bombardements, il y avait au moins 60 à 70 appareils. Hier vers les 9 heures du soir, en sortant, nous avons été figés en apprenant la mort de notre chef, Broche, tué dans son PC par un obus ; le capitaine de Bricourt, son second, grièvement blessé<sup>20</sup>. Triste nuit que nous avons passée avec ces nouvelles ! De plus, l'état d'alerte a été donné, et il a fallu que je sorte mon camion de ce trou, car celui de Lemaître se trouvant à une cinquantaine du mien était en flammes et je craignais que le mien soit repéré. Après renseignements sur l'alerte et [voyant] que le camion de Lemaître ne brûlait plus, je suis revenu mettre mon camion dans son trou à l'aide d'une remorque, car, pour compléter le tableau, mon camion ne marchait pas. Tout ceci dans la nuit noire troublée par les balles perçantes que l'ennemi nous envoyait. Je vais arrêter. Je ne peux continuer à écrire, je suis mal assis, j'ai mal partout.

Je reprends la plume toujours dans mon trou. Je ne suis pas encore sorti depuis ce matin. Il est environ 5 heures, il reste encore quatre heures à patienter, j'ai les fesses en compote, les genoux qui me font mal à force de rester recroquevillés. Avec ça, les mouches qui viennent dans les oreilles le nez et la bouche... Je prends des crises de rage, c'est une vie de forçat. Pour la première fois aujourd'hui, nous avons fait un peu de porridge dans le trou. Nous avons eu soin de mettre tout ce qu'il fallait pour le faire près du trou. Jusqu'à présent, on prenait un peu de thé le matin à 5 heures pour tenir le soir jusqu'à 9 heures. Dehors, le canon gronde ; j'entends au loin de l'artillerie, je prie sainte Thérèse pour que les Anglais viennent nous délivrer.

Vers midi, nous avons eu un sérieux bombardement par avion, peut-être 100 avions sont venus nous laisser tomber des bombes.

Je ne sais s'il y a eu des morts ou des blessés. Le capitaine de Bricourt est mort certainement peu de temps après le colon. Je vais arrêter, je ne peux continuer avec les mouches et je suis trop mal pour écrire.

## Jeudi 11 juin 1942, 399<sup>e</sup> jour et vendredi 12 juin, 400<sup>e</sup> jour

Midi. À cette heure, je suis dans mon camion, je respire à pleins poumons, je ne suis plus dans mon trou, l'oreille tendue écoutant les avions mais, pour en arriver là, j'ai dû vivre des heures horribles, des scènes que je souhaite ne jamais plus revoir. Mercredi soir, juste quelques minutes après avoir écrit mon journal, une vague d'avions – environ une centaine – est venue nous bombarder. Quel bruit de tonnerre ! Notre position n'était qu'un nuage de poussière... Puis, aussitôt après, l'artillerie n'a pas cessé d'arroser. Je me demande encore comment les bombes et les obus ne sont pas rentrés dans mon trou. Vraiment quelle triste mine nous pouvions avoir dans ce trou !



*Éléments de la 1<sup>re</sup> BFL dans le désert libyen (coll. particulière).*

Vers les 9 heures, comme les jours précédents nous sommes sortis du trou, pour faire un peu de thé puis manger une boîte. Une demi-heure après, nous recevions l'ordre de nous préparer à laisser la position ; pour cela, le gros coup était de percer la ligne ennemie. Ceux n'ayant plus de camions à la suite des bombardements devaient suivre à pied. Aussitôt, j'ai pris ma petite valise, ramassé mon journal, les albums photos, puis quelques souvenirs, sans oublier de déterrer mon écusson du Pacifique. Toutes ces bricoles ramassées puis mises dans mon sac, j'ai ramassé toutes les couvertures, puis mis mon moteur en marche. J'arrête pour lire une lettre d'Yvette. Je reprends la plume après un bon quart de thé. La lettre que je viens de recevoir est de Rosette ; je croyais, à l'écriture, qu'elle était d'Yvette.

Je continue ma série de mercredi. J'aurais brûlé mon camion de colère : c'est toujours dans ces moments-là que tout s'emmêle. Vers les 10 heures du soir, les camions du LAD se sont dirigés vers le PC pour attendre le départ ; de temps en temps, nos petits 75 tiraient pour tromper l'ennemi. Pendant ce temps, tous les camions arrivaient sur la ligne de départ ; ceux qui ne pouvaient marcher étaient achevés à coups de baïonnette dans les pneus ou dans les radiateurs. Vers les 11 heures, les camions ont commencé à démarrer, dans mon camion j'avais Magnier, sur les ailes Blanchet et Gazengel. Triste spectacle de voir partir ce convoi

<sup>20</sup> Le capitaine Gaston Duché de Bricourt, adjoint du lieutenant-colonel Broche, a été tué par le même éclat d'obus que son supérieur.

dans la nuit ; beaucoup étaient à pied avec une petite musette, laissant toutes leurs affaires.

Minuit. Je reprends mon journal mais, cette fois, je ne suis plus au même endroit. J'ai fait environ 100 km [depuis l'endroit] où j'étais à midi. Je vais d'abord continuer mon journal en retard. Non, jamais je n'oublierai ce spectacle et, plus j'y pense, plus j'en frissonne. Ma plume ne peut décrire tous ces détails. Quel gaspillage ! Il nous a fallu plus de deux heures pour faire 500 mètres. Nous étions à peine arrivés dans la chicane du champ de mines qui entouraient la position que les mitrailleuses ennemies des postes avancés [ouvraient le feu]. Aussitôt, grande panique dans le convoi, beaucoup parmi ceux qui marchaient à pieds ne cherchaient pas à avancer mais revenaient sur leurs pas, d'autres se couchaient, à ce moment mon camion s'est arrêté. Je n'ai pas voulu l'abandonner. J'ai aussitôt accroché la remorque après le camion que conduisait Lemaître. Un moment après, le convoi reprit sa marche pour s'arrêter 30 mètres plus loin, puis reparti un moment après.

À un moment, il a fallu nous arrêter pendant au moins une demi-heure, à cause du désordre qu'il pouvait avoir dans ce convoi. Les autos se choquent les unes aux autres, les piétons se cachaient derrière les camions. Pendant ce temps, je faisais tout mon possible pour réparer mon moteur ; par instants, il partait puis s'arrêtait. Pendant ce temps, les Allemands lançaient des fusées, puis mitraillaient, tout en faisant un barrage de chaque côté du convoi. Les balles arrivaient – ce qui impressionne beaucoup, c'est que la plupart de ces balles étaient traçantes. C'est à ce moment-là que j'ai vu le jeune Boulangé [?] recevoir une balle dans la figure. Après une bonne demi-heure d'arrêt, le convoi reprit sa marche mais, cette fois, à une plus vive allure. Les autos se doublaient, les piétons essayaient de s'accrocher aux voitures – en un mot, la panique complète, dans cette course folle, toujours sous la mitraille.

J'ai vu de mes yeux de pauvres blessés se coucher, essayant d'éviter les balles, se faire passer dessus par les autos. Pour ma part, j'avoue sans honte que j'ai eu peur. D'ailleurs, après ce dernier arrêt, j'ai dit à l'adjudant Magnier de conduire, puis je me suis placé sur l'aile du camion à la remorque. J'ai pu voir un pauvre type courrant comme un fou entre mon camion puis celui de Lemaître se faire chavirer par la remorque et très certainement écraser. D'autres copains ont entendu un blessé appeler sa mère ; un autre blessé dans un camion, passant par dessus bord tout en disant : « *C'est malheureux de se faire crever comme ça !* » ; un homme blessé disant à ceux qui passaient à pied : « *Ne vous arrêtez pas, je suis blessé, sauvez-vous, laissez-moi mourir en paix* » ; un autre qui a pu être ramassé : « *Ne m'abandonnez pas, je suis aveugle !* » Après avoir passé les lignes, les camions se dirigeaient un peu partout et toujours à vive allure sans s'occuper des pauvres types qui avaient réussi à traverser à pied.

Après une heure de marche, toujours à la remorque, nous nous sommes arrêtés. Un autre camion et un *Bren* nous suivaient. À l'aide d'une boussole, nous nous sommes dirigés vers le sud. Nous avons rencontré un commandant, avec un aspirant, qui s'est joint à nous. Nous avons continué notre route dans la même direction jusqu'au jour. Ensuite, nous avons fait [route vers l']est, puis [vers le] nord-est, pour ne pas retourner chez les Allemands. Pendant cette traversée, nous ne pouvions pas croire que nous étions libérés de cet enfer. Quel soulagement : plus d'avions pour nous bombarder, finie la vie du trou, et surtout avoir réussi à traverser ce barrage de feu sans se faire tuer ou blesser ! Sainte

Thérèse nous a bien protégés : au moment où je me suis placé sur l'aile de l'auto, je n'ai pas cessé de tenir ma carte de sainte Thérèse et de la regarder bien souvent. Pour m'avoir sauvé, je lui ai promis de communier et de faire un pèlerinage à la Conception<sup>21</sup>.

Vers les 9 heures du matin, nous avons rencontré des Anglais, puis après renseignement nous nous sommes dirigés sur El Adem, en chemin nous avons rencontré Mornaghini<sup>22</sup>, qui s'est joint à nous. Nous sommes arrivés à El Adem vers les deux heures. Nous avons laissé les quelques blessés qui se trouvaient dans le *Bren*. Ensuite, après avoir tourné et viré dans ce camp, après avoir reçu des ordres et des contre-ordres, il nous a fallu le quitter pour rejoindre notre échelon vers les 5 heures et à toute vitesse, en sachant que les Allemands faisaient route sur El Adem et qu'ils se trouvaient à 10 km des environs. Nous avons roulé jusqu'à la nuit noire, c'est-à-dire 9 heures, puis nous avons stoppé pour nous coucher sans manger pour prendre un peu de repos bien mérité.



Après la sortie de Bir Hakeim (musée de l'ordre de la Libération).

Vendredi. Réveil vers 6 heures, nous avons fait un peu de café puis aussitôt bu, direction l'échelon. Après une vingtaine de kilomètres le *Bren* de Mornaghini est tombé en panne. Impossible de réparer : radiateur percé par l'hélice du ventilateur. Notre fameux commandant qui nous conduisait ne s'est pas aperçu que nous étions en panne du fait qu'il marchait en tête, ce qui nous a bien soulagés, car il commençait à nous taper sur les nerfs de le voir cafouiller avec une boussole. Après avoir tiré quelques pièces sur le *Bren* pour le rendre inutilisable, nous l'avons abandonné. Mornaghini nous a dirigés avec sa boussole.

Nous sommes arrivés à l'échelon vers 10 heures. Quelle joie de retrouver les copains de la veille, Tatave, Georget et beaucoup d'autres, tous inquiets sur notre sort et nous inversement pour eux. Ils ont rejoint l'échelon avec des camions anglais qui les attendaient le soir même de la bagarre derrière les lignes ennemies. Quelle joie pour Lulu et Tatave de me revoir, ils étaient inquiets sur mon sort, ils pensaient bien que j'étais foutu. Même souci pour moi pour Tatave. Dans ces moments-là, on pense continuellement aux bons copains. Malheureusement, tous n'ont pas encore rejoint, beaucoup sont absents, beaucoup sont à l'hôpital. J'ai eu un gros cafard en pensant que le bon camarade Georges Kabar n'est pas encore parmi nous. En cours de route, je lui ai offert de monter avec moi et il n'a pas voulu quitter sa

<sup>21</sup> Construite en 1874, l'église de la Conception, située sur la route du Mont-Dore, est un lieu de pèlerinage fréquenté, puisque point de départ du christianisme en Nouvelle-Calédonie. La mission de la Conception fut la première implantation fondée par les Pères maristes dans la région en 1855.

<sup>22</sup> André Mornaghi, né en 1914, engagé dans les Forces françaises libres à Nouméa, en septembre 1940.

compagnie. Je souhaite qu'il arrive bien vite parmi nous. Parmi ceux du LAD, il nous manque Roudeillac, on ne sait pas ce qu'il est devenu ; Auger a été blessé ainsi qu'un Tahitien. Le commandant Savey<sup>23</sup>, qui a pris la suite du colonel Broche, a été tué ; il n'a gardé le commandement du bataillon que 36 heures.

À 1 heure, nous avons reçu l'ordre de nous préparer pour partir à 2 heures. Nous préparons nos camions, puis nous tirons quelques pièces sur le camion de L. qu'on a dû laisser, car il a grillé une bielle. Ensuite nous sommes partis direction Le Caire. Nous nous sommes arrêtés dans la nuit à environ 20 km de Sidi Barrani. Ce soir, Tatave est venu bavarder avec moi avec d'autres copains. Mornaghini nous a payé un coup de bière, nous avons fait un coup de thé. J'ai gardé Tatave pour coucher dans mon camion. En ce moment, il est dans les bras de Morphée. Je lui ai laissé mon établi. Je vais arrêter pour faire comme lui, car il est au moins 2 heures du matin. Je vais coucher par terre avec Dremon. Bonsoir.

## Samedi 13 juin, 401<sup>e</sup> jour

Dès le réveil, ce matin, nous avons continué sur Sidi Barrani. Je n'ai pas conduit, c'est toujours Blanchet mon chauffeur. Je me suis levé ce matin avec un peu la gueule de bois, car j'ai très peu dormi, je n'ai fait que rêver. Après une heure de marche, nous nous sommes arrêtés environ à 5 ou 6 km de Sidi Barrani. Nous y sommes restés toute la journée. Aussitôt arrivés, nous avons fait un coup de café. Dans la journée, j'ai eu un peu de travail, toujours des groupements dans ce camion et toujours la discussion sur le même sujet : la retraite de Bir Hakeim. Je crois que l'on en parlera longtemps ! Beaucoup de copains ne sont pas encore là, je crois que le bataillon a été assez touché. Ce soir, nous avons pu écouter les nouvelles du Caire, avec un poste que Pannetier<sup>24</sup> m'a donné à Bir Hakeim. Pendant que je fais mon journal, Lemaître fait de la musique. Quelle différence avec la vie de Bir Hakeim pendant ces derniers jours, c'est le paradis maintenant. Je vais arrêter : les copains me réclament pour faire une belote au son de la musique.

## Dimanche 14 juin 1942, 402<sup>e</sup> jour

Ce soir, je fais mon journal au son de la musique, et également des vagues qui viennent battre les rochers. Ce matin, à 8 heures, quelques compagnies du bataillon ont été rassemblées pour contrôler les armes, ensuite le père Podevigne<sup>25</sup> nous a dit quelques paroles, pour nous rappeler notre cher colonel Broche, puis les camarades morts ou disparus, puis bénédiction du bataillon pour le retour du combat. Drôle de coïncidence, car, la première fois avant le feu, la bénédiction du bataillon a eu lieu à environ une dizaine de kilomètres d'ici. Vers les 11 heures, nous avons démarré, nous avons fait une vingtaine de kilomètres, nous nous sommes installés près du bord de mer. Il y a bien longtemps que je n'ai respiré d'air aussi pur ; après six mois de bled,

cela fait du bien, surtout après un coup dur. Ce soir, j'ai appris que, pendant la nuit où nous avons percé les lignes, une ambulance avait pris feu, le chauffeur ayant été tué, les blessés ont été brûlés vifs. La liste des manquants augmente chaque jour. Je crois que, d'ici quelques jours, nous saurons exactement le nombre de morts ou disparus. Ce soir, Charbonnel<sup>26</sup> est arrivé, nous avons été heureux de le revoir, car on pensait bien qu'il avait été touché dans la bagarre. Dans l'après-midi du 10 juin, un bombardier anglais a laissé tomber par erreur une bombe à air comprimé sur le GSD<sup>27</sup> tuant 16 blessés, dont un Calédonien, Devaux<sup>28</sup>. Hier soir j'étais bien contrarié, je me suis aperçu que j'avais perdu la chevalière qu'Yvette m'avait donnée. La messe des morts, qui devait avoir lieu aujourd'hui, a été renvoyée à demain, 9 heures. Je vais en profiter pour continuer et faire luire mon écusson. Ce sera un jour inoubliable. Plus rien d'autre pour aujourd'hui. Je vais arrêter pour mettre mon petit journal à jour.

## Lundi 15 juin 1942, 403<sup>e</sup> jour

Ce matin, à 9 heures, a eu lieu le service religieux pour les morts tombés à Bir Hakeim. Nous y sommes allés en auto, à environ 2 kilomètres d'où nous étions. Presque toute la division s'y trouvait ; il n'y a pas eu de communion. J'avais apporté mon écusson, mais je n'ai pas pu le faire bénir. Les prêtres étaient encadrés par des officiers supérieurs. Deux femmes étaient là ; elles font partie du GSD, car il ne faut pas oublier que, pendant toute cette bagarre, ces femmes soignaient les blessés pendant la retraite. C'est une femme<sup>29</sup> qui conduisait la voiture du général Guenille<sup>30</sup> [sic]. Après la messe je suis revenu à mon camion, puis j'ai fait marcher mon charge-batteries pour avoir un peu d'éclairage le soir et pour faire marcher le poste de TSF. En ce moment, j'écris au son de la musique, j'ai le casque près de moi ; les copains sont couchés par terre dans le camion. Cet après-midi, ils sont allés prendre un bain de mer. Je n'ai pu y aller à cause de mon moteur, que j'ai dû surveiller. Au retour du bain, Dremon a porté mon écusson au père Podevigne pour le faire bénir. Il est resté en extase devant ! J'ai eu la précaution de coller une carte au dos et je lui ai fait noter quelques lignes pour qu'il ait plus de valeur. Le père m'a fait dire que, d'ici quelque temps, il le fera photocopier pour faire un modèle carte postale avec, de chaque côté, la photo de nos deux officiers morts à Bir Hakeim.

Cet après-midi, j'ai lu une note du général Guenille [sic], félicitant les forces françaises, disant que nous avons détruit 50 chars, 15 voitures blindées, de nombreux véhicules, 7 avions, fait 154 prisonniers italiens et 125 allemands. Ce soir, au ravitaillement, nous avons eu de la viande fraîche, nous nous sommes régalez avec de bons beefsteaks et des pommes de terre frites. Il y a bien longtemps que nous n'en avions pas mangé ! Demain, nous devons partir pour El Daba, après la visite du colonel de Roux<sup>31</sup>. Je ne vois plus rien pour aujourd'hui. Je vais arrêter pour parler un peu avec les copains.

<sup>23</sup> Jacques Savey, né en 1910 à Brest, prêtre dominicain, lieutenant de réserve, mobilisé en 1939 dans les services de renseignement au Levant, rallié aux FFL le 31 août 1940, d'abord commandant de compagnie au 1<sup>er</sup> BIM, Nommé commandant du 1<sup>er</sup> BIM (juin 1941), puis commandant du bataillon du Pacifique (10 juin 1942), tué dans la nuit du 10 au 11 juin.

<sup>24</sup> Jean Pannetier, né en 1918, engagé dans les Forces françaises libres à Nouméa en septembre 1940.

<sup>25</sup> Le père Jean-Baptiste Podevigne (1902-1972), missionnaire aux îles Salomon avant 1939, devenu aumônier du bataillon du Pacifique à Nouméa (avril 1941), présent à Bir Hakeim. Il sera ensuite aumônier du groupe de bombardement « Lorraine » et, après la guerre, aumônier de la Marine à Toulon.

<sup>26</sup> Charles Charbonnel, né en 1921, engagé dans les Forces françaises au Liban en août 1941.

<sup>27</sup> GSD : Groupe sanitaire divisionnaire.

<sup>28</sup> Max Devaux, engagé dans les Forces françaises libres au Liban en mars 1941.

<sup>29</sup> Susan Travers (1909-2003), chauffeur et compagne du général Koenig, seule femme présente à Bir Hakeim pendant le siège.

<sup>30</sup> Le général Koenig.

<sup>31</sup> Le colonel Robert de Roux, né en 1899, commandant le bataillon des tirailleurs de l'Oubangui-Chari en 1939, rallié à la France Libre en juillet 1940, nommé commandant du BM2 (octobre 1940), puis de la demi-brigade coloniale, comprenant le BM2 et le bataillon du Pacifique (octobre 1941). Il se tua dans un accident d'avion au Liban (23 août 1942) et sera fait compagnon de la Libération (9 septembre 1942).

## Le siège de Bir Hakeim, vu par Émile Bigio

*Cet article d'Émile Bigio, correspondant de guerre du quotidien britannique Daily Express, est paru dans sa version française en décembre 1942 dans le n° 20 de la revue France-Orient, éditée par le Bureau d'information de la France Combattante aux Indes, sous la direction de Robert Victor, délégué du général de Gaulle aux Indes britanniques. Il est précédé du chapeau suivant :*

« On ne saurait se lasser de reprendre l'épopée que les hommes du général Kœnig ont tracée en lettres glorieuses dans l'histoire. Pendant seize jours, Bir Hakeim a tenu tête à un ennemi jouissant d'une supériorité numérique écrasante, et lui infligea des pertes terribles. Voici quelques épisodes de l'héroïque défense de Bir Hakeim. »

Tout comme Knightsbridge, Bir Hakeim était une des positions clefs de la bataille qui a déferlé sur le désert occidental. La localité était située à l'extrême sud de nos lignes, perchée sur un plateau de deux milles carrés de surface. Un puits, desséché depuis longtemps, qui perce cette hauteur en son beau milieu, a donné son nom à Bir Hakeim. Depuis leur installation dans la place, les défenseurs avaient semé tout autour, des champs de mines. Un formidable réseau de barbelés, et de nombreuses batteries de 75, qui entouraient toute la position, complétaient les défenses de cette forteresse solide, contre laquelle Rommel avait fait peser presque tout le poids de ses divisions blindées, depuis le début de l'offensive. En effet, l'attaque initiale contre Bir Hakeim avait été déclenchée par une bonne moitié de la division « *Ariete* », soutenue par d'importants effectifs d'infanterie et une artillerie puissante.

L'ennemi attaqua par le sud, sur un front très étendu. Un sergent de la Légion étrangère m'a dit :

*« Nous fûmes assaillis par au moins une centaine de tanks moyens, accompagnés de quelques monstres de première grandeur. Lorsque l'ennemi se trouva à 1 800 mètres, nous ouvrimus le feu avec les soixante-quinze que nous avions capturés aux forces de Vichy après la campagne de Syrie. Ce sont de merveilleuses pièces. J'ai pu voir, l'un après l'autre, les tanks frappés par nos obus se coucher sur le côté comme des bêtes agonisantes. Puis ils explosaient, et leurs débris étaient projetés très haut dans le ciel. D'autres véhicules s'arrêtaient soudain, apparemment indemnes. Leurs tourelles s'ouvraient, les hommes d'équipage surgissaient et se mettaient à courir comme des fous dans le désert. Lorsque l'ennemi arriva à 900 mètres de notre ligne, nous avions déjà détruit plus de quinze tanks, mais les autres continuèrent d'avancer, sous le martèlement incessant de nos canons. Deux chars s'engagèrent dans le terrain miné. Par le plus extraordinaire des hasards, ils ne heurtèrent aucune mine. Ils se trouvaient à moins de 200 mètres de mon canon lorsqu'ils furent atteints. Frappés d'aussi près, ils volèrent littéralement en éclats. »*

Après la première attaque, les Français comptèrent sur le champ de bataille trente-sept tanks mis hors de combat. Pour être sûrs qu'aucun de ces chars ne serait récupéré et réparé par l'ennemi, ils dépêchèrent pendant la nuit des patrouilles qui achevèrent de détruire les véhicules endommagés.

Au cours de la seconde journée, aucune bataille ne se développa. Mais certains détachements français de reconnaissance annoncèrent au commandant que d'importants effectifs italiens avaient occupé de très fortes positions autour de Bir Hakeim, d'où ils commandaient toutes les voies d'accès à la place forte assiégée. En fait, les Français étaient cernés. Les intentions des Italiens étaient claires. Constatant qu'ils ne pouvaient pas enlever

la position d'assaut, par suite des pertes sérieuses déjà subies, ils voulaient essayer d'affamer la garnison de Bir Hakeim, en l'assiégeant et en attaquant systématiquement toutes les colonnes de ravitaillement.

Le siège fut maintenu dans toute sa sévérité pendant deux jours, mais au cours de ces quarante-huit heures, les Français menèrent un tel train d'enfer, que l'ennemi fut finalement obligé de se replier sur des positions plus éloignées.

Jour et nuit, des colonnes françaises effectuaient des sorties avec leurs pièces de soixante-quinze, avec des armes automatiques, et surprenaient des postes italiens qu'ils ravageaient, détruisant les colonnes de transport ennemies, mettant hors d'action plusieurs tanks.

Les Français savaient parfaitement que leur situation était précaire. Ils avaient de l'eau pour trois jours, mais dès les premières vingt-quatre heures de combat, une centaine d'Italiens avaient été faits prisonniers. Ensuite, un bataillon de troupes hindoues rallia le camp avec des batteries de campagne, mais sans aucune provision d'eau. Les rations furent alors réduites à quelques gorgées par homme. Un jeune colonel rassembla les soldats, leur exposa les difficultés de la situation et leur dit que lorsque les réserves d'eau seraient épuisées, il ne leur resterait plus qu'à prendre la formation de combat et à se précipiter avec leurs canons à travers les lignes italiennes. À aucun moment il ne fut question de se rendre. Aux demandes de reddition, présentées à deux reprises par l'ennemi, les Français répondirent par un mot historique. Pendant la troisième nuit du siège une patrouille rallia le camp avec un camion-citerne pris à l'ennemi. Il contenait douze mille litres d'eau. Le lendemain, une colonne britannique de ravitaillement força le passage et arrivait à Bir Hakeim.

C'est à partir de ce moment que les Allemands jugèrent opportun d'intervenir, vu que les Italiens étaient incapables de remporter le succès escompté : Rommel dépêcha sa 99<sup>e</sup> division d'infanterie, appuyée par plusieurs détachements de ses *Panzers*. Les nazis n'eurent pas plus de succès que leurs alliés. L'ardeur des Français, ajoutée à leurs soixante-quinze, repoussa les assaillants à tous les coups. Même les terribles *Stukas* ne purent apporter aucun changement à la situation.

Et ce n'est que par ordre supérieur, qu'au bout de seize jours, en emmenant tous leurs prisonniers et leurs canons, ils se replièrent, dans une sortie aussi héroïque que le siège.

*Émile Bigio,  
Correspondant de guerre du Daily Express*

## *L'enfer de Bir Hakeim, par Edward Kennedy*

*Edward Kennedy (1905-1963) est un correspondant de guerre au service de l'agence de presse américaine Associated Press. Il est particulièrement connu pour avoir été le premier à annoncer la capitulation allemande à Reims, dans la nuit du 7 au 8 mai 1945. Comme celui d'Émile Bigio, son article a été publié dans sa version française dans le n° 20 de la revue France-Orient en décembre 1942, précédé du chapeau introductif suivant :*

« Quelque part dans le désert libyen, Edward Kennedy, correspondant de guerre de l'Associated Press, a assisté à l'arrivée de la colonne des Français libres, qui pendant seize jours ont héroïquement tenu la place forte de Bir Hakeim, résistant à toutes les attaques d'un ennemi puissamment armé. Edward Kennedy a pu s'entretenir avec un des soldats de la France Libre, qui lui a confié ses impressions. »

Un caporal de la Légion étrangère de la France Libre m'a fait de l'épopée de Bir Hakeim le récit suivant :

« Dans la matinée du 22 mai, de forts contingents d'infanterie italienne, appuyés par un certain nombre de tanks, déclenchèrent une puissante attaque contre notre position de Bir Hakeim. Dès que l'ennemi fut en vue, nous ouvrimus le feu avec nos soixante-quinze, causant de grands ravages dans ses rangs. Un certain nombre de tanks furent mis hors de combat, et les troupes italiennes, voyant qu'elles ne pouvaient pas compter sur un concours efficace des éléments blindés, se retirèrent et installèrent leurs positions plus loin.

Ensuite, ce fut au tour des Allemands d'intervenir. Continuellement une pluie d'obus s'abattait sur nous, pilonnant tous les recoins de notre position. À travers les nuages de poussière et de fumée soulevés par les explosions continues, nous apercevions les silhouettes des soldats de l'Axe, qui essayaient de tirer profit du puissant feu de barrage de leur artillerie pour emporter la place d'assaut. Mais nos soixante-quinze ripostaient fermement et avec efficacité au feu de l'ennemi.

Le 2 juin, à 4 heures de l'après-midi, deux officiers italiens s'approchèrent de nos lignes, en auto. Ils faisaient flotter un drapeau blanc. Ils furent admis à l'intérieur de notre place forte, après qu'on leur eût bandé les yeux. Ils apportaient une demande de reddition de la part de Rommel. Le message disait : « Nous demandons votre capitulation, sinon vous serez tous exterminés. »

Naturellement, notre commandant ne prit pas en considération la demande de l'ennemi. Alors se déclencha contre notre position une série infernale d'attaques et de bombardements ininterrompus. Les coups se succédaient à une cadence effrayante, et on aurait dit qu'un ouragan surnaturel se fût soudain abattu sur nos têtes. Nous avions parmi nous le bataillon du Pacifique, formé en majeure partie de volontaires de Tahiti et de la Nouvelle-Calédonie qui affrontaient le feu pour la première fois. Ils se comportèrent de façon magnifique.

Ensuite vint une autre demande de reddition. Les Italiens nous firent dire que nous ne devions nourrir aucun espoir de nous en tirer, et que nous étions condamnés à périr si nous ne nous rendions pas. Pendant la nuit, l'ennemi envoya des patrouilles, dans le but d'enlever les mines que nous avions posées autour de notre place forte. Les détachements ennemis s'approchèrent tellement dans l'obscurité, que nous entendions leur voix. À coups de mitrailleuses, nous couvrîmes toute la surface occupée par ces patrouilles qui durent battre en retraite sans avoir pu mener leur tâche à bien.

*Le mercredi nous fûmes attaqués par les avions. Plus de soixante-dix avions ennemis se ruèrent sur Bir Hakeim, toute la journée durant, faisant pleuvoir leurs projectiles sur nous. À la tombée de la nuit, de nouvelles escadrilles vinrent nous bombarder. Si l'on pense que Bir Hakeim a une longueur de huit kilomètres et une largeur de six kilomètres, on se rendra compte du nombre de bombes qui vinrent percuter dans une surface aussi petite.*

*Mais la RAF ne demeura pas un seul instant inactive. Constamment elle abattit les ouvrages que l'ennemi avait édifiés autour de la place, gênant sérieusement toutes les tentatives d'attaque ébauchées par l'Axe.*

*Les troupes britanniques firent de sérieux efforts pour venir nous soulager de la pression terrible dont nous étions l'objet. Mais les effectifs de nos alliés avaient d'autres chats à fouetter à ce moment-là.*

*Pendant les rares instants d'accalmie, lorsque nos pièces ne tiraient pas continuellement, et que les canons de l'ennemi se taisaient, nous pouvions entendre au loin le grondement de l'artillerie britannique. Ces détonations lointaines nous apportaient l'espoir et nous incitaient à résister de toutes nos forces. Mais à aucun moment, nous n'eûmes l'impression que nos camarades avaient pu s'approcher de nous. Toutefois, nous entretenions une confiance aveugle en nos chefs, le général Koenig et le colonel Amilakvari, un Russe, commandant de la Légion étrangère<sup>1</sup>, lequel comme tous les légionnaires commença sa carrière militaire comme simple soldat.*

*À aucun moment nous n'avons réellement manqué de nourriture. Mais les attaques toujours plus puissantes, se succédaient à une cadence croissante. Aucune aide n'était en vue. La nuit dernière, nous reçûmes l'ordre de nous tenir prêts. Chacun de nous s'arma de son fusil et s'équipa d'une ration de nourriture et d'eau. À 21 heures 30 nous chargeâmes nos camions et nous prîmes la formation en colonne.*

*À minuit, nous établîmes un premier contact avec l'ennemi. Nous le rencontrâmes dans une obscurité très dense, coupée par endroits par les lueurs des mitrailleuses qui tiraient sans arrêt dans la nuit.*

*Nous étions en formation de combat, baïonnette au canon, et nos grenades à main parées. Sur l'ordre du capitaine Morel, nous chargeâmes. Avant d'avoir pu nous en rendre compte, nous étions dans une tranchée. Trois Allemands se dressèrent devant nous. J'en tuai un, le capitaine mit le second hors de combat, et le troisième s'enfuit. Pendant que d'autres Allemands accouraient pour nous barrer le passage, les mitrailleuses, guidées par le bruit du combat,*

<sup>1</sup> Le colonel Amilakvari, qui avait été décoré de la croix de la Libération par le général de Gaulle, et du Distinguished Service Order (DSO) après Bir Hakeim, a été tué à la tête de ses troupes lors des premiers assauts sur El Alamein, au début de l'offensive actuelle.

*tiraient sur nous sans arrêt. Quelques camarades, atteints par les balles s'affaîsèrent, mais tous les blessés qui le purent continuèrent à combattre et à avancer.*

*L'ennemi employait maintenant des balles explosives, pour nous tenir à distance. Il ne nous restait qu'une seule chance de salut : le corps à corps. Nous courûmes comme des fous, balançâmes nos grenades sur l'adversaire, et plongeâmes presque dans les explosions de nos propres engins. Pendant dix minutes, nous luttâmes dans une mêlée terrible. Nous employions nos armes et même nos poings. Pendant tout ce temps, les mitrailleuses continuaient à égrener leur tac-tac sinistre dans la nuit. Nous avons fini par passer... Je suis heureux de m'en être tiré... »*

C'est ainsi que les défenseurs de Bir Hakeim purent évacuer leur place forte, le mercredi soir, après avoir résisté aux assauts répétés de l'ennemi pendant plus de seize jours.

Les effectifs de la France Libre durent se frayer un chemin en combattant continuellement, et finalement une très grande partie de la garnison de Bir Hakeim atteignit le point déterminé du désert, où leurs alliés les attendaient.

Nous étions deux correspondants de guerre qui assistâmes à l'arrivée des héros de Bir Hakeim. Ils étaient exténués, mais le drapeau tricolore français et le fanion à croix de Lorraine, qu'ils brandissaient, dressaient encore leurs couleurs glorieuses vers le ciel.

Berlin et Rome avaient donné à leurs généraux des ordres stricts : ils devaient à tout prix s'emparer de ces héros ou bien les exterminer. Le chemin de Bir Hakeim jusqu'aux lignes britanniques fut un véritable calvaire pour les défenseurs de la place forte. Lorsqu'on constata que les lignes de ravitaillement vers Bir Hakeim n'étaient plus praticables, cette évacuation fut décidée. Un contingent britannique, protégé par une force de tanks, s'approcha de Bir Hakeim pendant la nuit, pour faciliter aux Français Libres l'opération de décrochement et de repli.

Il n'y avait pas de femmes à Bir Hakeim : les infirmières et une doctoresse avaient été évacuées avant le commencement de l'attaque. Par contre un détachement d'ambulanciers américains était demeuré dans la place.

*Edward Kennedy*  
*Correspondant de guerre de l'Associated Press*



*Des rescapés du bataillon du Pacifique, après la sortie de vive force (Amicale de la 1<sup>re</sup> DFL).*

## Un de Bir Hakeim, par Pierre Gosset

*Ce témoignage du médecin-lieutenant Pierre Gosset sur Léon Bouvier (1923-2005) est paru dans le n° 31 de France-Orient, en novembre 1943.*

Il y a deux pieds de neige dans les rues de Lwow. Au coin de la place, un gosse de quinze ans grelotte, un paquet de journaux sous le bras. Il n'a guère vendu beaucoup de *Prawda* ni beaucoup de *Izvestia*, car il ne parle pas un mot de russe, mais, au fond de sa poche, il a la précieuse carte rouge du travailleur, lui donnant, en territoire soviétique, droit à se vêtir, se nourrir, se loger, tous les droits de l'être utile à la communauté.

Ce gosse, qui fut chassé de Varsovie par les bombardements de septembre et qui fut refoulé par les Roumains à la frontière de l'Ukraine, je l'ai devant moi aujourd'hui, il porte sur sa poitrine la croix de la Libération et la croix de guerre que lui a décernées le général de Gaulle. Il les a conquises héroïquement à Bir Hakeim, et une manche vide pend le long de sa vareuse.

D'une voix posée, en courtes phrases, il me raconte par quelles voies étonnantes le petit vendeur français de journaux de Lwow s'est trouvé sur le champ de bataille libyen...

\*

En septembre 1939, le petit Bouvier se trouvait avec son père à Varsovie. Trois semaines plus tard, il est orphelin, son père est tué par une bombe allemande. L'adolescent prend place dans la lamentable cohorte des civils qui fuient l'envahisseur. Ils se dirigent vers la Roumanie. Ils sont sauvés ! Non. Impitoyablement, les soldats roumains les refoulent dans la zone polonaise occupée par la Russie.

Pendant huit mois, Bouvier va subsister péniblement. Il n'y a pas de place pour les bouches inutiles. Chaque matin, il va chercher le paquet de journaux à vendre, mais il ne perd jamais l'espoir de rejoindre la France.

Et c'est en mai 1940, au moment où l'enfer s'abat sur notre pays, qu'on tolère le passage de la Roumanie et le séjour à Bucarest. Lorsqu'il y arrive, c'est pour entrer à l'hôpital. L'hiver polonais est trop dur pour lui.

Ému par le jeune garçon, le consul de France Moeneclay<sup>1</sup> s'intéresse à lui, le choie, le reconforte. Un jour, il doit lui apprendre la défaite et l'armistice honteux.

Dans les rues de Bucarest, les uniformes allemands apparaissent, chaque jour plus nombreux. La Roumanie cesse d'être un État souverain.

Bouvier s'inquiète bientôt de ne plus voir son protecteur. Il se rend au consulat et s'informe. On lui donne une réponse vague : « *Le consul est absent pour un long voyage.* » Mais encore, il veut savoir. Alors on lui confie à mi-voix : « *Il a rejoint la France Libre.* »

– *La France Libre ? Qu'est-ce que c'est que cela ?*

– *Vous ne savez pas ! Il y a trois semaines, à Londres, un général de chez nous, le général de Gaulle, a appelé au micro tous les Français qui, comme lui, n'acceptaient pas l'armistice.*

Ces quelques mots suffisent pour enflammer notre jeune enthousiasmé. Bouvier rejoindra les forces du général de Gaulle

qui l'appelle. Les derniers Français qui sont là se feront complices de son projet : les représentants britanniques, gagnés à sa cause, lui obtiendront de passer par la Turquie pour rejoindre la Syrie et Vichy. Ce n'est pas exactement son projet. Dès qu'il est à Ankara, il se rend chez le consul de Grande-Bretagne et le supplie de lui permettre de rejoindre les FFL<sup>2</sup> d'Égypte.

Il plaide avec une ardeur si généreuse qu'on ne peut lui résister, il traverse la Palestine et arrive au Caire.

Il a seize ans tout ronds. Tout juste l'âge auquel on dit, avec une voix grave, pas trop bien assurée : « *J'ai 18 ans* », lorsqu'on veut s'engager.

Mais l'entraînement est rude, très rude, dans l'infanterie coloniale. Au bout de quelques semaines, les officiers remarquent la jeune recrue qui peine sans se plaindre. Un jour, Kœnig<sup>3</sup> l'appelle : « *Toi, mon bonhomme, tu vas me dire ton âge, et sans mentir cette fois-ci.* »

Bouvier baisse la tête et avoue.

« *Bon, conclut Kœnig. Le meilleur service que tu peux rendre en ce moment à ton pays est de continuer tes études. Tu vas aller faire ta philo au lycée du Caire. C'est un ordre. Tu peux rompre.* »

Rageur, mais soumis, le vendeur de journaux redevient lycéen. Ce n'est pas simple, lorsqu'on a du sang. Des semaines passent. Approchent les examens. Coup de tonnerre : l'affaire de Syrie se déclenche.

En deux heures, en civil, Bouvier se sauve du lycée. Il quitte l'Égypte, traverse toute la Palestine et arrive à Damas, rien moins que rassuré, mais décidé à se présenter pourtant au terrible Kœnig.

Le général lève les bras au ciel, mais se laisse émouvoir à moitié. Pourtant, la recrue est trop jeune encore pour se battre. Bouvier fera de l'occupation, puis servira d'interprète auprès de la commission franco-britannique.

Ainsi s'amorce l'hiver 1941. Des bruits courent dans les états-majors. Bientôt une nouvelle se précise, puis les préparatifs se font au grand jour : la brigade de Kœnig part pour l'Égypte où la situation empire.

Bouvier demande, pour la troisième fois, à être reçu par le général Kœnig. Il lui présente une requête.

« *Non, lui répond le général, tu es trop jeune. Rien à faire. Je ne t'accorde aucune autorisation et ne t'emmène pas. Mais si ça t'intéresse de le savoir, nos camions passent demain à six heures sur la route au sud de Damas.* »

Six heures et quart... Bouvier roule vers l'Égypte, juché sur un camion de la colonne. Les scribes se débrouilleront entre eux. Trois mois plus tard, à Halfaya, en pleine bataille, un avis de mutation officiel arrivera, précisant la situation irrégulière du caporal Bouvier.

<sup>1</sup> Pierre Moeneclay (1899-1981), engagé dans les Forces françaises libres en Égypte le 17 octobre 1940 (NDLR).

<sup>2</sup> Les Forces françaises libres (NDLR).

<sup>3</sup> Le commandant Pierre de Chevigné, selon le Dictionnaire des compagnons de la Libération (Elytis, 2010), p. 161 (NDLR).

Pour lui, c'est enfin le combat. Dans les sables, aux confins de la Libye, Rommel prépare une dernière poussée. Les Français vont jouer un rôle glorieux dans la bataille. Dans le sillage de Kœnig, qui l'a pris avec lui, Bouvier va avoir son baptême du feu au cours d'opérations de harcèlement souvent périlleuses. Mais il voudrait participer de plus près à l'action.

– *Que sais-tu faire ?* lui demande son chef.

– *Conduire une automobile*, répond l'autre fièrement.

– *Eh bien ! tu vas conduire une automobile.*

C'est ainsi qu'à Bir Hakeim le caporal Bouvier de la 101<sup>e</sup> compagnie train-auto, pilote un des 80 camions formés en colonne pour ravitailler à tout prix la position de Bir Hakeim encerclée et prise sous le feu incessant de l'ennemi. Kœnig réclame désespérément des obus de 75. Pendant trois jours, la colonne tourne dans le désert où il n'y a ni lignes, ni front, mais où les camions ne trouvent nulle brèche pour passer entre les postes allemands et italiens surgis de partout.

Au cours de cette bataille fantomatique, Kœnig tient pourtant.

Il faut, quoi qu'il en coûte, forcer le siège.

Quinze camions foncent à travers les postes allemands dans un nuage de sable, avec une folle audace<sup>4</sup>. Et dans la poussière, soudain, se dresse une silhouette ; celle de l'aspirant qui est sorti à pied de la position assiégée pour venir à leur rencontre. Il va les guider en marchant devant eux pour leur faire traverser les champs de mines. Il y a des postes de l'Axe à cent mètres de chaque côté. L'inévitable se produit : le convoi est repéré.

En dix minutes, les camions criblés de balles et d'obus s'abattent.

Les hommes se sont plaqués dans les moindres creux de terrain, n'espérant plus grand chose. À côté de leur camion. Bouvier et ses camarades voient soudain la bâche de leur véhicule bourré

de munitions prendre feu. Dans quelques instants, toute la cargaison va sauter, provoquant l'explosion des autres camions. Le jeune homme remonte alors à bord sous le feu de l'ennemi, arrache la bâche, éteint l'incendie et prend à pleins bras la caisse de fusées qui risque de provoquer la catastrophe.

Au même instant, un « *Stuka* » pique sur le camion et une balle incendiaire provoque l'explosion de la caisse. Bouvier se retrouve gisant sur le sol, le bras arraché net.

La situation n'est plus tenable. L'officier décide de foncer à travers tout, pour qu'au moins deux ou trois camions parviennent jusqu'aux assiégés. Bouvier demeure sur le terrain, avec un garrot rapidement fait, qu'il est obligé de maintenir avec les dents et avec, comme viatique, une bouteille de whisky.

C'est là que, miraculeusement, une demi-heure plus tard, une patrouille écossaise dans les lignes ennemies découvre le moribond. Elle le ramène jusqu'à sa base. Un médecin s'y trouve par chance. Les soldats écossais, tous sans exception, s'offrent à donner leur sang au jeune Français.

Après deux transfusions, on accorde à Bouvier la chance de s'en tirer. On le couche dans un camion. L'infirmier prend le volant avec mission de le ramener aux postes anglais. Ils ont pour sept jours de vivres. Chaque matin, chaque midi et chaque soir, l'infirmier fait une piqûre de morphine au blessé qui vit dans l'inconscience béate la plus complète, et le chauffeur pique des crises de rage en entendant le blessé, en pleine euphorie, s'esclaffer doucement tandis que les rafales des mitrailleuses saluent leur passage à proximité des postes allemands.

\*

Telle est l'histoire du gosse des rues de Lwow, de ce soldat de Bir Hakeim. Je ne l'ai pas enjolivée. Je l'ai racontée avec les mots simples qu'il a employés pour me la dire. Et c'est avec les mêmes mots qu'il faudra la raconter un jour à tous les lycéens de France.



<sup>4</sup> Le 8 juin 1942 (NDLR).

Un camion chargé de soldats et son trophée, un pavillon nazi à croix gammée (Amicale de la 1<sup>re</sup> DFL).

## La 1<sup>re</sup> BFL à Bir Hakeim

par Jacques Roumequère

Ce texte de Jacques Roumequère (1917-2006), aspirant au 1<sup>er</sup> régiment d'artillerie à Bir Hakeim, compagnon de la Libération, est paru en août 2005 dans le n° 113 de l'Objectif, organe trimestriel de la Fédération nationale de l'Artillerie.



Jacques Roumequère  
(coll. particulière).

Le 15 février 1942, après l'arrivée la veille, en pleine tempête de sable, d'un détachement précurseur venu en reconnaissance, l'état-major de la BFL<sup>1</sup> prend possession à Bir Hakeim d'un périmètre délimité par un champ de mines de 12 km de pourtour ébauché par la 150<sup>e</sup> brigade qu'elle vient relever.

Les unités de la BFL, arrivées à Bir Hakeim le 15 et le 18 sous une pluie battante après que leurs véhicules aient patiné dans la boue pendant trois heures, se sont aussitôt déployées sur le périmètre en question.

Sa mission initiale consiste à aménager un camp fortifié devant servir de pôle d'ancrage au barrage de mines en son extrémité sud, où elle tiendra ensuite garnison, pour veiller à son intégrité et protéger les arrières sud du corps de bataille allié, réparti dans une poche délimitée par la mer de Gazala à Tobrouk, et le champ de mines.

Sa seconde mission consistera donc à contenir les assauts des unités blindées ennemies qui l'isoleront totalement par un siège visant à l'anéantir, ceci pendant les trois à sept jours, au plus, nécessaires à la 8<sup>e</sup> armée pour neutraliser dans le nord le corps de bataille de Rommel.

Elle ne devrait donc participer que marginalement à la première phase de la bataille qui s'annonce, dans l'attente de la défaite de Rommel, dont la retraite sera précédée par la ruée des alliés sur la Tripolitaine, seconde phase où la BFL devra la prendre de vitesse et se rendre maîtresse du verrou d'El Agheila.

Une défense de la position exclusivement antichar lui est donc prescrite à cet effet par l'état-major de la 8<sup>e</sup> armée qui, ayant jugé hautement improbable l'éventualité d'une attaque frontale par une infanterie d'une certaine importance, affirmait qu'elle ne subirait que des assauts de blindés.

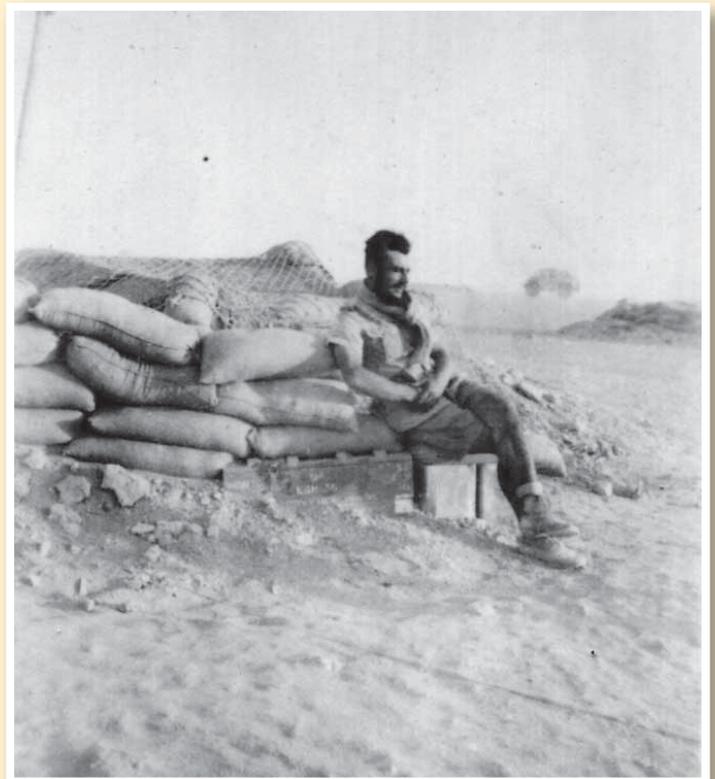
Il n'est prévu en conséquence aucune protection par réseau dense de barbelés et de mines antipersonnel, les ratissages et la concentration des tirs de l'artillerie devant suffire, selon l'état-major, pour arrêter les dits assauts de l'infanterie.

### Bir Hakeim « Fort Vauban » du désert

Le général Koenig, commandant la BFL étant retenu à l'état-major du Caire, le général de Larminat, commandant la division française libre, exerce, en attendant son retour et l'arrivée de la seconde brigade, une autorité directe sur la 1<sup>re</sup> BFL.

Dégagé des réglementations pointilleuses et des conceptions obsolètes par son entrée en dissidence, il définit un dispositif défensif spécifique, sans précédent dans les normes de l'armée française, dont la structure s'appuie sur quatre éléments fondamentaux dont la parfaite coordination sera essentielle durant les combats :

- une protection contre les bombardements terrestres et aériens par enterrement des postes de tir, des abris du personnel, des PC et du matériel ;
- un complexe de mines hermétique susceptible de bloquer l'assaillant pour le maintenir sous les tirs des armes lourdes et de l'artillerie ;
- les 75 modifiés en antichars de l'infanterie situés à « l'affût » sur deux lignes de défense antichar parallèles le long du champ de mines qui ceinture la position, afin de s'opposer aux tentatives de pénétration ennemies ;
- une artillerie dont les batteries sont capables de tirer « tous azimuts » afin de couvrir l'intégralité du champ de bataille et compenser la faiblesse d'un effectif de seulement 26 canons dont la portée est limitée à 12 km.



Jacques Roumequère à Bir Hakeim (coll. particulière).

<sup>1</sup> La 1<sup>re</sup> brigade française libre (NDLR).

Il décide de conserver le dispositif ternaire ébauché par la brigade anglaise, dont l'organigramme ne comprenait que trois bataillons déployés en trois quartiers périphériques bordant chacun environ quatre kilomètres curvilignes du champ de mines et affecte trois des quatre bataillons de la BFL en périphérie de la position :

- BM2<sup>2</sup> en « B » ;
- 2<sup>e</sup> BLE<sup>3</sup> en « C » ;
- bataillon du Pacifique et bataillon de l'infanterie de marine en « D » ;

Le 3<sup>e</sup> BLE est tenu en réserve à proximité du PC du point d'appui en « A », avec l'hôpital et les services, prêt en permanence à se porter sur un point menacé afin d'arrêter la progression de l'assaillant et le contre-attaquer.

Le Général confie la conception et la réalisation de ce plan aux deux officiers commandant les deux unités clés de son dispositif défensif, le génie et l'artillerie, dont les actions concomitantes sur les assauts de l'ennemi auront des effets déterminants.

## Le capitaine Gravier

Le capitaine Gravier, « officier génie » de l'état-major du Général, est chargé de protéger les approches du point d'appui par un champ de mines pratiquement impénétrable, ce qui implique deux opérations :

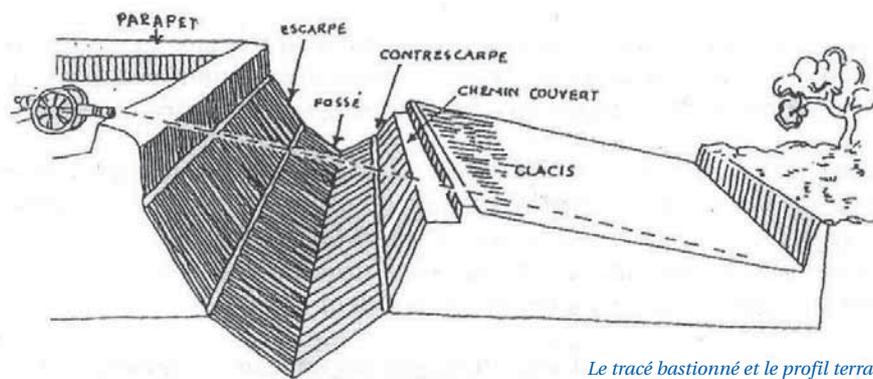
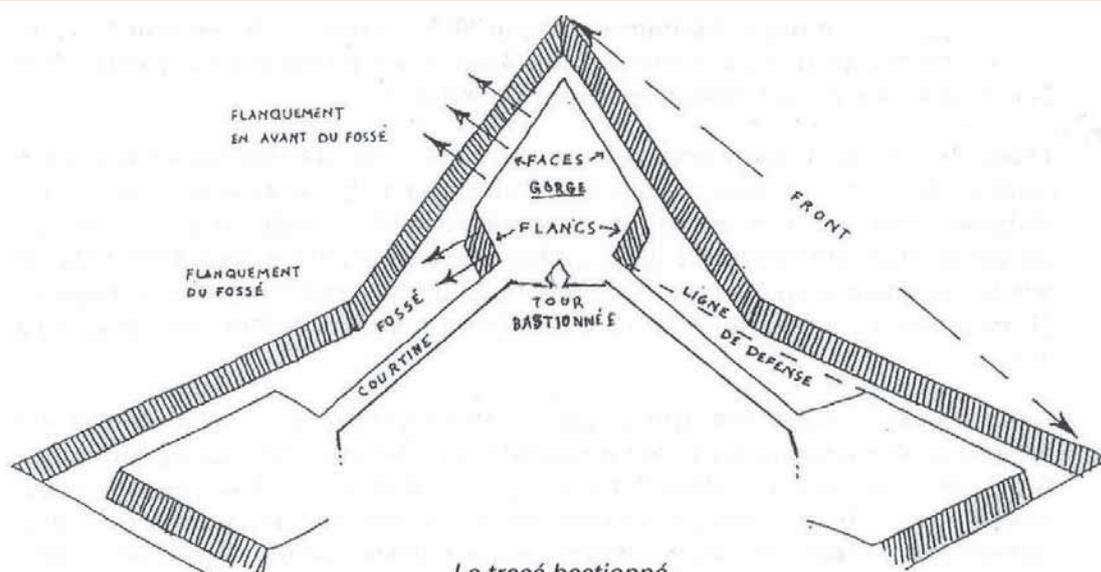
## L'adaptation d'un tel dispositif aux conformations spécifiques de la situation.

Pendant deux années passées à l'École militaire et d'application du génie, sa promotion avait reçu un enseignement de la fortification dont les élèves, dit-il, avaient été fortement marqués, particulièrement par Vauban.

En analysant sur place les conditions prévisibles du siège que devrait subir le camp retranché selon les prévisions des états-majors, il constate qu'elles se prêtent à la stratégie d'assaut des places fortifiées conçues par Vauban dont le processus est exposé dans un ouvrage sur *Trois siècles d'architecture militaire* :

- investissement total de la place coupant toute liaison avec l'extérieur ;
- installation du dispositif de siège ;
- reconnaissance des défenses de la place et identification de leurs points faibles ;
- mise en place d'un plan de défense des moyens de rupture au plus près de l'emplacement choisi pour l'assaut ;
- l'assaut pour ouvrir et conforter une brèche dans l'enceinte fortifiée ;
- pénétration massive par cette brèche des troupes qui submergent la garnison et la neutralisent.

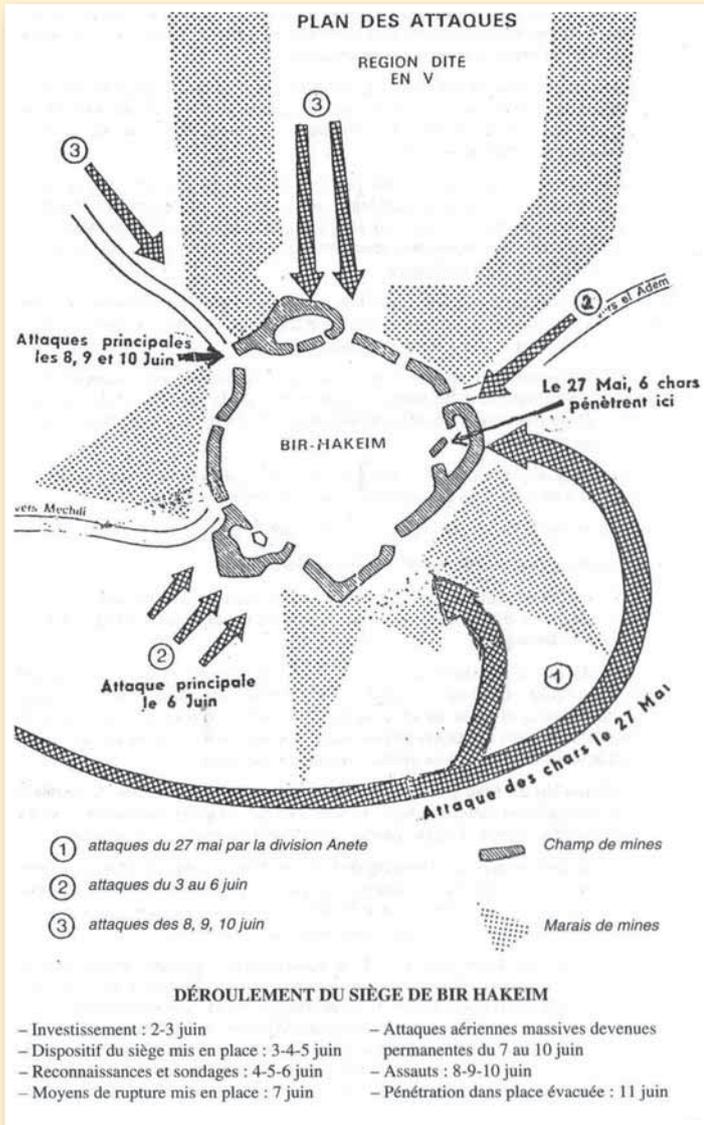
Rommel conduira effectivement le siège de Bir Hakeim selon ce plan.



Le tracé bastionné et le profil terrassé, éléments des fortifications conçues par Vauban (L'Objectif).

<sup>2</sup> Le bataillon de marche n° 2 (NDLR).

<sup>3</sup> Le 2<sup>e</sup> bataillon de Légion étrangère (NDLR).



Les différentes phases du siège de Bir Hakeim (L'Objectif).

## Le raccordement au barrage de mines « Gazala - Bir Hakeim »

Le raccordement au barrage de mines « *Gazala - Bir Hakeim* » de ce dispositif qu'il réalisera sous l'autorité du général commandant le génie du 30<sup>e</sup> corps britannique, responsable de la réalisation de l'ensemble du barrage protecteur de la 8<sup>e</sup> armée, qui comprend deux larges bandes minées en forme de V dont le camp fortifié est le pôle d'ancrage au sud.

Lorsque Gravier le sapeur de la brigade lui soumettra son plan avec l'aval du général de Larminat, il recevra l'agrément assorti, pour réaliser cette mission, que la compagnie de sapeurs-mineurs de la BFL ne peut mener à elle seule, de la mise à sa disposition d'une compagnie du *Royal Engineers* du corps d'armée, à laquelle s'ajouteront deux sections des pionniers de la Légion.

Achevée, sa réalisation sous la direction de Gravier aura exigé trois mois de travail sans repos.

L'analyse des fonctions de la fortification de Vauban suggère au capitaine Gravier une adaptation de sa configuration et de son principe de fonctionnement à la situation locale pour la défense antichars de Bir Hakeim :

- le profil terrassé des fortifications Vauban est essentiellement composé d'un rempart d'enceinte qui constitue la principale

protection, bordé par un fossé qui retarde l'approche de l'assaillant et le maintient sous les tirs rasants des défenseurs. Ce dispositif défensif est complété par des réduits en demi-lune qui contrôlent les portes de l'enceinte donnant accès dans la place ;

- le tracé bastionné de l'ouvrage comporte des saillants effilés qui contrôlent en enfilade les angles morts du fossé et contraignent l'assaillant à se diriger vers la naissance de ses redans où canons et mousqueterie se tiennent à l'affût ;

- les ouvrages massifs en surélévation, sont composés d'éléments dont chacun exerce une fonction défensive complémentaire des autres :

- le rempart d'enceinte constitue la principale protection, dont les réduits en demi-lune contrôlent les portes donnant accès dans la place ;

- le fossé qui le borde retarde l'approche de l'assaillant ;

- les bastions d'où les mousqueteries juchées à leur sommet battent en enfilade les angles morts du fossé se soutiennent mutuellement grâce à leurs flanquements réciproques en forme de saillants qui s'évasent jusqu'au rempart d'enceinte sur lequel ils sont ancrés, où ils se rejoignent ;

- un glacis couvre les approches, dont le profil et la courbure épousent la trajectoire des tirs rasants des défenseurs sur l'assaillant bloqué par le fossé et les bastions qui le maintiennent sous leurs feux.

Le capitaine Gravier substitue un complexe miné aux ouvrages dont l'adaptation au terrain, difficulté majeure dans le passé, est facilitée par la planéité en surface du site de la fortification de Bir Hakeim laquelle différera de celle de Vauban en ce que celle-ci présentait un profil terrassé en surélévation, alors que les mines sont enterrées à même le sol.

En outre, remparts, remblais, fossés et glacis n'opposaient qu'une obstruction passive aux assaillants, la résistance active étant entièrement du ressort du plan de feu des assiégés, alors que la capacité destructrice des mines en fait des armes qui exercent ce rôle par nature.

Ces deux particularités rendaient inutiles les bastions surélevés et leurs flanquements réciproques, en regard l'un de l'autre, qui permettaient à la mousqueterie juchée sur les remparts de battre les angles morts qui sont inexistantes en terrain plat où les mines, armes destructrices par elles-mêmes, se substituent aux bastions pour assurer cette fonction.

Toutefois, Gravier retient le principe du tracé bastionné en raison de l'espace en entonnoir qui sépare ces bastions, et contraint l'assaillant à se diriger vers son goulot où canons et armes lourdes et automatiques se tiennent à l'affût, protégés par le champ de mines.

Il conçoit deux catégories d'espaces minés en modulant la texture et la densité des mines de manière à ce que chacune exerce des fonctions défensives semblables à celles des remparts et des bastions de Vauban, et il les inscrit dans une géométrie comparable :

- le « *champ de mines* », formé par une bande minée dense et continue, doublée aux endroits sensibles, ceinture la position et oppose une obstruction majeure et ultime aux tentatives de pénétrations en force, comme le rempart d'enceinte de la fortification Vauban.

- la zone « *marais de mines* » de moindre densité bloque la progression de l'assaillant et le maintient sous les tirs des armes lourdes : elle remplit la fonction du fossé retardateur et celle du glacis en pente qui maintenaient l'assaillant sous les feux de l'air, des chars, de l'infanterie et de l'artillerie (*Histoire de la 8<sup>e</sup> armée d'Afrique*).

## L'analyse des fonctions de la fortification Vauban

Ce complexe de mines « *Vauban* » a été analysé comme suit par son concepteur dans une brochure, « *La vérité sur Bir Hakeim* », dont nous avons extrait les précisions techniques assorties de citations en italique :

- une « *bande de mines antichar* » dense et continue (11 900 mines antichars), qui ceinture la position comme le rempart d'enceinte de la fortification Vauban, est chargée d'opposer comme lui une obstruction ultime majeure aux tentatives de pénétration en force. En faisant obstacle à la progression de l'assaillant, elle le maintient sous les feux de l'artillerie et des tirs rasants des 54 canons de 75 antichars et armes lourdes des assiégés répartis, à l'affût, au long de sa lisière.
- cette bande est doublée autour du « *fort* » (construction rudimentaire en brique, qualifiée pompeusement ainsi par les méharistes italiens) [3 100 mines antichars], de l'observatoire d'artillerie au nord-ouest [1 400 mines antichars], et des « *pill boxes* », réduits antichars fortement armés à chacune des portes du camp retranché qui jouent le rôle des « *demi-lunes* » protégeant les accès des fortifications de Vauban [1 400 mines antichars].
- quatre marais de mines antichars, de moindre densité et de forme triangulaire en « *V* » inspirés des bastions de Vauban, étoilent son pourtour devant le fortin et les trois secteurs du dispositif ternaire du point d'appui « *sur des surfaces considérables (3 600 hectares) truffés d'éléments de champ de mines isolés de 100 mètres de long – 2 mines par mètre – prolongent la protection des approches du point fortifié [63 300 mines antichars], renforcés sur leur lisière par 2 000 mines antipersonnel afin de dissuader leur déminage, allant jusqu'à 3 km en profondeur* ». Un espace déminé formant un entonnoir les sépare, il canalise les assauts de l'adversaire sur les tirs rasants des antichars positionnés à l'abri en son goulot et assurent aussi la fonction essentielle des bastions d'antan en maintenant l'assaillant sous les tirs combinés de l'artillerie et des antichars de l'infanterie.
- le rattachement à la ligne de défense Gazala-Bir Hakeim se fait par deux bandes minées sur 8 km des deux branches du V [3 200 mines antichars].

Le plan de mines de Bir Hakeim présente ainsi des analogies frappantes avec celui de Neuf-Brisach, modèle de fortification Vauban en terrain plat, son efficacité sera consacrée dès le premier assaut du 27 mai qui s'est soldé par la fuite des blindés de la division *Ariete*, laissant 32 chars sur le terrain dont la moitié avait sauté sur les mines.

Par la suite, l'incapacité des assauts germano-italiens, bloqués par le champ de mines sous les feux des Français, à emporter la décision en dépit des pilonnages terrestres et aériens massifs sur le camp retranché, montre que cet agencement a effectivement fonctionné avec succès selon les principes du système Vauban.

Les notes de Rommel montrent en effet comment le dispositif de mines a agi avec succès, selon les modalités de fonctionnement de ce système : « *la principale difficulté consistait à ouvrir des brèches dans les champs de mines sous le feu des troupes françaises...* ». En effet, écrit-il, l'obstacle créé par le marais de mines maintenait mes troupes d'assaut sur « *un terrain caillouteux n'offrant aucune possibilité de camouflage et le feu violent des Français ouvrait des brèches dans nos rangs* ».

Il comprend alors qu'un assaut par les blindés se heurterait à la redoutable efficacité de l'épais glacis de mines qui protège les approches du camp fortifié et déterminerait des pertes trop lourdes : la densité de ce véritable rempart de mines jointe aux tirs rapides et tendus des 75 antichars empêcherait les rescapés d'obtenir la décision.

L'avant-veille de la sortie de vive force des Français Libres, Rommel constitue pour en finir un puissant groupe de choc qui donnera l'assaut final sur un point faible repéré dans le nord-ouest, devant le BM2.

Cette formation, couverte par une forte concentration d'artillerie et un pilonnage sévère de la *Luftwaffe*, comprenait deux bataillons de la division *Trieste* et onze *Mark IV* du régiment brandebourgeois, renforcés par trois bataillons de pionniers chargés d'ouvrir un passage à travers le dispositif de mines qui ceinture le camp retranché.

En confiant au colonel Hecker, commandant le génie d'armée, le commandement de ce groupe d'assaut dont la primauté donnée aux pionniers était autant inhabituelle que leur nombre, Rommel rend implicitement un hommage marqué au concepteur du dispositif de mines qui protège la place et lui oppose une résistance sans failles.

Le dernier jour précédant l'abandon de la position, Hecker lance un ultime assaut avec ses troupes d'élite sur ce point faible de la défense, mais le soir, il avait seulement pu entamer le marais de mines sans parvenir à y pratiquer le passage qu'il ouvrira le lendemain... trop tard, la garnison s'étant évaporée dans la nuit !

## Le chef d'escadron Laurent-Champrosay

Le chef d'escadron Laurent-Champrosay qui commandait le régiment d'artillerie divisionnaire se vit confier la mission de couvrir « *tous azimuts* » les approches du camp retranché.

Il ne disposait en tout que de quatre batteries de six canons de 75 mm dont le nombre, le calibre et la portée étaient très inférieurs à ceux de l'artillerie adverse qui se positionnait systématiquement hors de leurs atteintes ; il s'y ajouta au cours des opérations deux canons anglais de 25 livres, aux performances identiques récupérés sur le champ de bataille.

Le dispositif « *hors normes* » qu'il imagina pour compenser cette infériorité patente, aussi original en soi que celui du complexe miné du capitaine Gravier, et parfaitement adapté comme lui aux spécificités du terrain, utilisait au maximum la supériorité des cadences de tir du canon de 75 et sa maniabilité qui feront des ravages chez l'adversaire.

- Les six pièces d'une batterie sont partagées en trois sections, ce qui permet d'en détacher une pour participer avec l'infanterie à d'éventuelles opérations volantes de commando ou de harcèlement de l'ennemi à l'extérieur du point d'appui.
- Le front de batterie tel que l'a décrit le colonel Morlon présente les six pièces « *pointées sur un gisement de surveillance* » et disposées en quinconce, à 50 mètres les unes des autres, sans que plus de deux en soient alignées, afin de diminuer les risques de mitraillage aérien en enfilade.

L'exécution des tirs s'effectue selon deux modalités :

- le « *tir de soutien* » à un bataillon est commandé depuis son observatoire par le commandant de la batterie qui l'appuie, il en définit les éléments et dirige les réglages ;
- Le « *tir groupé* », qui associe plusieurs batteries, effectue des interventions foudroyantes aussi bien en tirs d'arrêt qu'en appui direct, concentrées sur tous secteurs menacés.

Elles sont décidées par le commandant Champrosay qui les coordonne depuis son observatoire, dont l'état-major en calcule les éléments pour chaque batterie concernée et les transmet immédiatement et directement à son lieutenant de tir. Le réglage est effectué ensuite par le commandant lui-même.

Pendant les derniers jours du siège, alors que plus de la moitié des canons du régiment avaient été détruits, il réussit des tirs correctement ajustés et parfaitement alignés effectués par plusieurs canons de batteries différentes.

L'invulnérabilité du camp fortifié découla de la complémentarité parfaitement coordonnée entre le dispositif d'interventions foudroyantes et synchronisées « *tous azimuts* » de l'artillerie et l'efficacité du système de mines conçu par le capitaine Gravier.

Il est indéniable en effet que les 3 700 défenseurs de Bir Hakeim ont pu résister pendant quinze jours aux assauts massifs des 30 000 assaillants de divisions d'élite germano-italiennes parce qu'ils n'eurent pas à les affronter en un combat au « *corps à corps* » qu'un passage ouvert dans le champ de mines aurait permis.

Dans des conditions comparables, la garnison de Oualeb, qui n'avait rien à envier aux Français Libres en matière de courage et de sacrifice, a été anéantie en quarante-huit heures dès que ses défenses furent percées alors qu'elle disposait d'une importante artillerie lourde, dont ne bénéficiait pas Bir Hakeim et était renforcée par une brigade de chars.

Une semaine plus tard, la puissante place fortifiée de Tobrouk tombait dans les mêmes conditions, deux jours après son investissement par Rommel.

Certes, ce système de mines eût été insuffisant pour contenir à lui seul les assauts de l'ennemi sans la parfaite synchronisation des tirs des deux autres composantes de base du dispositif de défense de la position avec sa double fonction de convergence de l'assaillant sur le champ de tir, et de son maintien sous leurs feux :

- Les antichars de l'infanterie placés sur son pourtour, en parfaite cohérence avec son tracé, croisaient leurs tirs rasants sur les aires d'approches où les mines canalisaient les assaillants livrés à leurs effets particulièrement meurtriers.
- Les 75 du 1<sup>er</sup> régiment d'artillerie réussirent à maintenir jusqu'au dernier jour un soutien indéfectible à l'infanterie par ses tirs de barrage et d'arrêt, malgré la perte de 60 % des canons.

Après la défaite des blindés alliés, la résistance de Bir Hakeim étant devenue l'élément déterminant de l'issue de la bataille de Marmarique, sa garnison a soutenu pendant quinze jours un combat inhumain, sans défaillance individuelle ni collective.

Pendant ces quinze jours en effet, le « *Fort Vauban du désert* » a fait face victorieusement à des assauts incessants, soutenus à un contre dix avec des moyens en quantité, puissance et calibres sans commune mesure avec ceux de l'adversaire.

Sa garnison a maintenu intacts les 15 km<sup>2</sup> de la position sous le déluge de 45 000 obus de gros calibre tirés par l'artillerie lourde adverse, relayés par le matraquage de 1 400 tonnes de bombes déversées par une escadre aérienne de 1 300 avions dont les vagues comprenaient un nombre croissant de bombardiers allant jusqu'à 200 renforcés par 400 autres le dernier jour (source allemande).

Au matin du 11 juin, elle eut la fierté d'avoir gardé intacte la position de Bir Hakeim confiée à sa garde en tenant tête à un ennemi dix fois supérieur en nombre, et de ne l'évacuer que sur ordre du haut commandement, au terme d'un siège prévu pour ne durer que trois à cinq jours.

Rommel, inspectant le camp fortifié qui lui a tenu tête, dénombra 1 200 emplacements de combats pour infanterie et armes lourdes, et constate que « *... les Français disposaient de positions remarquablement aménagées et admirablement protégées contre les*

*bombardements par obus et les attaques aériennes* », et il déclare à ses officiers :

« *Ici, messieurs, il ne pouvait y avoir que des soldats au moral de fer, servant parfaitement leur armement et commandés par un chef de valeur et énergique* ».

## L'approvisionnement

Un ultime convoi de notre régiment du train étant bloqué par une nuit noire à proximité de la position, le lieutenant Bellec se porte à sa rencontre en traversant la défense ennemie et revient à Bir Hakeim avec 13 des camions du convoi et deux citernes d'eau.

- L'eau requise journalièrement pour les 3 700 hommes du camp retranché est de 33 tonnes, basées sur la ration 8<sup>e</sup> armée de 4 litres par homme plus 2 litres pour la cuisine mais après l'apport des prisonniers et des Hindous, lesquels s'étaient mis à l'abri du soleil sous les véhicules dont ils ont bu l'eau des réservoirs, la ration dut être réduite une première fois à 2 litres le 1<sup>er</sup> juin. L'une des citernes d'appoint ayant été mitraillée, cette ration sera réduite à nouveau à 1,5 litre le 3 juin.

- Les munitions furent consommées à une cadence imprévue par les tirs de barrage d'arrêt et antiaériens requis, notamment à partir du 5 juin pour contenir les assauts incessants contre la ceinture de mines et le pilonnage de l'aviation :

- l'artillerie a tiré 42 000 obus de 75 dont la plupart furent apportés par les convois, en nombre toutefois insuffisants, obligeant à réduire la cadence des tirs ;
- la DCA<sup>4</sup> a consommé 47 000 obus de *Bofors*.

Bombardements subis pendant le siège (sources allemandes) :

- Plus de 45 000 obus encaissés sur les 15 km<sup>2</sup> de la position, tirés par les 182 canons des batteries lourdes allemandes et italiennes allant du 105 au 210 mm, et auxquels s'ajoutent les tirs de 84 pièces d'artillerie de campagne comprenant 20 canons de 88 particulièrement redoutables. Cette puissante artillerie s'est constamment tenue hors de la portée des seules 26 pièces du 1<sup>er</sup> RA dont disposait le camp retranché au début du siège le 27 mai, réduites au cours des combats à 16, puis 9 les derniers jours.
- 700 tonnes de bombes déversées au cours de 1 400 piqués d'avions opérant par vagues de 20 puis 40 et enfin 60 *Stukas* et *Junkers 88* d'une escadre de 1 030 avions détournés de Russie pour les combats de Libye. Il s'y ajoutera une formation de 100 bombardiers *JU 88* et *Messerschmitt 110* venus de Crète à deux reprises le 10 juin pour soutenir l'assaut final des forces de l'Axe sur Bir Hakeim.

## Conclusions

Les effectifs et les armements de la BFL comparés à ceux des troupes qui l'assiégeaient, et d'autre part la confrontation entre le chiffre relativement réduit des pertes de la garnison durant le siège avec le nombre et la densité des bombes et des obus déversés sur les 15 km<sup>2</sup> de la position doivent poser à la réflexion du lecteur deux questions auxquelles il convient de répondre :

- La garnison assiégée luttait à un contre dix et ne disposait que de vingt-six canons inférieurs en portée et en calibre à ceux des vingt groupes d'artillerie qui la matraquaient en permanence : comment a-t-elle pu tenir dans ces conditions pendant quinze jours, alors que celle de Oualeb, dont les défenses étaient comparables à celles de Bir Hakeim, a été anéantie en quarante-huit heures bien qu'elle bénéficiât du renfort d'une brigade de chars, et que son artillerie soit infiniment supérieure en nombre, calibre et portée ?

<sup>4</sup> Défense contre avions (NDLR).

Les Allemands ont en effet récupéré à Oualeb après sa chute, outre une centaine de chars et d'automitrailleuses, 124 pièces d'artillerie.

• Lors des rencontres sur place entre généraux et officiers supérieurs alliés et allemands en 1953, et à Paris en 1992, il a été admis par tous que les pilonnages de Bir Hakeim par l'artillerie étaient d'une densité supérieure à ceux effectués à Verdun au cours de la guerre 1914-1918, et que les bombardements par avion dépassèrent ceux effectués sur Stalingrad : comment y a-t-il eu relativement si peu de morts pendant le siège de Bir Hakeim par comparaison avec les hécatombes qui marquèrent ces batailles de référence ?

La qualité et l'efficacité du dispositif de défense en trois points conçu par le général de Larminat expliquent les faits qui inspirent ces deux questions et suffit à leur porter réponse :

• Le système de mines imaginé par le capitaine Gravier pour l'adapter aux conditions spécifiques de la situation du camp retranché à fortifier a indiscutablement constitué par son efficacité l'élément déterminant de l'invulnérabilité de la défense en empêchant l'assaillant d'y ouvrir une brèche qui eût été fatale comme ce fut le cas à Oualeb et à Tobrouk.

Il est indéniable que les 3 700 hommes de la garnison n'ont pu résister pendant quinze jours que parce qu'ils n'eurent à affronter aucun combat au « *corps à corps* » avec les 30 000 assaillants qui se seraient répandus dans la position avec leurs chars si une brèche dans le champ de mines leur avait ouvert le passage comme ce fut le cas à Oualeb dont les défenseurs n'avaient rien à envier aux Français Libres en matière de courage et de sacrifice.

• Les canons de 75 mm ont tenu un rôle complémentaire et aussi important que le système de mines qui n'aurait pu contenir à lui seul les assauts de l'ennemi sans leurs effets particulièrement meurtriers dans les rangs adverses :

– les tirs rasants des canons antichars de l'infanterie placés dans des postes de combat en parfaite cohérence avec le tracé de manière à ce que les plans de feu de notre infanterie couvrent en tirs croisés les aires d'approches sur lesquelles les mines canalisent les assaillants.

– les 75 de l'artillerie ont maintenu jusqu'au dernier jour un soutien indéfectible à l'infanterie par leurs tirs de barrage et d'arrêt, en dépit de pertes à 60 % et sous le déluge permanent des tirs de contre-batterie de l'artillerie lourde allemande, et des bombardements aériens.

• L'enfouissement des postes de tir, des alvéoles des canons et des abris pour le personnel que le général Koenig s'obstina à exiger en dépit des résistances, est le troisième volet du dispositif défensif du camp retranché qui explique à lui seul la modicité relative de nos pertes au regard des bombardements d'artillerie et d'aviation déversés sur ses défenseurs.

Citons aussi l'utilisation tactique des sections de « *Brenns carriers* » fortement munis d'armes automatiques lourdes, dont la mobilité permettait des interventions fulgurantes sur les secteurs menacés de débordement. Un hommage particulier doit être rendu à ce propos à la compagnie mobile de la Légion que le général de Larminat a placé à côté de son PC, en réserve de contre-attaque.

Bien que ces particularités du dispositif de défense de Bir Hakeim fussent pour répondre aux deux questions fondamentales qui se posent, elles seraient restées inefficaces sans le moral élevé des Français Libres, leur courage et leur résistance aux conditions infernales qu'ils eurent à subir sans répit durant le siège.

Cela ne saurait non plus occulter la reconnaissance qu'ils doivent aux généraux de Larminat et Koenig, en y associant le capitaine Gravier, pour l'efficacité des défenses qu'ils ont conçues et réalisées, auxquelles ils doivent d'avoir pu tenir en échec les assauts massifs de l'ennemi bien au-delà de la mission qui leur avait été confiée initialement.



Le général Koenig (coll. particulière).

## Méthodes de combat des deux adversaires à Bir Hakeim

Celles respectivement mises en œuvre par Rommel et le général Koenig durant le siège de Bir Hakeim ont chacune leur spécificité qui sont intéressantes à confronter.

Rommel a conçu une force de frappe qu'il conduit lui-même au combat, c'est l'*Afrikakorps* dont le corps de bataille est essentiellement constitué par deux éléments mécanisés dotés de leurs propres supports logistiques, ce qui les libère dans l'action de toute dépendance à des unités dont le commandement leur échappe.

La 90<sup>e</sup> légère est une division motorisée très mobile, entièrement autonome dans l'action stratégique comme tactique, conçue par Rommel dans la même indépendance d'esprit à l'égard des théories d'école que celle qui a présidé à la création de la 1<sup>re</sup> DFL, et selon une conception comparable dans son fonctionnement.

Elle comprend une infanterie d'assaut d'élite (les « *Panzergrenadiers* »), ses propres pionniers et son artillerie blindée de soutien dotée notamment des canons de 88 mm, les meilleurs du champ de bataille, c'est une arme particulièrement redoutable par sa longue portée, un tir tendu qui fait mouche à 1 000 mètres avec une cadence de tir rapide, des usages variés (antichars, antiaérien, artillerie de siège ou de campagne), et qui est fréquemment engagée en première ligne.

Par sa mobilité, sa cohérence et la complémentarité des différentes armes qui la composent, cette unité autonome est en mesure d'agir en toutes circonstances sans appui extérieur, que ce soit pour contenir un secteur du front ou pour le percer.

Le groupement blindé des XV<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> *Panzer* est conçu comme une force tactique de rupture adaptée à la guerre de mouvement en terrain ouvert, dotée de 330 chars mieux protégés que les chars britanniques et mieux adaptés aux conditions sévères des combats dans le désert, dont les *Mark IV* qui sont dotés de canons de 75 supérieurs en portée et puissance à l'armement des chars adverses.

La méthode de Rommel, adaptée à la guerre de mouvement qu'imposent les grands espaces désertiques, se fonde sur un choc frontal par l'arme blindée qui provoque la rupture des lignes adverses, mais c'est la manœuvre préalable qui force la décision, et la formation spécifique de la 90<sup>e</sup> légère et son entraînement particulier sont destinés à répondre à cet effet à diverses occurrences :

• En débordant latéralement la formation adverse attaquée de front par le DAK<sup>2</sup> afin de la frapper sur ses flancs par une manœuvre de débordement que masque le rideau de sable soulevé par les *Panzers*, ou en la contournant pour la prendre à revers.

- En donnant l'assaut à un secteur du front, pour masquer le déplacement des *Panzers* durant la bataille.
- En soutien des *Panzers* pour neutraliser les antichars ennemis, ouvrir des brèches dans les lignes ennemies par lesquelles les blindés débouchent au sein du dispositif adverse et s'y déploient, occupent et nettoient le terrain à mesure de leur progression.

L'assaut des points d'appui fortifiés comme Bir Hakeim, insérés dans un imposant champ de mines, exigeait une adaptation de cette tactique car, dans le cas d'un siège, les *Panzers* ne pouvaient servir que d'appui aux attaques menées par l'infanterie. Leur impuissance devant un front stabilisé sur une ligne solidement retranchée conduit Rommel à utiliser l'aptitude de la 90<sup>e</sup> légère à ouvrir des brèches dans les lignes ennemies en la chargeant de conduire les assauts avec l'appui d'une ou plusieurs divisions d'infanterie italienne.

Il a fait tomber Gott el Oualeb et Tobrouk en quarante-huit heures de la manière suivante :

- une phase investigatoire consiste à faire sonder minutieusement par l'infanterie le pourtour de la ligne des défenses ennemies afin d'en repérer les points faibles ;
- une intense préparation d'artillerie sur un étroit secteur ainsi identifié précède l'assaut, associée en finale à un bombardement aérien massif par les passes en piqué de formations successives de six bombardiers dont les visées directes sur l'objectif assurent des impacts beaucoup plus précis que ceux de l'artillerie.

Pendant ce pilonnage qui paralyse la défense ennemie, les pionniers ouvrent des brèches dans les points faibles repérés dans les champs de mines qui protègent la position attaquée :

- une manœuvre d'approche de l'infanterie d'assaut enchaîne aussitôt derrière les pionniers, couverte par son artillerie d'accompagnement qui prend position aussi près que possible du champ de mines et ouvre le feu sur les défenses adverses ;
- l'assaut final est alors donné par l'infanterie qui pénètre par les passages déminés, précédée par les chars qui couvrent son déploiement au sein de la position et concentrent sur les points stratégiques, pendant que toute l'artillerie disponible concentre des tirs fusants sur les batteries alliées afin de les neutraliser.

Mais cette méthode a échoué à Bir Hakeim devant l'invulnérabilité du champ de mines conçu et mis en place par le capitaine du génie Gravier, ce qui l'a empêché de faire pénétrer ses chars dans la position.

Le commandement français est exercé par deux généraux expérimentés, dont le général de Larminat qui avait conçu l'agencement de la position et de son dispositif défensif de manière à soutenir efficacement le siège que prévoyait la première phase de sa mission.

En effet, grâce aux importants stocks trouvés en quantité dans les dépôts de Syrie, il a pu la doter d'armes complémentaires les unes des autres :

- des mortiers de 81 mm répartis en nombre important dans l'infanterie ;
- les 26 canons de 75 mm du régiment d'artillerie ;
- des antichars, version allégée de ce canon, sont largement attribués aux compagnies d'infanterie afin qu'ils soient répartis sur l'ensemble du front de bataille.

Le canon de 75 est un canon aux cadences de tir accélérées qui conviennent particulièrement aux interventions rapides, il est particulièrement adapté à l'appui direct des fantassins, et dans sa

version antichar, allégé d'une demi-tonne et la silhouette abaissée par l'adoption de petites roues, sa maniabilité et son tir tendu en font une arme d'infanterie aux performances redoutables.

Dès l'attaque du 27 mai, pour contrer les assauts de l'adversaire, le général Koenig avait adopté une tactique particulièrement bien adaptée aux conditions du terrain et à la configuration de type Vauban du champ de mines de protection :

- au déclenchement de l'assaut, nos combattants supportent sans réagir la préparation d'artillerie comme les tirs et bombardements terrestres et aériens, terrés dans les trous individuels ou sous des abris bien protégés, pratiquement vulnérables aux seuls coups directs ;
- dès que l'assaillant approche de la zone couverte par les armes du secteur qu'il attaque, chacun se porte à son poste de combat, prêt à intervenir tout en continuant à s'abstenir de réagir. Nous avons vu en effet que la configuration « *Vauban* » du champ de mines qui ceinture la position détermine des entonnoirs sans mines qu'épouse le plan de tir des antichars placés en leur goulot central où les assaillants sont conduits à se diriger, alors que les défenseurs les tiennent dans leur ligne de mire ;
- l'ennemi étant parvenu à portée de tir, toutes les armes lourdes du secteur attaqué déclenchent sur l'assaillant le feu nourri des armes automatiques et les pièces antichars, doublé par une concentration des tirs d'arrêt à obus fusants de nos batteries sur l'infanterie et les canons automoteurs d'accompagnement.

Généralement, privée de ce soutien, l'infanterie se débandait et refluaient vers ses bases :

- durant les assauts massifs des derniers jours du siège, soutenus par des chars et une artillerie enterrée à proximité de nos lignes, l'assaillant s'est accroché au terrain et ses sapeurs ont commencé à déminer les protections de nos positions ; nos batteries ont alors ratissé le terrain par tirs fauchés à hausses échelonnées, déroulant un tapis d'obus sur la formation ennemie qui l'obligeait à décrocher ;
- pendant les ultimes combats, l'adversaire est parvenu à plusieurs reprises à entamer nos positions. Les destructions successives des canons de nos batteries ayant réduit leur capacité de riposte, les *Brenn*<sup>6</sup> de la compagnie mobile de réserve et ceux de la compagnie menacée ont chargé à plusieurs reprises sur ces brèches dont les défenseurs ont pu chaque fois reprendre possession du terrain.

Au matin du 11 juin, la 1<sup>re</sup> BFL aura la fierté d'avoir gardé intacte la position de Bir Hakeim confiée à sa garde et de ne l'évacuer que sur ordre du haut commandement, à l'issue d'une mission remplie bien au-delà de la demande initiale, en tenant en échec un ennemi dix fois supérieur en nombre.



Le général Rommel avec la 15<sup>e</sup> Panzerdivision entre Tobrouk et Sidi Omar, en 1941 (US National Archives).

<sup>5</sup> Le Deutsches Afrika Korps (NDLR).

<sup>6</sup> L'orthographe exacte de ce véhicule britannique est « Bren Carrier » (NDLR).

## *Le témoignage de Jacques Bourdis sur Bir Hacheim*

*Ce récit de Jacques Bourdis (1920-2007), sous-lieutenant au 2<sup>e</sup> bataillon de la 13<sup>e</sup> demi-brigade de Légion étrangère (13<sup>e</sup> DBLE) à Bir Hacheim et compagnon de la Libération, était conservé sous la forme de 18 pages manuscrites photocopiées dans les archives de Jacques Roumeguère.*

J'étais parti faire campagne dans le *Western Desert*<sup>1</sup> à la tête d'une section de « Brenn-Gun-Carriers »<sup>2</sup>.

Pour les anglais qui l'avaient conçu et construit, cet engin était un moyen de transport légèrement blindé, propre à déplacer sous le feu une équipe de fusiliers, ou de voltigeurs.

J'étais très fier de mon matériel, de la place qu'il tenait dans les colonnes, du sentiment d'envie qu'inspiraient à leurs camarades à pied mes légionnaires motorisés et blindés.



*Le lieutenant Jacques Bourdis transmet un message à la radio. Ce dernier émet à bord d'un Bren Carrier équipé d'un poste Army Wireless II (Imperial War Museum).*

Mais j'appréhendais le rôle de valet d'armes qui m'incomberait un peu et voyais mes *Brenns* voués à transporter non seulement des hommes et des munitions mais encore, une cargaison moins noble, des vivres et de l'eau.

L'originalité et l'esprit inventif des Français devaient vite dissiper mes craintes.

La brigade avait tout juste assez d'automitrailleuses pour les reconnaissances lointaines et nos engins semblaient aptes à patrouiller autour des positions ; il suffisait de les armer en conséquence.

En plein désert, au gré de l'inspiration des plus inventifs et avec des moyens de fortune, nos chenillettes furent aménagées et se hérissèrent bientôt des armes les plus diverses, de canons de 25 mm en particulier.

Fier comme Artaban, je me vis bientôt à la tête d'un gros peloton de reconnaissance sillonnant le désert, à la recherche de renseignements, de puits et des précisions topographiques dont nos cartes étaient avares.

Rayonnant à partir des positions de Mechili puis de Bir en Naghia, enfin de Bir Hacheim, je me prenais pour un méhariste de la guerre mécanique.

Lorsqu'il s'avéra que Rommel allait attaquer la position de Bir Hacheim, ma mission fut de surveiller les champs de mines qui la reliaient à sa voisine britannique du nord.

Ma compagnie avait établi une sorte de point d'appui temporaire autour d'une de ces tables que le vent avait sculptées en plein désert, Garet el Hemmour.

De là partirent mes patrouilles, de là nous vîmes dans nos jumelles arriver l'armada italo-allemande, le matin du 28 mai.

Elle s'approcha du champ de mines, le tâta prudemment puis se scinda pour le longer, partie en direction du nord, partie en direction du sud, c'est-à-dire de Bir Hacheim.

Nous nous trouvâmes bien légers devant un tel déploiement de forces à 1 000 mètres de nous. Nos mines nous parurent tout à coup bien mal enterrées et stupidement révélées par les fils de fer qui les entouraient.

Notre canon de 75 semblait bien seul, la compagnie bien dérisoire.

Notre premier réflexe fut de nous faire le plus petit possible pour passer inaperçus en attendant les événements et les ordres.

De toute la journée nous ne fûmes pas directement pris à partie. Rommel attaquait au nord et avait confié à une brigade blindée italienne le soin de faire tomber Bir Hacheim dont il ne pouvait tolérer la garnison sur ses arrières ?

À la fumée des explosions, nous suivîmes donc vaguement et de loin l'attaque de la position, que nous avions mis trois mois à édifier.

L'affaire ne nous parut pas très sérieuse ; rien ne se passait sur la place du nord qui nous était la plus proche, l'aviation allemande déployait assez peu d'activité et la seule artillerie dont nous distinguions le bruit était celle, rageuse, de nos 75.

Je patrouillai donc à partir de Garet el Hemmour presque aussi tranquillement qu'auparavant.

Il s'avérait pourtant que l'ennemi avait franchi les mines au nord.

Je surpris quelques véhicules et quelques fantassins en train de longer vers l'est une bretelle très large.

L'occasion était bonne. J'embossai mes *Brenns* derrière un monticule, escomptant ne pas avoir été vu, quittai ma voiture, sautai dans un de mes deux *Brenns* porte-canons de 25 et privai égoïstement son tireur du premier carton de la campagne, une de ces *Opel* qui semblaient avoir six roues.

Le coup l'immobilisa, ses occupants disparurent vers le nord. Deux pauvres diables d'Italiens qui étaient déjà entrés dans le champ de mines qu'ils perforaient à la baïonnette, se précipitèrent en avant et tombèrent sur la section, mi-tremblants, mi-joyeux, criant à peu près : « *è finita la guerra !* »<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> En français, « désert occidental ». Cette expression désigne le désert à l'ouest du Nil (NDLR).

<sup>2</sup> L'orthographe exacte de ce véhicule britannique est « Bren Gun Carrier » (NDLR).

<sup>3</sup> « La guerre est finie » (NDLR).

Rien n'est plus embêtant à la Légion étrangère que de faire des prisonniers. Une fois que les légionnaires ont manifesté leur hostilité par des gestes et des invectives, les rapports se détendent et il s'en trouve toujours quelques-uns pour venir parler du pays puis s'attendrir et se multiplier auprès des captifs.

Ceux qui pourraient servir d'interprètes interviennent dans le dialogue. Dans le cas particulier, je ne pus savoir si l'équipe que j'avais dispersée cherchait à ouvrir une brèche dans la bretelle ni si de gros éléments s'étaient déjà engagés plus loin vers l'est.

Je laissai ce souci au 2<sup>e</sup> bureau de la brigade.

Nous rentrâmes le soir à Bir Hacheim fiers de notre capture facile. On nous y accueillit avec exubérance, tout à la joie de la raclée infligée le matin aux Italiens. Pour mieux savourer la victoire, je me rendis auprès des camarades de la face sud-est sur laquelle l'attaque d'*Ariete* avait porté.

Je les trouvai en pleine euphorie, Pernet, Camerini, Germain, Mantel, Ferrières et Favre.

Je jugeai décent de ne pas leur parler de mon *Opel* quand je vis, mouchetant le désert sur une profondeur de 1 500 mètres, les silhouettes immobilisées des *M13*<sup>4</sup>.

Deux d'entre eux avaient pénétré à l'intérieur de la position et avaient été arrêtés de justesse par des coups en caponnière l'un même au moment précis où il faillit faire sauter le PC de la 5<sup>e</sup> compagnie.

Je demandai à Ferrières qui commandait une section de 75 antichars s'il avait eu peur. Il n'en avait pas eu le temps, me répondit-il.

Favre, qui avait des voltigeurs, m'affirma qu'il n'avait rien d'autre à faire, de toute la matinée, qu'à compter les coups ; la bataille concernait les antichars, et ses légionnaires, assis sur les parapets, s'étaient bornés à encourager du geste et de la parole les pointeurs au 75.

L'attaque italienne était un fiasco complet.

*Ariete* n'avait même pas cherché à garder le contact, un colonel avait été « *fait aux pattes* » en piteux état, on le soignait à l'ambulance Spears.

Je décidai de dîner sur les lieux de la bataille et passai avec quelques camarades dans le trou de Mantel, une des meilleures soirées de la guerre.

Comme l'habitude en avait été prise en Libye, on brancha la radio sur Sofia pour écouter *Lili Marleen*, qui nous parut une bien douce dérision.

Nous tâchâmes aussi d'accrocher la BBC, mais Maurice Schumann se borna à dire que l'offensive de Rommel était déclenchée en Libye et qu'il nous faisait confiance.

Une petite gerbe des fleurs de sa rhétorique, pour flatter comme il se doit la vanité du guerrier, nous eut, ce soir-là, comblés.

Mais il n'avait pas reçu notre communiqué et les « *hoche-queues* »<sup>5</sup> de la 13<sup>e</sup> demi-brigade allaient se coucher, modestement certains d'avoir sinon gagné la guerre, tout au moins fait avancer la victoire d'un bon pas.

Le lendemain, ou deux jours plus tard, je ne me rappelle plus très bien, la compagnie retournait à Garet el Hemmour.

Rien n'était changé, les Allemands n'étaient pas passés, mais ils patrouillaient dans mon V de mines ; à cinq kilomètres au nord de la Garet, ils circulaient impunément entre les deux bandes.

Dans l'après-midi, nous essayâmes de rattraper un pick-up qui roulait dans les parages de l'ennemi pour le prévenir qu'on tentait trop le sort.

Nous ne tardâmes pas à nous apercevoir qu'il s'agissait d'un véhicule capturé sur lequel les Allemands avaient peint une croix gammée et le palmier de l'*Afrikakorps*.

Nous lui donnâmes la chasse, parvînmes à l'acculer aux mines et à le rabattre en direction de Garet el Hemmour.

Ses occupants étaient tout surpris de leur mésaventure, l'un deux, un juif nous expliqua qu'Hitler lui avait donné l'occasion de faire oublier sa race en lui ouvrant les portes des « *compagnies de repentir* ». Il nous affirma que les Allemands étaient très loin à l'est et s'apprêtaient à attaquer El Adem, Acroma et Tobrouk sans s'attarder à ce qui subsistait de la ligne Gazala-Bir Hacheim.

Nous ne le crûmes qu'à moitié.

Le général avait envoyé une forte colonne occuper Rotonda Signali à 30 km à l'ouest de Bir Hacheim.

C'était plutôt les troupes de Rommel qui nous paraissaient en mauvaise posture.

Pourtant, je ne tardai pas à comprendre que la situation n'était pas aussi favorable que nous l'escomptions.

J'aperçus au-delà de la branche est du V une masse impressionnante de véhicules installés en toute quiétude.

J'eus l'ordre de passer la nuit sur place et pour mission de signaler toute pénétration à l'intérieur du V et, cette fois, à partir de sa face est.

Pendant toute la nuit, j'entendis tourner les moteurs, trépider des marteaux compresseurs, rouler des engins : l'ennemi installait au nord-est de Bir Hacheim une espèce de base.

Nous patrouillâmes prudemment autour d'elle pour en déterminer l'importance et le contour. Je renonçai à un coup de main. Il aurait fallu pour atteindre l'ennemi franchir les barbelés et les mines mais après, il aurait fallu les repasser en sens inverse dans un hourvari, se découvrir et compromettre la mission qui était d'épier le plus longtemps possible cette masse redoutable.

Nous nous accommodâmes fort bien du voisinage pendant deux ou trois jours. Le V de mines était une sorte de *no man's land* mais la piste Bir Hacheim-El Hemmour semblait sûre.

Les Allemands paraissaient ne plus vouloir se frotter à Bir Hacheim ; on ne les rencontrait que du côté de notre Garet qui devint le rendez-vous des camarades qui avaient envie de se dégourdir les jambes ou de faire un carton.

Chavanac et Quirot s'accompagnaient d'une batterie de 75, la déployaient sous la protection de la compagnie, puis partaient avec nous à la recherche d'objectifs.

Il n'en manquait pas, mais il ne fallait pas compter aller « *aux résultats* ». Messmer et Sartin avaient imaginé un procédé de harcèlement ni orthodoxe ni efficace probablement mais follement amusant.

Il consistait à hisser un de nos 75 à petites roues dans la benne d'un camion *Bedford* ; profitant de la chaleur qui, à midi, brouille l'horizon et déforme les silhouettes, nous nous approchions au plus près des concentrations allemandes pour lâcher à vue directe des bordées terribles, attendant la riposte qui nous reconduisait, zigzaguant à toute allure sous une grêle d'obus, jusqu'à Garet el Hemmour.

<sup>4</sup> Il s'agit du char italien Fiat-Ansaldo M13/40 (NDLR).

<sup>5</sup> C'est ainsi que le commandant Babonneau, chef de la 2<sup>e</sup> BLE, appelait les aspirants.

Nous dûmes, à la longue, agacer les Allemands.

Un après-midi, ils vinrent en force nous déloger de notre Garet.

C'était folie de nous y maintenir.

Nous nous repliâmes en bon ordre sur Bir Hacheim, non sans leur avoir cassé un char.

Les éléments de Rotonda Signali se repliaient eux aussi. La garnison de Bir Hacheim était au complet, le siège allait commencer.

\*

Mon bataillon était en réserve et fut engagé compagnie par compagnie. On réservait mes *Brenns* pour les contre-attaques, perspective qui ne me souriait guère. Autant mes engins étaient commodes et sûrs quand il s'agissait de se faufiler, d'épier, de surprendre, autant ils étaient gauches et vulnérables pour disputer le terrain pied à pied. J'aurais donné cher pour être un fantassin comme les autres avec des grenades, des fusils et des pioches. La contre-attaque ne vint jamais. On me mit en deuxième position derrière une compagnie du BIM<sup>6</sup>, puis derrière la 22<sup>e</sup> nord-africaine<sup>7</sup> sur le front desquelles l'ennemi accentuait ses pressions.



*Un Bren Carrier de la Légion devant un camion ennemi en feu (Imperial War Museum).*

Pendant tout le siège, je ne fis que subir le bombardement aérien ou d'artillerie, creuser le sol pour abriter mes hommes et mes engins dont le moteur me paraissait désespérément haut perché et que je n'arrivai jamais à enterrer complètement.

Je m'employai surtout à maintenir le moral de ma section que l'inaction et bientôt la perspective de manquer d'eau exposaient dangereusement.

À vrai dire, nous ne manquâmes jamais complètement d'eau mais la ration diminuait de jour en jour. Quand nous avions fait la part de cuisine, il restait à chacun un demi-litre pour boire et se laver. Nous récupérions l'eau de la rosée sur les tentes et tous les morceaux de toile ou de tôle que nous pouvions étaler, dérisoire cueillette du matin.

Je compris très vite qu'il fallait m'instituer comptable de l'eau. Certains légionnaires carottaient sur la quote-part qu'ils devaient à la cuisine, d'autres se souciaient peu des radiateurs, ou ne se lavaient plus, quelques-uns mêmes chapardaient. Le ricochet d'un

étrange obus avait défoncé toute une réserve, un fût de 200 litres pour 25 hommes.

Je savais que la compagnie avait la sienne, et, sous un matraquage violent, je fis à plat ventre le voyage du PC qui devait être à 300 mètres, pour demander du secours à mon capitaine.

Il me le refusa avec sagesse. Je regagnai mon trou pestant contre l'insensibilité de mon commandement, me demandant jusqu'où me mènerait mon utile réserve, un jerrycan de 20 litres.

Je rentrai ce bidon d'eau rouillée et tiède dangereusement convoité. J'en fis mon dossier pendant la journée, mon oreiller pendant la nuit.

Un après-midi particulièrement chaud et bombardé, l'avant-dernier je crois, un légionnaire turc, Mustapha, se présenta au bord de mon trou à l'air hagard. Il ne parlait jamais, ses camarades le tenaient un peu à l'écart parce qu'il était « *raïot* »<sup>8</sup>. Il en était devenu la risée et le souffre-douleur car, suivant la coutume de son pays, il s'accroupissait pour pisser ce qui lui attirait par surcroît l'invective du capitaine qui n'avait « *jamais vu un légionnaire faire ça comme ça* ». Mustapha avait soif, il avait pourtant perçu son quart le matin. Un camarade l'avait-il subtilisé ? Allais-je entamer ma réserve, créer le précédent ? Je mentis lâchement en disant à Mustapha que je n'avais pas plus d'eau que lui.

Il me regarda avec une espèce de sourire triste et résigné et partit dans la direction de la compagnie comme un automate, sans se baisser jamais sous la rafale et jamais plus je ne le revis et n'entendis parler de lui.

Je profitai d'une accalmie de l'artillerie allemande pour retourner à la compagnie redemander de l'eau et dans l'espoir de remettre la main sur Mustapha. Le capitaine de Lamaze était auprès de son ordonnance qui venait d'être tué, il en était aussi affecté que s'il avait perdu un membre de sa famille. Je jugeai le moment inconvenant pour une requête.

J'allai voir Svatkovski<sup>9</sup>, le lieutenant premier<sup>10</sup>. Ô stupeur pendait au toit de son abri une de ces petites outres de toile dont étaient dotées les unités italiennes. Elle suintait. Je devais la regarder avec insistance car « *Svat* » me demanda avec son inimitable accent et sa brusquerie étudiée :

« *Vous ne trouvez pas que c'est commode pour garder de l'eau fraîche ?* »

– *Comment pouvez-vous avoir assez d'eau pour en perdre ?*

– *Mon cher, c'est une ration. Je ne me lave plus, je mange sec mais je bois frais* », et il me tendit son outre. Je bus car j'avais soif, soif, surtout de voir cette eau suinter. Je dus boire la moitié de la ration de « *Svat* » qui, pour le plaisir de se la servir fraîche, en abandonnait une partie au sable et au soleil. Je compris ce jour-là ce qu'étaient l'élégance, le luxe et la générosité vrais.

L'après-midi, vers 16 heures, je reçus un papier du capitaine m'ordonnant d'être prêt à faire mouvement à partir de 20 heures et de venir prendre les ordres à son PC à 18 heures. Il m'envoyait, ô dérision, deux fûts de 200 litres, le quart de sa réserve qui avait été plus heureuse que la mienne. Je pouvais en faire ce que je voulais. Nous dûmes en boire chacun un litre d'un seul trait ce qui était bien la preuve que notre soif était plus psychologique que biologique. Nous remplîmes tous les récipients, nous nous lavâmes des pieds à la tête.

<sup>6</sup> Le bataillon d'infanterie de marine (NDLR).

<sup>7</sup> La 22<sup>e</sup> compagnie nord-africaine (NDLR).

<sup>8</sup> Le mot s'orthographe « *ryot* » en anglais et se prononce effectivement « *raïot* ». Il s'agit d'un mot dérivé de l'hindi « *ra`iyat* » et de l'arabe « *ra`iyah* », qui signifie « *paysan* » (NDLR).

<sup>9</sup> Élie-Paul Swatkovsky, né le 20 juillet 1899, était de nationalité russe (NDLR).

<sup>10</sup> Premier lieutenant, second du capitaine (NDLR).

Comme j'avais ordre de détruire tout ce que je ne pouvais pas emporter, le reste de cette eau précieuse fut répandu à contre-cœur dans le sable.

On se préparait de toute évidence à évacuer la position. Les hommes l'avaient compris et ne cachaient plus leur joie, quant à moi, je me demandais comment on pourrait rompre en bon ordre l'étau que les Allemands avaient resserré autour de nous, comment on pourrait rester groupés en pleine nuit, tous feux éteints, dans le désordre d'un combat aveugle.

\*

À 18 heures, le capitaine de Lamaze m'expliqua que nous sortirions de Bir Hacheim le soir même. Une brèche serait pratiquée dans la ceinture de mines, un bataillon ouvrirait la voie, le reste de la garnison s'engagerait derrière lui suivant l'azimut 213. Nous devons trouver au bout de 15 km une brigade de cavalerie britannique chargée de nous recueillir.

Ma mission était d'être en mesure de conduire de petites contre-attaques sur les flancs de la colonne au cas où l'ennemi tenterait de la couper. Pour passer la brèche, une place m'était assignée dans le convoi. À 21 heures je rejoignis au *Bir* le gros de la compagnie.

La nuit était d'encre, le silence total, des véhicules passaient à côté de moi, s'engageaient dans la brèche les uns après les autres. L'ennemi ne réagissait pas. J'allais m'engager à mon tour en toute confiance mais je m'aperçus très vite que ce passage était encombré par une foule de véhicules, camions, tracteurs de pièces, *Brenn-Carriers* et par des légionnaires qui chuchotaient qu'on ne pouvait plus passer, que c'était la pagaille ; une, deux, trois explosions que je pris tout d'abord pour des arrivées ; ce n'était que des mines sur lesquelles sautaient ceux de nos véhicules qui, pour passer, sortaient de la brèche, augmentant la confusion.

J'appréhendais le moment où l'ennemi comprendrait ce qui se passait et appliquerait sur l'embouteillage un bon tir d'artillerie. Je dispersai le plus possible ma section, interdisant à mes types de sortir des véhicules dont le blindage les protégerait en cas de barrage.

Au moment où je donnais ces ordres, une main s'abattit sur mon épaule, c'était celle du commandant Laurent-Champrosay :

« *Donnez-moi votre Brenn.*  
– *Mais mon commandant...* »

Et d'autorité il se mit à ma place. Ponctuant son ordre du coup d'une espèce de stick sur le casque de mon chauffeur, il lui commanda : « *En avant* ». Je n'eus que le temps de sauter dans l'une des deux bennes et de hurler à mes types : « *Quoi qu'il arrive, attendez-moi* ».

Champrosay se souciait de moi, de ma section, de ma mission, comme d'une guigne. Il ne s'occupait que du conducteur dont il guidait la marche en cherchant sa route dans les étoiles. Il daigna m'expliquer au bout d'un moment qu'une de ses batteries manquait à l'appel, il redoutait qu'elle n'eût rien compris aux ordres, n'hésitant plus à éclairer de nos phares la position que son vide rendait sinistre. Puis, nous longeâmes la ceinture de barbelés espérant que la batterie cherchait son chemin ailleurs que prévu. Peine perdue. Nous retournâmes vers la brèche. Elle était toujours encombrée. Mais Champrosay vit passer le pick-up de Kervizic<sup>11</sup>, le héla, monta sur le marchepied et s'enfonça dans la nuit, me rendant à ma section.

Elle n'avait pas bougé mais la compagnie avait disparu une heure auparavant sans me laisser d'ordres. Elle semblait avoir franchi les mines.

L'ennemi maintenant réagissait : point d'artillerie mais ses traceurs

décrivaient d'élégantes paraboles dans le ciel, leur lenteur apparente les aurait fait croire inoffensives. Je tâchai de prendre contact avec une autorité, en vain, personne à la radio. Je cherchais à toucher Dewey qui commandait l'autre section de *Brenns* du bataillon. Un légionnaire l'avait vu passer une heure auparavant répondant à un officier qui l'interpellait : « *Quel jeu de cons* » mais aussi impassible dans son *Brenn* qu'un sénateur romain sur sa curule.

Il devait être deux heures, je résolus de franchir la brèche à mon tour, sans plus me soucier que de l'azimut marqué dans le ciel à cette heure par les cinq étoiles du Corbeau<sup>12</sup>. J'abordai sans peine l'entrée du passage, des lambeaux de tresse blanche indiquaient vaguement son tracé théorique mais, de part et d'autre, des camions et des *Brenns* qui avaient voulu doubler l'embouteillage gisaient, immobilisés par nos mines.

Des groupes de fantassins passaient, des camions mi-prudents mi-pressés essayaient de se frayer un chemin dans l'encombrement. Le désordre était à son comble. Je réussis à faire passer mes sept engins sans les dissocier, hurlant le nom de mes deux sous-officiers pour maintenir le contact puis nous ne vîmes plus ni barbelés ni tresse.

Je m'arrêtai pour regrouper mon monde. Une voix pointue demandait : « *Est-ce Bourdis, est-ce Dewey ?* » C'était celle du commandant Puchois, mon chef de bataillon. Il me demanda ce que je faisais là, pourquoi je n'étais pas encore passé, où étaient mon capitaine et ma compagnie. Quand je lui eus dit que je n'en savais rien, il feignit une colère puis pesta contre « *cet état-major* » qui avait prévu une brèche si ridiculement étroite, contre le bruit des moteurs puis contre la nuit qui était trop noire, contre « *ces capitaines* » qui ne disaient pas où ils étaient, contre lui-même enfin qui ne savait plus que faire. Il se calma subitement et me demanda sur le ton de la confiance : « *C'est bien l'azimut 213 ?* ». Son défaut de sens de l'orientation était légendaire dans toutes les Forces françaises du *Western Desert* et n'avait d'égale que son obstination à le nier. L'obscurité voila à propos mon sourire. « *C'est bien par-là, n'est-ce pas ?* » et il s'évertuait à viser avec sa boussole dans une direction approximative.

Je lui proposai de monter dans ma voiture. Il me foudroya, me rappelant qu'il commandait un bataillon et pas une section qui « *d'ailleurs devait être ailleurs* », qu'un fantassin se battait à pied et il s'enfonça dans la nuit, la boussole à l'œil, à la tête d'un bataillon imaginaire, suivant avec assurance l'azimut de la captivité.

Je repris ma marche dans la direction du Corbeau. Comme sous l'effet d'un choc, mon *Brenn* s'immobilisa tout à coup et les six autres le doublèrent. Quand le dernier passa, j'essayai de l'arrêter, comprenant trop tard que ma voiture ne repartirait plus. Mais l'équipage ne m'entendit pas et s'enfonça à son tour dans la nuit.

J'étais seul avec mon conducteur et mon ordonnance. À la manivelle, au démarreur, nous nous évertuâmes à relancer le moulin. Rien n'y fit. Il ne restait plus qu'à faire le chemin à pied avec mes deux bons-hommes, pas fâché de ne plus dépendre de cette maudite mécanique, mais dépit, humilié d'être séparé de ma section pour la première affaire sérieuse dans laquelle elle était impliquée.

Je pris d'une main le fusil de mon chauffeur qui avait récupéré le fusil-mitrailleur du *Brenn*, de l'autre une boussole car le ciel s'était obscurci et il n'était plus question de jouer les rois mages. Épiant les voix, suivant à quelques mètres devant nous les formes du sol, feignant d'ignorer les rafales, nous nous avançâmes ainsi longtemps, dépassés de temps à autre par des camions qui passaient en trombe. Nous passâmes à côté d'un brasier d'où sortaient des

<sup>11</sup> Louis Kervizic (1913-1942), lieutenant au 1<sup>er</sup> régiment d'artillerie (NDLR).

<sup>12</sup> Il s'agit de la constellation du Corbeau (NDLR).

hurlements. C'était une ambulance ; au moment où nous nous en approchâmes, les cris s'étaient tus. Plus loin, je rencontrai « *la Camarde* »<sup>13</sup>, c'était un tracteur de 75 de la CL 3<sup>14</sup> ; suivant leur détestable habitude, les légionnaires l'avaient baptisé ; ce faisant, ils semblaient lui avoir jeté un sort. Je tâtai le marchepied pour trouver la portière, mes mains s'engluèrent. Le chauffeur était affalé sur son siège. Une jambe arrachée était coincée dans les pédales, l'autre déchiquetée, pendait le long du levier de vitesses. Il geignait encore. Je le garrotai avec mon mouchoir et le hissai sur la benne. J'y trébuchai sur des formes molles que je reconnus pour les corps de trois Sénégalais. Je ne sus jamais comment ils étaient venus mourir dans ce camion. Un véhicule passa auprès de nous, je hurlai : « *Qui êtes-vous ?* », une voix répondit : « *Les fusiliers marins* ». C'était celle du Père Lacoïn, leur aumônier. Il ralentit.

« *Arrêtez-vous mon père, il y a des absolutions à donner dans mon camion.*

– *Ne vous en faites pas, mon vieux, ce soir tout le monde entre directement au paradis* ». Et le Bon Dieu lui aussi s'enfonça dans la nuit.

Je n'avais qu'une pensée, emmener le 75 ou l'enclouer. Mon chauffeur avait réussi à démarrer le camion, il tâtait les pneus, vérifiait que le réservoir ne fuyait pas ; seule la cabine avait été traversée d'une portière à l'autre par un obus de rupture, la Camarde pouvait rouler. Nous nous mîmes en route ne nous guidant plus qu'aux lueurs des véhicules incendiés qui jalonnaient la direction de la brigade anglaise. Nous roulâmes une demi-heure et le jour nous surprit.

J'étais étonné de n'avoir pas atteint la brigade. Nous avions largement parcouru la distance. J'avais sans doute eu tort de me fier aux feux. La nuit faisait place au brouillard. Je m'étais perdu, c'était le plus clair de l'affaire. Je décidai de ne plus chercher la brigade de cavalerie que j'avais probablement dépassée mais de piquer au sud pendant quelques kilomètres puis de me rabattre vers l'est en contournant Bir Hacheim.

Il fallait profiter du brouillard pour rouler et ne pas risquer de me trouver au beau milieu des Boches quand il se lèverait.

Je tombai sur deux officiers britanniques qui m'avaient vu sortir avec le PD<sup>15</sup> de la brigade. Ils étaient perdus. Ils me demandèrent de les prendre à bord. Je leur expliquai mon plan qui ne les tenta guère en raison des marais de mines que le génie avait posés au sud de Bir Hacheim. Ils voulaient continuer vers l'ouest. Je tins bon ce qui ne les empêcha pas de monter dans la Camarde mais à contrecœur.

Nous piquions donc plein ouest. Le brouillard se levait peu à peu ne découvrant rien d'inquiétant mais au contraire un cairn<sup>16</sup> qui m'était familier. Je pouvais faire le point. Nous étions sauvés. J'étais à 20 km au sud-sud-ouest de Bir Hacheim. Je décidai de marcher cap 75. Le brouillard s'était complètement levé découvrant tout à coup, à un kilomètre devant nous, des formes de véhicules qui rapidement se précisaient : des chars, des camions, dix, quinze, vingt, davantage. Les Anglais m'ordonnaient de m'arrêter, martelant la toiture de la cabine. « *It can't be the cavalry brigade* »<sup>17</sup>, hurlaient-ils. Je le savais bien mais je n'étais pas non plus absolument certain que ce fussent des Allemands ; nous devions déjà être loin à l'est de Bir Hacheim. De toute façon, il était insensé de s'arrêter et trop tard pour essayer de les contourner. Il fallait faire comme si c'était des ennemis et jouer notre seule chance : leur surprise. Je fonçai donc au beau milieu de cette « *blindaille* », espérant pouvoir la traverser

avant qu'elle ne fût remise de sa stupeur et qu'elle ne pût se risquer à me donner la chasse. J'arrêtai bientôt le conducteur car nous étions bien chez les Anglais. C'était un gros escadron, peut-être un bataillon. Des officiers en peau de bique buvaient calmement leur « *early morning tea* »<sup>18</sup> debout devant leurs chars. « *Where are you hurrying to so fast ?* »<sup>19</sup>, lancèrent-ils à leurs compatriotes qui leur faisaient de grands signes. Mes passagers descendirent leur répondre, s'engouffrèrent dans un camion bâché, si pressés d'y trouver du thé, sans doute qu'ils en oublièrent de prendre congé. Je ne les revis jamais. Les peaux de bique s'approchèrent de mon véhicule, firent une grimace de dégoût quand ils virent le sang du marchepied et les lambeaux de chair qui collaient au pare-brise. Je les invitai cyniquement à un « *look inside* »<sup>20</sup>. Ils blémirent et grommelèrent : « *Ah, from Bir Hacheim you've had a rough night there !* »<sup>21</sup>. Ils m'offrirent le réconfort de leur thé, dédaignant mes deux bougres qui en avaient autant besoin que moi. Je le refusai et leur demandai seulement de me mettre avec exactitude sur la direction d'El Adem, ce qu'ils firent avec empressement.

Je ne tardai pas en chemin à rencontrer d'autres véhicules. Eux aussi avaient réussi à rejoindre les Anglais tout en manquant la brigade de cavalerie. En particulier, je rencontrai un *Brenn* de la section de Dewey. Son ordonnance était à bord. Il se précipita vers moi en pleurant pour me raconter comment son lieutenant était mort. Dès que les mitrailleuses ennemies eurent pris à partie la colonne qui sortait de Bir Hacheim, il avait entrepris de les réduire une à une. Il fonçait sur l'origine des trajectoires traçantes et écrasait les mitrailleuses sous ses chenilles arrosant au fusil-mitrailleur tout ce qui bougeait autour. Il en détruisit deux. À la troisième, il reçut un coup en pleine tête. Son véhicule était immobilisé, le conducteur tué lui aussi. L'ordonnance avait pu trouver sa voie dans les lignes allemandes.

Insensiblement, je m'incorporai à un véritable convoi de rescapés. Nous échangeons des nouvelles des uns et des autres. Personne n'avait vu le capitaine de Lamaze ni Svatkovski, ni le commandant Puchois, mais on avait vu ma section en bon ordre à laquelle ne manquait que l'équipage de son chef...

Au début de l'après-midi, le convoi s'arrêta. Une tente était montée près de la piste. Un officier en sortit, me reconnut et me dit que le général cherchait à me voir depuis le matin. La première question que me posa le général Kœnig fut pour me demander si j'avais vu mon capitaine. Quand je lui eus répondu, il eut une expression triste et lasse. Il espérait que j'infirmierais la nouvelle de sa mort qui commençait à se répandre. Il me parut angoissé par le sort de sa brigade et craindre comme moi, comme tous ceux qui étaient sortis, qu'une petite fraction seulement de la garnison ait pu rejoindre les Britanniques, que la sortie n'ait pu se faire en bon ordre et que la brigade ait été disloquée.

Le reste de cette journée du 11 juin, si tragiquement commencée, allait lui réserver comme à nous de grandes joies. À tout moment un véhicule isolé, une petite colonne arrivaient ; on avait vu untel, tel autre serait là sous un quart d'heure ; on se regroupait.

La sortie de Bir Hacheim n'était pas un désastre, elle avait été à la mesure du combat qu'y avait mené pendant quinze jours la 1<sup>re</sup> brigade française libre, à la mesure de la ténacité, de l'initiative et de la confiance des « *Free French* ». C'était tout compte fait un succès.

<sup>13</sup> *La Camarde est une figure allégorique de la mort (NDLR).*

<sup>14</sup> *La compagnie lourde n° 3 (NDLR).*

<sup>15</sup> *Le « plan directeur » de la sortie de la brigade (NDLR).*

<sup>16</sup> *Monticule de pierres élevé pour servir de point de repère ou de marque de passage (NDLR).*

<sup>17</sup> *« Ce ne peut pas être la brigade de cavalerie » (NDLR).*

<sup>18</sup> *Le « thé matinal » (NDLR).*

<sup>19</sup> *« Où vous précipitez-vous avec tant de hâte ? » (NDLR).*

<sup>20</sup> *« Regardez à l'intérieur » (NDLR).*

<sup>21</sup> *« Ah, de Bir Hacheim, vous avez eu une nuit agitée, là-bas ! » (NDLR).*

## Le témoignage de René Duval sur Bir Hakeim

En octobre 2004, le Mémorial de Caen a recueilli le témoignage oral de René Duval, ancien de la 1<sup>re</sup> DFL et de la 101<sup>e</sup> compagnie auto. Au cours de deux entretiens, il a livré l'ensemble de son expérience de guerre en tant que Français Libre, du 1<sup>er</sup> juillet 1940 au 30 juin 1945. Retour sur l'épisode de la bataille de Bir Hakeim.

René Duval est né le 9 juin 1920 au Mesnil-Eury. Lorsque la guerre éclate en septembre 1939, il est employé dans une boulangerie de Pirou dans la Manche comme pâtissier. Pas encore mobilisable, il poursuit son métier à Coutances jusqu'à l'arrivée des Allemands le 16 juin au matin. Sa décision est aussitôt prise après avoir entendu le discours du maréchal Pétain : rejoindre l'Angleterre coûte que coûte.

L'embarquement clandestin a lieu le 27 juin 1940 sur un bateau de pêche au départ d'Agon-Coutainville en compagnie de cinq autres camarades d'évasion. Jersey, Guernesey puis l'Angleterre où les volontaires débarquent dans le port de Southampton le 29 juin 1940. René Duval signe son engagement dans les Forces françaises libres le 1<sup>er</sup> juillet 1940. Intégré fin août comme conducteur à la 101<sup>e</sup> compagnie auto du lieutenant Dulau, il embarque pour l'Afrique équatoriale française (AEF) avec la 13<sup>e</sup> demi-brigade de Légion étrangère. Il participe à l'expédition de Dakar, à la campagne d'Érythrée avec la brigade française d'Orient du général Monclar puis à la campagne de Syrie. Le 28 décembre 1941, avec sa compagnie, il fait mouvement vers la Libye.



René Duval (coll. particulière).

Stéphane Simonnet : Après cette période de « repos » en Égypte, vous allez être engagé dans la bataille de Libye, ce que les Anglais appellent le *Western Desert*<sup>1</sup>. Quel est le rôle de la 101<sup>e</sup> compagnie auto dans cette bataille sur une ligne de front instable ? Comment la 101<sup>e</sup> compagnie est-elle employée ?

René Duval : La 101<sup>e</sup> compagnie auto était polyvalente tellement elle était sollicitée par les longues distances de cette guerre de mouvement. Les premiers engagements ont eu lieu quand on est monté sur le front pour la Libye à Sollum, en Égypte. Il y a ensuite eu Trigh

Capuzzo, Bardia et la passe d'Halfaya. La 101<sup>e</sup> compagnie auto devait non seulement transporter vers la ligne de front des bataillons qui n'avaient pas les véhicules nécessaires, les déposer, mais aussi opérer leur ravitaillement en essence, en eau, en vivres, en munitions... On était constamment sur la brèche, allant d'un bataillon à l'autre, d'une compagnie à l'autre.

StS : Vous vous installez à El Adem au sud de Tobrouk, et vous allez faire beaucoup de convois de nuit. Est-il facile de s'orienter dans ce désert la nuit en convoi tout feu éteint ?

RD : Non ce n'est pas facile du tout. On avait des chefs de convoi, des sous-officiers ou des officiers très formés et qui naviguaient au compas. Sauf évidemment dans certains cas où les coins étaient bien connus, comme par exemple sur Bir Hakeim. Au bout d'un moment quand les pistes étaient devenues familières et très connues, on naviguait à vue, même de nuit. Il fallait néanmoins faire attention de suivre le commandant du convoi de façon à ne pas se perdre. Nous n'avions pas de boussole ou de compas personnels, il n'y avait que les chefs, les responsables de convoi qui

en avaient. On roulait jour et nuit, nous étions extrêmement fatigués, les convois de nuit étaient souvent difficiles. Par contre, quand on bénéficiait d'une nuit éclairée par la lune, cela allait très bien. La nuit, les dangers ennemis étaient à peu près nuls.

StS : Connaissez-vous l'ennemi qui vous faisait face et que vous deviez combattre ? Saviez-vous à cette époque ce qu'était l'*Afrikakorps* ?

RD : Oui la légende était faite d'avance parce que nous avions quand même des renseignements avant d'arriver, nous avions quand même la radio, quelques journaux, et les renseignements donnés par les officiers. On savait que l'*Afrikakorps* de Rommel était arrivé en Libye et que c'était des unités d'élite. Mais nous étions heureux parce que nous allions enfin, après notre départ de France, après la formation de la France Libre, nous trouver face aux Allemands. Toute la brigade était heureuse de pouvoir reprendre le combat devant ceux qui avaient envahi la France.

En ce qui concerne les Italiens, on ne les craignait pas parce qu'ils n'étaient pas de grands combattants. Est-ce qu'ils n'étaient pas des grands combattants parce qu'ils n'avaient pas la foi du régime fasciste ou tout simplement parce qu'ils n'étaient pas de bons soldats ? On avait pu les juger en Érythrée, on n'était donc pas du tout impressionnés par les Italiens. Par contre on savait qu'on allait avoir du fil à retordre avec l'*Afrikakorps*, c'est ce qui n'a pas manqué d'arriver d'ailleurs.

StS : Allez-vous faire partie de ces patrouilles qu'on appelle des *Jock columns* ?

RD : Avant la mise en place des *Jock columns*<sup>2</sup>, il a d'abord fallu installer la première brigade française libre à Bir Hakeim. Il a fallu emmener toutes les troupes nécessaires sur cette position, le ravitaillement, les dépôts de munitions, l'eau, le dépôt d'essence, tout ce qui était indispensable. Sous les ordres du général Koenig, la brigade s'est enterrée pendant deux ou trois mois. Il y a eu un travail extraordinaire, tout était enterré : l'artillerie, l'hôpital de campagne, les dépôts d'essence, les vivres. Et il y a eu l'activité et les sorties de *Jock columns*. Effectivement la 101<sup>e</sup> y a beaucoup participé parce qu'il s'agissait de colonnes armées d'infanterie portée que nous transportions : l'infanterie, mais aussi quelques

<sup>1</sup> En français, « désert occidental ». Cette expression désigne le désert à l'ouest du Nil (NDLR).

<sup>2</sup> En français, « colonne Jock », du nom du général britannique « Jock » Campbell.

pièces d'artillerie et de DCA<sup>3</sup>. Ces *Jock columns* étaient des patrouilles très offensives. Elles sortaient de Bir Hakeim avec une partie des troupes, peut-être 150 hommes en tout, de toute arme, avec pour but de patrouiller dans le désert et de tester l'ennemi, qui lui en faisait autant. Il n'était donc pas rare que des *Jock columns* rencontrent une patrouille italienne ou allemande. C'était alors ou l'attaque ou la course poursuite tout en veillant à ne pas s'éloigner trop de la base de façon à ne pas rentrer dans les lignes ennemies... c'était très exaltant.

**StS :** Vous évoquiez toute à l'heure l'arrivée à Bir Hakeim... Avez-vous un souvenir précis de cette position ? En fait Bir Hakeim, c'est quoi ? Un terrain, un ancien fortin ?

**RD :** Bir Hakeim c'est rien. C'est un point dans le désert un peu surélevé. Si je me rappelle bien le périmètre devait être à peu près de 4 km. Ce point qui nous a été affecté était la défense extrême sud de la ligne de front britannique. Il avait vraiment un but très important. Mais il n'y avait rien ! Bir Hakeim, c'est le désert, des cailloux, du sable. Malgré tout il y avait un ancien fort désaffecté, détruit, et sans utilité. Dans ce fort, il y avait deux citernes à eau, inutilisables. Bir Hakeim était un point dans le désert.

**StS :** Vous faites des allers-retours entre Bir Hakeim et El Adem ?

**RD :** Tout à fait. C'est constant parce qu'El Adem se trouve à peu près à mi-chemin entre Bir Hakeim et Tobrouk. La compagnie avait été mise à Bir Hakeim précisément pour les distances, parce qu'on allait chercher tout le ravitaillement à Tobrouk, en convois de jour comme de nuit.

**StS :** L'eau était d'une importance primordiale ?

**RD :** Oui c'était primordial. Mais nous étions tous très rationnés. Je n'étais pas conducteur de camion-citerne, mais les gars qui avaient les citernes allaient au point d'eau britannique et selon les unités c'était tant d'hommes, tant de litres. Mais le système D à la brigade a toujours existé, si bien qu'on arrivait à tromper nos amis anglais. On avait toujours plus que notre compte, mais c'était au bénéfice de tous nos hommes qui souffraient de la chaleur et de la soif.

**StS :** À cette époque, aviez-vous l'occasion de recontacter votre famille laissée sans nouvelle en France depuis votre départ en 1940 ?

**RD :** Je ne peux pas dire exactement à quel moment, mais il y a eu un jour un camion de l'armée britannique qui proposait des enregistrements qui seraient diffusés sur la BBC. Il fallait être très court, rapide et surtout éviter tout renseignement qui aurait pu nous nuire ou nuire à notre famille. J'avais donc fait un petit enregistrement, du style : « *René va bien, il vous embrasse et il espère dans un avenir prochain vous retrouver avec une bonne brioche et une motte de ber* ». On n'avait pas le droit de dire le nom de famille, le prénom seulement. J'avais dit une bonne brioche par rapport à mon métier de pâtissier et une motte de *ber* parce que mes parents étaient paysans et ils parlaient le patois. Je ne pensais pas qu'un jour cela aurait été entendu. Quand je suis rentré et que j'ai revu mes parents, j'ai su qu'ils avaient été informés par une voisine qui avait entendu le message. Cette voisine avait été mise dans le secret par ma mère quand j'étais parti en 1940. Elle avait alors fait le rapprochement et avait dit à ma mère : « *ça c'est René, cela ne peut être que René* » ! Et c'était vrai !

**StS :** Pour revenir à Bir Hakeim, la compagnie auto va être employée à des missions de ravitaillement. Selon vous la position devait tenir combien de temps ?

**RD :** Avant l'attaque de Rommel, je crois qu'il y avait une dizaine de jours de réserve en munitions, en vivres, en eau... enfin tout ce qui

pouvait leur permettre de tenir une dizaine de jours. Mais il y a eu un très gros problème lorsque l'attaque de Rommel, qui a dû commencer le 10 ou 12 mai, nous a empêchés de ravitailler comme il aurait fallu. Ces réserves ont donc diminué, et au bout de 10 jours elles sont tombées au plus bas. Ce qui a évidemment posé de gros problèmes au moment de l'encerclement.

**StS :** Le 7 juin 1942, vous vous portez volontaire avec quatorze autres personnes pour un ultime ravitaillement de la position. Mais avant cela vous partez en mission pour transporter des prisonniers en Syrie ?

**RD :** Oui, mais ces prisonniers sont des prisonniers français, des gars qui avaient été jugés par un tribunal militaire. Je ne sais pas s'il n'y avait que des légionnaires, mais ce sont des gars qui avaient déserté ou qui avaient fait des « *couillonades* ». J'avais été chargé avec un camarade de les conduire à la prévôté de Damas à 1 100 km. Nous avions chacun notre chargement de prisonniers, menottés deux par deux, avec interdiction formelle de s'arrêter sauf aux points convenus avec les Anglais : les points de ravitaillement essence par exemple, de façon à leur donner de l'eau, des vivres, etc.

On a fait ces 1 100 km en 22 heures, en s'arrêtant peut-être 3 ou 4 fois. Il fallait faire attention car ce n'était pas des enfants de chœur. On est arrivé à Damas, on a déposé nos prisonniers et on est remonté aussitôt. C'était une mission assez spéciale qui n'était pas plaisante parce qu'on transportait des gars dont on ne savait ce qu'ils avaient fait. Leur avenir, on ne le connaissait pas. S'ils avaient été condamnés par le tribunal de campagne, c'est que c'était certainement très grave. On était quand même peiné, on portait les mêmes uniformes qu'eux, on en connaissait même certains, mais c'était la guerre.

**StS :** Le 7 juin vous pénétrez dans la position de Bir Hakeim avec un dernier convoi de ravitaillement. Avez-vous un souvenir précis de ces trois jours avant la sortie de Bir Hakeim ?

**RD :** Cela reste inoubliable. Parce que déjà, la veille, on avait eu du mal à ressortir ! Il y avait eu un convoi d'une centaine de camions chargés de sortir de Bir Hakeim des prisonniers allemands, italiens et hindous pour les ramener à l'arrière. Il a fallu redescendre tous ces gens-là. On est passé de justesse et on est rentré à la compagnie à El Adem. Le 7 juin, le commandant de la compagnie, le capitaine Dulau, nous a réunis en disant : « *Voilà, Bir Hakeim est encerclé, on n'arrive plus à passer mais il faut absolument que cette nuit on essaie de forcer le passage à travers les lignes allemandes avec du ravitaillement en munitions et en eau. Il me faut 15 conducteurs volontaires* ».

Je me suis présenté avec d'autres, bien sûr, et il y avait plus que le compte. Tout le monde pratiquement était volontaire. 15 ont été retenus parmi les plus anciens, les plus aguerris. Le capitaine nous a fait un petit speech :

« *Voilà comment ça se passe : cela va se produire dans la nuit prochaine, vous allez charger vos camions de munitions à tel ou tel endroit, charger les citernes d'eau etc. Normalement cela devrait bien se passer mais il faudra être très attentifs et suivre correctement les instructions des chefs de convois. Vous aurez une petite escorte pour vous accompagner et normalement vous serez rejoints avant d'entrer dans Bir Hakeim par une escorte plus importante. Vous suivrez bien les consignes, surtout ne pas emballer les moteurs pour ne pas faire de bruit, ne pas fumer, aucun feu, silence total le plus complet* ».

Le capitaine Dulau a commandé lui-même le garde-à-vous, nous a salués et est venu nous serrer la main, ce qui n'était pas dans ses habitudes. C'était un signe pas très encourageant. On a donc été

<sup>3</sup> Défense contre avions (NDLR).

faire le plein des camions, les citernes d'eau, etc., et nous sommes partis un peu avant la nuit tombante.

On a roulé je ne sais combien de temps. Et il ne se passait rien. On a roulé quelques heures tout en se disant qu'ils nous avaient raconté des histoires. Il ne se passait rien du tout ! Et puis d'un seul coup le convoi a accéléré, accéléré, accéléré puis on est parti à fond et nous sommes entrés dans les lignes italo-allemandes. Là on aurait dû causer la surprise dans ces lignes. Mais on a été tout de suite identifié, avec les fusées éclairantes. Évidemment tout nous est tombé dessus : les mortiers, les grenades, dans un périmètre où ils risquaient de se blesser ou de se tuer eux-mêmes. Personnellement, j'ai eu la chance de ne pas être touché. À un moment donné j'ai vu mon camarade Jules Mottet avec son camion arrêté, il avait pris un projectile dans le moteur. Dans ces cas-là, on ne réfléchit pas tellement au danger. J'ai vite sorti mon câble de remorque, je l'ai accroché et on est rentré l'un derrière l'autre dans la ligne de Bir Hakeim. On a eu une chance inouïe. Et nous sommes arrivés dans les lignes de la Légion. Je me rappelle qu'il y avait un légionnaire qui était de garde et qui me dit : « *On n'est plus encerclé ?* » Je lui dis : « *Si ! on est toujours encerclé, tu n'as pas entendu les patrouilles ? Parce que celle-là comme patrouille elle était sérieuse* ». Il me dit : « *Vous allez où ?* » Je lui réponds qu'il faut qu'on aille décharger rapidement nos camions à des points précis, et qu'il fallait le faire vite avant que le jour se lève parce que, à Bir Hakeim, cela commençait à tirer dès que le jour se levait.

**StS : Mais comment rentrez-vous dans Bir Hakeim sachant que tout le périmètre de Bir Hakeim est miné ? Vous passez par un couloir balisé ?**

**RD :** Pour cette mission, il était prévu que le génie ouvrirait un passage dans les champs de mines et qu'un officier sortirait à pied de Bir Hakeim pour nous guider. Et c'est ce qui s'est passé ! Le génie a ouvert une porte et l'aspirant Bellec est sorti à pied. C'est lui qui a guidé le convoi pour rentrer dans Bir Hakeim. Une fois arrivés dans la position, nous avons déchargé le camion et on nous a conseillés de se mettre rapidement à l'abri parce que ça allait certainement tirer d'un moment à l'autre. Le jour se levait, et on a trouvé un endroit où il y avait des trous déjà aménagés. Nous avons descendu les camions dans le trou, le nez en avant et on a sauté dans les trous individuels qui étaient creusés là. Ce que nous ignorions, c'est que l'endroit que nous avons choisi venait d'être évacué par une batterie d'artillerie qui avait été repérée la veille. Aussi, dès le petit matin on a pris tout ce qu'on a voulu pendant une heure parce que nous étions là, à la place de la batterie. On a eu une chance inouïe parce qu'il n'y a eu aucun blessé alors que les véhicules étaient criblés de tous les côtés. Un obus de 210 est tombé entre les deux trous dans lesquels on se trouvait les camarades et moi, mais il n'a pas explosé.

**StS : Vous êtes donc condamnés à rester dans la position de Bir Hakeim ce 8 juin au matin. Cela va durer jusqu'à l'évacuation du 10 au 11 juin. Quel est alors votre rôle à Bir Hakeim ?**

**RD :** Mon rôle est très modeste. On est dans notre trou, on ne peut rien faire, on ne peut même pas sortir la tête dehors, cela bombarde de tous les côtés, on est comme tout le monde, on attend. Ce que je voulais vous dire, c'est qu'on est rentré dans la nuit du 7 au 8, que la journée du 8 juin a été très dure et que le lendemain, le 9, c'était mon anniversaire ! J'avais 22 ans le 9 juin 1942 à Bir Hakeim. Cela s'est fêté d'une façon assez extraordinaire puisque la journée du 9 a été très, très dure au point de vue des bombardements par l'aviation, l'artillerie allemande et italienne, avec des attaques perpétuelles... C'était très, très difficile à supporter.

**StS : À ce moment précis vous n'êtes plus en relation avec le capitaine Dulau ? Qui vous commande ?**

**RD :** Dulau n'est pas venu à Bir Hakeim. On avait l'adjudant Ballat, notre chef de convoi. Que ce soit nos cadres, sous-officiers, chefs

de convoi ou conducteurs... tout le monde a attendu que cela se passe, on ne pouvait plus sortir.

**StS : Bir Hakeim est évacué le 10 juin 1942... À lire votre livre c'était une pagaille incroyable cette sortie sous le feu de l'ennemi ?**

**RD :** Oui cela a été une nuit absolument dantesque. Le 10 juin nous avons été avertis par une note de service que la brigade tenterait une sortie en force dans la nuit prochaine. Pour cela, nous avons reçu les instructions nécessaires. Pour ce qui nous concernait, on devait se rendre avec nos camions vides à l'hôpital de campagne, à l'ambulance chirurgicale légère, pour prendre en charge des blessés et les sortir.

On nous avait communiqué les heures de sortie et la liste des endroits prévus. Mais ces prévisions étaient presque irréalisables. L'état-major avait fait ce qu'il avait pu mais la façon dont la sortie devait se passer était tellement imprévisible, qu'évidemment cela ne s'est pas passé dans les conditions prévues. En ce qui me concerne j'ai eu un problème, j'étais un peu fautif. Au moment où on devait passer prendre nos blessés à l'ambulance légère, au bout de 300 à 400 mètres dans Bir Hakeim avec le camion, je réalise que j'ai oublié dans mon abri ma musette avec à l'intérieur des papiers de famille auxquels je tiens. J'avais à côté de moi Jules Mottet que j'avais récupéré depuis qu'il avait perdu son véhicule. On fait demi-tour, et là je me perds. Je me suis perdu parce que ça tirait de tous les côtés, non seulement des tirs mais également les incendies volontaires provoqués les uns les autres pour ne pas laisser de matériel en état. J'ai perdu mon convoi, on a tourné dans la position, on ne savait pas par quel bout sortir.

Comme nous ne connaissions pas l'azimut à suivre, on a tourné pendant un moment avant de « *tomber* » sur un homme tout seul, debout, coiffé d'un casque français. C'était un des rares de la compagnie. Je l'ai reconnu immédiatement. C'était le médecin capitaine Durbach, chirurgien de l'ambulance légère, qui attendait là pour ses derniers blessés. Je me suis arrêté, je le connaissais très bien. Après lui avoir expliqué qu'on s'était perdu et que mon véhicule était libre, on a donc chargé les quelques blessés qui restaient. Comme lui connaissait l'azimut de sortie, nous nous sommes élancés... Mais il était déjà 3 heures du matin, c'était une pagaille monstrueuse, les camions sautaient sur les mines, il y avait des tirs automatiques, on ne savait pas qui était qui. On a roulé comme cela un certain moment et il y eut un moment dramatique : mes quatre roues étaient crevées ! Je roulais en première, deuxième et pont avant, pont arrière enclenchés, on avançait à 5 ou 6 km/h, presque au pas. À ce moment là j'ai eu peur parce qu'un homme a sauté sur mon marchepied.

C'était un tirailleur. On a fait peut-être une centaine de mètres et il a reçu une balle ou un éclat sous l'omoplate gauche. J'ai entendu l'impact puis son râle. Je l'ai encore dans la mémoire. Il partait en arrière, alors je l'ai attrapé et je l'ai couché sur mes genoux sous le volant. Ma porte avait été arrachée, et on a continué à rouler. Le capitaine Durbach n'a pas dit un mot, il était stoïque. Le tirailleur ne bougeait plus, j'ai dit au commandant : « *je crois qu'il est mort* ». Le commandant a dit d'arrêter le camion. Bien entendu cela continuait de tirer de tous les côtés. On a allongé ce pauvre tirailleur sur le sable, il était mort. Le capitaine Durbach a pris les papiers qu'il avait sur lui, puis on est reparti.

Peu de temps après, le radiateur du camion s'est mis à bouillir. Impossible de continuer. J'ai arrêté, j'ai levé le capot, la courroie de ventilateur était coupée par un éclat ou une balle. Là évidemment c'était dramatique. Dans des cas comme cela on ne se rend pas compte et on fait des choses qui peuvent paraître extraordinaires : je suis allé sur un camion *Chevrolet* qui brûlait et j'ai prélevé la courroie de ventilateur et je l'ai posée sur le mien. J'ai fait cela assez rapidement. À ce moment il y a eu une chose extraordinaire : l'arrivée du capitaine Simon avec un blessé et un sous-officier. Ils sont arrivés à mon camion qui était arrêté. Lorsque je suis revenu

avec ma courroie, je n'ai pas vu ces gens-là. Quand il a été question de redémarrer le camion, bien sûr il n'est pas reparti. Les hommes valides ont poussé, y compris le capitaine Simon, et le moteur a redémarré. On a continué notre route pendant un certain temps et on voyait au loin le point de ralliement, il y avait trois feux. Mais il y avait trois barrages de mitrailleuses constants à passer, c'était vraiment des rubans de balles traceuses, il fallait passer dedans, on n'avait pas le choix. On a eu de la chance de tous passer malgré des impacts dans le bas de caisse et des blessés qui ont été à nouveau touchés. On a eu une chance extraordinaire.

On était parvenu ainsi au point de ralliement où nous attendaient des ambulances anglaises, françaises et des camions. C'était un point de ralliement pour nous aider une fois sortis à évacuer le plus rapidement vers l'arrière.

Quand je suis arrivé, il faisait presque jour. On a eu de la chance car un brouillard s'est levé sur le désert, ce qui nous a beaucoup servi, nous empêchant d'être repérés par les avions. Le docteur Durbach s'est vite occupé de ses blessés. Il y en avait une vingtaine dans le camion, les uns sur les autres, des pauvres gars qui avaient crié, qui m'engueulaient parce que je les secouais. Mais ce n'était pas de ma faute, je ne pouvais rien faire d'autre. Quand j'ai fait ensuite l'inspection du camion, j'ai constaté qu'il y avait une rafale de tir automatique entre les pédales de frein. J'avais eu mon tirailleur tué sur le marchepied, le support du rétroviseur côté droit était coupé par un éclat, une balle avait traversé le pare-brise juste au-dessus de ma tête. Le plus fort de tout c'est que dans la roue de secours logée derrière mon siège, entre la caisse et la cabine du camion, il y avait un anti-char qui était non explosé ! On a eu une chance incroyable ! J'ai toujours pensé et je pense toujours que le pauvre tirailleur est mort à ma place. Placé comme il était, debout sur le marchepied, moi assis, l'impact qui l'a tué était à hauteur de ma tête. Sans le vouloir il m'a fait écran.

**StS : Dans quel état sort la 101<sup>e</sup> compagnie auto de cette bataille de Bir Hakeim ?**

**RD :** Au moment de la sortie, l'échelon arrière, le génie, l'intendance ainsi que la 101<sup>e</sup> ne sont plus à El Adem. Tous ont été regroupés dans la hâte à Bir Bu Maafes, car il s'est passé une chose extraordinaire la veille de la sortie. En effet le lieutenant Renault, parti inspecter l'état des pistes dans la région de Bir Hakeim, est revenu rapidement prévenir de l'imminence d'une attaque allemande après avoir vu des chars allemands. Personne ne le croyait, y compris le commandant Dulau. C'était pourtant vrai ! L'alerte générale a alors été donnée et tout l'échelon arrière a eu le temps de mettre en route les camions et de là, partir dans les plus brefs délais. Grâce au lieutenant Renault, ils ont échappé à une destruction totale. Après Bir Hakeim, je ne sais pas combien il est ressorti exactement de camions, mais chez les conducteurs, il y en avait la moitié qui étaient restés, prisonniers ou tués.

**StS : Êtes-vous conscients à l'époque du retentissement de cette bataille de Bir Hakeim ?**

**RD :** Non, on ne s'est pas rendu compte tout de suite. D'abord on avait été très secoué. Nous avions perdu beaucoup de monde. Sur les 3 700 hommes de Bir Hakeim, on en a perdu environ 800 (blessés, prisonniers ou morts). Quand on est sorti de ce guépier, on n'était pas anéanti. C'était pourtant le but de Rommel d'anéantir ce nid de Français Libres qui gênait. Le retentissement de tout cela, on l'a su après. Sur le moment on n'était pas informé, le général Kœnig avait autre chose à penser. Par exemple, nous n'avons pas été informé du message du général de Gaulle au général Kœnig : « *Sachez et dites à vos troupes que toute la France vous regarde et que vous êtes son orgueil* ». On a su tout cela par la suite. On s'en est rendu compte par l'attitude des Anglais qui a toujours été très bonne envers nous, d'ailleurs, on était devenu un peu des héros. Cette brigade française libre a tout de même permis le rétablissement des lignes de

défenses anglaises sur El Adem. Sans cette résistance de Bir Hakeim, je pense que les troupes de l'Axe seraient arrivées au canal de Suez. Cela a permis aux Anglais d'amener de nouvelles troupes et de refaire une ligne de défense sur El Alamein.

Puis il y a eu des notes de service qui nous ont expliqué que ce n'était pas une défaite mais bien une victoire. Car beaucoup affirmaient et considéraient que nous nous étions sauvés. Mais on ne s'est pas sauvé, on a reçu l'ordre de sortir. On n'a pas fui l'ennemi, on l'a combattu les armes à la main. Et d'ailleurs il n'y avait pas d'autre solution, sinon on aurait été complètement anéanti, peut-être même fusillé par les Allemands. On s'est rendu compte que l'on avait fait une grande chose et c'est la gloire de la 1<sup>re</sup> BFL. C'est toujours la gloire actuelle des anciens de Bir Hakeim.

**StS :** J'ai l'impression qu'aujourd'hui coexistent plusieurs « familles » au sein des anciens de la 1<sup>re</sup> BFL... Il y a ceux qui étaient à Bir Hakeim, ceux qui n'y étaient pas, le 2<sup>e</sup> bataillon de Légion qui y était, et le premier qui n'y était pas...

**RD :** Je ne crois pas que cela ait porté de conséquences, en tout cas pas chez nous. D'ailleurs on n'en parlait plus, on en parlait peut-être à la Légion. On avait fait quelque chose, on se disait untel n'est pas revenu, untel était prisonnier... cela s'arrêtait là. C'est plutôt du point de vue des récompenses que j'ai été un peu frustré. J'ai reçu une citation à Bir Hakeim : « *Jeune conducteur, ayant toujours fait preuve de belles qualités militaires... volontaire pour un convoi dans la position de Bir Hakeim dans la nuit du 7 juin 42 ; au cours de la sortie a réparé sous les tirs des armes ennemies son camion en panne et a réussi à le ramener dans les lignes amies* ».

Mais on a juste oublié de dire qu'il y avait une vingtaine de personnes dedans ! C'est ce qui comptait ! Le camion, peu importe ! Il a été mis à la ferraille ! Quand on m'a remis cette citation, je n'y ai pas prêté tellement attention. J'avais la croix de guerre avec étoiles d'argent, j'étais content. Mais j'aurais dû demander à l'époque une rectification à cette citation. Parce que j'ai des preuves formelles qu'il y avait des gens dans le camion, des gens à qui je ne peux pas dire que je leur ai sauvé la vie, mais la captivité, cela c'est sûr. D'ailleurs le général Simon m'a souvent dit par la suite : « *Duval, c'est grâce à vous si je suis là* ». Et je lui répondais invariablement : « *Vous savez mon général, on ne peut pas savoir ! Parce que vous seriez peut-être sorti d'une autre façon* »...

*Le parcours de René Duval suit ensuite celui de la 1<sup>re</sup> DFL : combats d'El Himmeimat, campagne de Tunisie, débarquement à Naples, Monte Cassino, Italie du Nord, débarquement à Cavalaire, Lyon, campagne d'Alsace et campagne des Alpes jusqu'à la Victoire. Le brigadier René Duval est démobilisé le 30 juin 1945 après une épopée dans les rangs de la France Libre qui aura duré cinq années.*

*En 2000, il publie un livre de souvenirs sous le titre « Mémoires d'un volontaire de la France Libre, 1940-1945 ». Aujourd'hui René Duval vit paisiblement dans la Manche, à Gouville-sur-Mer, à deux pas du lieu de son évasion de juin 1940.*



*Jeunes volontaires de Coutainville (coll. particulière).*

## *Mon dernier jour et ma sortie de l'enfer de Bir Hakeim (10 - 11 juin 1942)*

par **Lucien Bourderieux**

*Maréchal des logis à la compagnie de QG n° 51 lors de la bataille de Bir Hakeim, Lucien Bourderieux (1918-2011) a rédigé ce témoignage en 1985.*

Avant que ma mémoire ne défaille, je vais consigner, dans les pages qui suivent, une petite partie du souvenir de la plus fantastique bataille des Forces françaises libres (FFL) du général de Gaulle, à laquelle j'ai participé, pendant le conflit mondial 39-45, il y a maintenant quarante-trois ans.

Je dédie ces souvenirs à mes descendants, mon fils, mes petits-fils, en souhaitant, de toute mon âme, qu'ils ne connaissent jamais de telles épreuves. J'aimerais qu'ils sachent toujours agir pour conserver et transmettre intact ce précieux patrimoine de liberté que le sacrifice d'une petite minorité d'hommes a su leur préserver.

Que les souffrances physiques et morales, la peur qui m'a souvent pris aux entrailles ne deviennent jamais un vain sacrifice !

Voici maintenant le récit de mon dernier jour et ma sortie de l'enfer de Bir Hacheim...

\*

10 juin 1942 - Bir Hacheim ! Une citerne (*Bir* en arabe signifie puits) marquée par un semblant de fortin, utilisée en relais par les caravanes senoussies (nomades libyens) sillonnant le désert du Sahara en temps de paix. Un coin perdu dans le grand désert de Libye, à une centaine de kilomètres au sud-ouest de Tobrouk.

C'est la position retranchée de l'extrême sud du front anglais qui remonte jusqu'à la Méditerranée où la 8<sup>e</sup> armée britannique essaie de contenir l'*Afrikakorps* du maréchal allemand Rommel<sup>1</sup> sur le chemin de l'Égypte et du Moyen-Orient.

12 km<sup>2</sup> de sable et de rocailles, presque plats, où se sont organisés et à moitié enterrés les deux mille cinq cents hommes de l'échelon A

de la 1<sup>re</sup> brigade française libre depuis février 1942. Effectif renforcé progressivement pour atteindre trois mille six cents à la fin mai.

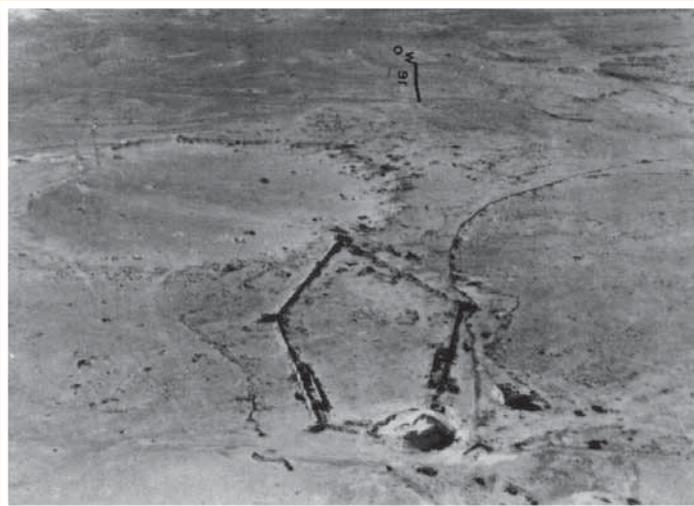
J'appartiens à cette brigade depuis mon ralliement aux FFL en janvier 1941. J'ai vingt-quatre ans. Je suis sergent, agent de liaison au bureau opérationnel de l'état-major, secrétaire-chef et, en déplacements, conducteur du véhicule du chef d'état-major de la brigade, le commandant Masson.

La brigade est sous les ordres du général Kœnig.

Depuis dix jours, nous subissons les assauts répétés, de plus en plus violents, de trois divisions (deux allemandes, une italienne, trente-sept mille hommes environ) qui nous encerclent totalement depuis le 2 juin. Pilonnés sans relâche par l'aviation et l'artillerie lourde, subissant tout le jour une mitraille intense de roquettes, de mortiers, de canons légers et d'armes automatiques, je me suis très souvent demandé si je sortirai vivant de cette fournaise.

Chaque minute qui passe m'étonne d'être toujours entier. Ce 10 juin 1942 devait être le dernier jour de cet horrible cauchemar.

Après une nuit épuisante (comme les dix précédentes d'ailleurs) passée à dégager du sable et des pierres qui avaient envahi la veille les trous de protection des véhicules encore en état de rouler, afin qu'ils soient prêts, le cas échéant, à un départ rapide, à remplir des centaines de sacs de sable pour remplacer ceux des parapets des tranchées, des trous individuels, des emplacements de combat d'armes lourdes, etc., que les éclats d'obus, de bombes et les balles avaient crevés et vidés dans la journée, à attendre son tour aux points de distribution des ultimes munitions, des derniers quarts d'eau de la réserve, à enterrer les morts, toutes tâches impossibles à



*Vue aérienne de la position (musée de l'ordre de la Libération).*



*Les restes du fortin de Bir Hakeim (ECPAD).*

<sup>1</sup> Rommel a été promu au grade de generalfeldmarschall le 22 juin 1942, donc après Bir Hakeim (NDLR).

accomplir de jour, ce n'est qu'à l'approche de l'aube que j'ai pu, enroulé dans une couverture, recroquevillé dans mon trou, dormir un peu. Assommé de fatigue, je n'ai rien entendu des rafales d'obus et de mitrailleuses qui passaient à intervalles plus ou moins échelonnés.

## Mission dans le secteur du bataillon du Pacifique

Il est à peine sept heures. Je suis réveillé en sursaut par une sentinelle qui me demande de me rendre immédiatement au PC du général Koenig. Il y a un brouillard très dense qui couvre entièrement la position. Mal réveillé, je me hâte vers le PC ; je suis transi de froid. La canonnade, plus importante que celle de la nuit, ne s'est pas encore totalement déclenchée, contrairement aux jours clairs où, à cette heure matinale, elle devenait infernale. Nous bénéficions de ce répit grâce à ce providentiel brouillard.

J'arrive sans encombre près du général qui me donne un message à transmettre d'urgence au bataillon du Pacifique. Il ne peut être touché par radio, leur poste ayant été détruit la veille par une bombe qui avait tué le chef de bataillon<sup>2</sup> et son adjoint. Le téléphone, coupé de nuit par les obus, n'était pas encore réparé. Le 2<sup>e</sup> bureau avait capté, peu avant l'aube, des conversations sur les radios allemandes, des informations laissant prévoir une attaque importante sur le front du BP<sup>3</sup> au lever du jour. Il fallait donc les informer avant le lever du rideau nuageux qui a retardé les opérations.

Le BP, à 1,5 km du PC, couvre la partie sud-ouest de la position, celle où se trouve le fortin près de la citerne. Pour accéder au PC du bataillon, il y a un glacis rocaillieux en légère déclivité, après le fortin, face aux tranchées allemandes, dont les postes avancés sont à moins de 400 m derrière le champ de mines.

Me voici en route, protégé par le brouillard. Je n'ai pas trop de difficultés. Je connais ce chemin que j'ai déjà plusieurs fois emprunté, même de nuit. Je remarque toutefois que de nombreux repères ont été détruits ou modifiés par le pilonnage intense de la veille.

Arrivé depuis peu de temps au but de ma mission, le brouillard commence à se dissiper, sous l'effet des rayons du soleil déjà ardents. En quelques minutes se déclenche, prélude à l'attaque, une violente canonnade d'une vigueur peu habituelle. Il me faut rentrer à ma base et remonter, en pleine vue, ce fameux glacis où les seules protections sont les trous d'obus ou de bombes peu profonds dans le silex. Dès que j'eus attaqué le début de la faible pente, en bondissant d'un trou à l'autre, m'écorchant coudes et genoux dans la pierraille, je suis repéré par une mitrailleuse de la première ligne allemande qui me prend en ligne de mire. Les cailloux volent en éclats sur le bord du trou dans lequel je reste blotti un bon moment.

J'attends le passage de plusieurs rafales et, dans la fraction de seconde suivant, celle qui m'a paru la plus longue, j'effectue un nouveau bond. Mon refuge est moins profond, mais c'était le plus proche. Aussitôt une mitraille qui me glace le sang se déclenche. À en juger par les impacts, il doit y avoir deux armes automatiques qui me visent cette fois. Je n'ose plus faire un mouvement, malgré ma position très inconfortable. De plus, j'ai récupéré, dans l'œil droit, de la poussière de la dernière rafale qui me fait pleurer et me provoque une douleur presque intolérable.

Les camarades des postes avancés que j'ai quittés quelques instants plus tôt ont compris mes difficultés car ils déclenchent un feu d'enfer sur les positions allemandes (j'ai su plus tard qu'il s'agissait de l'infanterie de la 90<sup>e</sup> division légère dont les mitrailleuses étaient situées entre 5 et 600 mètres).

J'ai vite compris que mon salut était de profiter de cette couverture. J'effectue encore plusieurs bonds en zigzag pendant cette provisoire diversion. Je ne suis pas encore arrivé aux tranchées de cheminement, qui partent du fortin en haut du glacis, qu'à nouveau les balles sifflent et percutent autour de moi. J'attends encore quelques minutes. Je profite alors du déclenchement du tir de barrage d'une batterie de 75 située à une centaine de mètres au nord qui arrose copieusement les retranchements allemands avancés. Cette couverture bienvenue me permet de franchir la fin du glacis et de rentrer sans plus de problèmes, si ce ne sont les obus qui fument maintenant de toutes parts et m'obligent à de spectaculaires plonges, mais cette fois moins meurtrissant que dans les cailloux du glacis.

Je rejoins l'état-major en passant par le poste de secours pour panser mon genou qui saigne beaucoup, mais surtout laver mon œil qui me fait horriblement souffrir. Et me revoici dans mon trou. Il n'est pas loin de 8 h 30.

Sur un réchaud de fortune composé d'un demi-tank à essence rempli de sable imbibé de carburant, dans ma gamelle posée sur une grille en fil barbelé, je fais en vitesse un peu de thé avec ma dernière petite réserve d'eau et grignote quelques biscuits secs. Je n'avais rien dans le ventre depuis la veille 18 heures et cela me reconforte. Puis, je vais porter, dans un bidon, un quart de thé au commandant Masson qui n'a pas fermé l'œil depuis deux nuits et lui rendre compte de l'exécution de ma mission.

À présent, le pilonnage d'artillerie est à son point culminant. Nous avons quatre batteries de canons de 75 autour du PC qui tirent elles-mêmes sans relâche. Le bruit infernal des éclatements et des départs est si intense qu'il faut se crier près des oreilles pour s'entendre. Depuis un quart d'heure environ, une batterie de mortiers a pris le PC de la brigade en objectif. Nous occupons pratiquement le centre de la position et, du fait de l'encercllement total, nous récupérons un maximum de projectiles de tous calibres. Le tir plongeant des mortiers a l'air de faire beaucoup de dégâts dans la compagnie de QG.

En courant, sautant, rampant, bondissant, j'arrive au trou couvert d'une tente à armature métallique où loge le commandant. Il est situé à une soixantaine de mètres de mon abri personnel. Le commandant déguste un quart de thé chaud qui le revigore un peu. Je lui fais le compte-rendu de ma première liaison de la journée. Puis il me dit :

*« Minou (c'est mon nom de guerre), nous ne pourrons tenir un jour de plus dans notre situation, sinon ce sera le massacre total de la brigade comme cela l'a été de la brigade hindoue à 4 km au nord de Bir Hacheim. La 8<sup>e</sup> armée britannique, sur la demande du général Koenig, doit nous aider à sortir de ce guêpier. Il attend des instructions à ce sujet. Étant donné l'état du front anglais, dans la négative, nous sommes foutus ! »*

*Mettez très vite, avec Pigois et Fauvert, les machines en parfait état et soyez prêts à diffuser un ordre général écrit d'instructions pour l'évacuation de vive force de la position, suivant un plan que nous allons mettre au point avec le général, dès que nous aurons des nouvelles de la 7<sup>e</sup> division britannique sous l'autorité de laquelle se trouve la brigade. J'espère que ce sera pour la nuit prochaine car nous manquerons de munitions et totalement d'eau ! »*

La chaleur est devenue étouffante. Notre ration d'eau perçue la nuit est d'un litre pour la journée, c'est dire qu'il n'y en a pas une goutte à gaspiller. Il nous serait effectivement difficile de passer un jour de plus sans risquer la déshydratation. Il doit faire une soixantaine de

<sup>2</sup> Félix Broche (NDLR).

<sup>3</sup> Le bataillon du Pacifique (NDLR).

degrés au soleil. La poussière, l'odeur acre de la poudre dessèchent et brûlent la gorge, les muqueuses du nez et les bronches sont en feu. C'est une sensation très désagréable et difficile à supporter malgré l'entraînement quotidien.

Je pars au trou, où nous avons installé notre bureau, passer les consignes à Pigois et Fauvart, mes camarades secrétaires. Nous nous mettons à nettoyer et désensabler la machine à écrire et le duplicateur. La machine, démontée, lubrifiée, remontée, est en parfait état. Fauvart s'apprêtait à l'emmailloter lorsqu'un obus de gros calibre tombe très près de notre abri. La tôle ondulée, posée sur des arceaux de bâche de camion, couverte de terre, qui forme le toit précaire de ce refuge, est soulevée comme un fêtu de paille. Un océan de sable s'engouffre dans le trou, submergeant notre outil de travail. Il faut tout recommencer ! Dans le bouleversement, la machine, posée sur la table faite d'une planche sur deux bidons vides, est tombée, coincée entre un bidon et la banquette de sacs de sable qui sert de siège.

Le local, si l'on peut dire, où nous travaillons, mesure 1,5 m<sup>2</sup>, 1,5 m de profondeur avec un étroit boyau d'accès en L, le tout soutenu par des sacs de sable. Dans un coin du carré, un triangle de 30 cm de côté environ est ouvert pour l'aération et la lumière. Ce triangle est protégé par un morceau de toile de tente tendu à 30 cm de haut sur des piquets. Cette cheminée nous permet tout juste de tenir dans ce four qu'est devenu notre « bureau » dès 9 heures du matin.

Le souffle nous a roulés les uns sur les autres. Nous sommes tout ruisselants de sueur, couverts de poussière, prêts à suffoquer. Il nous faut reconstruire ce « bureau » souterrain. Travail dangereux, à découvert pour refaire le toit, éreintant à remuer toute cette terre dans un temps record. Aussitôt terminé, la machine est redémontée, renettoyée. Dans le choc de la chute, plusieurs éléments ont été faussés et c'est à présent un travail de bricolage mécanique qu'il nous faut exécuter pour lui redonner vie et efficacité. Le duplicateur, de son côté, a beaucoup souffert. Envahi de poussière impalpable, il faut démonter les rouleaux encrues, les laver à l'essence, ce qui nous asphyxie à moitié, nettoyer la mécanique bloquée par le sable et remonter toujours à toute vitesse. Notre équipe est rodée et bien soudée et nous voici prêts à fonctionner.

Il est près de 10 heures et je pars au PC du général rendre compte. À peine sorti du trou « bureau », notre DCA<sup>4</sup> se déchaîne, les batteries de canons antiaériens *Bofors* de 40 mm situées aux alentours du PC crachent leurs engins de mort à une cadence affolante. J'entends à présent, dans le vacarme, le vrombissement des moteurs. Je cherche, dans le halo aveuglant du soleil, à jauger l'importance de ce qui arrive. L'aviation allemande savait fort bien se placer soleil arrière pour piquer sur son objectif, afin de n'être repérée que dans les derniers instants. J'aperçois alors une première vague énorme, une quarantaine d'appareils. À ce moment, comme pour un coup de grâce, l'artillerie ennemie redouble ses coups. Je me plaque au sol pour me protéger. Je me retourne sur le dos, pour mieux observer les *Stukas* qui arrivent, et les vois piquer juste dans ma direction. Je distingue nettement les bombes qui se dégagent des soutes et viennent vers moi dans un sinistre hurlement de sirènes. À peine le temps de me remettre sur le ventre et d'ajuster mon casque sur ma nuque que les premières explosions se produisent à quelques dizaines de mètres. Elles se multiplient avec une cadence effrayante en se rapprochant à une vitesse vertigineuse. Le PC est particulièrement visé, cela ne fait aucun doute.

Dans un rayon de guère plus de 100 mètres autour de moi, des geysers de sable et de cailloux sont projetés en l'air. Le bruit est si assourdissant que mes tympanes me font mal et je suis obligé de me boucher les oreilles. Le soleil a complètement disparu. Il fait presque nuit tant le nuage de poussière et de fumée est épais. Les oreilles me



*Le général Koenig et le général Willoughby Norrie (musée de l'ordre de la Libération).*

font de plus en plus mal, ma gorge est en feu, je respire avec peine et j'ai du mal à avaler ma salive. Les pierres retombent en pluie dense certaines me labourent le dos et les jambes et j'apprécie la protection de mon casque. Le ciel a l'air de s'éclaircir un peu, mais ce n'est que pour un très court instant car la deuxième vague est à pied d'œuvre et l'enfer recommence. La terre tremble sous mon ventre.

Je ferme les yeux et attends, tous muscles bandés, l'impact qui me sera peut-être fatal. Les méninges travaillent à 100 à l'heure. Malgré la chaleur, je sens comme un froid dans le dos. Une légère accalmie de quelques secondes et le vacarme reprend plus fort. Cette fois, le calibre des bombes a augmenté, à en juger par la puissance des éclatements. J'en déduis que les *Junkers* suivaient les *Stukas* en troisième vague. Les explosions, autour de moi, redoublent de violence. Soudain, je me sens soulevé comme une plume et projeté en l'air dans un déluge de terre et de feu. Je me retrouve sur le dos, à plus de deux mètres, abasourdi, dans un état second où on ne sait plus si l'on vit, si l'on rêve ou si l'on est déjà en enfer.

Je reprends doucement mes esprits, me palpe et, malgré le sang de mes nombreuses égratignures, constate que je suis entier, soulagé d'être toujours en vie.

Cet enfer a duré une bonne quinzaine de minutes qui m'ont paru une éternité. Le soleil se dégage lentement, les obus continuent de tomber dru. Je me relève et, d'un rapide coup d'œil, me rends compte qu'il y a beaucoup de dégâts dans la compagnie de QG. Le camion popote flambe. Un camion des transmissions a été éjecté de son trou de protection, les quatre roues en l'air, et flambe également. Je vois des soldats courir dans tous les sens. Certains se rassemblent auprès de corps allongés. Des brancardiers accourent déjà pour les secourir et dégager ceux que leur chance a abandonnés. Je me remets assez vite de mes émotions. L'aspect du terrain est complètement transformé et il me faut quelques secondes pour me repérer. Un regard rapide du côté de l'abri que je venais de quitter, où se trouvaient mes copains, et je constate avec joie qu'ils ont eux aussi échappé à la mort cette fois encore.

Je repars, rasséréiné, vers le PC du chef d'état-major tout en exécutant plusieurs plonges forcés dans les trous de bombes. À quelques mètres, j'aperçois la carcasse métallique soutenant la tente qui protège l'abri du commandant, toute tordue, pointant vers le ciel quelques longerons dénudés. En m'approchant, je vois le parapet de sacs de sable effondré et un immense cratère dans lequel, pêle-mêle, je reconnais ses objets familiers. J'appréhende de le retrouver dans les décombres. Après une rapide inspection, je constate qu'il n'est pas là, ou alors volatilisé, car l'impact était juste sur le trou. Je fonce au PC du général où j'arrive le souffle court, couvert de poussière.

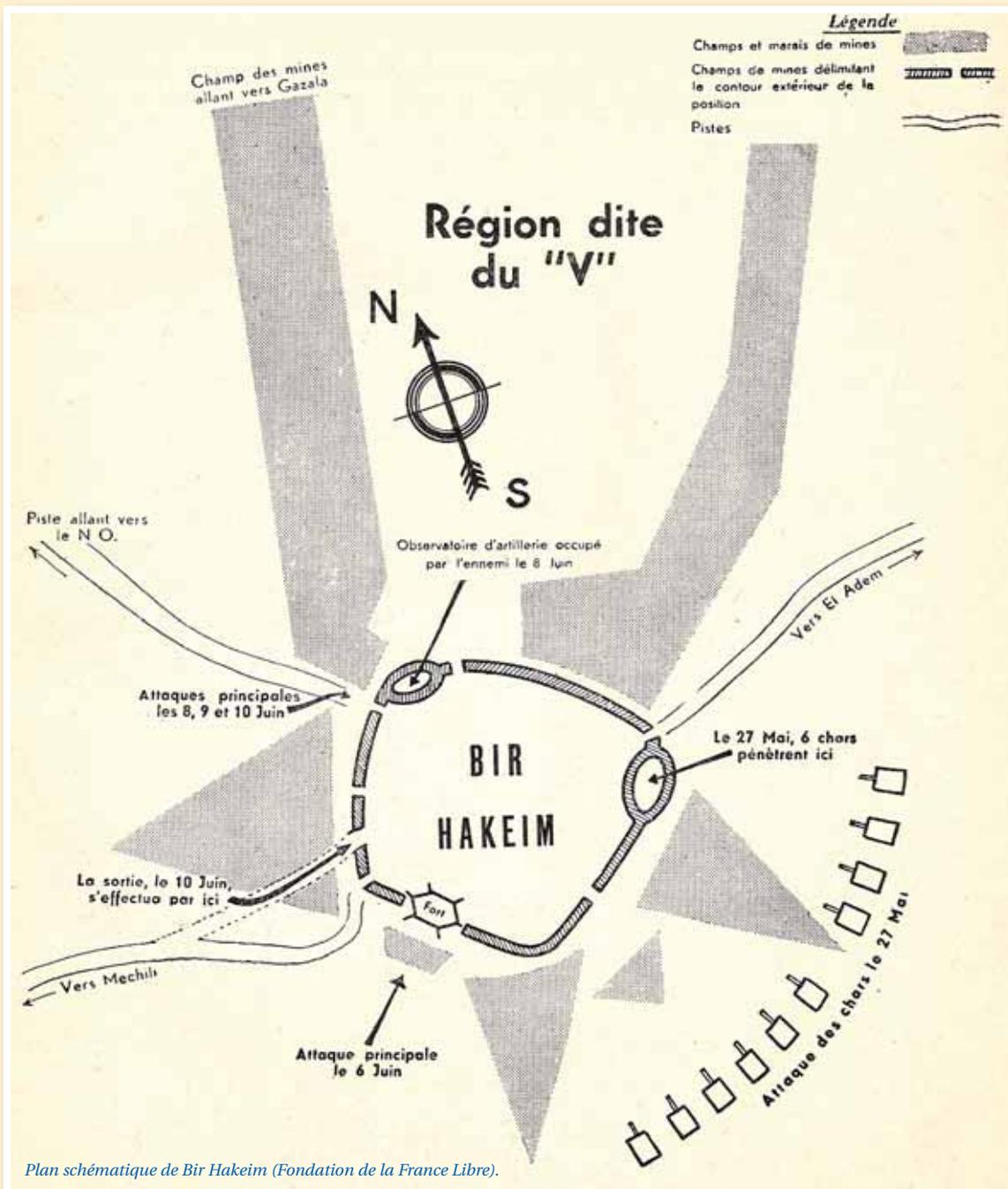
<sup>4</sup> Défense contre avions (NDLR).

Le PC du général est un trou de 3 m sur 2,5 m, avec des parois en sacs de sable, recouvert d'une carcasse de camion-benne retournée, camouflée par une épaisseur de terre et un filet. L'accès se fait par un étroit boyau muré par des sacs. Une fenêtre étroite a été découpée dans la tôle du bout de la benne pour l'aération et la clarté.

Aussitôt entré, j'aperçois d'abord dans la pénombre le commandant Masson. C'est pour moi un grand soulagement de le voir vivant. Puis, derrière une petite table, le général qui éclate de rire, suivi bientôt du commandant, en me voyant déboucher comme un bolide, le casque de travers, la chemise déchirée, zébrée de sang, poudré comme un clown mais de poudre ocre d'où ne se distinguaient dans mon visage que mes yeux noirs et ma bouche restée ouverte pour mieux respirer car mes narines sont obstruées par la poussière coagulée. Le radio à son poste, dans un coin, est lui-même gagné par le fou rire.

Le général plaisante : « *Alors, mon gros lapin, ça chauffe aujourd'hui. Ne t'en fais pas, on a la baraka. Ce soir, on joue la fille de l'air* », puis, amicalement, me tape sur l'épaule, soulevant un nuage rougeâtre qui le fait tousser et rire à nouveau.

Il est près de 10 h 30. Je rends compte de notre préparation et informe le commandant que j'ai vu son abri dévasté sur mon passage, qu'un instant j'ai eu une appréhension pour lui. Il rit et plaisante aussi sur sa chance. Pendant ce temps, le radio tend un message au général. Cette communication arrive du poste d'observation de l'artillerie. Le général, redevenu grave, m'explique que la bataille fait rage sur le front du BM2<sup>5</sup>, sur le nord-ouest de la position. Une attaque de chars et d'infanterie se déroule depuis un bon moment et toutes les communications sont coupées avec ce bataillon de tirailleurs noirs. Quelques avant-postes ont été débordés. Des mesures ont été prises et il me demande de porter



Plan schématique de Bir Hakeim (Fondation de la France Libre).

<sup>5</sup> Le bataillon de marche n° 2, bataillon de tirailleurs de l'Oubangui-Chari, actuelle République Centrafricaine (NDLR).

immédiatement un message au commandant de cette unité, afin de l'informer des dispositions envisagées pour renforcer sa zone de combat.

## Mission dans le secteur du bataillon de marche n° 2

Et me voici reparti mi-courant, mi-bondissant, mi-plongeant en zigzag vers le nord. Plus j'approche de mon but, plus ma progression devient difficile et périlleuse. J'atteins les premières positions du bataillon, me fais indiquer l'emplacement du PC. Les tirailleurs m'indiquent l'endroit et me conseillent de ne pas m'y rendre maintenant, il y a trop de dangers. Devant mon insistance à poursuivre ma mission, ils me donnent quelques tuyaux pour utiliser certains cheminements en rampant, sans trop me faire remarquer des premières lignes allemandes d'où ont surgi les différentes charges à 200 mètres à peine.

La mitraille fait rage, les obus éclatent de toutes parts. À 100 mètres environ, la carcasse d'un char déchenillé, au long canon paraissant encore menaçant, est en train de brûler.

Le corps d'un servant accroché à la tourelle, la tête pendante, se consume, tandis que les autres sont éparpillés au sol, morts vraisemblablement.

Les obus martèlent les positions du BM2 avec une violence inouïe. Les balles miaulent avec rage autour de moi. Cela devient terrifiant ! Je continue péniblement ma progression.

Je dépasse encore deux points d'appui d'où les mitrailleuses crachent la mort à jet continu sur les Allemands. Encore quelques bonds et, sans trop m'être rendu compte de la distance, les nerfs et les muscles tendus, obsédé par l'instinct de conservation, la respiration haletante et douloureuse, me voici au PC du commandant.

Il paraît soulagé d'avoir enfin un contact, étonné que j'aie pu réussir à l'atteindre. Il prend connaissance du message que je lui tends. Il rédige un rapide compte-rendu de la situation peu brillante de son unité, souligne qu'elle peut être, à tout moment, submergée par les attaques de plus en plus violentes qu'il a réussi à contenir jusqu'à présent. De nombreux cadavres de fantassins allemands sont accrochés dans les barbelés à une cinquantaine de mètres en avant. Le moral des hommes dans cet enfer a l'air satisfaisant en raison du faible résultat des assauts ennemis, mais pour combien de temps encore ? De plus, les munitions s'épuisent très vite et le ravitaillement devient précaire.

Je repars pour le QG. À plusieurs reprises, j'échappe de justesse aux obus qui gênent considérablement ma progression. L'intensité du tir a augmenté ; c'est probablement l'indice d'une nouvelle attaque proche. Je profite des nuages de poussière et de fumée pour courir presque debout. Mais, quand j'entends crépiter la mitraille près de mes oreilles, je replonge vite dans le trou d'obus ou de bombe providentiel qui me sauvera. J'ai l'impression que mes tripes font des nœuds.

Ma respiration en soufflet de forge me dessèche la gorge, il me semble que ma poitrine est sur le point d'éclater, j'ai mal partout.

Un court instant de répit, dans un trou plus confortable, me permet de me reprendre un peu. Je décroche mon bidon et bois lentement quelques gorgées d'eau chaude. Très vite, je me sens beaucoup mieux. Je fais un petit inventaire de mes membres ; à part quelques égratignures nouvelles, ils sont toujours en bon état. Ce constat fait, je repars d'un bond en essayant d'allonger mes temps de course. J'ai la chance jusqu'alors je m'en tire très bien car, sur ce parcours, les jours précédents, deux agents des transmissions ont trouvé la mort.

J'ai foi en mon destin, en dépit des dangers. Je suis convaincu que j'arriverai à rentrer en France. Cet état d'esprit me permet de garder

mon sang-froid, surmonter la peur, ce qui est un atout énorme pour sauvegarder sa peau !

Me voici de retour à ma base. Je rends compte de ma mission au général et lui remets le rapport du commandant de Roux. Le général me fait signe d'attendre et me reposer. Après une dernière mise au point, avec le commandant Masson, de l'ordre général écrit, il donne des instructions pour activer la mise en place des renforts au BM2 et dépêche un autre agent de liaison au PC de la Légion. Quelques minutes après, il me remet le papier manuscrit que nous avons à préparer et diffuser, pour l'évacuation de vive force dans la nuit prochaine de toute la position.



De gauche à droite, le commandant Pierre Masson, le général Koenig, le capitaine Renaud Raymond de Corta. Photo de Jules Muracciole (Amicale de la 1<sup>re</sup> DFL).

La 7<sup>e</sup> division britannique avait enfin donné son accord pour nous aider dans cette folle entreprise !

Il est environ midi. Je rejoins très vite notre trou « bureau » où Fauvart et Pigois attendent et sont prêts à entrer en action. Il n'y a pas eu d'autres dégâts dans le trou, c'est une chance ! Déjà, Fauvart s'affaire pour taper le premier stencil. La chaleur est insupportable ! La sueur ruisselle de tous les mentons. Torses nus, la poussière nous a déguisés en peaux-rouges. De petites croûtes de boue ocre aux commissures des lèvres et dans le coin des yeux achèvent la ressemblance. Il ne manque que les plumes !...

La chaleur est proche de son point culminant et très difficile à supporter. J'ouvre ma boîte de *corned-beef* qui ruisselle d'huile, épluche le dernier oignon, source de vitamines, de ma réserve personnelle, l'émince dans ma gamelle pour le mélanger à la viande. J'avais à peine terminé ce travail que la batterie de canons *Bofors* anti-aériens des fusiliers-marins, toute proche, crache de tous ses tubes sur des *Stukas* sortis de je ne sais où, sans crier gare ! et qui nous plongent droit dessus. Ils mitraillent en piquant, les balles sifflent autour de nous. Les bombes arrivent presque en même temps et le ciel s'obscurcit aussitôt. La terre tremble, le sable et les cailloux retombent de toutes parts. Deux vagues d'une soixantaine d'avions chacune passent ainsi au-dessus de nous. L'air est devenu pratiquement irrespirable. Je suis terré dans le fond de mon abri, en attendant impatiemment, tendu, que l'orage passe. Le calme, tout relatif, revient après ce déluge. Hélas, mon repas est bien compromis ! Je constate les dégâts. Ma gamelle est entièrement remplie de terre. Adieu, *corned-beef* à l'oignon ! Je me rabats sur ma dernière boîte de « *beans* » (haricots secs sucrés à la tomate) que j'ai en horreur. Ils sont chauds au soleil et, en quelques cuillerées, je me hâte de vider le contenu de ma boîte pour être sûr d'avoir quelque chose de solide dans l'estomac.

Cet effort m'a donné soif. Je prends mon bidon laissé sur le bord du parapet. Calamité ! Il est vide. Une balle l'a traversé et je n'ai plus une

goutte d'eau à boire. Ma ration de la journée s'est répandue dans le sable, perdue irrémédiablement. Pour moi c'est un désastre !

Pigois me passe son bidon pour me dépanner. Je bois quelques gorgées, mais il ne reste plus grand chose et j'ai scrupule à lui laisser de quoi subsister, lui aussi. Saoulé de soleil, je rêve à un grand demi de bière bien fraîche dont j'entends le glouglou sympathique dans mon gosier. C'est vraiment un rêve ! Ma langue est pâteuse et ma gorge me brûle sans rémission.

La température doit environner les 65°.

Le général me fait appeler. Une petite rectification manuelle est à faire sur les ordres d'évacuation. Je dois, après ce travail, les acheminer au PC des transmissions, pour qu'ils soient distribués à chaque commandant d'unité avant 16 heures.

Au PC des transmissions, j'apprends par mon camarade Muracciole que, lors de la dernière attaque sur le nord, peu après mon passage au BM2, deux chars allemands avaient réussi à pénétrer dans la position, causant de fortes pertes avant d'être exterminés à leur tour. Heureusement que l'infanterie suiveuse a pu être stoppée par le sacrifice des postes avancés. Presque tous ceux qui occupaient ces défenses sont morts sur place. Les quelques rescapés, récupérés par la deuxième ligne, étaient épuisés, à bout de force, la plupart blessés, très mal en point. L'alerte a été donnée pour parer, par tous les moyens de feu, à une nouvelle offensive.



Jules Muracciole, ici à Bizerte en 1943 (Amicale de la 1<sup>re</sup> DFL).

Je rentre du PC des transmissions. Il est près de 15 heures. Dans le vacarme toujours infernal des obus, j'entends le klaxon d'alerte aux avions de la batterie de canons de 75, près de laquelle je passais. Mes yeux se portent aussitôt vers le ciel. J'entrevois, à bonne hauteur encore, dans le halo du soleil, trois vagues distinctes d'une cinquantaine de *Stukas* chacune, avec un essaim de chasseurs *Messerschmitt* qui les accompagnent.

Quelques minutes plus tard, le déluge de feu s'abat à nouveau sur nous. Le QG est encore visé. C'est le troisième bombardement de la journée.

Je suis rapidement entouré de points d'impacts de bombes de gros calibre, 500 kg sans doute. Dans le trou où je me recroqueville, je suis à moitié recouvert de terre. Le ciel est devenu noir. J'ai l'impression de respirer du feu, le sable a envahi mes paupières, mes yeux



Bombardement de *Stukas* à Bir Hakeim. Photo de l'aspirant Jean-Pierre Bénard (musée de l'ordre de la Libération).

pleurent et me font atrocement souffrir. Entre chaque vague, pendant la courte éclaircie qui se produit, les *Messerschmitt* (les « guêpes », comme nous les appelions) virevoltent et mitraillent tout ce qui bouge. Puis, la terre se remet à trembler. On dirait qu'elle va s'ouvrir en deux, l'angoisse me tenaille. Cette apocalypse a duré près de vingt minutes qui m'ont semblé être des heures.

Il est près de 15 h 30. Le rythme plus lent, mais toujours aussi dense, de la canonnade continue inlassablement son tintamarre. L'habitude fait qu'il est moins impressionnant, car on finit par localiser l'éclatement avant qu'il ne se produise et le réflexe de protection joue instinctivement. Pour les bombes, il n'en est pas de même. On ne sait jamais prévoir celle qui vous est destinée. La peur prend alors le dessus, les nerfs sont à rude épreuve et sapent la résistance et le sang-froid. Une fois ressaisi, je me hâte vers le véhicule du chef d'état-major que je dois conduire cette nuit pendant l'évacuation.

Je commence à déblayer le sable et les cailloux qui ensèrent l'avant de l'auto dans son trou de protection. C'est une *Humbert* anglaise, assez haute sur roues. Elle est enfouie à mi-hauteur des portes. Le travail est harassant pour arriver à dégager entièrement les deux pneus avant. Le pare-brise est cassé à moitié. Le haillon arrière est déchiqueté par les éclats et fonctionne très mal. Il n'y a plus que deux vitres intactes sur six sur la voiture. Le capot est troué, mais le moteur n'a pas été touché. Le terrassement terminé, j'essaie de mettre le moteur en route ; deux, trois hoquets et la batterie, qui n'était déjà pas en bon état, est à plat. Nouvelle complication ! Je la démonte pour aller l'échanger au camion atelier de la compagnie de QG. J'ai de la chance, une batterie est disponible. Je repars, non sans anicroches, car depuis un quart d'heure, nous sommes harcelés par des mortiers situés probablement au sud de la position. Le poids de la batterie entrave beaucoup ma course et gêne mes plongeurs. Je réussis à l'amener intacte, mais je suis épuisé.

Pas une goutte d'eau pour me reconforter. Ma langue est pâteuse et je souffre beaucoup de la soif ; la sensation est très désagréable. Mon accu remonté, le moteur daigne enfin ronronner. Je vérifie mon niveau d'huile et le recomplète. Quant à l'eau, il en manque à première vue environ deux litres. Dans un petit jerricane, j'ai une réserve d'eau imbuvable, parce que stockée dans un ancien bidon à essence, elle en a pris l'odeur et le goût. Je vide cette eau dans le radiateur mais, avant de terminer, je ne puis m'empêcher de lamper quelques gorgées de cet infâme breuvage. Il me manque un bon demi-litre pour finir mon plein. Tant pis, cela ira comme ça ! Je ne tarde pas à avoir de pénibles renvois d'essence, quelle horreur ! Malgré ce désagrément, je me sens mieux car un peu réhydraté.

Il est maintenant plus de 17 heures. Le PC des transmissions fait savoir au 3<sup>e</sup> bureau qu'il n'a pu réussir à faire la liaison avec le BM2 au nord, où la bataille est toujours intense. Deux agents de liaison ont été grièvement blessés successivement sans avoir pu atteindre le PC du bataillon, aucun autre n'est disponible.



*Centre de secours enterré (coll. particulière).*

Le capitaine Mallet, responsable du 3<sup>e</sup> bureau, mon chef direct, me demande d'effectuer cette liaison que je connais bien. Et me revoilà en route ! Plus j'avance, plus je constate le bouleversement du sol. Je ne reconnais plus rien du cheminement déjà emprunté. Il me faut improviser et, pour cela, avec calme, observer minutieusement les points de départ des armes automatiques les plus à craindre et m'imprégner de leur rythme. Je n'en mène pas large mais, confiant dans ma « *baraka* », je ne pense pas un seul instant que ma dernière heure va arriver. J'ai toutefois de grands frissons quand le danger passe un peu trop près. Seul gros ennui, en plongeant dans un trou, je suis tombé sur une crosse cassée, fichée en terre, et un morceau de bois est entré dans ma hanche gauche. Mon short est déchiré. Je retire l'esquille de bois cassée qui n'est heureusement pas rentrée très profondément. Je saigne tout de même très abondamment. Je n'ai rien pour éponger mon sang qui coule le long de ma jambe jusqu'à ma guêtre. Je me repose quelques instants. Le sang s'arrête de couler et je repars. J'arrive enfin près du commandant et lui remets les instructions. Son visage s'éclaire à la lecture. Il semble soulagé. Enfin un espoir de peut-être rester en vie ! Cette fois, il plaisante. « *Ce n'est pas encore cette fois que ces salopards auront notre peau, j'aimerais voir leurs gueules quand, demain, ils ne trouveront plus personne* ».

Mon sang s'étant remis à couler, il appelle un tirailleur infirmier pour me faire un pansement sommaire. Le Noir « *bambara* »<sup>6</sup>, souriant à pleines dents blanches, me dit : « *Ça y est sergent, toi y être tout neuf* ». Je le remercie et lui souhaite bonne chance. Il rit à nouveau et, me montrant son fétiche accroché à son cou, me répond : « *Moi y en a bon grigri* ».

Après cinq minutes d'observation minutieuse, me voici reparti. Je vois des dizaines de cadavres allemands empêtrés, accumulés dans les barbelés depuis le matin devant la position, puis ceux des Noirs des postes avancés qui ont payé de leur vie la résistance acharnée qu'ils ont opposée. Il y a, à présent, trois carcasses de chars, dont une à vingt mètres à peine de l'endroit où je me trouve. C'est une véritable vision de cauchemar qu'offre le champ de bataille. La mitraille est à son paroxysme. Les hommes, que j'aperçois dans chaque point d'appui que je remonte, sont tendus, crispés, paraissant exténués, mais déterminés à leur poste, répondant avec vigueur et précision au matraquage qu'ils subissent sans répit. Ils réclament des munitions qui commencent à faire défaut. Tous sentent qu'il n'est plus possible de tenir longtemps dans de telles conditions. Mais chacun garde son moral.

J'arrive enfin dans une zone moins dangereuse, hors des tirs directs de l'infanterie allemande. Je fais une petite pose pour me ressaisir, dans un gros trou de bombe. Je suis un peu détendu, mais ma soif me reprend, obsédante et douloureuse. Ma hanche me fait mal et je

décide de faire un crochet par le groupe sanitaire pour me faire désinfecter. Une vingtaine de blessés sont là, à attendre leur tour pour être secourus. Beaucoup, allongés sur des brancards, sont grièvement touchés. Ils attendent la disponibilité des chirurgiens qui ne chôment pas. Aucune plainte ne s'élève de ces moribonds qui patientent sous un soleil meurtrier pour eux.

Les obus tombent çà et là alentour, en épargnant comme par miracle ce coin de souffrance, de désarroi, de misère physique et morale dont le spectacle est difficilement supportable.

Je me suis dirigé vers le secteur des blessés légers, dans une ambulance enterrée à mi-hauteur. Tout à côté, il y a un immense cratère et l'infirmier

m'explique que c'est l'emplacement de la tente où, la veille, vingt-deux grands blessés ont été déchiquetés par plusieurs énormes bombes tombées simultanément. Il n'est plus rien resté de ces pauvres gars, malgré l'énorme croix rouge fixée sur la bâche qui les maintenait à l'abri du soleil.

L'infirmier retire une autre esquille de bois restée dans ma chair, je suis pansé et repars pour le QG. Je n'ai pas fait 150 mètres que voici signalée une nouvelle arrivée de bombardiers. Les *Bofors* se mettent tous à cracher et le son rauque et rapide de leur tir domine le vacarme général. Je ne vois pas encore les avions, malgré mes efforts à scruter le ciel, quand soudain, face au soleil, à une centaine de mètres devant moi, les premières bombes percutent. Cette fois, je vois la première vague qui remonte après son piqué. C'est l'ouest de la position qui semble le plus visé. La fumée et le sable s'élèvent à plusieurs dizaines de mètres et bientôt obscurcissent les rayons du soleil jusqu'à moi.

La deuxième vague lâche son chargement un peu plus loin. Je vois surtout les *Stukas* quand ils remontent. Ces deux vagues en comptaient une bonne quarantaine chacune. Deux appareils touchés explosent en vol, deux autres s'écrasent en flammes vers l'est. Il n'y a pas de « *guêpes* » qui les accompagnent cette fois. La troisième vague passe identique. Je me suis arrêté, pendant ce carrousel, pour ne pas me trouver dans la fournaise. Je reste fébrile en pensant au quart d'heure épouvantable que viennent de vivre ceux qui se trouvaient sous l'avalanche. J'arrive à présent au QG.

Il est près de 18 h 30. Cette journée me paraît interminable. Je suis toujours tenaillé par la soif et rien pour l'étancher.

Après avoir rendu compte de ma mission à mon capitaine, je retourne à mon véhicule. J'essaie, sans beaucoup de succès, de redresser le montant droit du haillon arrière pour le faire fonctionner, car l'heure du chargement va approcher. À grands coups de marteau, j'arrive à le dégager suffisamment pour pouvoir l'ouvrir. Je vérifie les pneus et complète leur pression à la pompe à pied. À nouveau, je redéblaie la terre accumulée depuis mes derniers travaux. Les obus sont tombés drus dans le secteur. Je rejoins le camion bureau où Pigois et Fauvert, aidés par Samy, un soldat cambodgien de la compagnie de QG, s'affairent à débayer le trou de protection complètement comblé par les projections et les éboulis. Je leur donne un coup de main dont ils ont bien besoin. Déplacer des mètres cubes de terre et de cailloux avec nos petites pelles-bêches de bivouac est une besogne ardue, souvent interrompue par les impacts proches des gros calibres. Nous sommes si occupés que nous n'entendons pas l'alerte aux avions. Seul le miaulement des *Bofors* nous prévient du danger qui s'approche. C'est le cinquième assaut d'aviation que va subir la position dans cette journée !

<sup>6</sup> Les Bambaras sont implantés principalement au sud du Mali (NDLR).

Chacun cherche vite l'abri favorable le plus proche. Nous n'avons guère à attendre que déjà les premiers projectiles arrivent au sol. Je vois nettement les oiseaux de mort piquer en formation double chevron, toutes sirènes hurlantes. Dans cette première bordée, j'en compte trente. Cette fois, les « *guêpes* » sont de la partie et leur ronde infernale commence. Il n'y a pas intérêt à se déplacer en de tels moments. Les éclatements se produisent à une cinquantaine de mètres sur notre gauche.

La deuxième vague arrive ; avant le piqué en « *V* » impeccable, j'en compte quarante. Ceux-là ont l'air de nous foncer droit dessus. Je courbe l'échine dans mon trou. C'est en effet pour nous et bientôt nous nous trouvons dans le noir. Mes tympans sont douloureux, il me semble qu'ils vont éclater. La terre vibre et une pluie de projectiles nous arrose. De gros éclats fusent avec un bruit de locomotive au passage. Nous sommes entourés de gerbes de feu dans cette nuit presque totale. L'angoisse me tord les tripes, j'en ai la nausée. La troisième vague passe mais je ne l'ai pas vu arriver. Les impacts sont plus sur notre droite. Je scrute le ciel et j'aperçois un avion en difficulté qui plonge à notre verticale entraînant un énorme sillage de fumée. Il s'écrase dans une gerbe de feu à moins de cent mètres, projetant des flammes jusqu'à nous. Soudain, un deuxième *Stuka* touché explose en vol. Un panache de feu et de fumée descend vers la terre tandis que des centaines de débris s'éparpillent dans un rayon de 200 mètres. L'empennage vient s'écraser à trois mètres de mon trou.

Je n'ai plus un poil de sec et suis incapable de faire un mouvement. Cet orage de fer et de feu passé, nous ressortons de nos trous. Je suis soulagé de voir Pigois et Fauvart indemnes. Samy n'a pas eu la même chance. Nous nous précipitons à son abri. Il a le cou à moitié sectionné par un énorme éclat qui est encore planté dans sa cuisse gauche. Il est inondé de sang ; il est mort ! Il avait une peur malade des avions et paniquait à chaque raid. Son petit livre religieux est resté dans sa main droite crispée.

Il est près de 19 h 15. Nous finissons de dégager le camion-bureau. Pigois s'occupe du moteur, tandis que Fauvart remet de l'ordre à l'intérieur pour y réintégrer le matériel descendu dans le trou. Vers 20 h 30, petite pause pour grignoter quelques biscuits secs vitaminés mais sans eau. J'ai vite terminé ce frugal repas qui me laisse une désagréable impression d'étouffement. J'ai un mal inouï à avaler les dernières bouchées. Chacun, suivant les ordres reçus, va ensuite faire le tri de ses affaires personnelles, pour éliminer tout ce qui n'a pas un caractère indispensable. Tout le monde doit être allégé au maximum. Ce que nous allons abandonner, nous le regroupons dans le trou bureau. Nous en disposons deux tas que nous piégeons avec des grenades. Ce sont les principes de la guerre où toute humanité disparaît, même chez les êtres les meilleurs. Les jerricanes vides, les caisses que nous laissons sont piégés également. Nous ne pouvons rien brûler de peur que les fumées mettent la puce à l'oreille de nos adversaires sur la préparation de notre sortie de vive force. Le crépuscule arrive lentement. La canonnade a déjà sensiblement diminué d'intensité, ainsi que celle des rafales d'armes automatiques. Les préparatifs du départ touchent à leur fin. Tous les documents d'état-major susceptibles de pouvoir renseigner l'ennemi sont minutieusement déchiquetés.

Le soleil, maintenant, est sur le point de disparaître à l'horizon. Dans très peu de temps il fera nuit car elle arrive brutalement sous les tropiques. Les conducteurs commencent à chauffer les moteurs pour sortir avec plus de facilité de leurs trous. Cette dernière tâche accomplie, la nuit est arrivée. Les tirs sont, à présent, presque arrêtés, au grand soulagement des oreilles.

Véhicules légers et camions rescapés de la compagnie de QG sont

alors rassemblés sur deux files près du PC du général, dans l'attente du signal de départ. Pigois, Fauvart et moi-même nous nous éloignons pour aller enterrer Samy qui était resté dans son trou après le dernier bombardement. Nous lui faisons une petite tombe recouverte de grosses pierres et, sur sa baïonnette plantée à la tête, nous attachons son casque, dans la garniture duquel nous plaçons ses papiers. Puis chacun regagne son poste de départ.

La répartition des hommes dans chacun des véhicules est en cours d'organisation. Dans ma voiture, outre le chef d'état-major, je dois transporter le lieutenant Beuroir, responsable du 2<sup>e</sup> bureau. Je charge ses bagages avec ceux du commandant et les miens, couchage compris. Je vais percevoir mon bidon d'essence à la répartition. Puis c'est l'attente du départ. Les consignes sont d'éviter tous bruits intempestifs, n'allumer aucune lumière ni cigarette, ne pas emballer les moteurs pour n'éveiller aucune méfiance chez les Allemands.

Le commandant Masson me donne ses ultimes recommandations. Celui qui s'en sortira, s'il y en a un, doit aviser les familles des autres. Puis il me montre, ainsi qu'à Beuroir, son porte-documents, et nous demande instamment, quoiqu'il puisse arriver au cours de la sortie, de ne pas laisser tomber cette sacoche aux mains de l'ennemi, que, même au péril de notre vie, elle doit être détruite. J'y introduis mon avant-dernière grenade qui sera le dernier recours en cas de besoin. Il s'agit des mini-archives de la brigade, le journal de la bataille, l'organisation, les principaux documents secrets d'état-major, le code secret dit « *omoplate* ».

Seules quelques rafales espacées se font maintenant entendre et nous apprécions beaucoup ce relatif silence !

Nous attendons toujours l'ordre de départ. J'en profite pour aller jusqu'au camion-bureau, dire un dernier au revoir à mes copains Pigois et Fauvart et leur souhaiter bonne chance.

Chacun mesure le terrible danger de cette folle escapade nocturne qui se prépare et les faibles chances que nous avons de nous retrouver tous trois vivants demain. Nous nous embrassons comme des frères, avant de nous séparer dans la nuit.

## La sortie de vive force

J'ai à peine rejoint ma voiture que l'ordre de départ est donné. Le lieutenant Dewey, officier orienteur du 2<sup>e</sup> BLE<sup>7</sup>, qui est venu chercher le convoi du QG, est arrivé, après avoir reconnu le chemin, vers la porte de sortie, ouverte dans le champ de mines, où se fait le regroupement général des véhicules. Le convoi s'ébranle, il est près de 23 heures.

La nuit est noire car, heureusement, il n'y a pas de lune. Nous roulons lentement, cahotant dans les trous que nous ne pouvons éviter, faute de les voir. Chaque conducteur essaie de deviner, dans l'ombre, l'arrière du véhicule précédent, pour rectifier sa route, selon qu'il se penche brusquement à droite ou à gauche. Ce petit jeu est difficile et, dans le brinquebatement continu, le pied se fait quelquefois un peu lourd sur l'accélérateur, provoquant des emballements très déconseillés en approchant du périmètre de sortie.

Devant moi, en tête, se trouvent le pick-up du lieutenant Dewey<sup>8</sup>, la voiture du colonel Amilakvari, commandant la 13<sup>e</sup> brigade de Légion étrangère, une camionnette radio des transmissions, le break du général Kœnig, le pick-up du capitaine Renard, chef des transmissions. Derrière moi, deux voitures des officiers d'état-major, le pick-up 4x4 du lieutenant Ollivier, commandant la compagnie de QG, deux voitures des transmissions, le camion-bureau, les camions d'intendance et l'atelier.

<sup>7</sup> Le 2<sup>e</sup> bataillon de Légion étrangère, l'un des deux bataillons de la 13<sup>e</sup> demi-brigade de Légion étrangère (13<sup>e</sup> DBLE) présents à Bir Hakeim (NDLR).

<sup>8</sup> Le lieutenant Jean Devé, dit Dewey, commandant la section de chenillettes Bren Carrier de la 9<sup>e</sup> compagnie du 3<sup>e</sup> bataillon de Légion étrangère (NDLR).

Nous devons approcher maintenant de la périphérie, quand soudain le pick-up de Dewey saute sur une mine. Le convoi est brutalement stoppé. Quelques tamponnements en cascade ont dû avoir lieu vers l'arrière, dans le noir. La deuxième voiture se dégage sur la droite, fait quelques mètres et saute à son tour. Nous sommes en plein champ de mines antichars.

Une erreur de parcours, dont je n'ai jamais pu éclaircir le mystère, s'est produite dans cette nuit noire et nous voilà empêtrés dans cette poudrière. Ordre est passé à tous les passagers, de descendre et de s'éloigner des véhicules entrés dans le champ de mines.

Les conducteurs seuls doivent rester à bord pour essayer de les dégager, avec un minimum de pertes, de ce borborygme de mort.

En reculant légèrement, la camionnette des transmissions saute à son tour. Comme ceux des deux voitures précédentes, le chauffeur est grièvement blessé.

Le break du général fait alors un à gauche à 90° et lentement s'avance, guidé par le général en personne qui essaie de repérer les bosses qui pourraient cacher un engin. Il indique à Miss Travers, sa conductrice (seule femme présente à Bir Hacheim) : « *À droite, à gauche, tout droit* » suivant l'opportunité.

Le pick-up du capitaine Renard lui emboîte le pas. J'essaie de le suivre. J'ai parcouru quelques mètres, quand une énorme gerbe de feu, dans un bruit d'enfer, se dresse à deux mètres de mon capot. Dans un réflexe fulgurant, j'ai freiné et calé mon moteur. Je suis aveuglé par la terre, car mon pare-brise est relevé pour mieux voir. J'ai l'impression que je suis devenu complètement sourd. La roue arrière droite du pick-up a déclenché la mine. Par un nouveau coup de chance aucun éclat ne m'atteint. Dans la lueur de l'explosion, j'ai eu le temps d'apercevoir un homme projeté en l'air, les bras en croix, comme une poupée de chiffons. Des cris s'élèvent du pick-up où le capitaine Renard était resté.

Il est grièvement blessé aux jambes et au bras gauche. Il supplie qu'on ne l'abandonne pas. Son chauffeur est sans connaissance. Je vais essayer de porter secours à l'homme que j'ai vu sauter. Il est face à terre, inerte. Il paraît intact mais, lorsque je le retourne, je me rends compte qu'il a le visage arraché, la poitrine ouverte, une jambe disloquée. À son pull et son ceinturon caractéristiques, je reconnais le capitaine Mallet. Il marchait trop près du véhicule. Il était sans vie et je ne pouvais plus rien pour lui. Des soldats s'occupaient du capitaine Renard.

Un peu abasourdi, les yeux pleurants, j'entends, à quelques mètres, la voix du commandant Masson qui m'appelle : « *Vite, Minou, arrive vers moi, je vais te guider, pour essayer de l'en sortir* ».

Comme dans un cauchemar, je me remets sur mon siège et démarre dans un à gauche serré, suivant d'instinct la voix du commandant.

Un tremblement nerveux, incontrôlable, me secoue subitement. Mon pied sur l'accélérateur transmet son tremblement à la voiture qui avance par saccades légères, comme si elle tremblait elle-même. Au bout de quelques secondes d'intense effort psychologique, je réussis à dominer mon angoisse et ma *Humbert* roule à nouveau, sans secousse. Les nerfs à fleur de peau, je m'attends au pire à chaque instant. Je pense que ce serait vraiment idiot de mourir victimes de nos propres pièges. Une fois encore je fais confiance à ma bonne étoile !

La voiture qui me suit essaie de rattraper mon sillage mais, sur la fin de son arc de cercle, pour rejoindre mes traces, la roue arrière gauche déclenche une mine. L'auto est déchiquetée, le conducteur tué. J'ai eu chaud car j'ai dû effleurer moi-même l'engin sans le

déclencher. Mon heure n'avait pas encore sonné ! À l'idée de ce que j'ai frôlé, mon tremblement me reprend. J'ai besoin de tout mon influx nerveux pour le maîtriser. Mon calme revient doucement. Ce parcours à 5 km/heure me paraît interminable. Mon cerveau, lui, fonctionne à 100 à l'heure. Une soif épouvantable me prend. L'émotion m'a complètement desséché la gorge et je n'ai toujours rien pour me désaltérer. Je fais de gros efforts pour pouvoir déglutiner une parcelle de salive qui ne veut même plus sécréter. Je me mets à penser que j'ai déjà bien de la chance d'être toujours en vie et cette idée me fait oublier ma souffrance.

J'entends alors la voix du commandant Masson toujours au guidage qui me crie : « *Ça y est, Minou, les piquets et le ruban sont là, nous sortons du champ de mines* ». Ouf ! Quel soulagement parmi les sept véhicules qui étaient entrés dans la zone meurtrière, seules l'auto du général et la mienne ont pu sortir indemnes de ce guêpier. C'est vraiment la « *baraka* » !

Le convoi est regroupé. Le colonel Amilakvari monte avec le général. Le capitaine Renard a été transporté dans une ambulance. Les morts sont laissés sur place avec les véhicules démolis.

Cette série d'explosions a alerté nos adversaires. Des fusées éclairantes montent vers le ciel. Leurs mitrailleuses se mettent toutes à tirer dans notre direction. Le sillage des balles traçantes forme un extraordinaire canevas multicolore dans le ciel noir, ponctué d'éclatements d'obus de mortiers. Nous assistons à un phénoménal feu d'artifice qui, en d'autres circonstances, aurait pu faire notre émerveillement. Les balles miaulent en ricochant et les oreilles comme les yeux sont à la fête.

Nous sommes à nouveau stoppés. Nous attendons un nouvel ordre pour avancer. Des bruits de moteurs proches me font supposer qu'une autre colonne vient prendre sa place dans le convoi général. Tout semble parfaitement au point pour la mise en place des trois files que doivent faire tous les véhicules rescapés de la brigade : en tête, les *Brenn Carriers*<sup>9</sup> qui, flanqués d'unités d'infanterie, doivent ouvrir le passage aux autres. Dans la file du centre, les ambulances chargées à bloc de blessés dont beaucoup ne survivront pas.

Malgré le tintamarre de tout à l'heure, l'ennemi ne semble pas avoir compris ce qui se préparait. La mitraille a diminué d'intensité. Le calme est presque revenu. Je soulève le cache en cuir qui obstrue le cadran de ma montre. Il est 23 h 20.

Des ordres arrivent et nous reprenons notre cheminement très lent. Nous doublons les ambulances et prenons place en tête de cette file. Puis, nouvel arrêt. Nous arrivons au chenal ouvert, dans le marais de mines, par les pionniers du génie. Les trois files se constituent lentement. En tête de la nôtre, la voiture du général puis la mienne (celle du chef d'état-major), derrière la compagnie de QG, puis les ambulances. À droite et à gauche, bien répartis, les tracteurs d'artillerie avec leurs pièces, les fusiliers-marins avec leurs canons *Bofors*, puis les camions des différentes unités. Dans certains de ces camions, se trouvent, bien gardés, des prisonniers allemands et italiens que le général a tenu à ramener.

Devant les trois files, serrés comme à la parade, les *Brenn Carriers* de la Légion. Ce sont de petits véhicules bas, carrés, chenillés et blindés, armés d'une mitrailleuse avec quatre hommes d'équipage. Ils sont chargés de nettoyer la route à travers les lignes allemandes. Plusieurs compagnies d'infanterie flanquent les files de droite et de gauche. Leur mission est de combattre, à l'arme blanche, s'il en est besoin, les résistances ennemies non anéanties par les *Brenn*, qui pourraient menacer la colonne. Après être sortis du cercle de feu qui nous entoure, ces fantassins seront récupérés par les camions vides de l'arrière-garde.

<sup>9</sup> L'orthographe exacte de ce véhicule britannique est « Bren Carrier » (NDLR).

Le rassemblement se termine. Chacun s'efforce d'occuper correctement la place qui lui a été assignée. Dans le noir, ce n'est pas toujours évident.

Le général s'informe de savoir si tout est en ordre. Chacun attend, stoïque, le signal de la ruée, pour les uns vers la liberté et la vie, pour les autres vers la mort. Confirmation arrive bientôt que tout le monde est en place et prêt. La consigne passe alors de proche en proche : « *moteurs en marche, au ralenti, sans à-coup* ».

Il doit être près de minuit quand le général monte dans son break, le torse hors du toit ouvrant. Il lève le bras droit, pointe l'index devant lui en criant : « *En avant ! Sauve qui peut ! Que Dieu vous garde !* ».

Les trois files démarrent doucement côte à côte, les *Brenn* prenant une petite avance. Au sortir du chenal dans le marais de mines, elles doivent diverger d'une centaine de mètres à droite et à gauche pour couvrir un front de sortie d'environ 200 mètres de large.

Le break du général prend un peu de vitesse. Je suis aveuglé par la poussière qu'il soulève. Le commandant Masson s'installe, jambes pendantes à l'intérieur, assis sur le bord du toit ouvrant. Le lieutenant Beuroir sort la tête à la portière arrière. Ils essaient, tous deux, de me guider au mieux, car, à l'approche des premiers retranchements allemands, la voiture fait de sérieuses embardées dans les trous individuels et d'obus.

Je ne vois maintenant strictement plus rien et la voiture cahote de plus en plus. Sur les instructions du commandant qui voit mieux que moi de son perchoir, j'oblique soit à droite, soit à gauche, ralentis ou accélère suivant les besoins.

L'ennemi, d'abord surpris de cette folle ruée, commence à réagir très sérieusement. Leurs armes automatiques crachent à plein tube, Les canons se mettent de la partie. La bataille est, cette fois, bien engagée. Nos *Brenn* foncent sur les premiers nids de mitrailleuses de toute leur vitesse, les écrasant au passage. J'aperçois, sur ma droite, des fantassins allemands des postes avancés, affolés, qui se sauvent vers leur arrière. Nous franchissons leur première ligne. J'entends le commandant qui me crie dans le tumulte : « *Fonce, Minou !* ». J'accélère, la voiture cahote dangereusement, nous passons de petites tranchées vidées de leurs occupants par les *Brenn*.

Puis, soudain, sans que le commandant ait eu le temps de me faire dévier, un choc terrible me précipite le volant dans la poitrine.

Soulevé de mon siège, mon casque heurte violemment le bord supérieur du pare-brise. Le dossier s'est plié, le lieutenant est précipité dans mon dos et son casque me frappe comme un boulot. Je suis à moitié groggy. Je n'arrive plus à reprendre ma respiration. Le chargement s'est précipité vers l'avant. Mon siège ne rabat plus, je suis coincé. L'auto est stoppée, le nez plongeant dans un trou, les deux roues avant pendantes. Le moteur est calé. Je suis un peu dans le cirage et il me faut quelques secondes pour retrouver mon souffle et mon esprit. J'essaie de me dégager de mon inconfortable position et d'ouvrir ma portière. Impossible, je suis bien bloqué. Je ne peux même pas sortir par le pare-brise, coincé par le volant. Je souffle comme un soufflet de forge et ai très mal à la poitrine. Toutefois, je me rends compte que je n'ai rien de cassé. Beuroir, qui a réussi à se dégager, m'aide à ouvrir et à me sortir.

Une fois sur mes jambes, ma première pensée : « *le commandant* ». Une rapide inspection devant la voiture personne ! Dans la nuit, je m'approche de tout ce qui me paraît plus sombre. Rien ! Que quelques touffes d'épineux du désert. Quelques mètres plus loin, je devine une forme allongée. En y arrivant, je reconnais un homme, je tâte son casque, c'est un Allemand, il est mort. Pas de commandant ! Je me mets à appeler, d'abord assez doucement puis fort et très fort. Pour toute réponse, une rafale de fusil-mitrailleur est partie de 20 à 30 mètres sur ma gauche dans ma direction. Avec

Beuroir, en rampant, nous ratissons un cercle d'une dizaine de mètres de rayon, autour de la *Humbert*, sans résultat. Qu'a pu devenir le commandant ?

Je saurai plus tard que ma voiture est entrée en collision avec l'arrière du break du général qui était bloqué dans le trou. Le choc l'en avait sorti pour me piéger à mon tour. Je reviens au véhicule et constate les dégâts. Le radiateur est écrasé sur le moteur, j'entends l'eau s'écouler sur le sable du fond de la tranchée. Le ventilateur est détruit. Je dégage mon siège, m'assieds et tente un essai de mise en marche. Rien à faire ! Nous voici réduits à l'état de piétons dans l'immensité du désert. Je lance encore deux ou trois appels avec, en réponse, la même rafale rasante et lumineuse. Aux alentours proches, les cris, les coups de feu, les rafales, les obus font un lugubre concert nocturne dans le feu d'artifice général.

Tout ceci s'est passé très vite et, de suite, une pensée m'obsède : « *La sacoche aux papiers* ». Je fouille le méli-mélo des affaires et découvre le porte-documents sous le siège du commandant.

Pas question de partir à pied avec ces documents. Il y a encore deux lignes ennemies, au moins, à passer. Le risque est trop grand. Pas question non plus de les brûler, Les allemands sont trop près. Nous n'aurions certainement pas le temps d'achever notre destruction. Alors, dans un trou un peu plus confortable que les autres, pas trop près de l'auto, nous commençons, Beuroir et moi, à déchirer le plus finement possible tous les papiers les uns après les autres, y compris les cartes. Nous éparpillons au vent les menues parcelles que nous fabriquons. Il nous a bien fallu un bon quart d'heure pour effectuer ce travail. Je récupère ma grenade et l'accroche avec l'autre à mon ceinturon.

Pendant ce temps, les colonnes de véhicules, à droite et à gauche, ont continué de s'écouler. Ceux de ma colonne, après m'avoir évité de justesse pour les premiers, se sont légèrement déviés sur la droite. Dans cette file, à cent mètres à peine en avant, un camion s'est embrasé comme une torche. La lueur de l'incendie éclaire le champ de bataille. La mitraille a redoublé d'intensité. En déchirant les papiers, j'ai aperçu, dans le halo des flammes, deux *Brenn* qui, dans un carrousel phénoménal, ont anéanti, en leur fonçant droit dessus, quatre nids d'armes automatiques qui faisaient des ravages dans les colonnes. Un peu en arrière, c'étaient des fantassins français aux prises, au corps à corps, avec les occupants des tranchées ennemies. À un certain moment, tout près de moi, un réseau dense de barbelés en rouleaux, accroché accidentellement à deux camions roulant parallèlement, formait comme une herse gigantesque qui ratissait et agrippait des soldats à pied, sur son passage. Dans la lueur du brasier, je voyais les pauvres bougres se débattant en hurlant, solidement accrochés, traînés au sol, sans que les conducteurs, dans le fracas de la bataille, ne s'aperçoivent de rien. Puis, ils disparaissaient dans la nuit, égrenant leurs cris inhumains qui me donnaient le frisson. Le camion brûlait toujours.

Par moments, une recrudescence des flammes éclairait le terrain comme en plein jour. Puis elles semblaient s'étouffer, créant la pénombre, pour recommencer de plus belle. Le paysage devenait dantesque. À chaque sursaut de la clarté, la mitraille suivait le rythme.

Je profite d'une ombre pour revenir à mon auto. Je ne pouvais pas l'abandonner ainsi, sans la mutiler d'une façon irrémédiable. En m'approchant, je m'aperçois que la carrosserie est criblée de trous. C'est miracle que le réservoir n'ait pas pris feu.

La silhouette blanche de la *Humbert*, immobile dans la lumière de l'incendie, a attiré les tireurs allemands. J'arrive en rampant, je me hisse le corps à moitié dans la cabine pour y récupérer mon fusil. J'ai un mal fou à le décoincer. Dans mon effort, la portière a sûrement dû beaucoup remuer car, à la faveur d'un meilleur éclairage, une rafale est arrivée, crépitant autour de mes oreilles. C'est d'un

véritable bond de bête sauvage que je me suis jeté en arrière, plaqué au sol pour me couvrir, sans toutefois avoir pu sortir mon fusil.

Une nouvelle zone d'ombre et je renouvelle mon essai. Cette fois, il est fructueux. Malgré la fraîcheur de la nuit qui s'est installée, la sueur me coule au front. J'ai une soif terrible et je pense à l'eau du radiateur. Je descends dans le trou où sont enfoncées mes roues. Je mets mon casque sous le radiateur et secoue l'auto, espérant récupérer quelques dernières gouttes d'eau. Rien à faire, mes efforts sont vains et m'épuisent fortement. J'abandonne avec un peu de désespoir.

L'incendie ne jette plus, maintenant, que quelques lueurs sporadiques et je profite des ténèbres pour achever ma *Humbert* avec la crosse du mousqueton ; je frappe à coups redoublés, d'abord sur les bougies pour les casser et les river à jamais, puis sur la culasse pour la fendre. Le bruit a alerté mon tireur de fusil-mitrailleur, qui m'a déjà pourtant copieusement arrosé. Je suis obligé de me plaquer au sol pour éviter d'être cisailé par les rafales. Cela me met hors de moi car, plus le temps passe, plus mes chances d'en sortir diminuent. J'appelle Beauvoir, lui passe mon mousqueton et lui demande, étant couché, de frapper de grands coups de crosse dans la carrosserie, mais seulement une quinzaine de secondes après mon départ.

Je rampe en direction du tireur. J'entends les voix qui me dirigent parfaitement. La tambourinade de Beauvoir commence et, comme prévu, le tir aussi. Je suis à une quinzaine de mètres. Je dégoupille une grenade, attends cinq secondes, me dresse d'un bond et la lance en direction du fusil-mitrailleur d'où je vois très bien le départ fluorescent des balles traçantes. J'ai dû faire mouche, la rafale s'est arrêtée et des cris s'élèvent. Il me semble entendre un pas de course. Mais mon espoir est vite déçu, le tir reprend, saccadé. Je décroche ma dernière grenade, me rapproche encore de quelques mètres et recommence mon lancé. Cette fois, à la lueur de l'explosion, j'ai eu le temps de constater les dégâts et j'entends nettement courir. Je reste tapi encore quelques secondes, le tir ne reprend pas. Je suis soulagé, la voie est dégagée, mais me voici repris de mon tremblement nerveux. Je me ressaisis et reviens en courant près de Beauvoir. Je reprends mon mousqueton et frappe de toute mon énergie, pour démolir ma pauvre voiture et la rendre irrécupérable. À cet effort, la crosse ne résiste pas longtemps. Elle est bientôt hors d'usage, réduite en miettes. Il ne me reste plus comme armement qu'un revolver 7,65 et trois balles. Beauvoir, qui cherche le sien, n'arrive pas à mettre la main dessus, dans le fouillis des bagages. Nous récupérons toutefois nos capotes, car il commence à faire froid.

Maintenant, il ne faut plus perdre de temps et foncer droit devant nous !

Nous sautons quelques tranchées dans lesquelles nous devinons quelques cadavres dans la nuit. Les Allemands ont dû être surpris de ce rush qu'ils n'avaient jamais cru possible. Leurs défenses semblent bien désorganisées. Nous nous heurtons bientôt à un réseau de barbelés en rouleaux très épais. Nous entendons, de l'autre côté, des voix gutturales et des ordres secs en allemand. Nous rampons vers la droite, en nous éloignant des voix. Au bout d'une trentaine de mètres, le réseau est coupé sur environ deux mètres, formant une chicane.

Ce passage ne me dit rien qui vaille, je décide de l'examiner de plus près. À plat-ventre, les mains le plus loin possible en avant, j'avance en fouillant délicatement le sable à la recherche de mines anti-personnel, dont souvent ce genre de porte est farci. Quelques instants plus tard, je sens sous mes doigts un fil métallique rigide légèrement recouvert de sable. J'avais eu le nez creux, ce passage est impraticable, ce fil est une antenne de mine anti-personnel. Je fais marche arrière avec précautions car j'ai peut-être oublié un fil en passant. Mon cœur bat à se rompre. Non ! Rien ne se produit mais j'ai la gorge qui me brûle, la soif me torture malgré la fraîcheur.

Nous reprenons notre marche silencieuse. Cinquante mètres sont à peine franchis que nous entendons à nouveau des voix ennemies. Nous ne pouvons pas nous attarder de ce côté. Comme nous ignorons combien il nous faudra encore avancer pour trouver le passage idéal, nous décidons de passer par-dessus. Nous revenons vers la porte minée. Je jette ma capote sur les rouleaux et exécute un saut roulé, pour me propulser de l'autre côté. Au passage, des piquants, qui ont traversé le drap du manteau, m'ont labouré le dos et mis ma chemise en piteux état. Je reste même accroché par une chaussette, mais je suis de l'autre côté. Beauvoir s'apprête à en faire autant, sur mon manteau, mais il garde le sien sur lui. Au lieu de retomber normalement près de moi, il reste accroché par son ceinturon et n'arrive pas à se mettre debout.

Je suis obligé de le dégager avec ma baïonnette car mes doigts sont impuissants contre cette ferraille acérée. Quelques minutes et le voici décroché, puis debout sans trop d'écorchures. Je tente de récupérer mon manteau. Rien à faire ! Il est bien incrusté dans le fil de fer. Cette tentative a fait sérieusement bouger et crisser l'ensemble du réseau et les Boches, intrigués, se sont mis à tirer comme des damnés droit devant eux, ne sachant pas ce qui arrivait. Profitant de leur affolement, nous reprenons notre course en avant, après avoir vérifié la direction sur la boussole de Beauvoir qui, sans lunettes, ne voit rien de près.

Pendant ce temps, les véhicules de la brigade se sont écoulés tant bien que mal. Nous entendons encore quelques moteurs ronfler à droite et à gauche, mais aussi derrière nous. Nous avons dû passer la deuxième ou troisième ligne d'encercllement de Bir Hacheim.

Nous avançons toujours et constatons bientôt que des trous récemment occupés sont plus nombreux et rapprochés. Nous devrions probablement approcher d'une position de défense d'artillerie. Nous marchons avec beaucoup de précautions quand, derrière nous, nous entendons un bruit de moteur, qui semble d'ailleurs ne pas tourner très rond et qui se rapproche. Nous nous camouflons dans un trou, essayant de déterminer, dans le noir qui n'est pas absolu, s'il s'agit d'un ami ou d'un ennemi. Le suspense est angoissant. Le camion passe tout près de nous et je distingue, malgré l'obscurité, sur la porte blanche de la cabine, l'écusson du BM2. Ouf, ce sont des amis !

Nous courons après le véhicule en criant pour nous faire reconnaître. Il ne s'arrête pas. Il ne roule pas très vite, nous le rattrapons facilement. Nous réussissons à nous accrocher au haillon fermé, les jambes pendantes mais sans pouvoir nous hisser, tant les cahots sont forts. En bondissant pour s'accrocher, Beauvoir se rend compte que la boussole est sortie de la poche de sa chemise et probablement tombée car je l'entends marmonner : « *Merde ! La boussole, c'est foutu* ».

Les cahots sont tels que notre situation devient vite intenable. Beauvoir lâche prise. J'allais en faire autant quand une terrible explosion secoue le camion qui est stoppé très brutalement. Ma tête heurte le haillon si fort que mon casque est rejeté violemment en arrière, tandis que mon nez et mon menton s'écrasent sur la tôle. Je suis à moitié étranglé par la jugulaire du casque et je tombe lourdement à terre, bien sonné ! Quelques secondes pour reprendre mes esprits.

J'entends des cris et des gémissements sortir du camion alors que quelques hommes encore valides sautent à terre, heureusement sans me toucher, et s'enfuient en courant.

Toujours à terre, je sens un liquide chaud qui coule sur ma nuque, s'étale sur mon épaule gauche et descend sur ma poitrine. J'ai un moment de panique, me croyant blessé. En portant la main à mon épaule, je constate, au toucher et à l'odeur, que c'est bien du sang. Comme un ressort, je me dresse vivement et suis surpris de ne me découvrir aucune plaie. Je m'aperçois alors qu'au-dessus de ma tête,

un grand Noir, le buste pendant, à moitié décapité, perd à flots le sang qui m'avait aspergé. Dans la benne, ce ne sont que plaintes et râles. Je me porte à la cabine, Beauvoir me rejoint ; le conducteur est mort, le sergent à côté de lui est sévèrement blessé au bras et saigne abondamment. Un obus a traversé le moteur, et la cabine est venue exploser dans la benne où se trouvaient, outre une cargaison de matériel, une dizaine de tirailleurs noirs, tous déjà plus ou moins éclopés. Je fais un garrot, avec sa ceinture, au bras du sergent qui entreprend, ensuite, de rassembler ses tirailleurs restés valides, qui vont pouvoir l'aider à se sauver. Nous lui souhaitons bonne chance et reprenons notre route. À ce moment, un deuxième obus, dont nous avons vu la lueur de départ assez proche, passe dans un sifflement strident, juste au-dessus de nos têtes.

J'avais deviné juste, nous sommes dans une zone d'implantation d'artillerie. Sur notre gauche, plusieurs rafales de fusil-mitrailleur sont lâchées dans notre direction. Il ne va pas faire bon rester dans les parages.

J'ai la tête comme une citrouille, mon nez est très enflé. J'ai à nouveau mal à ma hanche. Ma soif me reprend, ma langue semble gonflée dans ma bouche, je n'ai plus une goutte de salive. Qu'importe ! Ce n'est guère le moment de s'apitoyer sur son sort, mais d'essayer de s'éloigner rapidement de cette nouvelle zone dangereuse.

À 200 mètres à gauche, une salve rasante d'artillerie est tirée, probablement sur d'autres véhicules qui se sont signalés par leur bruit.

## Perdus dans le désert

Il est déjà 3 h 30 du matin. Il fait froid sans mon manteau, je me sens la chair de poule. L'atmosphère s'humidifie, c'est le brouillard qui se forme. Avec Beauvoir, nous nous mettons à courir. Nous espérons être dans la bonne direction, d'après les étoiles, mais pas de boussole pour le confirmer.

Notre point de ralliement avec l'élément de la 7<sup>e</sup> division blindée britannique, composé d'automitrailleuses, de camions et d'ambulances, qui devait récupérer les restes de la brigade à une quinzaine de kilomètres de Bir Hacheim, devait être signalé dans la nuit par trois feux de couleur rouge, situés à l'azimut 213 par rapport à notre point de départ.

Tout en courant, nous scrutons l'horizon, espérant vainement y découvrir le signal. Nous sommes essoufflés, fourbus, nous reprenons notre marche normale. Nous entendons toujours, derrière nous, des bruits de bataille. Les derniers éléments de la brigade devaient encore être aux prises avec le reste des Allemands des lignes avancées.

Autour de nous, le silence relatif m'inquiète. Nous prêtons un peu plus l'oreille et, bientôt, nous devinons dans la nuit un rassemblement de véhicules dont les moteurs tournent au ralenti. En nous rapprochant encore, nous entendons des voix. Nous retenons notre respiration pour mieux écouter. Pas de doute, ce sont des Allemands. Nous obliquons à droite pour essayer d'échapper à cette nouvelle embûche. Au bout de quelques minutes, un bruit de moteur s'approche et s'amplifie. Le véhicule a l'air de venir sur nous.

Vite, nous cherchons et trouvons un trou pour nous camoufler. L'engin approche maintenant très vite. Il passe à trois mètres de notre cachette où nous nous faisons les plus petits possible. Au passage, nous reconnaissons la silhouette d'une automitrailleuse allemande qui semble bien patrouiller à la recherche de rescapés ennemis. Notre angoisse est à son comble. Ouf ! Quel soulagement ! Elle s'éloigne à présent et nous reprenons notre course en avant. En avant ? Nous le pensons, en tout cas, en laissant dans notre dos le bruit de la mitraille qui subsiste.



Le lieutenant Ollivier (Amicale de la 1<sup>re</sup> DFL).

Le ciel a l'air de s'éclaircir un peu. On distingue mieux les trous, mais le brouillard s'épaissit. L'aube ne va pas tarder à venir.

Cette fois, la fatigue aidant, avec la mort aux trousses, j'ai franchement froid. Je claque des dents en marchant. Toutefois, l'humidité de la condensation rend ma soif plus supportable.

Nous retombons sur un réseau de barbelés. Cette fois, heureusement qu'il l'avait encore, c'est la capote de Beauvoir qui sert de tremplin. Nouvelles égratignures, nouveaux lambeaux du short, de la chemise, même des chaussettes. Nous sommes passés en abandonnant le manteau de Beauvoir qui se gèle à son tour et nous continuons d'avancer.

La clarté augmente un peu, mais le brouillard devient si dense qu'il n'est plus question de pouvoir découvrir les feux sauveurs.

L'angoisse, à présent, d'être perdus, sans une goutte d'eau, sans boussole, dans cet immense désert, commence à nous gagner. Si, avant le lever du soleil, nous n'avons pas trouvé du secours, c'est l'affreuse mort de soif qui nous attend. Nous ne voulons pas y penser. J'ai toujours foi en ma bonne étoile !

Tout en marchant, je dis à Beauvoir qui me suit : « *Ne faites pas autant de bruit avec les cailloux en marchant* », sa réponse est immédiate : « *Mais ce n'est pas moi !* ». D'un réflexe instinctif, nous voici à plat ventre sans un mot. Nous écoutons et entendons nettement une petite troupe qui marche parallèlement à notre direction. Les voix feutrées sont perceptibles. Ce n'est pas de l'allemand ni de l'italien, pas non plus de l'anglais, encore moins du français. Nouveau suspense ! Nous sommes perplexes et restons tapis quelques instants. Les pas s'éloignent et, attentifs, nous reprenons notre marche en la faisant la plus silencieuse possible. Quelques centaines de mètres plus loin, cela recommence. Nous avons l'impression, cette fois, que la colonne vient vers nous. Dans la lueur naissante du jour, avec le brouillard déjà dense, nous ne parvenons pas à distinguer l'aspect des silhouettes qui marchent et vont bientôt arriver à nous. Nous n'osons plus faire demi-tour, de peur de signaler notre présence et nous faire canarder, si ce sont des ennemis.

Il faut prendre l'initiative ! Je tire un coup de revolver en l'air en criant : « *Qui va là, France ?* ». Nous ne saurons jamais qui se trouvait en face car la troupe, comme un seul homme, rebrousse chemin et détale. C'était peut-être le sergent et ses tirailleurs noirs ? un peu affolés...

Cette dernière frayeur m'a laissé tout tremblant. J'ai toujours eu la hantise d'être fait prisonnier, cette idée m'a obsédé pendant tout ce suspense. Nous repartons. Beauvoir n'en peut plus, je ne vaudrais guère mieux.

Le jour se lève maintenant et toujours peu d'espoir, dans ce brouillard qui limite l'horizon à quelques mètres. Nous marchons de plus en plus lentement quand, soudain, nous entendons, derrière nous, un véhicule qui s'approche. Nous faisons un écart sur la gauche, nous ne trouvons pas de cache. Le bruit est à présent tout proche, sans que nous puissions, dans le ouaté de la brume, nous rendre compte s'il vient de droite ou de gauche. Nous nous plaquons vite au sol, en souhaitant que ce ne soit pas un ennemi.

Quelques secondes d'intense angoisse quand, brusquement, émerge de l'écran nuageux, à quatre mètres à peine, un pick-up que, de suite, je reconnais anglais.

Il est chargé à bloc de matériel, sur lequel sont juchés quatre soldats. Je reconnais, très vite au volant, le lieutenant Ollivier, commandant la compagnie de QG à laquelle nous appartenons, Beauvoir et moi. Deux Cambodgiens sont à ses côtés, le fusil braqué sur nous. Nous sautons et crions de joie.

Le pick-up s'arrête. Je parle avec Ollivier qui ne nous reconnaît pas. Il faut croire que nous sommes en piteux état !

Malgré la surcharge évidente, il nous invite à grimper et nous accrocher sur le chargement avec les autres. Ouf ! Nous ne sommes pas encore tirés d'affaire mais l'espoir renaît.

Ollivier nous explique qu'après bien des péripéties, lui aussi a raté le point de ralliement, perdu la colonne et avoue qu'il est un peu égaré dans cette purée de pois. Il estime, toutefois, que nous devons être à une vingtaine de kilomètres au sud-ouest de Bir Hacheim et que, maintenant, il va faire route plein est, direction l'Égypte, en espérant ne pas faire de mauvaises rencontres. Il nous apprend que le camion qui brûlait, près de la sortie, était celui de Pigois et Fauvart.

Ma gorge se serre à la pensée de ce qui a pu arriver à mes deux copains.

Personne, dans le pick-up, ne possède une goutte d'eau et nous devons rester sur notre soif. Je me contente de lécher mon casque, sur lequel il y a une petite pellicule de condensation. Ce contact humide sur la langue me revigore un peu. Beauvoir en fait autant. Ollivier nous remet à chacun un fusil, de ceux récupérés sur les morts de la compagnie, avec quelques cartouches, puis nous grimpons nous installer sur le chargement.

Je m'accroche à un cordage et cale mes pieds comme je peux sur la cargaison. Nous partons à travers le brouillard, l'allure est assez lente et le moteur semble souffrir. Espérons qu'il tiendra le coup ! Les cahots sont nombreux et chaque secousse m'oblige à fournir un sérieux effort pour rester accroché à ma place. La position est plutôt inconfortable.

Il y a maintenant près d'une heure que nous roulons et je commence à être épuisé. Je me demande si je vais pouvoir résister longtemps. Mes doigts sont à vif sur la corde et chaque ballant devient un supplice.

Le jour est levé, le brouillard, toujours très dense, est notre providentiel sauveur pour le moment car il nous soustrait aux regards ennemis, s'il y en a. Je suis transi de froid, mes membres s'engourdissent, je m'accroche avec l'énergie du désespoir, j'ai peur de lâcher prise, ma soif est toujours intolérable, mon supplice n'en finit pas.

Une bonne demi-heure, qui m'a paru un siècle, s'écoule encore avec toujours la même angoisse et les mêmes tortures. Brusquement, le brouillard se dissipe. En quelques minutes, le soleil apparaît. Bientôt, ses rayons matinaux déjà chauds me réchauffent. Il me semble que mes membres deviennent moins raides, je reprends courage.

Maintenant, notre vue porte jusqu'à l'horizon mais, avec cette visibilité, d'autres dangers vont surgir. D'instinct, nous scrutons le désert dans toutes les directions.

Soudain, j'aperçois, au nord, une traînée de poussière ocre qui décèle, par son importance, une circulation de plusieurs véhicules.

Je hurle, à l'attention d'Ollivier, ce que j'ai vu. Il arrête le pick-up, descend de la cabine et inspecte à la jumelle, dans la direction que je lui indique. Du sol, il ne distingue rien. Il grimpe près de moi et, après quelques secondes d'observation, nous dit : « *Il semble qu'il y ait deux camions précédés d'un plus petit véhicule, roulant aussi vers l'est, mais il faut nous rapprocher pour mieux voir leurs gueules* ».

J'ai profité de ce répit, sans descendre, pour protéger mes mains avec des lambeaux de ma chemise dont il ne reste plus grand chose.

Nous repartons, assez lentement, pour ne pas soulever trop de poussière révélatrice et nous obliquons légèrement vers le nord.

Ollivier a passé le volant à un Cambodgien. Il continue d'observer en roulant. Les cahots sont moins violents car le chauffeur voit où il roule et louvoie pour les éviter. Chacun a son fusil armé en bandoulière. J'oublie mes malheurs personnels, mon attention complètement retenue par la présence de cet éventuel danger. Nous nous sommes bien rapprochés et, sans jumelles, je distingue les trois véhicules.

Le pick-up accélère, Ollivier sort la tête à la portière et nous crie : « *Ce sont des Anglais !* » Une explosion de joie se manifeste bruyamment chez tous les occupants du pick-up. Nous roulons maintenant assez vite, et sommes à un petit kilomètre de nos amis.

Je me sens des forces nouvelles. Est-ce bien cette fois le vrai salut ?

Le moteur commence à tousser de façon inquiétante. Nous sommes encore à 500 mètres environ des trois véhicules : un camion de la Légion, un de l'artillerie plein de soldats et un pick-up des transmissions.

Encore deux ou trois hoquets du moteur et nous voilà arrêtés. Ollivier bondit de sa cabine, rouge comme une tomate en criant : « *Merde de merde, nous voilà à sec à présent* ». Je saute à terre, tire un coup de fusil en l'air, pendant que tout le monde agite les bras à l'attention de nos amis.

Les deux camions se sont arrêtés. Le 4x4 des transmissions entame un large crochet à droite et vient vers nous. Le conducteur est un sous-lieutenant que je reconnais très vite. C'est Desnoyers, un type de Chelles, presque un voisin dans le civil. Lui ne me reconnaît pas. Je lui montre mon *pay-book* (carnet de solde dans l'armée anglaise) pour le convaincre. Je quémande un peu d'eau. Ils sont huit dans cette voiture et personne n'en possède une seule goutte. Desnoyers m'explique qu'ils ont été obligés de pisser à tour de rôle dans leur radiateur qui manquait dangereusement d'eau. Leur radio fonctionne et ils ont établi, il y a peu de temps, un contact avec une unité anglaise assez proche qui se replie aussi vers l'est. Ces Anglais ont signalé que l'échelon B de notre brigade, en retraite lui-aussi, se trouvait, aux dernières nouvelles, à une petite centaine de kilomètres au nord-est.

S'il n'a pas d'eau, Desnoyers a une bonne réserve d'essence. Nous remplissons la moitié de notre réservoir et nous voici repartis.

Nous nous installons en queue de ce petit convoi, après avoir perçu les cris d'enthousiasme et de joie des occupants des deux camions à notre intention.

J'ai repris ma place inconfortable. Mes muscles se sont décontractés et reposés pendant cet arrêt. Mes doigts, bien que j'aie renforcé leur protection, recommencent bien vite à me faire souffrir.

Il est environ 9 heures du matin et le soleil darde déjà des rayons brûlants. Ma langue me paraît gonflée dans ma bouche sèche à

l'extrême, j'ai l'impression d'avoir dans la bouche un morceau de viande avariée. C'est maintenant la chaleur qui me fait souffrir.

Au bout d'une heure, je me sens de nouveau épuisé. Mon angoisse de lâcher prise me reprend. Le terrain est devenu très tourmenté et terriblement caillouteux. Je maudis ce passage qui fait faire au pick-up des bonds dignes d'un cheval de rodéo. Mon calvaire s'aggrave. La chaleur est devenue suffocante. À travers les quelques lambeaux de ma chemise, qui ne protège plus grand chose, je sens les morsures du soleil qui me déshydratent lentement. Mes membres crispés recommencent à s'engourdir. Je suis dans un état second où, seule, la volonté de survivre me donne les dernières forces pour résister.

J'ai l'impression que ce voyage ne finira jamais. Mes yeux se troublent ; il ne faudrait pas grand chose pour que je perde conscience. Seul l'instinct de conservation me donne le ressort nécessaire pour ne pas sombrer. Mes deux auriculaires sont fortement entamés, rougissent de sang les chiffons et les cordages qui me retiennent. Ce supplice épouvantable a duré deux bonnes heures, dans un nuage de poussière.

## Les retrouvailles

Nous avons, enfin, aperçu à l'horizon la concentration des véhicules de notre échelon B. Un cri de joie général domine le bruit des moteurs. Comme par miracle, je me sens gonflé !

Je n'ai pas senti les derniers kilomètres. L'espoir de pouvoir, enfin, boire un peu d'eau galvanise ma dernière énergie.

Nous apercevons bientôt un groupe d'hommes qui s'avance à notre rencontre. Ils lèvent les bras en poussant des cris de joie et de bienvenue.

Notre colonne s'arrête enfin ! Je lâche mes cordes avec peine, tant mes doigts crispés sont engourdis. Dans mon allégresse, j'ai présumé de mes forces, je saute à terre et m'écroule sans ressort, comme un pantin de son. Mes jambes m'ont trahi et j'ai piqué le nez dans le sable.

Je me sens happé par deux camarades, relevé en un clin d'œil. Je me ressaisis très vite.

C'est la joie des retrouvailles, qui se traduit par des cris d'allégresse, des embrassades, des larmes, où, pendant quelques minutes, chacun a oublié ses souffrances pour ne goûter que le plaisir d'être vivant parmi ses copains de combat.

Tous les arrivants réclament à boire. On nous dirige vers une citerne. Il faut encore attendre son tour, c'est la ruée ! J'en profite pour demander si le commandant Masson et le général Koenig sont rentrés sains et saufs.

La réponse, affirmative, me fait un plaisir immense. Le général, sans égratignures, avec son break et Miss Travers. Quant au commandant, probablement projeté sur la galerie du break du général au moment du choc, il est resté assommé, trimbalé, à l'insu du général, sur son toit pendant des kilomètres. Un cahot, plus fort que les autres, a dû l'éjecter ensuite et c'est à demi-inconscient, errant dans le désert, qu'il a été récupéré, tuméfié mais vivant, par un *Brenn* de la Légion.

Je pose la même question pour Pigois et Fauvart. Personne ne les a encore revus. Je suis atterré et mon cœur se serre à la pensée qu'il leur est peut-être arrivé malheur.

C'est à mon tour de percevoir un bidon. C'est mon bon camarade Dreyfus de la compagnie de QG, « *Veve* » pour les copains, qui me

sert sans un mot d'amitié. Il ne m'a pas reconnu, lui non plus ! Dans un sérieux effort pour parler correctement, tant ma langue me gêne dans ma bouche, je lui dis : « *Alors, c'est tout ce que ça te fait de me revoir ?* ». Il me regarde, interloqué, pendant un court instant, puis réagit : « *Bon dieu ! C'est toi Lucien ? Ce n'est pas possible, je ne t'ai pas reconnu !* ». Il se jette dans mes bras en pleurant de joie.

Cette effusion terminée, il passe le relais de la distribution d'une autre unité et m'entraîne vers son propre camion.

Sale, dépenaillé, amaigri, barbu, couvert de poussière et de sang coagulé, les yeux rougis rentrés dans les orbites par la souffrance, le nez enflé, les traits tirés par la fatigue et le manque de sommeil, je dois effectivement avoir un piteux aspect.

Il est avide de connaître mon odyssée.

« *Laisse-moi boire, je n'en peux plus !* », lui murmuré-je, prêt à défaillir. Le bidon à la bouche, j'essaie d'avaler mes premières gouttes d'eau. Je déglutis avec peine et ressens une sensation atroce. J'ai l'impression de boire de l'alcool à 90° tellement ça me brûle tout le long de l'œsophage et dans l'estomac.

La deuxième gorgée passe un peu plus facilement mais brûle toujours. Ce n'est qu'au bout d'une dizaine que je commence à sentir le bienfait de l'eau. Pourtant, elle est chaude et sent mauvais. Pour étancher ma soif, j'aurais bien avalé tout le bidon. « *Veve* » est obligé de m'arrêter pour ne pas que je me détériore l'estomac.

Nous arrivons aux véhicules de la compagnie de QG où je retrouve avec joie d'autres copains de l'échelon B, comme Proust, Rosenweig, etc.

On m'apporte de quoi me laver, me raser pour reprendre visage humain. On nettoie, désinfecte et panse ma hanche, ainsi que mes nombreuses égratignures. Je perçois un slip, un short et une chemise et je me sens revivre.

Mon cauchemar est terminé.

Il ne me reste plus qu'à manger mais, surtout, à dormir pour récupérer, avant de repartir pour d'autres épreuves. Installé dans un camion, j'ai dormi près de 18 heures et ne me suis pas aperçu que la colonne avait repris sa route vers l'est, ni que nous avions subi, pendant ce temps, plusieurs bombardements et mitraillages.

Deux jours après, j'ai eu l'immense joie de retrouver, en bonne forme, mes amis Pigois et Fauvart. Ils avaient été récupérés dans le désert par une unité anglaise et ont eu des difficultés pour trouver le moyen de nous rejoindre. Leur bonne étoile avait été à l'unisson de la mienne. Nous avons bien fêté ces retrouvailles.

\*

J'ai participé à bien d'autres combats, pendant cette guerre, mais aucun de même intensité et jamais dans d'aussi dures conditions physiques, matérielles et morales.

Près d'un millier d'officiers, sous-officiers et soldats des Forces françaises libres ont payé de leur sang le prix de cette bataille.

Jamais fait d'armes n'a eu plus de répercussion dans le déroulement de la suite des opérations. Le retard, infligé à l'*Afrikakorps*, par la résistance héroïque des Français Libres à Bir Hacheim, a sauvé le Moyen-Orient de l'envahisseur nazi, barré la route de la Russie du sud et permis de renverser définitivement le sens de la victoire, pour la sauvegarde de la liberté du monde occidental.

Que ces heures tragiques puissent être le garant d'une éternité de paix !

## *Bir Hakeim, par Daniel Dreyfous-Ducas*

*Daniel Dreyfous-Ducas (1914-1985) était lieutenant au 1<sup>er</sup> régiment d'artillerie à Bir Hakeim. Il a été fait compagnon de la Libération en novembre 1945.*

10 Juin 17 heures : Je viens de rentrer au PC du 2<sup>e</sup> bataillon de Légion. Le commandant Babonneau vient de recevoir l'ordre de sortie pour la nuit. Il me le communique.

*« Mon commandant, si vous n'avez plus besoin de moi, j'aimerais retourner à ma batterie car ils ont fort affaire du côté du nord, et pour cette nuit il va y avoir du travail. »*

*« D'accord, si ça ne va pas, je vous appelle par téléphone. »*

Je rejoins donc hâtivement le PC de la 4<sup>e</sup> batterie, non sans mal, car les 155 boches sont en train de l'« arroser » copieusement. Je rejoins le lieutenant Bourget un peu désesparé. Le bombardement est sévère et la batterie tire avec les pièces qui lui restent dans deux directions différentes. Les chefs des pièces et les hommes sont fourbus. Ils n'ont pas arrêté depuis le matin.

Une grosse explosion tout près, nous sortons de l'abri : c'est un coup direct de 155 sur la troisième pièce. Le chef de section, sous-lieutenant de Rauvelin, est gravement blessé. Le chef de pièce est décapité, le pointeur et deux Malgaches sont blessés. Sur les six pièces de la batterie, il en reste trois d'utilisables, la quatrième est partie le matin en antichar chez les fantassins, et la deuxième a reçu un coup direct. Bourget prévient le PC et essaye de faire venir le toubib pour panser sommairement les nouveaux blessés. Rauvelin a un moral magnifique, il souffre horriblement. Il n'est pas question de les transporter au poste de secours en ce moment et l'ambulance chirurgicale légère a été détruite par les *Stukas*.

Le moral de la batterie est assez bas. Je vais de trou en trou pour les remonter et je leur annonce que la sortie est décidée pour la nuit,

que j'ai vu l'ordre à la Légion. Je préviens les chauffeurs pour qu'ils préparent les véhicules en état de marche.

La bataille continue vers le nord où l'on aperçoit la 2<sup>e</sup> et la 3<sup>e</sup> batteries qui tirent à bout portant. Les tirs d'artillerie et de mortiers ennemis diminuent et sont remplacés par des tirs des mitrailleuses lourdes. Ça doit aller mal du côté de la 2<sup>e</sup> nous dit Bourget.

À 18 heures, le capitaine Bricogne qui commande le groupe vient nous voir. Il n'est encore au courant de rien et pense que les ordres n'arriveront pas avant la nuit. Il va voir Rauvelin qui perd beaucoup de sang. Je rends compte de la situation au capitaine encore à l'observatoire sud.

19 h 30, la nuit tombe, les tirs d'infanterie diminuent.

20 heures, les ordres arrivent, la nuit est presque tombée. Le capitaine rentre à la batterie qu'il n'a pas vue depuis huit jours, enfermé dans son observatoire à quelques mètres des Boches. Il approuve mes ordres. Je lui rends compte qu'il reste trois tracteurs en état de marche, 1 pick-up radio et le camion du chef. J'ai fait préparer les bagages.

L'ambulance vient chercher Rauvelin et les blessés.

Il me donne l'ordre de quitter les positions à 22 heures, même si la quatrième pièce n'est pas rentrée, de laisser tous les bagages et d'accrocher la troisième pièce au camion. Je conduirai la colonne et Bourget sera serre-file. Le capitaine part au PC rejoindre le capitaine Bricogne.



*Un canon de 75 du 1<sup>er</sup> régiment d'artillerie à Bir Hakeim (ECPAD).*

Tout le monde s'affaire, je fais distribuer un peu de thé qui reste.

À 22 heures, au moment du départ, la quatrième pièce nous rejoint enfin, conduite par son chef de pièce Neveu, un Parisien toujours de bonne humeur. Il prend sa place dans la colonne. La nuit est noire, c'est la nouvelle lune. Je marche à pied devant la colonne, la boussole à la main. Les chefs de voiture sont à pied pour guider les tracteurs, éviter les trous d'obus et les tranchées.

Il s'agit de gagner la porte sud, point de rendez-vous. Vers 23 heures nous arrivons près de la position de la 1<sup>re</sup> batterie qui est probablement devant. Je vais sur la droite des véhicules du régiment.

C'est la 2<sup>e</sup> batterie. Le capitaine Chavanac est en tête assis sur l'aile d'un tracteur. « *Ça va mon fils* » me dit-il. « *Tu sais où il faut aller ?* » « *Oui.* » « *Bon, alors je suis ta colonne.* »

Quelques minutes plus tard, je tombe sur une colonne arrêtée où je retrouve le capitaine Morlon, le capitaine Bricogne et le commandant du régiment Laurent-Champrosay.

« *Mes respects mon commandant, je vous amène la 4<sup>e</sup>. La 2<sup>e</sup> suit et la 3<sup>e</sup> est derrière.* »

Parfait, il faut attendre que la colonne démarre. Et c'est l'attente.

Les hommes s'impatientent. Tout est calme mais si les Boches ont l'idée d'envoyer une fusée éclairante, ce serait du joli.

Le « *patron* » discute avec le lieutenant Devé des *Brenn-Carriers*<sup>1</sup> qui est perdu dans le noir et se dispose à repartir vers le nord. Le commandant le conduit vers la porte sud. Ils reviennent et les *Brenn-Carriers* démarrent.

Il est plus de minuit. Vers 1 heure, les fantassins franchissent la passe déminée et s'élancent, appuyés par les *Brenn*.

Les Boches se réveillent – Fusées – Tout le monde stoppe. Ouf! ils n'ont rien vu. Les corps-à-corps commencent. Les mitrailleuses tirent. Le commandant Champrosay s'énerve et prend la tête de la colonne des véhicules devant les ambulances. La colonne s'ébranle. Des véhicules sont touchés et flambent. Il va falloir défilier avec nos tracteurs devant ces brasiers : quelles cibles pour les mitrailleuses boches.

Il est 2 heures du matin. Ma batterie arrive près de la porte, je monte dans le premier tracteur, laisse filer les véhicules qui sont devant, et commande « *en avant, à toute vitesse* ».

Malgré les trous, le tracteur bondit, les balles sifflent, les balles traceuses nous entourent. C'est une vision digne de Dante. Les Malgaches sont couchés au fond du véhicule.

À 100 mètres à peine de la porte, le tracteur est traversé par une rafale. Le chauffeur est touché aux yeux, moi à la jambe. Le moteur n'a rien. Le chauffeur n'y voit plus. Je lui dis d'appuyer sur l'accélérateur, je me soulève sur ma jambe valide et j'attrape le volant de la main gauche.

Plus vite...

J'aperçois une mitrailleuse à droite, les balles sifflent, j'oblique à gauche, devant nous un canon de *Bofors* des fusiliers marins.

Plus vite...

J'essaye de le rejoindre. Là, doucement... Le canon va abriter le moteur. À gauche, une voiture flambe... plus vite.

Ouf... la première ligne ennemie est franchie, le barrage de feu est passé. Je fais arrêter. Deux véhicules de la batterie sont derrière, le camion avec le serre-file ne suit pas. Il faut repartir, je prends la place du chauffeur qui passe derrière. Ma jambe droite est lourde, je ne peux freiner que du pied gauche, je prends le cap 223°. Je repère une étoile et je fonce. Le chef de pièce surveille les compteurs, un

mile, deux miles, nous rattrapons le pick-up radio du capitaine.

Quatre miles, six miles... Ce doit être là.

J'arrête. Des véhicules perdus tournent en rond, je les arrête. Le brouillard de l'aube est intense.

On cherche un peu, un feu rouge clignotant, nous y sommes, c'est la brigade anglaise.

Je retrouve le chef d'état-major du général Koenig, le commandant Masson, quelques chars britanniques, des ambulances.

L'auto-mitrailleur observatoire de la 3<sup>e</sup> batterie est là avec l'aspirant Boris effondré. Le capitaine Gufflet a été tué d'une balle en plein cœur à 100 mètres de la sortie.

Je demande un paquet de pansements. Le chef d'état-major me fait descendre et m'oblige à monter dans une ambulance. J'obéis à contrecœur. Je confie le tracteur au chef de pièce et je lui remets la conduite de la colonne avec ma boussole.

Le jour pointe. Il y a un épais brouillard. Je lui donne les ordres : nouveau cap plein sud pendant vingt kilomètres, puis plein est pour retrouver les lignes alliées.

On me hisse dans l'ambulance, on m'enlève mon pistolet. On me donne à boire.

Nous sommes le 11 juin. C'est mon anniversaire, j'ai vingt-huit ans... mon plus bel anniversaire. Je suis vivant, j'ai sorti de Bir Hacheim un peloton de pièces et un canon et j'ai sûrement gagné une étoile ou une palme.



Jean Mathieu Boris, ici en 1944 (coll. particulière).

<sup>1</sup> L'orthographe exacte de ce véhicule britannique est « Bren Carrier » (NDLR).

## Britanniques et Américains dans la bataille de Bir Hakeim

### Les artilleurs britanniques de la 43<sup>e</sup> batterie

Aux côtés des quelque 3 700 Français de Bir Hakeim, il convient de signaler les hommes de la liaison britannique et les artilleurs de la *D Troop* de la *43 Battery* du *11th City of London Yeomanry Light Anti-Aircraft Regiment RA* – les « *Rough Riders* » –, commandée par le lieutenant Beauchamp<sup>1</sup>.

Parmi ces artilleurs figurait le sergent Peter Coomber. Engagé dans les « *COLY* » en 1938, il prit part à la campagne de France au sein de la 43<sup>e</sup> batterie, qui appartenait alors à la 1<sup>re</sup> division blindée britannique en qualité de « *Light Anti-Aircraft Battery* », avant d'embarquer pour l'Égypte en octobre 1941.

La batterie intégra la 8<sup>e</sup> armée britannique peu avant Noël et rejoignit le désert avec des canons *Bofors*. À la mi-mai 1942, la *D Troop* fut affectée sur la position – ou « *box* » – de Bir Hakeim, afin de renforcer les défenses antiaériennes des Forces françaises libres, dont le commandement britannique jugeait la dotation insuffisante.

Selon le témoignage de Peter Coomber, « *Bir Hakeim était la dernière d'une série de positions de défense au sud de Tobrouk, que l'armée allemande devait vaincre pour avancer plus à l'est. De la fin mai jusqu'au 2 juin, la vie dans le « box » devint très désagréable, voire invivable, à cause des bombardements quotidiens et des feux de mortier, ainsi que des raids aériens des Stukas, deux fois par jour, et du mitraillage régulier des chasseurs allemands ; sans compter que les munitions venaient à manquer et que l'eau se faisait rare. Le 11 juin, il fut décidé d'évacuer le « box » à la nuit tombée, et ce en deux groupes.*

*Heureusement, la « D Troop » faisait partie du premier groupe, car ceux qui étaient restés derrière furent malheureusement pris d'assaut.*

*Il y avait plus de 3 500 soldats dans le « box », mais seule la moitié parvint à s'en sortir. Il était difficile d'avancer à cause des véhicules en feu et des coups de fusil, et l'un des membres de la troupe fut mortellement blessé. La troupe parvint finalement à se mettre à couvert et fut transférée vers un camp de base en Égypte.*

*D'autres troupes de la 43<sup>e</sup> batterie étaient aussi en opérations plus au nord, d'où elles se retirèrent pour rejoindre Tobrouk ; certaines d'entre elles retournèrent également à leur camp de base. Sur la totalité des membres de la batterie, seuls trente-six réussirent à rentrer au camp de base. »*

### L'American Field Service Free French Forces (AFS FFF)

En 1940, Alan Rutherford Stuyvesant (1905-1954), un jeune Américain, diplômé de Princeton, s'enrôlait dans l'*American Field Service* (AFS) avec son frère Lewis (1903-1944).

Selon un article de *The Daily Princetonian* paru à l'été 1942, il désirait alors « *se rendre utile d'une manière ou d'une autre contre les forces de l'Axe* » en conduisant « *une ambulance en France. Avant qu'il eût pu être équipé et envoyé à l'étranger, l'armistice fut signé et, en plein milieu de l'océan, il reçut la nouvelle qu'il n'aurait pas la possibilité de servir la cause. Lui et son frère Lewis débarquèrent à Lisbonne et retournèrent aux États-Unis.*

*À l'automne 1940, l'American Field Service reçut une demande de conducteurs volontaires de la part de l'équipe anglaise, l'Hadfield-Spears Field Hospital, qui opérait avec les Français Combattants au Moyen-Orient. Seuls quelques hommes étaient nécessaires. Stuyvesant fit partie du groupe de dix-sept. Il servit tout au long de la campagne des Français Combattants en Syrie, l'été dernier (1941). Au terme de cette campagne, les Américains n'avaient plus d'utilité dans l'unité Hadfield-Spears ; c'est pourquoi Stuyvesant et quatre autres Américains offrirent leurs services aux Français Combattants comme conducteurs d'ambulance. Les Français acceptèrent et l'AFS envoya des ambulances pour compléter les quelques-unes que les Français avaient déjà. C'est en grande partie grâce au travail que Stuyvesant et ses quelques camarades accomplirent l'année dernière, durant la campagne de Syrie, qu'on demanda au Field Service de fournir les unités d'ambulance à l'armée britannique au Moyen-Orient. La majorité des volontaires qui s'enrôlent actuellement et depuis ces huit derniers mois servent dans l'armée britannique, un petit groupe d'une section (environ vingt ambulances et vingt-cinq conducteurs) ayant été rattaché aux Forces françaises libres<sup>2</sup>. »*

Selon George Rock, à la fin de mai 1941 quatre Américains de l'AFS, Alan et Lewis Stuyvesant, Charles Norman Jefferys et LeClair Smith, demandèrent à servir directement avec les Français Libres. Ils quittèrent l'ambulance Hadfield-Spears le 1<sup>er</sup> juillet suivant, pour rejoindre à titre individuel le groupe sanitaire divisionnaire de la 1<sup>re</sup> division française libre à Damas<sup>3</sup>. Alan Stuyvesant prit le commandement du groupe, qui s'élargit et devint l'*American Field Service Free French Forces* (AFS FFF).

<sup>1</sup> Le général Kœnig, dans *Bir Hakeim*, 10 juin 1942, paru aux Éditions Robert Laffont en 1971, signale de manière erronée, p. 207 et 212, quatre-vingt-quatre artilleurs de la 43 Company of London Yeomanry Light Anti-Aircraft Battery of Royal Artillery (COLYLAA Battery RA), équipée de six canons Bofors de 40 mm. « La liste nominative des militaires des Forces françaises libres présents à Bir Hakeim du 27 mai au 11 juin 1942 », réalisée au QG de la 1<sup>re</sup> brigade française libre le 22 novembre 1943, enregistre, quant à elle, quatre-vingt-douze artilleurs, sous les ordres du lieutenant A. J. Beachman (sic), et dix-neuf officiers de liaison britannique, comprenant les capitaines F. S. Edmeades (Royal Artillery), C. Lapworth (Royal Fusilier), A. L. Pitman (Royal Sussex Regt), Fitzgenald (Mecce Corps) et N.T.I.C. Tomkins (missing), de son vrai nom Edward Tomkins (1915-2007), fait prisonnier à la sortie de Bir Hakeim.

<sup>2</sup> Le 13 juillet 1942, le Comité national français (CNF), présidé par le général de Gaulle, « prenant acte de l'adhésion de tous les groupements qui, à l'intérieur même du pays, participent activement à la résistance », a renommé la France Libre « France Combattante » pour signifier l'union de « la France Libre, représentée par les Forces françaises libres, les possessions d'Outre-mer et les Français à l'étranger » et de « la France Captive, qui lutte contre l'envahisseur et l'autorité usurpée d'un pseudo-gouvernement fonctionnant sous le contrôle de l'ennemi ».

<sup>3</sup> « Princeton Graduate Captured by Italians While Driving for American Field Service », *The Daily Princetonian*, vol. 67, n° 73, vendredi 7 août 1942, p. 4.

<sup>4</sup> George Rock, « Interim Activities », *History of the American Field Service, 1920-1955*, p. 60.



Des ambulanciers de l'AFS en 1941, photographiés par Lewis Stuyvesant (AFS).

Parmi les ambulanciers de l'AFS FFF figurait Lorenzo Semple, qui a laissé plus tard le témoignage suivant : « Dès les premiers jours de notre arrivée avec le contingent français fin mars, chacun dans notre unité avait attendu avec impatience que se matérialise la rumeur persistante du déclenchement des opérations en Libye pour le printemps. En effet, à part les quelques chanceux qui pouvaient sortir en patrouille, le travail quotidien à Bir Hakeim proprement dit, bien que ne manquant pas d'intérêt, était plutôt routinier pendant cette pause dans le désert.

Cependant, vers le 15 mai, nous perçûmes des signes évidents, annonciateurs d'une action prochaine : nous reçûmes l'ordre de creuser des tranchées étroites et profondes, les champs de mines du camp furent élargis et améliorés, tandis que des convois d'approvisionnements de réserves arrivaient chaque jour dans le camp, et que l'ensemble des unités hospitalières de l'arrière (vers lesquelles nous fûmes redirigés) recevaient l'ordre de se tenir prêtes à partir sous préavis d'une heure.

Dans la soirée du 26 mai, Stratton revint de patrouille en annonçant que tout indiquait que l'offensive avait de fortes chances d'être déclenchée le matin suivant. Le petit groupe qu'il avait accompagné en patrouille avait dû battre en retraite face à une importante concentration de forces de l'Axe, faisant mouvement dans notre direction.

Naturellement, nous étions tous terriblement excités : nous pensions que nous allions finalement trouver la justification de notre engagement dans l'action qui se préparait.

Au matin du 27 mai, alors que nous retournions vers nos tentes après avoir perçu notre tasse de thé matinale, notre propre artillerie ouvrit soudainement le feu. Le cirque venait de commencer ! Pendant les 2 heures qui suivirent, les 75 de Bir Hakeim poursuivirent leur tir sur un rythme irrégulier. Et pourtant, nous ne pouvions apercevoir le moindre objectif. De temps à autre cependant, il nous était possible de repérer l'explosion des obus à une distance d'environ cinq kilomètres vers le sud-ouest.

Toutes nos ambulances étaient rattachées au GSD (groupe sanitaire divisionnaire) ; ainsi notre intervention commençait après que les ambulances des divers bataillons, des Ford très allégées, aient

ramassé les blessés à l'emplacement où ils étaient tombés, pour les évacuer vers les tentes du PC<sup>5</sup> du GSD situées à environ cinq cent mètres de là.

Par ailleurs, tout au long des alertes, nous étions censés patrouiller périodiquement afin de prêter main forte aux postes de secours. En conséquence, Alan (Stuyvesant) organisa une réunion vers neuf heures ce matin-là ; il nous expliqua exactement où se trouvaient les postes de secours, nous familiarisant ensuite avec la conduite à travers le camp, guidés par quelques légionnaires.

Pendant ce temps, Stratton et Tichenor préparaient une évacuation vers Bir Bu Maafes, à une trentaine de kilomètres au nord-est. Aux dires des officiers du GSD, la piste était alors censée être encore ouverte. Pourtant, après une progression de cinq kilomètres, Stratton et Tichenor croisèrent une colonne de camions retournant à Bir Hakeim à pleine vitesse, dont les occupants les engagèrent à faire demi-tour, car un détachement de blindés italiens était positionné

juste derrière le prochain mouvement de terrain. Ils retournèrent donc au camp avec leurs patients, où on les assura que l'itinéraire était toujours dégagé, avant de les renvoyer d'où ils venaient. Mais cette fois, juste au moment où ils traversaient nos champs de mines, une salve de petit calibre explosa à environ 80 mètres devant eux. Suivie d'une autre salve, celle-ci bien plus proche. Avant que nos hommes aient pu faire demi-tour, une pluie d'obus s'abattit de tous côtés. Ils parvinrent néanmoins à se dégager et à rentrer au camp sans autres dommages.

Lorsque le bombardement commença, je me trouvais coincé en compagnie de Kulak de l'autre côté du camp. Nous fûmes obligés de nous abriter dans une tranchée durant une dizaine de minutes, avant d'oser nous lancer dans une course effrénée vers notre propre secteur. Tout en courant, nous repêrâmes une ligne de blindés ennemis s'approchant des limites de notre périmètre.

Le combat qui s'ensuivit, bien que bref, fut cependant extrêmement violent. Il le fut tout particulièrement pour nous deux : notre tente et nos trous individuels étaient situés à l'extrémité des limites du camp, tant et si bien que non seulement les obus ennemis, mais également ceux de notre propre artillerie se croisaient en sifflant au-dessus de nous. Comme nous n'étions pas encore accoutumés au tumulte d'une bataille, nous partagions tous la même conviction que chaque sifflement était annonciateur de notre mort imminente.

Cependant, ce combat allait s'avérer décisif malgré sa brièveté. Au bout d'une demi-heure, quarante des soixante-dix blindés attaquants avaient été détruits par notre artillerie et nos armes antichars ; quant aux survivants, ils avaient sagement fait demi-tour et pris la fuite. Pourtant, durant un court instant, un groupe de six chars était parvenu à pénétrer nos défenses avant d'être mis hors de combat.

C'est alors que nous entrâmes vraiment en action. Nous nous précipitâmes comme un seul homme vers les tranchées et la tente du GSD. Des camions nous amenaient les blessés des équipages de chars. Les blessures subies dans un blindé ne sont pas très belles à voir ! Plutôt bizarrement, il n'y avait qu'un seul Français de touché, qui plus est, très légèrement. Les blessés italiens, eux, étaient, par contre, nombreux. Pendant près de deux heures, nous les transportâmes de leur point de déchargement vers la salle d'opération. Nos trois médecins travaillaient sans relâche pour soigner le flux des arrivants.

<sup>5</sup> Poste de commandement.

À l'heure du déjeuner (nous avions du mal à y croire), tout était fini et calme... si ce n'est que nous étions encerclés.

Le 1<sup>er</sup> juin, les Français lancèrent une offensive par l'envoi d'une colonne depuis Bir Hakeim vers Rotonda Signali, situé à une cinquantaine de kilomètres derrière les lignes de l'Axe et directement par leur travers. Après d'âpres négociations, Alan obtint l'accord des Français pour que nous envoyions deux ambulances avec l'expédition. Après tirage au sort, c'est Kulak et moi-même qui fûmes désignés. La colonne formée d'unités d'infanterie et d'artillerie prit le départ vers midi, roulant hors pistes en direction du nord à travers le désert.

Cette expédition démarra sous de mauvais auspices dès le début. Nous subîmes trois mitraillages aériens successifs à peine sortis du camp. Plusieurs véhicules blindés furent touchés et nous eûmes quelques pertes à déplorer. Kulak fit demi-tour pour ramener les blessés à Bir Hakeim, tandis que je continuais avec le convoi. Nous installâmes le campement pour la nuit, largement dispersés, au cas où la Luftwaffe nous localiserait et nous bombarderait. Notre protection anti-aérienne était très rudimentaire. Soudain, nous perçûmes un vrombissement et un groupe de trois Messerschmitt 110 apparut en vol rasant. Au cours de cette approche, ils ouvrirent le feu à la mitrailleuse et au canon. La première attaque ne provoqua que quelques blessés légers, que le médecin et moi-même primes en charge. Au moment où nous terminions de panser un de nos gars, les avions amorcèrent une deuxième passe, beaucoup plus destructrice. Ils utilisaient la même tactique que la première fois. Tandis que nous nous jetions à terre, l'un des avions ouvrit le feu directement sur l'ambulance que nous avions évacuée à la hâte. Une rafale d'obus traçants s'abattit de part et d'autre de l'ambulance isolée, la manquant, ricochant dans un fossé, où ils incendièrent au passage un camion citerne de carburant. À partir de cet instant, les attaques se répétèrent sans interruption jusqu'à la nuit tombée, avec des bombes légères et au canon. Finalement, nous rassemblâmes nos blessés, quelques-uns gravement atteints, et improvisâmes un hôpital dans un creux de terrain entre deux collines. Une balle perdue avait pulvérisé l'éclairage intérieur de mon ambulance ; j'en fus donc réduit à actionner la dynamo d'une lampe portative, tout en aidant le médecin qui s'affairait sur les blessés.

Comme la colonne devait repartir dès le matin suivant, il apparut nécessaire d'évacuer les blessés. Nous réclamâmes par radio à Bir Hakeim l'envoi d'un convoi de secours d'ambulances. Alan et tous nos conducteurs prirent immédiatement le départ cette nuit même. Après un trajet éprouvant à travers le désert, ils arrivèrent au point de rendez-vous à 7 heures du matin.

Par chance, un fort vent de sable nous protégea des observations aériennes. Nous leur transférâmes nos blessés avant de rejoindre le convoi qui était reparti au lever du jour ; les secours se remirent immédiatement en route vers Bir Hakeim. En chemin, à une vingtaine de kilomètres de leur destination, Alan creva un pneu. Il insista pour que les autres ne l'attendent pas, car ils transportaient des blessés. L'un des conducteurs de la Légion qui leur avait été affecté, un Persé, se joignit à lui pour l'aider. Pendant ce temps, et tout à fait à leur insu, les Allemands positionnaient des forces importantes autour de Bir Hakeim, dans le but de lancer une attaque de grande envergure de la place forte, laquelle posait de gros problèmes opérationnels dans leur dispositif. Les huit autres ambulances parvinrent à se faufiler dans le camp juste au moment où les Allemands commençaient leur bombardement. Alan n'eut pas cette chance. Il semble qu'il se trouvait en fait à vue du camp lorsqu'un blindé le rattrapa et le captura.

Quoi qu'il en fût, nous ne sûmes rien d'autre à ce moment là si ce n'est qu'il avait disparu et n'avait pas reparu. Nous gardions l'espoir qu'il ait pu être récupéré par l'un de nos blindés opérant dans cette zone. En fin de compte, cet espoir s'avéra vain et sa disparition fut très vivement ressentie parmi nous.

L'après-midi suivant, alors que nous nous reposions après avoir rejoint le convoi, nous reçûmes le message ahurissant annonçant que Bir Hakeim était encerclé, par des forces importantes qui plus est. Nous repartîmes alors instantanément dans l'autre sens, prêts à combattre. Une tempête de sable épouvantable faisait rage, provoquant une extrême confusion, mais nous parvînmes cependant à nous rassembler, bien que dans la formation la plus incongrue (pour ne pas dire dans un désordre total), jamais vue sous les cieux du désert libyen ! Après avoir roulé toute la nuit, nous atteignîmes les abords du camp retranché à l'aube, pour apercevoir l'artillerie allemande sur une crête à notre droite... vraiment trop proche à notre goût. Il semble qu'ils furent trop surpris pour ouvrir le feu avec suffisamment de rapidité, ce qui nous permit de négocier un passage en file indienne à travers le champ de mines sans autres dommages qu'un seul blessé. La plupart des obus étaient passés au-dessus de nous.

En revenant à l'emplacement de notre tente, Kulak et moi-même réalisaîmes que les autres l'avaient, en notre absence, transformée en un petit abri très bien sécurisé. La tente qui était une cible bien trop tentante pour l'ennemi avait été démontée. L'entrée, renforcée par des sacs de sable et des bidons d'essence remplis de sable, ainsi que d'une porte improvisée pare-éclats, offrait ainsi un abri très satisfaisant, bien qu'un peu étroit.

Et dans les journées à venir, nous allions certainement avoir besoin de ce type d'abri. La puissance de l'assaut commençait à se faire sentir. La quantité d'obus qui tombait sur notre position dépassait de loin celle que nous-mêmes tirions sur l'ennemi.

Le calibre de l'artillerie ennemie apparaissait largement supérieur à celui de nos propres pièces. Ils mettaient en batterie des canons qui tiraient des obus d'un calibre deux fois supérieur aux nôtres et d'une portée double. De plus, des escadrilles de Stukas se succédaient, tournoyant pour choisir des cibles bien précises, avant de piquer à travers le barrage que notre artillerie anti-aérienne s'efforçait péniblement de leur opposer.

Notre routine quotidienne pendant le siège était d'une simplicité élémentaire. Nous nous levions juste avant l'aube, profitant de la brume épaisse qui recouvrait tout, percevions nos rations d'eau pour la journée... et avec un peu de chance un quart de café. Dès que le brouillard s'était dissipé, nous rejoignons nos abris.

Alors, avec une régularité de métronome, les canons des deux camps ouvraient le feu. À partir de ce moment jusqu'à la nuit, durant largement plus de douze heures, il nous était totalement impossible de sortir de nos trous. Le bombardement et les tirs de mitrailleuses ne cessaient pas un seul instant. Pendant la majeure partie du siège, l'ennemi tira au minimum douze à quinze mille obus par jour. Qui plus est, d'énormes quantités de bombes s'abattirent sur nous au cours des attaques aériennes journalières. Nous avions la malchance d'être postés tout près de notre artillerie, de sorte que le plus fort du bombardement ennemi nous encadrait. Il ne nous fallut pas longtemps avant de prendre l'habitude de garder la bouche ouverte afin de parer aux surpressions des explosions les plus proches. Je perdîs le compte du nombre de coups qui atterrirent à moins de 40 mètres de nos positions.

Il semblait que les tentes de l'hôpital attiraient fortement les bombardiers ennemis. Les tentes, qui n'étaient pas identifiées par la croix rouge, constituaient certainement l'élément le plus visible de nos positions. Il est certain que le GSD écopa du bombardement le plus intense de tout le camp. En un seul jour, un total de cent Stukas piqua sur les tentes de l'hôpital. Les tentes furent rasées et tous les blessés furent tués, laissant les survivants à proximité, y compris mon détachement, complètement sonnés. Au cours du raid le plus intense, cent dix-sept Stukas plongèrent sur notre secteur, chacun portant une bombe de cinq cents kilos.

Mais il n'est pas possible de décrire les effets d'une telle explosion.

*Il faut l'avoir vécu. Au-delà du rugissement des avions en piqué, on perçoit le sifflement des bombes... suivi d'une pause de quelques fractions de secondes, un grondement bref, puis un craquement déchirant qui résonne comme si l'air avoisinant n'était pas seulement chassé, mais littéralement déchiqueté en lambeaux. D'après ce que j'ai entendu raconter par des gars qui ont combattu en France, nous autres à Bir Hakeim subîmes l'un des plus terribles bombardements de la guerre et qui, de plus, se prolongea sans interruption pendant deux semaines. Sans aucun doute, nous étions tous d'avis que ces bombardements s'avèrent mille fois plus éprouvants que toutes nos autres épreuves cumulées. Pendant toute la durée de ces cent dix-sept attaques aériennes, chacun de nous vécut avec la certitude de sa mort imminente. Nous eûmes la chance que la dernière survienne le soir où nous évacuâmes finalement Bir Hakeim, car notre abri fut alors pulvérisé. Accompagnant un morceau de la queue de la bombe, qui passa par l'entrée, les bidons d'essence, les sacs de sable et tout le toit s'écroulèrent d'un seul coup sur nos têtes.*

*La malchance nous poursuivait également à travers une multitude d'autres incidents. Par exemple, une bombe s'abattit sur notre abri cuisine le premier jour, en tuant les cuisiniers et volatilisant en même temps non seulement notre matériel de cuisine, mais aussi toutes nos réserves alimentaires. De sorte que pendant les trois derniers jours, nous n'eûmes rien à nous mettre sous la dent... À dire vrai, il n'y avait pas un seul homme de notre détachement de brancardiers en état d'avalier quoi que ce soit. C'était simplement l'un des effets des bombardements aériens et d'artillerie sur nos systèmes. Pour parfaire le tableau, nous passâmes la dernière semaine sous le feu incessant d'un tireur d'élite. Ce qui rendait extrêmement hasardeux de mettre le nez dehors, même durant les rares accalmies au cours desquelles nous aurions pu tenter d'aller respirer une bouffée d'air frais.*

*Bien que nous jouissions d'une chance insolente du fait qu'aucun de nous n'eut à subir ne serait-ce qu'une égratignure pendant les bombardements, il n'en fut pas de même pour nos véhicules. Celui de Kulak explosa d'une façon des plus spectaculaires. Atteint de plein fouet par un obus de 105, il n'en resta rien d'autre que les quatre roues et un tronçon de châssis. Dans un rayon de cinquante mètres, le sol se retrouva parsemé d'une myriade de morceaux de bois, de toile et de ferraille. Nous protégions les véhicules en les garant le*

*capot incliné dans des fossés à ras de terre, ce qui suffisait à peu près pour le moteur, mais n'empêchait pas l'arrière de se retrouver réduit à l'état de débris. Entre les bombes et les obus, huit de nos douze ambulances furent rendues totalement inutilisables ; quant aux quatre autres, elles furent toutes endommagées. Celle de Tichenor par exemple fut atteinte au moins cinq fois. Garde-boue arraché, pare-brise en miette, tandis que l'arrière ressemblait à un tamis. Cependant, le moteur tournait et il restait encore de la place pour aligner quatre civières.*

*Suite à une fausse manœuvre plutôt bizarre, pendant la première phase de l'attaque, quelques ambulances allemandes pénétrèrent dans l'enceinte du camp et furent immédiatement capturées. Cependant, bien qu'elles prouvassent leur utilité dans le périmètre du camp, elles s'avèrent trop délabrées pour participer à l'évacuation finale.*

*Un curieux incident dans lequel nous fûmes impliqués, survint un après-midi au plus fort du combat. Les sapeurs ennemis s'étaient activés dans notre champ de mines sous un feu nourri de mitrailleuses au prix de lourdes pertes, s'efforçant de dégager un passage pour leurs blindés. Dans cette situation sans issue, ils nous demandèrent alors d'envoyer une ambulance pour ramasser leurs blessés. En réponse à cette requête, le GSD désigna Kulak et Jim Worden pour cette mission. Brandissant un imposant drapeau blanc à l'extérieur de l'ambulance et un autre à croix rouge de l'autre bord, ils démarrèrent vers le champ de mines. À l'exception d'une rafale de mitrailleuse sans aucun doute involontaire, tous les tirs cessèrent des deux côtés.*

*Parvenus à la limite du champ de mines, nos ambulanciers hélèrent l'infirmier allemand qui se terrait avec deux ou trois blessés. Il s'approcha, tendit le pistolet qu'il portait et s'affaira pour aider Kulak et Worden à transporter les blessés dans l'ambulance. Puis l'infirmier y grimpa à son tour, se rendant, en même temps que les blessés. Les tirs ne reprirent qu'après que Worden fût parvenu à bonne distance de sécurité. Certainement pas le genre de situation que l'on associe généralement avec les guerres modernes.*

*Cependant, au fil du temps, les choses ne cessaient d'empirer chaque jour un peu plus pour chacun de nous. La pression énorme accumulée après deux semaines de combats incessants se faisait sentir même*



*Ambulance de l'AFS dans une tranchée de Bir Hakeim, en mai 1942. Photo de LeClair Smith (AFS).*

chez les plus endurants ; aucune colonne de secours ne parvenait à percer ; les réserves de vivres étaient au plus bas, et nous étions désespérément à court de munitions.

Sur le plan tactique, l'ennemi était parvenu au prix de lourds sacrifices à grignoter et occuper du terrain. Des éléments d'infanterie avaient à présent pratiquement investi l'une des limites du camp, de sorte que les échanges à l'arme légère se multipliaient à longueur de journée. Il devenait alors inévitable que la décision soit prise, dans l'après-midi du 10 juin, d'évacuer hors du camp le maximum possible des personnels et matériels qui s'y trouvaient retranchés.

Nous prîmes donc grand soin de poursuivre notre routine habituelle pendant tout l'après-midi et la soirée : il fallait absolument que l'évacuation soit une surprise totale. Le tout compliqué par le fait que plus de deux mille hommes se trouvaient dans l'obligation d'évacuer leurs positions à pied. Vers 11 heures du soir, nous nous regroupâmes au GSD avec les quatre ambulances qui nous restaient et entreprîmes d'y charger le plus grand nombre de blessés possible. Bien sûr, la plupart d'entre eux durent être placés dans les camions prévus pour nous suivre. Dans l'ordre Jim Worden en tête, suivi de Tichenor, de moi-même, puis de Mac Elwain et Kulak (dans le même véhicule), enfin Stratton en serre-file, nous nous dirigeâmes vers l'angle sud-ouest du camp, où nos sapeurs venaient juste de finir de dégager un passage à travers nos propres mines.

L'attente nous parut interminable, car ce n'était de toute évidence qu'une simple question de temps avant qu'une patrouille ennemie ne repère notre regroupement silencieux. Pourtant cette attente se prolongeait. Au moment même où nous nous mîmes en mouvement, une fusée éclairante jaillit juste au-dessus de nous. L'enjeu se transforma alors en une course de vitesse contre la précision des tirs ennemis.

Presque immédiatement, l'ennemi déclencha un feu intense de mitrailleuses et de canons Breda (un canon à tir rapide antichars). Si un massacre devait se produire, le moment était arrivé : du fait d'on ne sait quel raté, les lucioles destinées à baliser notre itinéraire n'avaient pas fonctionné, et nous étions obligés de nous diriger en aveugles à travers un terrain dangereusement truffé de mines. Pour tout compliquer, le passage était bordé de chaque côté par des rouleaux de barbelés dévidés : de sorte qu'il suffisait qu'un véhicule frôle cet amalgame pour s'y retrouver irrémédiablement piégé.

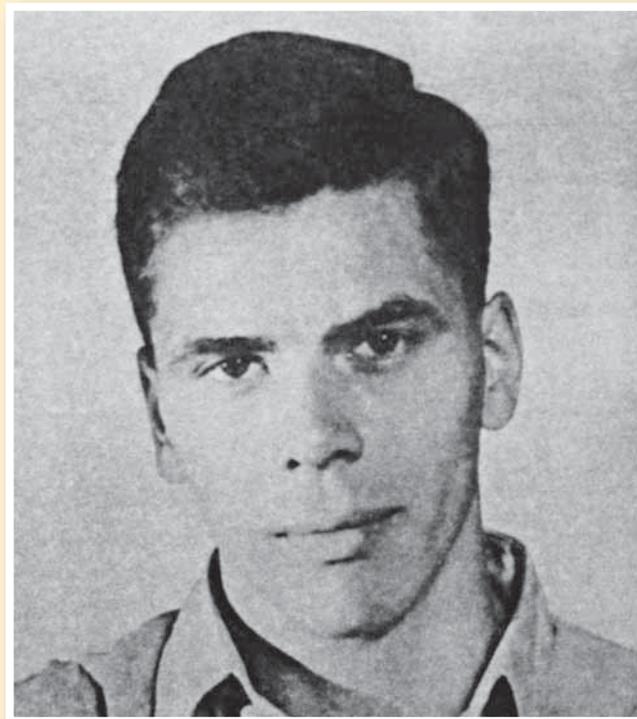
Comme par miracle, le feu ennemi se trouva réglé trop haut au cours des dix ou quinze premières minutes. Les rafales et les obus de Breda sifflaient au-dessus de nous tandis que nous parvenions à progresser de quelques mètres. Nous nous arrêtons une ou deux minutes pour nous abriter derrière les roues de nos véhicules, repartiens, et ainsi de suite. Mais ils finirent par ajuster le tir de leurs armes automatiques de plein fouet dans les troupes à pieds ainsi que dans les véhicules. À partir de cet instant, le site s'illumina dans les lueurs rougeoyantes des camions en feu.

Je continuais cette progression par à coups, lorsque je sentis soudain mon ambulance se bloquer. Je m'aperçus que je m'étais emmêlé dans un rouleau de barbelés. Mes efforts désespérés pour me dégager ne firent qu'empirer la situation. À dix mètres devant moi, en travers du passage, je constatais que le commandant du GSD se trouvait confronté au même problème. Tandis que j'essayais de l'aider, il décida qu'il n'y avait pas la moindre chance de libérer son véhicule. Il l'abandonna, embarqua dans celui de Worden, et notre convoi reprit sa progression... en me laissant sur place. Tichenor disparut, suivant Worden, tandis que Kulak et Mac Elwain démarraient et partaient à leur tour. Nous apprîmes plus tard que le camion de Stratton s'était retrouvé haché par des tirs de mitrailleuses. Bien

qu'aucun occupant ne fût atteint, les balles avaient coupé le moteur et détruit la direction. Hélant un autre véhicule qui lui lança un câble, il parvint à repartir à la remorque.

Par un coup de chance, une automitrailleuse se trouvait abandonnée tout près de ma position. Avec l'aide d'un Anglais des RASC<sup>6</sup>, nous sortîmes les quatre blessés de mon ambulance, dans laquelle ils se trouvaient dans une position extrêmement dangereuse. Pendant toute cette manœuvre, nous eûmes une sacrée frayeur : une rafale transperça les roues arrière, tandis que nous nous affairions à extraire les civières. Nous les traînâmes jusqu'à l'automitrailleuse contre laquelle nous les adossâmes, leur procurant ainsi une protection appréciable. Finalement, au bout d'une demi-heure, un camion avec suffisamment de place pour embarquer nos blessés qui gisaient à même le sol s'arrêta. Mais nos malheurs n'allaient pas en rester là : tandis que, dressé sur le marchepied, je discutais avec le conducteur, un obus de Breda explosa sur le capot, nous projetant tous au sol. Par chance, je m'en tirais avec une légère blessure à la jambe, ce qui, compte tenu des circonstances, était tout à fait insignifiant. Mais le véhicule était hors d'usage. Finalement, un camion français accompagné d'une ambulance s'arrêta. Ils avaient de la place et embarquèrent les blessés.

De son côté, Stratton se retrouvait dans une situation désastreuse un peu plus loin. Un obus avait frappé son ambulance de face, enflammant instantanément le véhicule et ses réserves de carburant. Il écopa d'au moins onze blessures provoquées par les éclats ayant traversé le compartiment moteur, et se retrouva à plat ventre au sol hors de portée des flammes. Bien que le câble de remorquage parvint à être immédiatement largué, il s'avéra impossible de secourir les blessés, qui périrent brûlés à l'arrière de l'ambulance. Stratton fut récupéré par un camion, à bord duquel il passa le terrible barrage qui était maintenant parfaitement réglé, l'ennemi arrosant véritablement le passage d'une pluie de feu. Presque tous les véhicules, y compris ceux qui parvinrent à passer, furent touchés au moins une fois.



George Tichenor (AFS).

<sup>6</sup> RASC : Royal Army Service Corps. Service d'intendance et de logistique en campagne.

Tichenor se retrouva dans une situation infernale dès son entrée dans le barrage. Bien qu'aucune preuve ne subsiste, il semblerait qu'il ait été atteint par une rafale de mitrailleuse et tué sur le coup. Son ambulance prit feu, très vraisemblablement avec les blessés encore à l'intérieur. Le corps de Tichenor fut remis à une équipe d'ambulanciers britanniques peu avant l'aube, à une quinzaine de kilomètres au sud-ouest de Bir Hakeim.

Il s'avéra impossible de savoir ce qu'il advint de Kulak et Mac Elwain. Je présume que je fus le dernier à les avoir vus, au moment où ils me dépassaient lorsque j'étais emmêlé dans les barbelés. Quoi qu'il en soit, ils disparurent et personne n'en entendit jamais plus parler depuis. Nous gardâmes l'espoir qu'ils aient pu se retrouver avec Alan, à l'abri quelque part dans un camp de prisonniers.

Après m'être occupé des blessés, je repris ma progression à pied avant d'être embarqué dans un camion. C'est à bord de ce véhicule de la Légion étrangère que je parvins à franchir le barrage. Et ce, avec un seul et unique blessé léger, un gars frappé à l'épaule par un éclat de Breda qui avait vraisemblablement explosé contre le camion qui nous suivait. Lorsque nous émergeâmes de la zone de tirs, le rideau de fumée montant des incendies de véhicules et camions de toutes sortes était d'une épaisseur telle qu'il empêchait tout repérage d'étoiles nous permettant de définir un itinéraire vers les positions amies. Par chance, nous rejoignîmes un camion conduit par un officier britannique que j'avais déjà rencontré à Bir Hakeim, que nous suivîmes tout au long de la nuit. Après que la brume matinale se fût dissipée au lever du jour, nous nous retrouvâmes loin de Bir Hakeim, en sécurité en territoire ami.

Il n'y a pas grand-chose d'autre à rajouter de notre point de vue d'ambulanciers, du moins en ce qui concerne le siège de Bir Hakeim. Nos pertes à elles seules témoignent de tout ce qui a pu être raconté et écrit concernant la violence de l'attaque et de l'évacuation. Sur nos douze véhicules, les douze furent détruits. Sur les six Américains présents, un fut fait prisonnier, un autre fut confirmé tué, deux considérés disparus, et les deux derniers furent blessés. Il est difficile de dépasser un tel ratio que ces 100% de pertes en hommes et matériels... en tous cas, pas par ce qui ne fut que notre première expérience au feu.<sup>7</sup> »

Concernant la mort de Stanley Kulak et sa propre capture, Alexander McElwain explique :

« Nous continuions à rouler, tentant de nous éloigner de la lumière produite par les camions embrasés. Soudain, je ressentis une douleur intense dans l'os de ma jambe droite, mais je continuai à regarder droit devant moi afin de ne pas détourner l'attention de Kulak du tohu-bohu à travers lequel il conduisait. Toute ma jambe commença alors à me faire mal et à me lancer. Je jetai un coup d'œil à Kulak à mes côtés ; je me rendis compte qu'il s'était effondré dans son siège et que la voiture, désormais sans pilote, ralentissait et était sur le point de s'arrêter. Un obus explosa sur le radiateur de notre véhicule et des éclats déchirèrent la capote du moteur. Un rapide examen de l'état de Kulak révéla que le bas de son corps à partir de la taille avait été sérieusement touché par des mitrailleuses. L'état de Kulak s'aggravait rapidement et il me demanda de le déposer dans le désert pour pouvoir appliquer un tourniquet. Je tentai de le hisser sur mon siège. C'était un poids mort. Il m'était quasiment impossible de soulever ses jambes blessées au-dessus du levier de vitesse au centre du plancher. Je finis par y arriver, mais ma jambe me faisait atrocement mal. Je compris que, même si je parvenais à l'amener dans le désert, il me serait impossible de le remettre ensuite dans la voiture. Il me semblait plus judicieux de continuer à conduire jusqu'à ce que je trouve un chirurgien. Il accepta et s'évanouit.



Stanley Kulak (AFS).

Un obus à étoiles s'écrasa alors sur le véhicule, éclairant complètement notre position. Les Allemands avaient repéré la voiture et il n'y avait pas de temps à perdre. Je titubai hors de la voiture, à peine conscient que j'avais une jambe cassée, et boitai jusqu'à l'arrière pour retirer deux sacs de toile que nous avions placés à droite du siège conducteur ouvert, pour le protéger. Soudain, tout devint noir devant mes yeux. Je m'appuyai contre l'arrière de la voiture jusqu'à ce que mon esprit recommence lentement à fonctionner. Au prix de grands efforts, je parvins finalement à hisser les sacs de toile à travers l'ouverture du rideau arrière et à m'assurer qu'un Sénégalais blessé avait réussi à les rentrer dans l'ambulance. Avec beaucoup de difficulté, je réussis finalement à retourner au siège du conducteur et à redémarrer le véhicule. La voiture avança lentement. Bientôt, un autre obus à étoiles éclata au-dessus du véhicule. Au moment de l'éclair, je pus distinguer les silhouettes de trois hommes armés de baïonnettes au canon.<sup>8</sup> »

Il s'agissait de trois soldats italiens. L'officier allemand qui captura les ambulanciers américains promit de leur envoyer une assistance médicale. Mais ils ne furent conduits que le lendemain dans un poste de premiers secours allemands. Entre-temps, Kulak était mort<sup>8</sup>.

Deux mois après la capture d'Alan Stuyvesant à Bir Hakeim, *The Daily Princetonian* publiait un article, intitulé « Un diplômé de Princeton capturé par les Italiens alors qu'il conduisait pour l'American Field Service ». Il donnait des nouvelles du disparu :

« Alan Stuyvesant, qui fait partie de l'AFS depuis 1940, et a eu l'une des plus longues expériences de guerre de tous les Américains, a également servi auprès des Français Libres lors de la campagne de Syrie en 1941.

Alan Stuyvesant, 27 ans, diplômé de Princeton et membre de l'American Field Service, qui a été porté disparu au combat au

<sup>7</sup> Lorenzo Semple III, « Un détachement d'ambulanciers américains à Bir Hakeim » (traduit de l'américain par Claude Wolf).

<sup>8</sup> George Rock, « Interim Activities », *History of the American Field Service, 1920-1955*, p. 83-84.



Alexander McElwain (AFS).

*Moyen-Orient durant l'héroïque résistance des Français Combattants à Bir Hacheim, est entre les mains des Italiens, d'après un mot qui vient d'arriver au quartier général de l'AFS à New York.*

*Stuyvesant servait comme conducteur d'ambulance volontaire. La Croix-Rouge internationale a essayé de retrouver sa trace. Aux dernières nouvelles, il se trouverait dans un camp en Italie. Son frère vient de recevoir une carte postale de lui, indiquant qu'il est là. »*

Revenant sur l'action de l'officier américain à la tête de l'AFS FFE, l'article signalait :

*« Cette section était dirigée par le lieutenant Stuyvesant jusqu'au jour où il conduisit son ambulance vers Bir Hacheim à la suite d'un détachement de patrouille ; le Field Service ne l'a pas revu depuis lors. La direction de la section Français Combattants de l'AFS a été reprise par Norman Jefferys, un autre de ceux qui ont servi en tant qu'ambulanciers depuis l'hiver 1941.*

*Le lieutenant Stuyvesant non seulement alla au service de guerre actif longtemps avant que son pays ne le fasse, mais il se porta volontaire pour ce qu'il savait être une tâche difficile, pour laquelle il ne recevrait aucune rémunération financière. Il fut désigné lieutenant et on lui donna la responsabilité de sa section car il avait prouvé qu'il était l'homme le plus compétent dans son métier. Comme tous les responsables de l'AFS, il n'a reçu aucune commission et est, en réalité, un civil en uniforme rattaché à une armée. »*

À l'été 1943, les *AFS Letters*, recueil d'extraits de lettres de membres de l'AFS à l'étranger, édité par le siège new-yorkais sous le parrainage des familles et des proches des ambulanciers, annoncèrent la libération de Stuyvesant et son retour aux États-Unis :

*« Alan Stuyvesant, le premier homme de l'AFS à avoir été fait prisonnier de guerre au Moyen-Orient, est de retour. Après avoir été libéré d'un camp en Italie, il a été transféré par bateau au Caire avec un groupe*

*de blessés français et de prisonniers anglais. Après une courte période au Caire, durant laquelle il a subi un interrogatoire de la part de nombreux officiers du service de renseignements de l'armée de terre, il est rentré chez lui. À son arrivée dans sa ville natale, New York, pour la première fois depuis deux ans et demi, il avait l'air incroyablement en forme et gai pour un homme qui venait de passer dix mois de sa vie en prison dans un camp des forces de l'Axe.*

*Avant de quitter le Moyen-Orient, il est parti dans le désert et a visité notre unité française combattante. C'était lui le père, pour ainsi dire, de cette unité. Il s'était porté volontaire pour quitter la Syrie et rejoindre les Forces françaises libres au Moyen-Orient après la campagne de Syrie de 1941. L'actuelle section des Français Combattants est le prolongement du petit groupe d'hommes qui se sont portés volontaires avec lui. Lorsqu'il fut capturé, durant le siège de la garnison de Bir Hacheim en juin dernier, il était en charge de l'unité AFS FFE*

*L'impression générale qu'il a eue, a-t-il déclaré, en rendant visite à son ancienne bande, a été celle d'une grande impatience. Les hommes attendaient tous avec fébrilité davantage d'action ; les choses avaient été plutôt calmes pour eux depuis la fin de la campagne de Tunisie. Ils étaient présents lors du dernier combat désespéré mené par les Allemands à Enfidaville et ont vu une grande partie de l'action.*

*La majorité des hommes de l'AFS avec les Français Combattants étaient inconnus d'Alan, ayant rejoint l'unité après sa regrettable capture. Il a déclaré que, dans l'ensemble, ils avaient l'air bien et semblaient apprécier de servir aux côtés des Français.*

*En réponse à nos nombreuses questions concernant son séjour en Italie, Alan est resté très évasif. Il nous a expliqué, d'un ton plutôt contrit, que les autorités militaires britanniques et américaines au Moyen-Orient lui avaient formellement déconseillé de divulguer quelque détail que ce soit qui pourrait être mal interprété par ses anciens hôtes, et perçu comme de la diffamation. Nous avons tout de même appris que la plupart de ses compagnons prisonniers étaient Britanniques, quelques-uns Français. Il nous a expliqué que leur principale occupation était d'aller à l'école. Ils organisaient des conférences et des cours dans tous les domaines possibles, même si les instructeurs auto-désignés maîtrisaient plus ou moins bien leur sujet. Les cours étaient extrêmement populaires, et c'était l'unique moyen de s'occuper. Il y avait un manque cruel de livres ou de matériel de lecture de toutes sortes. Les prisonniers devaient respecter des horaires plus ou moins réguliers : le lever le matin, l'extinction des feux le soir et les repas étaient programmés à heure fixe. Les gardiens interpellaient sans cesse les prisonniers et les suivaient partout pour s'assurer qu'ils ne tentent pas de s'évader. Alan a raconté que le sentiment de vraie, de réelle liberté, lui a paru si étrange, après sa libération, qu'il n'arrivait pas à y croire et que, pendant des jours, il s'attendait à voir apparaître autour de lui ces gardes omniprésents et à s'entendre demander ce qu'il faisait.*

*Il nous a expliqué que la vie était vécue dans sa forme la plus simple. Une fois que les prisonniers se furent habitués à ne rien savoir de ce qui se passait « à l'extérieur », ils cessèrent de se lamenter et de râler. Des choses ordinaires devinrent extraordinaires de par leur rareté et prisées au-delà de leur valeur nominale. La distribution du courrier était mal faite et peu fréquente, et son arrivée un événement capital. Il a raconté avoir vu de rudes soldats se mettre à pleurer littéralement de bonheur à la venue des colis de nourriture de la Croix-Rouge, envoyés à la fois d'Angleterre par la Croix-Rouge britannique et d'ici par la nôtre. Dans son camp, le courrier en provenance d'Angleterre arrivait beaucoup plus vite que celui en provenance des États-Unis.*

*Le retour à la maison d'Alan fut son premier aperçu de l'Amérique en guerre, de sorte qu'il remarqua avec un grand intérêt les choses auxquelles nous nous sommes habitués – de nombreux uniformes, moins de circulation, des affiches pour des emprunts de guerre. Il*

*profite actuellement d'un repos bien mérité avant d'intégrer l'armée. Il est sur le point d'être nommé et de se voir affecter une mission secrète. C'était grandiose de le voir et de pouvoir l'interviewer, même brièvement. L'AFS regrette que son retour ait dû se résumer à un bonjour et au revoir, et, au moment de le rendre à l'Oncle Sam avec tous nos meilleurs vœux de bonheur, nous marmonnons doucement « Souvenez-vous, nous l'avons vu en premier »<sup>9</sup>.*

## L'ambulance Hadfield-Spears

Créée au bénéfice de l'armée française en septembre 1939 par Lady Hadfield et Lady Spears (1886-1968) – épouse du général Spears, cette dernière est plus connue en littérature sous son nom de jeune fille, Mary Borden – l'ambulance avait servi en Lorraine pendant la drôle de guerre et la campagne de France, avant de rembarquer lors de la débâcle de juin 1940.

En Angleterre, Lady Spears offrit ses services au général de Gaulle. « Destinée à assurer les soins nécessaires aux blessés des troupes de Forces françaises libres et éventuellement des forces alliées agissant avec elles »<sup>10</sup>, l'unité embarqua à Greenock le 10 mars 1941. Les trente-sept Britanniques et les dix-sept « Français Libres » de l'ambulance, emmenés par Lady Spears et le capitaine Durbach, rejoignirent la 1<sup>re</sup> division légère française libre (1<sup>re</sup> DLFL) en Palestine, au début de mai. Aux infirmières et conductrices anglaises et aux infirmiers anglais de la *Friends' Ambulance Unit* (FAU) – des objecteurs de conscience quakers – vinrent alors

s'ajouter dix-sept infirmiers et conducteurs d'ambulance américains de l'*American Field Service*, des officiers, sous-officiers et soldats français, en particulier le médecin-colonel Fruchaud, et des volontaires noirs d'Afrique équatoriale, pour la plupart Tchadiens.

Après la campagne de Syrie, l'ambulance vit de nouvelles mutations de personnel, notamment le départ des Américains de l'AFS pour les États-Unis ou le groupe de santé divisionnaire, remplacés en novembre par des quakers de la FAU.

Le 31 décembre 1941, elle quitta Beyrouth à la suite de la 1<sup>re</sup> brigade française libre (1<sup>re</sup> BFL), à destination de l'Égypte, où elle s'installa à l'arrière immédiat de la brigade Koenig et de la 8<sup>e</sup> armée britannique. Composée alors de cent seize personnes, dont dix-sept femmes (quinze Anglaises et deux Françaises), elle comptait soixante-quatre Français et assimilés (quatorze officiers et aspirants, quatorze sous-officiers et soldats métropolitains, trente-six sous-officiers et soldats de l'Empire) pour cinquante-deux Britanniques (huit infirmières et six conductrices britanniques avec Lady Spears et trente-sept volontaires de la FAU).

Dans son témoignage paru après-guerre, Lady Spears expliqua :

*« Je vivais à Tobrouk<sup>11</sup> avec la majeure partie de l'unité, mais je me rendais à Bir Hakim tous les deux ou trois jours. T. W.<sup>12</sup> y était montée début février et y était restée – à l'exception d'une semaine ou deux, quand de temps en temps Rosie<sup>13</sup> la relevait de son poste – jusqu'à ce qu'il fût ordonné à toutes les femmes de partir fin mai.*



*Le médecin commandant Vernier et des membres de l'ambulance Hadfield Spears (Amicale de la 1<sup>re</sup> DFL).*

<sup>9</sup> « Welcome Home to ex-P.O.W. », AFS Letters, n° 15, juillet 1943.

<sup>10</sup> « Exceptionnellement, elle pouvait admettre des malades ». Note 530/1 du 1<sup>er</sup> bureau de l'état-major du général de Gaulle, signée par ce dernier à Londres le 22 février 1941.

<sup>11</sup> « Tobruck » dans sa version anglaise.

<sup>12</sup> Kitty Tatham Warter.

<sup>13</sup> Rosaleen Forbes.

Alan Moorhead indique qu'il y avait deux femmes à Bir Hakim lors de la bataille finale, mais je ne pense pas que cela soit exact. Il y en avait quatre lorsque les Allemands lancèrent leur grande attaque. Nancy Smith, Madame Butherne et Kit Tatham-Warter de l'unité Hadfield-Spears, ainsi que Susan Travers qui conduisait l'un des véhicules de Koenig. Madame Asquins était là avec son mari depuis peu, mais elle n'aimait guère l'endroit, et ils repartirent à Tobrouk assez rapidement.

Lorsque la situation devint vraiment inquiétante, ces quatre courageuses femmes reçurent l'ordre de partir, ce qu'elles firent bien à contrecœur. Mais Susan Travers revint. Le général de Larminat, qui avait établi son QG dans la région de Sollum, l'envoya avec une lettre à Koenig, et une fois qu'elle fut sur place, elle y resta jusqu'à la fin. Elle sortit avec la garnison dans la nuit du 10 juin, conduisant le van Ford de Koenig. Deux de ses véhicules avaient été endommagés et il se trouvait sur la piste quand elle y passa ; elle le sortit donc de là. Je suis descendue par la piste quelques mois plus tard. Il était encore clairement délimité par du fil barbelé à cause des champs de mines de chaque côté, et cela n'avait pas dû être un pilotage plaisant, avec les Allemands au bout qui mitraillaient le convoi à la lumière des camions en flammes. Mais l'on m'a dit que Susan était restée aussi impassible que si elle avait conduit sur le Kasr el Nil au Caire<sup>14</sup>, et je suis convaincue que c'est vrai. Car c'est une femme intrépide et l'immense admiration que nous éprouvons tous pour elle fut une consolation pour T. W. Furieuse d'avoir reçu l'ordre de partir, et très envieuse de Susan, T. W. lui pardonna d'avoir fait ce qu'elle-même aurait tant aimé faire, en raison de la grande admiration qu'elle lui inspirait<sup>15</sup>. »

Après la sortie de Bir Hakeim, l'ambulance recueillit les blessés de la brigade :

« L'histoire de la sortie de Bir Hakim nous arriva par fragments. Elle nous parvint par le biais des blessés, des hommes qui avaient suivi Koenig le long de l'étroite piste bordée de fils barbelés et avaient traversé les lignes allemandes en combattant avec des grenades à main et des baïonnettes, pour ensuite tomber et être ramassés dans l'épouvantable confusion, et entassés pêle-mêle dans des ambulances, des camions, tout ce qui pouvait servir. Nous l'entendîmes de bouches surexcitées qui se tordaient de douleur, elle vint dans les gargouillements du sang qui jaillissait, dans les doux murmures et dans les exclamations sauvages, et elle résonna à travers les masques à l'odeur d'éther de la salle d'opération ; c'était l'histoire d'un triomphe.

Le 11, l'atmosphère à l'hôpital était tendue. De folles rumeurs se répandaient à travers le camp. La garnison de Bir Hakim s'était rendue, avait été envahie, et décimée jusqu'au dernier homme. Mais les blessés commencèrent à affluer tôt dans la matinée et, très vite, tout l'hôpital fut empli du son de voix pleines de joie s'appelant les unes les autres depuis les lits et les brancards ; salutations, jurons, cris de défi, rires et gémissements s'entremêlaient.

[...] La tente d'accueil était hors de contrôle. Ils refusaient de rester allongés. Chaque arrivée était accueillie par des cris, des questions. Ils riaient tandis que nous pansions leurs blessures – ils ne pouvaient s'arrêter de parler.



Miss Susan Travers, chauffeur de Koenig (coll. particulière).

<sup>14</sup> « Palais du Nil », en arabe. Rue du quartier Ismailieh, au centre du Caire moderne.

<sup>15</sup> Mary Borden, *Journey Down a Blind Alley* (Voyage au bout d'une impasse), New York, Harper & Bros, 1946, chapitre 11.

*Koenig arriva dans l'après-midi. Je le vis, debout au milieu de l'enceinte avec le général Catroux, et j'allai le voir. Il n'était pas rasé, son béret kaki lui couvrait un œil, il riait de manière convulsive, chancelant sur ses pieds instables quand il me salua, il avait l'air un peu fou.*

*Je l'emmenai avec moi dans l'une des salles et, comme il passait la porte de la tente, un cri s'éleva et les hommes se redressèrent dans leurs lits. Ils ne pouvaient pas tous se soulever, et ils ne pouvaient pas tous le voir. Certains avaient d'épais bandages sur les yeux et d'autres étaient enfermés dans des plâtres. Mais c'était comme si tous avaient sauté sur leurs pieds. Et il alla vers eux en agitant le bras, et en riant, et les appela tous par leur nom, et serra leur main dans la sienne, et un tumulte joyeux emplit la tente. Ce fut la même chose salle après salle.*

*Je me suis trop habituée aux salles d'opération remplies de victimes de guerre pour m'émouvoir facilement ; les visites des commandants ont cessé d'être des événements dans notre vie à l'hôpital. Mais là, c'était différent de tout ce que j'avais pu voir auparavant ; ce n'était pas la visite de condoléances d'un général à des hommes qui avaient été sacrifiés : c'était une célébration. C'était une réunion d'amis qui avaient attendu longtemps le test qui allait leur prouver qu'ils étaient bien ce qu'ils prétendaient être ; à présent, ils avaient réussi le test et avaient gagné le droit d'être appelés les combattants de la France. J'avais les larmes aux yeux en regardant le spectacle joyeux du général Koenig avec ses hommes blessés<sup>16</sup>. »*

## Le soutien aérien de Bir Hakeim

Les opérations de soutien aérien de la position de Bir Hakeim concernèrent trois groupes :

- le 233<sup>e</sup> groupe, installé à Gars-el-Arid depuis avril 1942. Il avait sous son contrôle administratif les escadrilles n<sup>os</sup> 2 et 4 de la *South African Air Force* (SAAF), ainsi que les escadrilles n<sup>os</sup> 94 et 260, toutes équipées de *Kittyhawk*. On leur adjoignit l'escadrille n<sup>o</sup> 5 des SAAF, volant sur *Tomahawk*, dans la bataille de Bir Hakeim.
- le 239<sup>e</sup> groupe, constitué sur le terrain satellite n<sup>o</sup> 1 de Gambut avec les escadrilles n<sup>os</sup> 3 et 450 de la *Royal Australian Air Force* (RAAF) et les n<sup>os</sup> 112 et 250 de la RAF, toutes équipées de *Kittyhawk*. Les *Hurricane IID* de l'escadrille n<sup>o</sup> 6 vinrent le renforcer le 5 juin 1942.
- le 243<sup>e</sup> groupe, constitué depuis la fin de mai des escadrilles n<sup>os</sup> 33, 73, 213 et 274, volant sur *Hurricane*, et de la n<sup>o</sup> 145, équipée de *Spitfire*. Sa base principale était le terrain n<sup>o</sup> 013 (Sidi Haneish Sud).

Deux escadrilles de *Boston*, les n<sup>os</sup> 12 et 14, et l'escadrille n<sup>o</sup> 233, équipée de *Baltimore*, les assistèrent dans le bombardement de colonnes ennemies. Des *Wellington* de l'escadrille n<sup>o</sup> 8 de bombardement du 205<sup>e</sup> groupe, des *Beaufighter* et des *Albacore* du 201<sup>e</sup> groupe prirent également part aux opérations. Enfin, des reconnaissances photos et tactiques furent réalisées quotidiennement pour le compte de la *Western Desert Air Force*.

Entre le 27 mai et le 1<sup>er</sup> juin, les combats visaient, dans la continuité des jours précédents, la conquête de la supériorité aérienne au-dessus du champ de bataille. Progressivement, cependant, il fallut envoyer des avions, afin d'organiser le soutien aérien de Bir Hakeim. Il s'agissait, durant cette première phase, d'attaques de blindés et de transport de l'ennemi, contraints de contourner les lignes de défense alliées par le sud.

Le 30 et le 31 mai, les opérations aériennes furent empêchées, la *Luftwaffe* et les Italiens se faisant plus agressifs ; les attaques de nuit de l'ennemi contraignirent pilotes et personnel au sol à passer leurs nuits dans les tranchées sur l'aérodrome de Gambut ; les escadrilles du groupe 239 envoyaient leurs pilotes excédentaires dormir sur la plage, afin de leur permettre de prendre du repos. De même, le 1<sup>er</sup> et le 2 juin, de forts vents de sables les entravèrent.

Dans la seconde phase de la bataille, les missions des chasseurs se concentrèrent sur Bir Hakeim, à l'exception des 5, 6 et 7 juin, lorsque la contre-attaque britannique amena les deux camps à concentrer leurs forces dans la zone de Knightsbridge.

Les petites formations ennemies laissaient la place à des groupes de *Ju 87* et *88* d'au moins quarante appareils, escortés par de nombreux chasseurs. Sur vingt-quatre raids importants, E. B. Haslam signala que seulement quatre furent interceptés.

À partir du 7 juin, les capacités de réaction alliées furent handicapées par le retrait de Gazala d'une unité avancée de radar. La rupture des communications par fil, due aux chars et aux tirs, et le manque de liaison sans fil contribuèrent également à les gêner.

Malgré un affaiblissement de sa puissance de l'ordre de 20 %, le manque d'avions et de moteur de rechange – en particulier pour les *Kittyhawk* –, la chasse continua à organiser quelque deux cents sorties par jour. Le 10 juin, encore, elle intervint pour soutenir le moral et la combativité des Français Libres, avant la sortie de vive force qui fut opérée dans la nuit du 10 au 11.

Sylvain Cornil-Frerrot

## Bibliographie

- Jacques Bauche, « Elles ont combattu avec nous », *Revue de la France Libre*, n<sup>o</sup> 79, 18 juin 1955.
- Mary Borden, *Journey Down a Blind Alley*, New York, Harper & Bros, 1946.
- Jacques Duprey, *L'Ambulance Hadfield-Spears ou la drôle d'équipe*, Nouvelles Éditions Latines, 1953.
- E. B. Haslam, « Soutien aérien aux FFL à Bir Hakeim », *Icare*, n<sup>o</sup> 101, 2<sup>e</sup> trimestre 1982.
- George Rock, « Interim Activities », *History of the American Field Service, 1920-1955*, New York, American Field Service, 1956.
- Jean Vernier, « L'Ambulance Spears », *Revue de la France Libre*, n<sup>o</sup> 16, mars 1949.
- Jean Vernier, « Lady Spears », *Revue de la France Libre*, n<sup>o</sup> 178, janvier-février 1969.

<sup>16</sup> Mary Borden, *Journey Down a Blind Alley* (Voyage au bout d'une impasse), New York, Harper & Bros, 1946, chapitre 11.